INTRODUCTION

Don Juan tenta à plusieurs reprises de nommer sa connaissance à mon intention. Il trouvait que nagualisme était le mot le plus adéquat, mais que ce terme était trop obscur. L'appeler simplement « connaissance » rendait la chose trop vague, et l'appeler « magie » était dévalorisant. « Maîtrise de l'intention » était trop abstrait, et « quête de la liberté totale » était trop long et métaphorique, Finalement, parce qu'il fut incapable de trouver un mot plus approprié, il l'appela « sorcellerie », tout en admettant que l'expression n'était pas vraiment juste.

Il m'avait donné au fil des ans différentes définitions de la sorcellerie, mais il avait toujours soutenu que les définitions changent à mesure que la connaissance progresse. Vers la fin de mon apprentissage, j'estimais que je me trouvais à un stade où je pouvais apprécier à sa juste valeur une définition plus claire, et je lui en demandai une, encore une fois.

« Au niveau où se trouve l'homme ordinaire, me dit don Juan, la sorcellerie est soit une absurdité, soit un mystère inquiétant qui lui échappe. Et cet homme a raison – non pas parce qu'il s'agit d'un fait incontestable, mais parce que

l'homme ordinaire ne dispose pas de l'énergie nécessaire pour s'occuper de sorcellerie. »

Il s'arrêta un moment avant de reprendre. « Les êtres humains naissent avec une quantité finie d'énergie, dit-il, une énergie qui se ploie systématiquement, depuis le moment de la naissance, de telle sorte qu'elle puisse être utilisée le plus favorablement par la modalité du temps.

– Que voulez-vous dire par la modalité du temps ? lui demandai-je.

– La modalité du temps est le faisceau d'énergie spécifique que l'on perçoit, me répondit-il Je crois que la perception de l'homme s'est modifiée au cours des siècles. Le temps réel décide du mode ; le temps décide quel faisceau spécifique de champs d'énergie, parmi d'innombrables autres, doit être utilisé. Et le fait de manier la modalité du temps – ce petit ' nombre de champs d'énergie sélectionnés – absorbe toute notre énergie disponible, ne nous laissant rien qui puisse nous aider à utiliser aucun autre champ d'énergie. »

Il m'incita, par un subtil mouvement des sourcils, à réfléchir à tout cela.

« C'est: cela que j'entends lorsque je dis que l'homme ordinaire ne dispose pas de l'énergie nécessaire pour s'occuper de sorcellerie, poursuivit-il. S'il n'utilise que l'énergie dont il dispose, il me peut percevoir les mondes que perçoivent les sorciers. Pour percevoir ces mondes, les sorciers ont besoin d'un faisceau de champs d'énergie qui ne sont, en général, pas utilisés. Naturellement, si l'homme ordinaire doit perce-, voir ces mondes et comprendre la perception des sorciers, il faut qu'il utilise le même faisceau qu'eux. Et cela est tout simplement impossible, parce que toute son énergie est déjà employée. »

Il se tut, comme s'il cherchait les mots justes pour sa

démonstration.

« Considère-le ainsi, continua-t-il,: Le fait est que tu n'apprends pas la sorcellerie à mesure que le temps passe ; ce que tu apprends, en revanche, c'est à économiser ton énergie. Et cette énergie te servira à manier: certains des champs d'énergie qui te sont aujourd'hui inaccessibles. C'est cela la sorcellerie : la capacité d'utiliser des champs d'énergie que l'on n'emploie pas pour percevoir le monde ordinaire que nous connaissons. La sorcellerie est un état de conscience. La sorcellerie est la capacité de percevoir quelque chose que la perception ordinaire ne peut pas appréhender.

« Tout ce que je t'ai communiqué, poursuivit don Juan, chacune des choses que je t'ai montrées, ne constituait qu'un moyen pour te convaincre que nous sommes autres. que nous n'apparaissons. Nous n'avons besoin de personne pour nous enseigner la sorcellerie parce qu'en réalité, il n'y a rien à apprendre. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un professeur pour nous convaincre que nous avons à notre portée un pouvoir incalculable; Quel étrange paradoxe ! Chaque guerrier engagé sur le chemin de la connaissance croit, un jour ou l'autre, qu'il est en train d'apprendre la sorcellerie, mais il me fait que se laisser convaincre du pouvoir que recèle son être, et du fait: qu'il peut y accéder.

– Est-ce là ce que vous essayez de faire, don Juan, me convaincre ?

– Exactement. J'essaie de te convaincre que tu peux accéder à ce pouvoir. Je suis passé par là. Et j'étais aussi difficile à convaincre que toi.

– Une fois que nous y avons accédé, qu'en faisons-nous au juste, don Juan ?

– Rien. Une fois que nous y avons accédé, il utilisera, tout seul, des champs d'énergie qui sont disponibles mais hors d'atteinte. Et cela, comme je l'ai dit, c'est la sorcellerie. Nous commençons alors à voir – c'est-à-dire, à percevoir

– autre chose ; non pas de façon imaginaire, mais réellement et concrètement. Et puis nous commençons à savoir sans devoir utiliser de mots. Et ce que chacun d'entre nous fait de cette perception accrue, de cette connaissance silencieuse, dépend de notre tempérament propre. ».

Une autre fois, il me donna un antre genre d'explication. Nous discutions d'un problème sans rapport avec cette question, quand il changea

brusquement de sujet: et se mit à me raconter une blague. Il rit et, très délicatement, me donna une petite tape dans le dos, entre les omoplates, comme quelqu'un de timide qui trouvait insolent de sa part de me toucher. Ma réaction de nervosité le fit glousser. « Tu es ombrageux », me dit-il d'un ton taquin, et il me frappa dans le dos avec plus de vigueur.

Mes oreilles se mirent à bourdonner. Pendant un instant, je perdis mon souffle. J'avais l'impression qu'il m'avait fait mal aux poumons. Chaque respiration me causait un grand malaise. Mais, après avoir toussé et étouffé plusieurs fois, mes voies nasales se dégagèrent et je me retrouvai en train de me livrer à des respirations profondes et apaisantes. J'éprouvais un tel sentiment de bien-être que je ne lui en voulais même pas pour le coup qu'il m'avait porté et qui avait été aussi vigoureux qu'inattendu.

Puis don Juan s'attaqua à une explication très remarquable. Il ne donna, avec clarté et concision, une définition différente et plus précise de la sorcellerie.

J'avais accédé à un état de conscience merveilleux. J'avais l'esprit tellement clair que je comprenais et assimilais tout ce que don Juan était en train de dire. Il disait qu'il existe dans l'univers une force incommensurable, indescriptible, que les sorciers appellent l'intention, *et qu'absolument tout ce qui existe dans le cosmos entier est relié à* l'intention *par un lien de communication. Les sorciers, ou les guerriers,*

comme il les appelait, s'occupaient de discuter, de comprendre et d'utiliser ce lien de communication. Ils s'occupaient surtout de le nettoyer des effets paralysants qu'entraînaient les préoccupations ordinaires de leur vie quotidienne. À ce niveau, on pouvait définir la sorcellerie comme la procédure consistant à nettoyer son propre lien de communication avec l'intention. *Don Juan insista sur le fait que cette* « *procédure de nettoyage* » *était très difficile à comprendre,* ou *à apprendre, C'est pourquoi les sorciers divisaient leur enseignement en deux catégories. L'une consistait en un enseignement destiné à l'état de conscience de la vie quotidienne, où le processus de nettoyage se présentait d'une manière déguisée; L'autre consistait en un enseignement destiné aux états de conscience accrue, comme celui dont je faisais maintenant l'expérience, et dans lesquels les sorciers puisaient la connaissance directement de* l'intention, *sans l'intervention gênante du langage parlé.*

Don Juan m'expliqua qu'en utilisant la conscience accrue pendant des milliers d'années de lutte douloureuse, les sorciers avaient acquis des connaissances spécifiques dans le domaine de l'intention, *et q'ils avaient transmis ces pépites de connaissance directe de génération en génération jusqu'aujourd'hui. Il me dit que la sorcellerie avait pour tâche de rendre compréhensible, au niveau. de la conscience de tous les jours, cette connaissance apparemment obscure.*

Puis il m'expliqua le rôle du guide dans la vie des sor- ciers. Il me dit qu'un

guide est appelé le « nagual », et que le nagual est un homme ou une femme doués d'une énergie extraordinaire, un professeur bénéficiant de modération, d'endurance, de stabilité ; quelqu'un que les voyants voient *comme une sphère lumineuse. à quatre compartiments, comme s'il s'agissait de la condensation de quatre boules lumineuses. En raison de leur énergie extraordinaire, les*

naguals sont des intermédiaires. Leur énergie leur permet de canaliser la paix, l'harmonie, le rire et la connaissance directement depuis leur source, l'intention, *et de les transmettre à leurs compagnons. Les naguals ont la responsabilité de procurer ce que les sorciers appelant la « chance minimale* », *la conscience d'être relié à l'intention.*

Je lui dis que mon esprit saisissait tout ce qu'il me disait, et que la seule partie de son explication qui me restait encore obscure était la nécessité de recourir à deux séries d'enseignements. Je comprenais tout ce qu'il disait sur son univers et, pourtant, il avait décrit le processus de la compréhension comme étant très difficile.

« Tu auras besoin d'une éternité pour te souvenir des choses que tu as aperçues aujourd'hui, dit-il, parce qu'il s'agissait, pour l'essentiel, de connaissance silencieuse. Dans un moment, tu les auras oubliées. C'est là un des mystères insondables de la conscience. »

Ensuite, don Juan me fit changer de niveaux de conscience en me frappant, sur le côté gauche, au bord de ma cage thoracique.

Je perdis instantanément mon extraordinaire clarté d'esprit et je ne me rappelai pas l'avoir jamais connue...

Don Juan lui-même m'assigna la tâche d'écrire sur les principes de la sorcellerie. Il m'avait suggéré une fois, en passant, au début de mon apprentissage, d'écrire un livre pour utiliser les notes que je n'avais jamais cessé de prendre. J'en avais accumulé une tonne et n'avais jamais envisagé quelle utilisation en faire.

Je rétorquai que cette suggestion était absurde

parce que je n'étais pas écrivain.

« *Bien entendu, tu n'es pas un écrivain, me dit-il, tu*

devras donc te servir de la sorcellerie. Tu devras d'abord te représenter tes expériences comme si tu les revivrais, puis il faudra que tu voies *le texte dans tes* rêves. *Écrire, pour toi, ne doit pas être un exercice littéraire, mais un exercice de sorcellerie. »*

J'ai ainsi écrit sur les principes de la sorcellerie exactement tels que don Juan me les expliquait, dans le contexte de son enseignement.

Sa méthode d'enseignement comportait deux catégories d'instruction. L'une s'appelait « enseignements pour le côté droit », et se déroulait dans un état de conscience ordinaire. L'autre s'appelait « enseignements pour le côté gauche », et ne se pratiquait que dans des états de conscience accrue.

Ces deux catégories permettaient aux maîtres d'orienter leurs apprentis vers trois domaines de connaissance : la maîtrise de la conscience, *l'art du* traqueur, *et la maîtrise de* l'intention.

Ces trois domaines de connaissance sont les trois énigmes que rencontrent les sorciers dans leur quête du savoir.

La maîtrise de la conscience *est l'énigme de la pensée ; c'est la perplexité qu'éprouvent les sorciers quand ils reconnaissent la portée et le mystère stupéfiants de la conscience et de la perception.*

L'art du traqueur *est l'énigme du cœur ; c'est le*

trouble qui s'empare des sorciers lorsqu'ils découvrent deux choses : d'une part que le monde nous semble immuablement objectif et réel en raison de particularités tenant à notre conscience et à notre perception ; d'autre part que si d'autres particularités de la perception entrent en jeu, les choses mêmes qui semblent si immuablement objectives et réelles, à propos du monde, changent.

La maîtrise de l intention *est l'énigme de l'esprit, ou le*

paradoxe de l'abstraction – les pensées et les actions des sorciers qui se projettent au-delà de notre condition humaine.

Les leçons de don Juan sur l'art du traqueur *et la maîtrise de* l'intention *dépendaient de ses leçons sur la maîtrise de la conscience, qui était la pierre angulaire de son enseignement, et qui reposait sur le principes de base suivants :*

1. L'univers est une agglomération infinie de champs d'énergie, qui ressemblent à des fils de lumière.

2. Ces champs d'énergie, appelés les émanations de l'Aigle, rayonnent à partir d'une source aux proportions inimaginables appelée métaphoriquement l'Aigle.

3. Les êtres humains sont également constitués par un nombre incalculable de ces mêmes champs d'énergie en forme de fils. Ces émanations de l'Aigle forment une agglomération fermée qui se présente comme une boule de lumière de la dimension d'un corps humain, dont les bras sont étendus latéralement et

qui ressemble à un oeuf lumineux géant.
4. Seul un tout petit groupe de champs d'énergie situés dans cette boule lumineuse est éclairé par un point d'une brillance intense qui se trouve sur la surface de la boule.
5. La perception se produit lorsque les champs d'énergie de ce petit groupe, qui entoure de très près le point de bril-lance, projettent leur lumière de façon à illuminer des champs d'énergie identiques se trouvant en dehors de la boule. Comme les seuls champs d'énergie perceptibles sont ceux qui sont éclairés par le point de brillance, on appelle ce point le « point où la perception s'assemble », ou simplement le « point d'assemblage ».
6. Le point d'assemblage peut se déplacer de sa position ordinaire qui se trouve sur la surface de la boule lumineuse vers une autre position, que ce soit à la surface, ou vers l'intérieur. Comme la brillance du point d'assemblage peut éclairer n'importe quel champ d'énergie avec lequel il entre

en contact, il fait immédiatement briller de nouveaux champs d'énergie et les rend perceptibles lorsqu'il s'est déplacé vers une position nouvelle. Cette perception est appelée voir.
7. Quand le point d'assemblage bouge, il permet la perception d'un monde tout à fait différent – aussi objectif et aussi réel que celui que nous percevons en temps normal. Les sorciers vont dans cet autre monde pour y trouver de l'énergie, de la puissance, des solutions à

des problèmes généraux ou particuliers, ou pour affronter l'inimaginable.
8. L'intention est la force universelle qui nous fait percevoir. Nous ne devenons pas conscients parce que nous percevons ; en fait, nous percevons à cause de la pression et de l'intrusion de l'intention.
9. L'objectif des sorciers est d'accéder à un état de conscience totale afin d'expérimenter toutes les possibilités de perception qui s'offrent à l'homme. Cet état de conscience implique même une autre façon de mourir.

Un niveau de connaissance pratique faisait partie de l'enseignement de la maîtrise de la conscience. À ce niveau pratique, don Juan enseignait les procédés nécessaires au déplacement du point d'assemblage. Les deux grands systèmes conçus par les sorciers voyants des temps anciens pour y réussir étaient : le rêve, *le contrôle et l'usage des rêves ; et l'art du* traqueur, *le contrôle du comportement,*

Déplacer son point d'assemblage était une manœuvre essentielle que tout sorcier devait apprendre. Certains, les naguals, apprenaient aussi à le faire pour d'autres. Ils étaient capables de déloger les points d'assemblage de leur position habituelle en donnant aux autres une grande tape directement sur le point d'assemblage. Ce coup, qui était res-

senti comme une claque sur l'omoplate droite – bien que le corps ne fût jamais touché – entraînait un état de

conscience accrue.

En accord avec sa tradition, c'était uniquement dans ces états de conscience accrue que don Juan donnait la partie la plus importante et la plus spectaculaire de son enseignement : les instructions destinées au côté gauche. En raison de la qualité extraordinaire de ces états, don Juan exigea que je n'en discute pas avec d'autres avant que nous ayons été jusqu'au bout de la méthode d'enseignement des sorciers. Il ne me fut pas difficile d'accepter cette exigence. Dans ces états de conscience uniques, mes possibilités de comprendre cet enseignement se trouvaient incroyablement accrues, mais, en revanche, mes moyens de le décrire ou même de m'en souvenir étaient compromis. Je pouvais, dans ces états, fonctionner avec compétence et assurance, mais je ne me les rappelais pas du tout aussitôt que je revenais à ma conscience normale.

Il me fallut des années pour pouvoir opérer la conversion cruciale de ma conscience accrue en simple mémoire. Ma raison et mon bon sens retardaient ce moment parce qu'ils se heurtaient de plein fouet à l'absurde, l'incroyable réalité de la conscience accrue et de la connaissance directe. Pendant des années, le désordre cognitif qui en résultait me força à éluder le sujet en n'y pensant pas.

Tout ce que j'ai écrit, jusqu'ici, sur mon apprentissage de la sorcellerie a été un récit des moyens par lesquels don Juan m'apprit la maîtrise de la conscience. Je n'ai pas encore décrit l'art du traqueur *ou la maîtrise de* l'intention.

Don Juan m'en a appris les principes et les

applications, aidé de deux de ses compagnons : un sorcier du nom de Vicente Medrano et un autre qui s'appelait Silvio Manuel, mais ce que j'ai pu apprendre d'eux demeure encore voilé

Introduction

par ce que don Juan appelait les complexités de la conscience accrue. Il m'a été jusqu'ici impossible d'écrire sur l'art du traqueur *et la maîtrise de la conscience, ou même d'y penser avec cohérence. J'ai fait l'erreur de les considérer comme des sujets relevant de la mémoire et du souvenir normaux. C'est juste, mais cependant c'est faux. Pour résoudre cette contradiction, je n'ai pas abordé ces sujets directement – ce qui est pratiquement impossible – mais je l'ai fait indirectement par le biais du thème sur lequel s'achevait l'enseignement de don Juan : les histoires des sorciers du passé.*

Il racontait ces histoires pour rendre évidents ce qu'il appelait les noyaux abstraits de ses leçons. Mais j'étais incapable de saisir la nature des noyaux abstraits malgré ses explications détaillées, lesquelles, je le sais maintenant, étaient plus destinées à m'ouvrir l'esprit qu'à expliquer quoi que ce soit sur un mode rationnel. Sa façon de parler me fit croire pendant plusieurs années que ses explications sur les noyaux abstraits ressemblaient à des dissertations académiques ; et tout ce que je pouvais faire, dans ces circonstances, c'était d'accepter ses explications comme une donnée. Elles s'intégrèrent à mon

acceptation tacite de ses enseignements mais sans qu'il y eût, de ma part, le jugement approfondi qui était essentiel pour les comprendre.

Don Juan présenta trois séries de six noyaux abstraits chacune, organisées selon un niveau de complexité qui allait en augmentant. J'ai traité ici de la première série qui se compose comme suit : les manifestations de l'esprit, le cognement de l'esprit, la ruse de l'esprit, la descente de l'esprit, les exigences de l'intention *et le maniement de* l'intention.

Les manifestations de l'esprit

LE PREMIER NOYAU ABSTRAIT

Don Juan, quand il le fallait, me racontait de courtes histoires sur les sorciers de sa lignée, surtout sur son maître, le nagual Julian. Il ne s'agissait pas vraiment d'histoires, mais, plutôt, de descriptions de la façon dont ces sorciers se comportaient et des aspects de leur personnalité. Ces récits étaient chacun destinés à éclairer un sujet spécifique de mon apprentissage.

J'avais entendu raconter les mêmes histoires par les quinze autres membres du groupe de sorciers de don Juan, mais aucun de ces récits n'avait réussi à me donner une image claire des personnes qu'ils décrivaient. Comme je ne disposais d'aucun moyen pour convaincre don Juan de me donner plus de détails sur ces sorciers, je m'étais résigné à l'idée de ne jamais rien savoir de profond à leur sujet.

Un après-midi, dans les montagnes du Mexique

méridional, don Juan, après m'avoir donné des explications supplémentaires sur les complexités de la

maîtrise de la conscience, fit une déclaration qui me déconcerta totalement.

« Je crois qu'il est temps que nous parlions des sorciers de notre passé », dit-il.

Don Juan m'expliqua qu'il était temps que je commence à tirer des conclusions fondées sur une représentation systématique du passé, des conclusions concernant à la fois le monde de tous les jours et le monde des sorciers.

« Les sorciers portent un intérêt vital à leur passé, dit-il. Mais je ne parle pas de leur passé personnel. Pour les sorciers, leur passé, c'est ce que d'autres sorciers ont accompli jadis. Et ce que nous allons faire maintenant, c'est étudier ce passé.

« L'homme ordinaire, lui aussi, étudie le passé. Mais c'est essentiellement son passé personnel qu'il étudie, et il le fait pour des raisons personnelles. Les sorciers font tout à fait le contraire ; ils consultent leur passé pour acquérir un point de référence.

– Mais n'est-ce pas là ce que tout le monde fait ? Se tourner vers le passé pour trouver un point de référence ?

– Non ! répondit-il catégoriquement. L'homme ordinaire se mesure à son passé, qu'il s'agisse de son passé personnel ou de la connaissance passée de son époque, dans le but d'y trouver des justifications à son comportement présent ou futur, ou de se constituer un modèle. Seuls les sorciers cherchent authentiquement un point de référence dans leur passé.

– Peut-être, don Juan, les choses seraient-elles plus claires pour moi si vous me disiez ce qu'est un point de référence pour un sorcier.

– Pour les sorciers, établir un point de référence

signifie trouver une occasion d'étudier *l'intention,* répondit-il., Ce qui correspond exactement au but de ce dernier sujet d'enseignement. Et rien ne peut donner aux sorciers une meilleure perspective sur *l'intention* que le fait d'étudier des histoires d'autres sorciers ayant lutté pour comprendre la même force. »

Il m'expliqua qu'en étudiant leur passé, les sorciers de sa lignée tenaient soigneusement compte de l'ordre abstrait fondamental de leur connaissance.

« Il y a vingt et un noyaux abstraits dans la sorcellerie, poursuivit don Juan. Et puis, fondées sur ces noyaux abstraits, il y a d'innombrables histoires de

sorcellerie au sujet des naguals de notre lignée et de leur lutte pour comprendre l'esprit. Il est temps de te dire ce que sont les noyaux abstraits et les histoires de sorcellerie. »

J'attendis que don Juan commence à me raconter ces histoires, mais il changea de sujet et se remit à m'expliquer la conscience.

« Attendez, protestai-je. Et les histoires de sorcellerie ? Vous n'allez pas me les raconter ?

– Bien sûr que si, dit-il. Mais ce ne sont pas des histoires que l'on peut raconter comme s'il s'agissait de contes. Tu devras les examiner en détail puis y réfléchir encore – les revivre, pour ainsi dire. »

Il y, eut un long silence. Je devins très circonspect et j'eus peur, en continuant à lui demander de me raconter ces histoires, de m'engager dans quelque chose que je pourrais regretter plus tard. Mais' ma curiosité l'emporta sur mon bon sens.

« Eh bien, continuons à en parler », dis-je en ronchonnant.

Don Juan, ayant manifestement compris le fond de ma pensée, sourit malicieusement. Il se leva et me fit signe de le suivre. Nous étions restés assis sur des rochers secs au fond d'un petit ravin. C'était le milieu de l'après-midi. Le ciel était sombre et nuageux. Des nuages de pluie presque noirs, bas, étaient suspendus au-dessus des cimes, à l'est. En comparaison, les nuages hauts faisaient apparaître clair le ciel au sud. Il avait plu abondamment, plus tôt, mais ensuite la pluie semblait s'être retirée dans une cachette, ne laissant planer après elle qu'une menace.

J'aurais dû être glacé jusqu'à la moelle, car il faisait très froid. Mais j'avais chaud. Alors que je serrais une pierre que don Juan m'avait donnée à tenir, je me rendis compte que cette sensation de chaleur par un temps presque glacial m'était familière mais qu'elle me stupéfiait chaque fois. Quand je paraissais sur le point de geler, don Juan me donnait à tenir une branche ou une pierre, ou déposait une touffe de feuilles sous ma chemise, à l'extrémité de mon sternum, et cela suffisait à faire monter la température de mon corps.

J'avais essayé en vain de recréer, tout seul, l'effet produit par ses soins. Il me dit que ce n'étaient pas ses soins qui m'avaient permis de

continuer à avoir chaud, mais son silence intérieur, et que les branches, les pierres ou les feuilles n'étaient que des trucs destinés à immobiliser mon attention et à la concentrer;

D'un pas rapide, nous escaladâmes la pente raide d'une montagne jusqu'à un méplat rocheux qui se trouvait tout à fait au sommet. Nous nous trouvions sur les contreforts d'une chaîne de montagnes plus

élevée. Je voyais, du méplat rocheux, que le brouillard avait commencé à se diriger vers l'extrémité sud de la vallée qui était à nos pieds. Des nuages bas et peu épais semblaient aussi descendre sur nous, à partir des sommets noir-vert des hautes montagnes qui se trouvaient à l'ouest. Après la pluie, sous le ciel nuageux et sombre, la vallée et les montagnes, à l'est et au sud paraissaient également recouverts d'un manteau de silence noir-vert.

« C'est un endroit idéal pour parler », dit don Juan, en s'asseyant sur le sol rocheux d'une grotte peu profonde qui était dissimulée.

Cette grotte était parfaite pour s'asseoir côte à côte. Nos têtes touchaient presque le plafond et nos dos épousaient confortablement la surface courbe du mur rocheux. On aurait dit que la grotte avait été délibérément sculptée pour accueillir deux personnes de notre taille.

Je remarquai un autre caractère étrange au sujet de cette grotte : quand j'étais debout sur le méplat, je voyais toute la vallée et la chaîne de montagnes à l'est et au sud, mais quand je m'asseyais, j'étais enserré par les rochers. Le méplat se trouvait pourtant au niveau du sol de la grotte.

J'allais signaler cet étrange effet à don Juan mais il me précéda.

« Cette grotte est faite par la main de l'homme, dit-il. Le méplat est incliné, mais l'œil ne perçoit pas l'angle.

– Qui a construit cette grotte, don Juan ?

– Les anciens sorciers. Il y a des milliers d'années peut-être. Et l'une des particularités de cette grotte est que les animaux, les insectes et même les gens n'y

pénètrent pas. Les anciens sorciers ont dû lui infuser une charge de mauvais augure qui fait que tous les êtres vivants s'y sentent mal à l'aise. »

Mais, curieusement, je m'y sentais, sans raison,

heureux et en sécurité. Une sensation de plaisir physique faisait vibrer mon corps tout entier. En fait, j'éprouvais à l'estomac la sensation la plus agréable, la plus délectable. C'était comme si on me chatouillait les nerfs.

« Je ne me sens pas mal à l'aise, dis-je.

Moi non plus, répondit-il. Ce qui signifie seulement que nous ne sommes pas, toi et moi, si loin, quant au tempérament, de ces vieux sorciers du passé : ce qui me préoccupe énormément. »

J'eus peur d'aller plus loin sur ce sujet, et j'attendis qu'il prenne la parole.

« La première histoire de sorcellerie que je vais te raconter s'appelle “Les manifestations de l'esprit”, commença don Juan. Mais ne te laisse pas mystifier par cette formule. Les manifestations de l'esprit ne représentent que le premier noyau abstrait autour duquel est construite la première histoire de sorcellerie. Ce premier noyau abstrait est en soi une histoire, poursuivit-il. L'histoire dit qu'il était une fois un homme, un homme ordinaire, sans caractéristiques particulières. Il était, comme tout le monde, une voie de passage pour l'esprit. Et, à ce titre, comme tout le monde, il faisait partie de l'esprit, partie de l'abstrait. Mais il ne le savait pas. Le monde l'occupait tellement qu'il n'avait en fait ni le temps ni l'envie d'étudier la question.

« L'esprit essaya, en vain, de lui révéler ce qui les liait. Recourant à une voix intérieure, l'esprit dévoila

ses secrets, mais l'homme était incapable de comprendre ces révélations. Naturellement, il entendait la voix intérieure, croyait que c'étaient ses propres sentiments qu'il éprouvait et ses propres pensées qu'il avait à l'esprit.

« Pour le tirer de son assoupissement, l'esprit lui donna trois signes, trois manifestations successives. L'esprit croisa physiquement le chemin de l'homme de la manière la plus visible. Mais l'homme n'était conscient que de ses propres affaires. »

Don Juan s'arrêta et me regarda comme il avait l'habitude de le faire quand il attendait mes commentaires et mes questions. Je n'avais rien à dire. Je ne comprenais pas à quoi il voulait en venir.

« Je viens de te faire part du premier noyau abstrait, poursuivit-il. La seule chose que je pourrais ajouter est que l'esprit fut contraint d'avoir recours à la ruse à cause du total refus de comprendre dont l'homme faisait preuve. Et la ruse devint l'essentiel du chemin des sorciers. Mais cela est une autre histoire. »

Don Juan m'expliqua que les sorciers considéraient ce noyau abstrait comme un schéma d'événements, ou un modèle récurrent qui apparaissait chaque fois que *l'intention* indiquait quelque chose de significatif. Les noyaux abstraits étaient ainsi les schémas d'enchaînements complets d'événements.

Il m'affirma que par des moyens qui étaient au-delà de la compréhension, tous les détails de tous les

noyaux abstraits se présentaient plus d'une fois à tous les apprentis naguals. Il m'affirma également qu'il avait aidé *l'intention* à m'impliquer dans tous les noyaux abstraits de sorcellerie, de la même manière

que son *benefactor,* le nagual Julian, et tous les naguals qui l'avaient précédé avaient impliqué leurs apprentis. Ce processus par lequel tous les apprentis naguals faisaient connaissance avec les noyaux abstraits engendrait une série de récits bâtis autour de ces noyaux abstraits et mettant en jeu les détails particuliers de la personnalité de chaque apprenti et des circonstances où il se trouvait.

Il me dit, par exemple, que j'avais ma propre version des manifestations de l'esprit, qu'il avait la sienne, que son *benefactor* avait la sienne, de même que le nagual qui l'avait précédé et ainsi de suite.

« Quelle est ma version des manifestations de l'esprit ? lui demandai-je, un peu perplexe.

S'il y a un guerrier qui sait cela, c'est toi, répondit-il. Après tout, tu as écrit pendant des années sur ces histoires. Mais tu n'as pas pris conscience des noyaux abstraits parce que tu es un homme pratique. Tu n'agis en tout que pour accroître ton sens pratique. Bien que tu aies manié tes histoires jusqu'à épuisement, tu n'as jamais compris qu'elles comportaient un noyau abstrait. Tout ce que je fais t'apparaît donc comme une activité pratique souvent fantasque : celle qui consiste à enseigner la sorcellerie à un apprenti pas très enthousiaste et, la plupart du temps, stupide. Aussi longtemps que tu considéreras les choses ainsi, les noyaux abstraits t'échapperont.

– Pardonnez-moi, don Juan, mais votre discours est très déroutant. Que voulez-vous dire ?

– J'essaie d'aborder les histoires de sorcellerie en tant que sujet, répliqua-t-il. Je ne t'ai jamais parlé de cette question spécifiquement parce que, traditionnellement, on la garde secrète. Il s'agit du dernier

stratagème de l'esprit. On dit que le moment où l'apprenti comprend les noyaux abstraits est pareil à celui où l'on pose la pierre qui couronne et scelle une pyramide. »

La nuit commençait à tomber et il semblait qu'il allait de nouveau pleuvoir. Je craignais que nous ne nous retrouvions trempés, dans cette grotte, si le vent se mettait à souffler d'est en ouest. J'étais sûr que don Juan le savait, mais il paraissait ne pas en tenir compte

« Il ne pleuvra pas avant demain mati », dit-il.

Entendre répondre à mes pensées me fit bondir involontairement et cogner ma tête contre le plafond de la grotte. Il y eut plus de bruit que de mal.

Don Juan riait en se tenant les côtes. Au bout d'un

moment, ma tête commença vraiment à être douloureuse et je dus la masser.

« Ta compagnie m'est aussi agréable que la mienne a dû l'être à mon *benefactor »,* dit-il, et il se remit à rire.

Nous restâmes silencieux pendant quelques minutes. Le silence qui m'entourait était sinistre. Je crus que j'entendais le bruissement des nuages bas qui descendaient des hautes montagnes vers nous. Puis je m'aperçus que ce que j'entendais était le vent. De là où je me trouvais, on aurait dit le chuchotement de voix humaines.

« J'ai eu la chance incroyable de suivre les enseignements de deux naguals, dit don Juan, rompant le charme magnétique que le vent exerçait sur moi à ce moment-là. L'un était, bien sûr, mon *benefactor,* le nagual Julian, et l'autre était son *benefactor,* le nagual Elias. Mon cas était unique.

– Mais pourquoi votre cas était-il unique ? demandai-je.

– Parce que, depuis des générations, les naguals ont groupé leurs apprentis plusieurs années après que leurs maîtres eurent quitté le monde, m'expliqua-t-il. Sauf mon *benefactor,* Je devins l'apprenti du nagual Julian huit ans avant que son *benefactor* quitte le monde. J'ai bénéficié d'une grâce de huit ans. C'était la chose la plus miraculeuse qui pouvait m'arriver, car j'ai eu l'occasion de recevoir l'enseignement de deux maîtres aux tempéraments opposés. C'était comme si j'étais élevé par un père puissant et un grand-père encore plus puissant qui ne voyaient pas les choses de la même manière. Dans ce genre d'épreuve, le grand-père gagne toujours. Je suis donc, à proprement parler, le produit de l'enseignement du nagual Elias. J'étais plus proche de lui, non seulement par tempérament mais aussi par mon physique. Je dirais que je lui dois mon bon équilibre. Cependant la plus grande partie du travail qu'il fallut pour faire de l'être misérable que j'étais un guerrier impeccable, je le dois à mon *benefactor,* le nagual Julian.

– À quoi ressemblait, physiquement, le nagual Julian ? demandai-je.

– Sais-tu qu'il m'est difficile, jusqu'à présent, de me le représenter ? dit don Juan. Je sais que cela semble absurde, mais selon les besoins de la cause, ou les circonstances, il pouvait être jeune ou vieux, beau ou pas, mou et faible ou fort et viril, gros ou mince, de taille moyenne ou très petit.

– Voulez-vous dire que c'était un acteur jouant différents rôles grâce à des accessoires ?

– Non, il n'y avait pas d'accessoires et ce n'éta
pas qu'un acteur. C'était d'abord, bien sûr, un gra
acteur, mais cela est autre chose. Le fait est qu'il
capable de se transformer et d'incarner tous ces
sonnages diamétralement opposés. Être un gran
acteur lui permettait de rendre toutes les petites p
ticularités de comportement qui font la réalité de
chaque être humain spécifique. Disons qu'il était
l'aise chaque fois qu'il changeait de personnage.
Comme tu es à l'aise chaque fois que tu changes
vêtements. »

Je demandai avec impatience à don Juan de m
dire plus sur les transformations de son *benefact*
me répondit que quelqu'un lui avait appris à faire
lumière sur ces transformations, mais que pour a
plus loin il serait contraint de déborder sur d'autre
histoires.

« De quoi avait l'air le nagual Julian quand il ne
transformait pas ?

– Disons qu'avant de devenir nagual, il était trè
mince et musclé, dit don Juan. Il avait les cheveu
noirs, épais et ondulés. Il avait un long nez fin, de
grandes dents blanches et robustes, un visage ov
une mâchoire forte, et des yeux marron foncé et b
lants. Il mesurait à peu près un mètre quatre-ving
Ce n'était pas un Indien, ni un Mexicain basané,
n'était pas blanc comme les Anglo-Saxons. En ré
son teint, aurait-on dit, ne ressemblait à aucun au
surtout au cours de ses dernières années, quand
changeait tout le temps et passait constamment
d'une couleur très sombre à une couleur très clai
et inversement. Quand je l'ai rencontré pour la pr
mière fois, c'était un homme âgé à la peau marro

clair, puis, avec le temps, il devint un jeune homme à la peau claire, qui devait avoir à peine quelques années de plus que moi. J'avais, à l'époque, vingt ans.

« Mais si ses changements d'apparence physique étaient étonnants, les changements d'humeur qui accompagnaient chaque transformation l'étaient encore plus. Par exemple, lorsqu'il était jeune et gros, il était jovial et sensuel. Quand c'était un vieil homme décharné, il était mesquin et vindicatif. Quand il était vieux et gros, c'était le plus grand imbécile du monde.

– Était-il jamais lui-même ? demandai-je.

– Pas de la manière dont je suis moi-même, répondit-il. Comme les transformations ne m'intéressent pas, je suis toujours le même. Mais il n'était pas du tout comme moi. »

Don Juan me regarda comme s'il évaluait ma force intérieure. Il sourit, hocha la tête de droite à gauche et éclata d'un gros rire.

« Qu'y a-t-il de si drôle, don Juan ?

– Le fait que tu sois encore trop pudibond et rigide pour apprécier pleinement la nature des transformations de mon *benefactor* et toute leur portée, dit-il. J'espère seulement que, lorsque je t'en parlerai, tu n'en feras pas une obsession morbide. »

Je ne sais pourquoi, je me sentis soudain très mal à l'aise et dus changer de sujet.

« Pourquoi appelle-t-on les naguals *benefactors* et non pas simplement maîtres ? demandai-je nerveusement.

– Appeler un nagual un *benefactor* est une initiative que prennent ses apprentis, dit don Juan. Un nagual suscite un sentiment de reconnaissance irr sistible chez ses disciples. Après tout un nagual le forme et les guide à travers des contrées inimagin bles. »

Je lui fis remarquer que l'enseignement était l'ac le plus noble et le plus altruiste que l'on puisse accomplir envers quelqu'un.

« Pour toi, enseigner, c'est parler de modèles, di il. Pour un sorcier, enseigner, c'est ce que fait un nagual vis-à-vis de ses apprentis. Pour eux, il utilis force dominante de l'univers : *l'intention* – la force qui modifie et réordonne les choses ou les maintie telles qu'elles sont. Le nagual formule puis guide l conséquences que cette force peut avoir sur ses c ciples. Sans *l'intention* formatrice du nagual, il n'y aurait pour eux aucun émerveillement, rien d'impo sant. Et ses apprentis, au lieu de s'embarquer pou un voyage magique voué à la découverte, n'appre draient qu'un métier : ils seraient guérisseurs, sorciers, devins, charlatans ou autre chose.

– Pouvez-vous m'expliquer *l'intention ?* demanda je.

– La seule façon de connaître *l'intention,* me répondit-il, est de la connaître directement, à trave un lien vivant qui existe entre l'intention et tous les êtres sensibles. Les sorciers appellent *intention* l'ir criptible, l'esprit, l'abstrait, le nagual. Je préférerais l'appeler nagual, mais cela se confond avec le nor du chef, du *benefactor,* qu'on appelle aussi le nag J'ai donc choisi de l'appeler l'esprit, *l'intention,* l'ab trait. »

Don Juan s'arrêta subitement et me recommand de rester silencieux et de penser à ce qu'il m'avait

Le ciel était devenu très sombre. Le silence était si profond qu'au lieu de m'apaiser il me plongea dans un état d'agitation. Je ne pouvais mettre de l'ordre dans mes pensées. J'essayai de me concentrer sur l'histoire qu'il m'avait racontée, mais au lieu de cela je pensai à tout et à rien, jusqu'à ce qu'à la fin je m'endorme.

L'IMPECCABILITÉ DU NAGUAL ELIAS

Je n'avais aucun moyen de savoir combien de temps je dormis dans cette grotte. La voix de don Juan me fit sursauter et je me réveillai. Il était en train de me dire que la première histoire de sorcellerie concernant les

manifestations de l'esprit était une explication de la relation existant entre *l'intention* et le nagual. L'histoire disait comment l'esprit tendait un piège au nagual, futur disciple, et comment le nagual devait évaluer le piège avant de décider de l'accepter ou de le rejeter.

Il faisait très sombre dans la grotte, et on était à l'étroit dans cet espace réduit. Une superficie de cette dimension m'aurait porté à la claustrophobie en temps ordinaire, mais la grotte ne faisait que me calmer, chassant mon désagrément. Et puis, quelque chose dans la configuration de cette grotte absorbait les échos des mots que prononçait don Juan.

Don Juan m'expliqua que tout acte accompli par les sorciers, en particulier par les naguals, l'était soit comme un moyen de renforcer leur lien avec *l'intention,* soit comme une réaction déclenchée par ce lien lui-même. Les sorciers, et les naguals plus précisé-

ment, devaient donc être activement et en permanence à l'affût des manifestations de l'esprit. On appelait ces manifestations des gestes de l'esprit ou, plus simplement, des indications ou des présages.

Il me raconta à nouveau une histoire que je connaissais : l'histoire de sa rencontre avec son *benefactor,* le nagual Julian.

Don Juan avait été amené à force de cajoleries par deux hommes malhonnêtes à travailler dans une hacienda isolée. L'un des hommes, le contremaître de l'hacienda, avait carrément pris possession de don Juan et en avait, en réalité, fait un esclave.

Désespéré, et sans autre recours, don Juan s'enfuit. Le contremaître violent le poursuivit et l'attrapa sur une route de campagne où il lui tira une balle dans la poitrine et le laissa pour mort.

Don Juan était étendu, inconscient, sur la route, saignant à mort, quand arriva le nagual Julian.

Se servant de sa science de guérisseur, celui-ci arrêta l'hémorragie, emmena don Juan, encore inconscient, chez lui et le soigna.

Les indications que l'esprit fournit au nagual Julian à propos de don Juan consistaient, d'abord, en une petite tornade qui souleva un cône de poussière sur la route, à quelques mètres de l'endroit où ce dernier était étendu. Le second présage fut la pensée qui avait traversé l'esprit du nagual Julian un instant avant qu'il entende la détonation du revolver tout près de lui, à savoir qu'il était temps pour lui d'avoir un apprenti nagual. Un peu plus tard, l'esprit lui envoya le troisième présage, lorsque le nagual Julian courut pour se cacher, et, au lieu de cela, se cogna contre le tueur, le mettant en fuite et l'empêchant

peut-être de tirer une seconde fois sur don Juan. Entrer en collision avec quelqu'un était le genre de faute qu'aucun sorcier, encore moins un nagual, ne devait jamais commettre.

Le nagual Julian évalua immédiatement l'occasion. Lorsqu'il *vit* don Juan, il comprit la raison de la manifestation de l'esprit : il y avait là un homme double, un parfait candidat pour être son apprenti nagual.

Cela provoqua en moi un doute harcelant, d'ordre rationnel. Je voulais savoir si les sorciers pouvaient se tromper dans l'interprétation d'un présage. Don Juan me répondit que ma question, bien qu'elle parût parfaitement légitime, était inapplicable, comme la majorité de mes questions, parce que je les posais en me référant à mes expériences du monde de tous les jours. Elles concernaient ainsi toujours des méthodes éprouvées, des marches à suivre et des règles méticuleuses, mais n'avaient aucun rapport avec les principes de la sorcellerie. Il souligna que le vice de mon raisonnement provenait de ce que je n'y intégrais jamais les expériences que j'avais vécues dans

le monde des sorciers.

Je lui dis que très peu de mes expériences vécues dans le monde des sorciers avaient bénéficié de continuité et que je ne pouvais donc pas me servir de ces expériences aujourd'hui dans ma vie de tous les jours. Je ne m'étais souvenu de tout que très rarement, et seulement lorsque je me trouvais dans des états de profonde conscience accrue. Au niveau de conscience accrue auquel j'accédais d'ordinaire, la seule expérience d'une continuité entre le passé et le présent était le fait que je le connaissais, lui.

Il me répondit sur un ton mordant que j'étais par-

faitement capable de m'engager dans les raisonnements des sorciers parce que j'avais fait l'expérience des principes de la sorcellerie dans mon état de conscience normal. Il ajouta, avec plus de douceur, que la conscience accrue ne révélait rien avant que tout l'édifice de la sorcellerie fût achevé.

Ensuite, il répondit à ma question sur la possibilité que les sorciers pussent mal interpréter les présages. Il m'expliqua que lorsqu'un sorcier interprétait un présage, il connaissait sa signification exacte sans avoir la moindre idée des moyens par lesquels il la connaissait. :C'était là un effet ahurissant du lien de communication avec *l'intention.* Les sorciers avaient un sens de la connaissance directe des choses. Le degré de leur certitude dépendait de la force et de la clarté du lien qui était en eux.

Il me dit que le sentiment que tout le monde connaît sous le nom d' « intuition » est l'activation de notre lien avec *l'intention.* Et comme les sorciers recherchent délibérément la compréhension et le renforcement de ce lien, on peut dire qu'ils savent tout par intuition, infailliblement et exactement. Lire les présages est une chose banale pour les sorciers – les erreurs ne surviennent que lorsque les sentiments personnels interviennent et obscurcissent chez le sorcier le lien de communication avec *l'intention.* Autrement, leur

connaissance directe est tout à fait exacte et fonctionnelle.

Nous demeurâmes silencieux un moment.

Tout à coup, il me dit : « Je vais te raconter une histoire sur le nagual Elias et la manifestation de l'es- prit. L'esprit se manifeste à un sorcier, surtout à un nagual, à tout bout de champ. Cela n'est cependant

pas toute la vérité. La vérité, c'est que l'esprit se révèle à tout le monde avec la même intensité et la même uniformité, mais que seuls les sorciers et surtout les naguals sont à l'unisson avec ces révélations. »

Don Juan commença son histoire. Il me dit que le nagual Elias s'était rendu un jour à la ville sur son cheval, auquel il avait fait prendre un raccourci à travers des champs de maïs, quand, soudain, le cheval se cabra, effrayé par le vol bas et rapide d'un faucon qui faillit, à quelques centimètres près, heurter le chapeau de paille du nagual. Le nagual descendit immédiatement de selle et se mit à regarder alentour. Il vit un étrange jeune homme au milieu des épis de maïs hauts et secs. L'homme était vêtu d'un costume noir coûteux et semblait étranger. Le nagual Elias était habitué à voir des paysans ou des propriétaires terriens dans les champs, mais il n'avait jamais vu un citadin élégant s'y déplacer avec un dédain apparent pour ses chaussures et ses vêtements de prix.

Le nagual attacha son cheval et marcha vers le jeune homme. Il reconnut dans le vol du faucon, comme dans l'habillement de l'homme, d'évidentes manifestations de l'esprit dont il ne pouvait pas ne pas tenir compte. Il s'approcha très près du jeune homme et vit ce qui se passait. L'homme poursuivait une paysanne qui courait quelques mètres devant, se dérobant et riant avec lui.

La contradiction était tout à fait évidente pour le nagual. Les deux personnes qui gambadaient dans le champ de maïs n'allaient pas ensemble. Le nagual se dit que l'homme devait être le fils du

propriétaire et

la femme une servante de leur maison, Il se sentit gêné de les observer et se trouvait sur le point de rebrousser chemin quand le faucon survola à nouveau le champ de blé et, cette fois, effleura la tête du jeune homme. Le faucon alarma le couple qui s'arrêta et regarda en l'air, essayant de prévoir un autre survol. Le nagual remarqua que l'homme était mince et beau et qu'il avait des yeux obsédants et inquiets.

.Puis le couple se lassa d'attendre le faucon et reprit ses jeux. L'homme attrapait la femme, l'enlaçait et la posait doucement par terre. Mais au lieu d'essayer de lui faire l'amour, comme le nagual pensait que cela se passerait, il se déshabilla et parada nu en face de la femme.

Elle ne ferma pas les yeux timidement, ni ne cria de frayeur ou de confusion. Elle gloussa, fascinée par le jeune homme nu qui caracolait, tournait autour d'elle comme un satyre, faisant des gestes obscènes et riant. Finalement, apparemment subjuguée par cette vision, elle poussa un cri sauvage, se leva et se jeta dans les bras du jeune homme.

Don Juan me dit que le nagual Elias lui avoua que les indications de l'esprit, dans ce cas, avaient été très déconcertantes. Il sautait aux yeux que l'homme était fou. Sinon, sachant combien les paysans protégeaient leurs femmes, il n'aurait pas envisagé de séduire une jeune paysanne en plein jour, à quelques mètres de la route – et nu par-dessus le marché.

Don Juan éclata de rire et me dit qu'à l'époque, pour se déshabiller et se livrer à un acte sexuel en pleine lumière dans ce genre de lieu, il fallait être fou ou béni par l'esprit. Il ajouta que ce que cet homme avait fait pouvait ne pas paraître remarquable aujour-

d'hui. Mais, en ce temps-là, il y a presque cent ans, les gens étaient infiniment plus inhibés.

Le nagual Elias acquit la conviction, devant tout cela, et aussitôt qu'il posa les yeux sur l'homme, que celui-ci était à la fois fou et béni par l'esprit. Il craignait que des paysans ne passent par là, ne soient pris de fureur et ne lynchent l'homme immédiatement. Mais personne ne vint. Le nagual eut l'impression que le temps avait été suspendu.

Quand l'homme eut fini de faire l'amour, il s'habilla, tira un mouchoir, enleva méticuleusement la poussière de ses chaussures et, sans cesser de faire de folles promesses à la fille, s'en alla. Le nagual Elias le suivit. En fait, il le suivit pendant plusieurs jours et apprit qu'il s'appelait Julian et qu'il était acteur.

Par la suite, le nagual le vit assez souvent sur scène pour se rendre compte que cet acteur possédait un grand charisme. Le public, surtout les femmes, l'aimait. Et il ne se gênait pas pour se servir de ses dons charismatiques dans le but de séduire ses admiratrices. Pendant que le nagual suivait l'acteur, il put constater plus d'une fois sa technique de séduction. Elle consistait à se montrer nu à ses admiratrices en adoration aussitôt qu'il avait réussi à les isoler, puis à attendre jusqu'à ce que les femmes, stupéfiées par sa parade, cèdent. Cette technique semblait très bien marcher. Le nagual dut admettre que tout réussissait à l'acteur, à une exception près. Il souffrait d'une maladie mortelle. Le nagual avait *vu* l'ombre noire de la mort, qui le suivait partout.

Don Juan m'expliqua à nouveau une chose qu'il m'avait dite des années plus tôt – à savoir que notre mort était une tache noire située juste au-dessous de

notre épaule gauche. Il me dit que les sorciers savaient quand une personne était près de mourir parce qu'ils *voyaient* cette tache noire qui

devenait une ombre mouvante, de la taille et de la forme exactes de la personne à laquelle elle correspondait.

Reconnaissant la présence imminente de la mort, le nagual fut plongé dans une perplexité qui le paralysa. Il se demandait pourquoi l'esprit choisissait une personne aussi malade. Il avait appris que dans un état naturel c'était le remplacement, et non la réparation qui prévalait. Et le nagual doutait de disposer de la capacité ou de la force nécessaire pour soigner ce jeune homme, ou pour repousser l'ombre noire de sa mort. Il doutait même de pouvoir comprendre pourquoi l'esprit l'avait entraîné dans une parade qui était un gâchis si manifeste.

Le nagual ne put que rester auprès de l'acteur, le suivre là où il allait, et attendre l'occasion de *voir* plus profondément. Don Juan m'expliqua que la première réaction d'un nagual, quand il affronte les manifestations de l'esprit, est de *voir* la personne dont il est question. Le nagual avait fait preuve de méticulosité pour *voir* l'homme dès qu'il avait posé les yeux sur lui. Il avait également *vu* la paysanne qui participait de la manifestation de l'esprit, mais il n'avait rien *vu* qui, selon lui, aurait pu justifier le déploiement de l'esprit.

Cependant, alors qu'il assistait à une nouvelle tentative de séduction, la capacité de *voir* du nagual acquit une nouvelle profondeur. Cette fois, l'admiratrice éperdue de l'acteur était la fille d'un riche propriétaire. Et elle était, dès le début, totalement maîtresse de la situation. Le nagual était au courant de

leur rendez-vous parce qu'il l'avait entendue mettre l'acteur au défi de la rencontrer le lendemain. Le nagual était caché, à l'heure dite, de l'autre côté de la rue quand la jeune femme quitta sa maison et, au lieu de se rendre à la première messe, elle alla rejoindre l'acteur. Celui-ci l'attendait et elle l'incita, par des câlineries, à la suivre dans les champs. Il sembla hésiter mais elle se moqua de lui et ne lui permit pas

de reculer.

Comme il les regardait s'éloigner furtivement, le nagual eut la conviction absolue que quelque chose allait se produire ce jour-là sans qu'aucun des joueurs ne s'y attende. Il vit que l'ombre noire de l'acteur avait grandi jusqu'à mesurer deux fois la taille de celui-ci. Le nagual déduisit, en constatant la mystérieuse dureté du regard de la jeune femme, qu'elle aussi avait senti l'ombre noire de la mort à un niveau intuitif. L'acteur semblait soucieux. Il ne riait pas comme il l'avait fait dans d'autres circonstances.

Ils marchèrent assez loin. À un moment donné, ils repérèrent le nagual qui les suivait, mais celui-ci fit immédiatement semblant de travailler la terre, comme. un paysan du coin. Cette feinte permit au couple de se détendre et au nagual de se rapprocher.

Puis vint le moment où l'acteur ôta ses vêtements et se montra à la fille. Mais au lieu de se pâmer et de tomber dans ses bras, comme l'avaient fait ses autres conquêtes, cette fille se mit à le frapper. Elle lui donna sans merci des coups de pied et de poing et marcha sur ses orteils nus, ce qui le fit crier de douleur.

Le nagual savait que l'homme n'avait ni menacé ni fait de mal à la jeune femme. Il n'avait pas posé un

doigt sur elle. Elle était seule à se battre. Lui essayait seulement d'esquiver les coups et, continuellement, mais sans enthousiasme,. de la séduire en lui montrant ses parties génitales.

Le nagual était à la fois rempli d'admiration et de dégoût. Il percevait que l'acteur était un libertin incorrigible, mais il percevait aussi aisément qu'il y avait en lui quelque chose d'unique, bien que de révoltant. Cela déconcertait le nagual de *voir* que le lien de communication de cet homme avec l'esprit était extraordinairement clair.

Enfin, l'agression prit fin. La femme cessa de battre l'acteur. Mais à ce moment-là, au lieu de s'enfuir, elle céda, s'étendit et dit à l'acteur qu'il pouvait agir à sa guise.

Le nagual remarqua que l’homme était tellement épuisé qu’il était pratiquement inconscient. Pourtant, malgré sa fatigue, il y alla et consomma l’acte.

Le nagual riait et méditait sur l’inutilité de la grande vigueur et de la forte détermination de l’homme au moment où la femme cria et où l’acteur commença à suffoquer. Le nagual vit comment l’ombre noire frappa l’acteur. Elle plongea comme un poignard, avec une exactitude parfaite, dans son trou.

Don Juan fit alors une digression pour m’expliquer quelque chose dont il m’avait déjà parlé : il m’avait décrit le trou comme une ouverture située dans notre cocon lumineux, à la hauteur du nombril, où la force de la mort ne cessait de frapper. Ce que don Juan m’expliquait maintenant était que, quand la mort frappait des êtres en bonne santé, il s’agissait d’un coup semblable à celui d’un ballon – sem-

blable à un coup de poing. Mais lorsque les êtres étaient mourants, la mort les frappait d’un coup qui ressemblait à un coup de poignard.

Ainsi le nagual Elias savait parfaitement que l’homme était comme mort, et que sa mort mettait automatiquement un terme à son propre intérêt à l’égard des desseins de l’esprit ; il n’y avait plus de desseins ; la mort avait tout aplani.

Il sortit de sa cachette et commença à s’en aller quand quelque chose le fit hésiter. Il s’agissait du calme de la jeune femme. Elle se revêtait avec nonchalance des quelques vêtements qu’elle avait ôtés et sifflait un air peu mélodieux comme si de rien n’était.

Le nagual vit ensuite qu’en se détendant pour accepter la présence de la mort, le corps de l’homme avait libéré un voile protecteur et révélé sa véritable nature. C’était un homme double aux ressources fabuleuses, capable de créer un écran à des fins de protection ou de déguisement – un sorcier naturel et un candidat parfait pour être l’apprenti d’un nagual, si ce n’était l’ombre noire de la mort.

Le nagual était complètement décontenancé à cette vue. Il comprenait maintenant les desseins de l'esprit mais ne pouvait pas comprendre comment un homme aussi inutile pouvait s'inscrire dans l'ordre des choses établi par le's sorciers.

Entre-temps, la femme s'était levée, et sans même un regard pour l'homme, dont le corps était contorsionné par les spasmes de l'agonie, elle s'en alla.

Le nagual *vit* alors sa luminosité et comprit que son extrême agressivité provenait d'un énorme flux d'énergie superflue. Il fut convaincu que si elle n'em-

ployait pas cette énergie à bon escient, celle-ci prendrait l'avantage sur elle et qu'on ne pouvait pas savoir quels malheurs il en résulterait.

Tandis que le nagual observait l'indifférence avec laquelle elle s'éloignait, il se rendit compte que l'esprit lui avait envoyé une autre manifestation. Il fallait qu'il soit calme, nonchalant. Il fallait qu'il agisse comme s'il n'avait rien à perdre et qu'il intervienne dans cet esprit. Comme un véritable nagual, il décida de s'attaquer à l'impossible, sans autre témoin que l'esprit.

Don Juan me dit, en guise de commentaire, qu'il fallait des incidents de ce genre pour vérifier si un nagual l'est vraiment ou s'il s'agit d'un imposteur. Les naguals prennent des décisions. Sans se soucier des conséquences, ils se livrent à une action ou choisissent de ne pas le faire. Les imposteurs réfléchissent et tombent dans la paralysie. Ayant pris sa décision, le nagual Elias s'approcha, en marchant lentement, de l'homme mourant et fit la première chose que son corps, et non pas son esprit, lui imposa de faire : il frappa le point d'assemblage de l'homme pour le faire accéder à la conscience accrue. Il frappa l'homme plusieurs fois avec frénésie jusqu'à ce que son point d'assemblage se déplace. Aidés par la force de la mort elle-même, les coups du nagual envoyèrent le point d'assemblage de

l'homme vers un endroit où la mort ne comptait plus et, là, il cessa de mourir.

Quand l'acteur se remit à respirer, le nagual avait pris conscience de l'ampleur de sa responsabilité. Si l'homme devait lutter contre la forcé de sa mort, il lui fallait rester dans un état profond de conscience

accrue jusqu'à ce que la mort ait été repoussée. La détérioration physique avancée de l'homme impliquait qu'on ne pouvait pas le déplacer sous peine de le voir mourir immédiatement. Le nagual fit la seule chose possible étant donné les circonstances : il construisit une cabane autour du corps. Là, pendant trois mois, il soigna l'homme complètement immobilisé.

Mes pensées rationnelles prirent le dessus, et au lieu d'écouter simplement je voulus savoir comment le nagual Elias avait pu construire une cabane sur une terre appartenant à quelqu'un d'autre. Je connaissais la passion des paysans pour la propriété de la terre et le sens du territoire qui l'accompagnait.

Don Juan admit qu'il avait posé cette question lui-même. Et le nagual Elias avait répondu que c'était l'esprit lui-même qui l'avait permis. C'était le cas pour tout ce qu'un nagual entreprenait, à condition qu'il suive les manifestations de l'esprit.

La première chose que fit le nagual Elias, quand l'acteur se remit à respirer, fut de courir après la jeune femme. Elle constituait une partie importante de la manifestation de l'esprit. Il la rattrapa non loin de l'endroit où reposait l'acteur à peine vivant. Au lieu de lui parler de la situation critique où se trouvait l'homme et de tenter de la convaincre de l'aider, il assuma encore une fois la responsabilité totale de ses actions et sauta sur elle comme un lion, en frappant son point d'assemblage d'un coup puissant. L'acteur et elle étaient tous deux capables de supporter des coups provenant de la vie ou de la mort. Son point d'assemblage se déplaça, mais se mit à bouger de façon irrégulière dès qu'il fut libéré.

Le nagual porta la jeune femme jusqu'à l'endroi
reposait l'acteur. Puis il passa toute la journée à e
l'empêcher, elle, de perdre l'esprit et, lui, de perdre
Quand il fut bien certain de contrôler relativeme
situation, il alla trouver le père de la jeune femme
que la foudre devait avoir frappé sa fille et l'avoir r
provisoirement folle. Il emmena le père à l'endroit
était étendue et lui dit que le jeune homme avait re
la charge de la foudre dans le corps, sauvant ains
d'une mort certaine, mais au prix d'un choc tel qu'
pouvait pas le transporter.
Le père reconnaissant aida le nagual à construi
cabane pour l'homme qui avait sauvé sa fille. Et, e
mois, le nagual réalisa l'impossible. Il guérit le jeun
homme.
Quand le temps vint de partir, pour le nagual, so
la responsabilité et son devoir exigèrent de lui qu'i
jeune femme de son énergie excessive et des
conséquences que celle-ci pourrait avoir sur sa vie
bien-être, et de lui demander, en même temps, de
le monde des sorciers qui serait sa seule défense
force d'autodestruction.
La femme ne répondit pas. Et le nagual Elias fu
lui dire ce que tous les naguals ont dit à travers les
un futur apprenti : que les sorciers parlent de la so
comme d'un oiseau magique et mystérieux qui s'e
un moment, dans son vol, pour donner à l'homme
l'espoir et un but ; que les sorciers vivent sous l'ai
oiseau, qu'ils appellent l'oiseau de la sagesse, l'ois
liberté ;

qu'ils le nourrissent de leur dévouement et de leur impeccabilité. Il lui dit que les sorciers savaient que le vol de l'oiseau de la liberté dessinait toujours une ligne droite, car il ne pouvait pas faire de boucle, ni faire demi-tour et revenir ; et que l'oiseau de la liberté ne pouvait faire que deux choses, emmener les sorciers avec lui ou les laisser.

Le nagual Elias ne pouvait pas tenir le même langage au jeune acteur, qui était encore mortellement

malade. Le jeune homme n'avait guère de choix. Pourtant, le nagual lui dit que, s'il voulait être soigné, il devait suivre le nagual sans condition. L'acteur accepta tout de suite.

Le jour où le nagual Elias et l'acteur commencèrent à partir pour rentrer chez eux, la jeune femme attendait silencieusement en bordure de la ville. Elle ne portait pas de valise, pas même un panier. Elle semblait être seulement venue les voir partir. Le nagual continua à marcher sans la regarder, mais l'acteur, porté sur un brancard, s'efforça de lui dire au revoir. Elle rit et se joignit sans un mot au groupe du nagual. Elle n'éprouvait pas de doute, elle n'avait pas de problèmes à l'idée de tout abandonner. Elle avait parfaitement compris qu'il n'y aurait pas d'autre occasion pour elle, que l'oiseau de la liberté emmenait les sorciers avec lui ou les laissait.

Don Juan déclara, en guise de commentaire, que cela n'était pas surprenant. La force de la personnalité du nagual était toujours si écrasante qu'il était pratiquement irrésistible, et le nagual Elias avait profondément touché ces deux personnes. Il avait disposé de trois mois d'interaction quotidienne pour les habituer à sa cohérence, à son détachement, à son

objectivité, Sa sobriété les avait enchantés et, surtout, son dévouement total envers eux. Par son exemple et ses actions, le nagual Elias leur avait donné un aperçu substantiel du monde des sorciers : un monde qui soutient et nourrit, mais un monde extrêmement exigeant. C'était un monde qui tolérait très peu de fautes.

Don Juan me rappela alors quelque chose qu'il m'avait souvent répété mais que j'avais toujours réussi à chasser de mes pensées. Il me dit que je ne devais pas oublier, fût-ce un instant, que l'oiseau de la liberté était très peu patient devant l'indécision et que, quand il s'envolait, il ne revenait jamais.

La résonance glaciale de sa voix donna à l'environnement, qui, une seconde plus tôt, était paisible et obscur, un caractère d'urgence.

Don Juan invoqua le retour de l'obscurité paisible aussi vite qu'il avait fait appel à l'urgence. Il me donna un léger coup de poing sur le bras.

« Cette femme avait une telle puissance qu'elle

pouvait danser en traçant des cercles autour de tout le monde, dit-il. Elle s’appelait Talia. »

2 Le cognement de l'esprit

L'ABSTRAIT

Nous retournâmes vers la maison de don Juan aux premières heures du matin. Il nous fallut beaucoup de temps pour descendre la montagne, principalement parce que j'avais peur de tomber dans un précipice à cause de l'obscurité et que don Juan devait continuellement s'arrêter pour reprendre le souffle perdu à se rire de moi.

J'étais mort de fatigue, mais je ne pouvais pas m'endormir. Avant midi, il commença à pleuvoir. Le bruit de la forte averse sur le toit de tuile, au lieu de me porter à la somnolence, effaça toute trace de sommeil.

Je me levai et me rendis à la recherche de don Juan. Je le trouvai assoupi dans un fauteuil. Au moment où j'approchai de lui, il était tout à fait réveillé. Je lui dis bonjour.

« On dirait que vous n'avez pas de mal à vous endormir, lui dis-je.

– Quand tu as eu peur ou que tu as été boule-

versé, ne t'étends pas sur un lit pour dormir, me dit-il sans me regarder. Dors assis sur un fauteuil moelleux comme je le fais. »

Il m'avait suggéré une fois, pour doter mon corps d'un repos réparateur, de prendre de longs moments de sommeil, couché sur le ventre, mon visage tourné vers la gauche, et mes pieds dépassant du lit. Pour éviter d'avoir froid, il me recommanda de recouvrir mes épaules d'un oreiller mou, loin de ma nuque, et de porter de grosses chaussettes ou de garder simplement mes chaussures.

Quand j'entendis cela pour la première fois, je crus qu'il plaisantait, mais je changeai d'avis plus tard. Le fait de dormir dans cette position me permettait de me reposer extraordinairement bien. Quand je lui parlai de ces résultats surprenants, il me conseilla de suivre ses suggestions à la lettre sans me soucier de le croire ou non.

Je fis remarquer à don Juan qu'il aurait pu me par-

ler de la position du sommeil assis la veille. Je lui expliquai que mon insomnie, à part ma fatigue extrême, était due à une étrange inquiétude au sujet de ce qu'il m'avait dit dans la grotte des sorciers.

« La ferme ! s'exclama-t-il. Tu as vu et entendu des choses infiniment plus pénibles sans perdre un moment de sommeil. C'est autre chose qui te dérange. »

Je crus un moment qu'il voulait dire que je n'avais pas été sincère avec lui quant à ce qui me préoccupait vraiment. Je commençai à m'expliquer, mais il continua à parler comme si je n'avais pas ouvert la bouche.

« Tu as dit catégoriquement hier soir que la grotte te mettait mal à l'aise, dit-il. Eh bien, ce fut visiblement le cas. Hier soir, je ne me suis plus étendu sur le sujet de la grotte parce que j'attendais de voir ta réaction. »

Don Juan m'expliqua que cette grotte avait été conçue par des sorciers, dans des temps anciens, pour servir de catalyseur. On l'avait construite soigneusement sous cette forme pour abriter deux personnes et deux champs d'énergie. La théorie des sorciers voulait que la nature du rocher et la manière dont il avait été sculpté permettent aux deux corps, aux deux boules lumineuses, d'entremêler leur énergie.

« Je t'ai emmené à cette grotte exprès, poursuivit-il, non pas parce que je l'aime – je ne l'aime pas – mais parce qu'elle a été créée comme un instrument servant à plonger profondément l'apprenti dans la conscience accrue. Mais, malheureusement, de même qu'elle peut être utile, elle peut embrouiller les choses. Les anciens sorciers n'étaient pas portés sur la pensée. Ils penchaient vers l'action.

– Vous dites toujours que votre *benefactor* était ainsi.

– Il s'agit là d'une exagération de ma part, répondit-il, très proche de celle qui me fait te traiter d'imbécile. Mon *benefactor* était un nagual moderne, engagé dans la poursuite de la liberté, mais il penchait vers l'action plutôt que vers les pensées. Tu es un nagual moderne, engagé dans la même quête, mais tu penches lourdement vers les aberrations de la raison. »

Il avait dû trouver sa comparaison très drôle ; son rire résonna dans la pièce vide.

Quand je ramenai la conversation sur le sujet de la grotte, il fit semblant de ne pas m'entendre. Je savais qu'il faisait semblant, à cause de la lueur de son regard et de la façon dont il souriait.

« Hier soir, je t'ai délibérément exposé le premier noyau abstrait, dit-il, dans l'espoir qu'en réfléchissant

sur: la façon dont je me suis comporté avec toi au cours de ces années, tu te ferais une idée des autres noyaux. Tu es auprès de moi depuis longtemps, tu me connais donc très bien. Pendant toutes les minutes qu'a duré notre association, j'ai essayé d'adapter mes actions et mes pensées aux modèles des noyaux abstraits.

« L'histoire du nagual Elias est une autre affaire. Bien que l'histoire semble concerner des gens, il s'agit en réalité d'une histoire traitant de *l'intention. L'intention* crée des édifices devant nous et nous invite à *y* pénétrer. C'est. de cette façon que les sorciers comprennent ce qui se passe autour d'eux. »

Don Juan me rappela que j'avais toujours insisté pour essayer de découvrir l'ordre sous-jacent de tout ce qu'il me disait. Je crus qu'il me critiquait pour mes tentatives de transformer tout ce qu'il m'enseignait en problème de sciences sociales. Je commençai à lui dire que ma conception des choses avait congé sous son influence. Il m'arrêta et sourit.

« Tu ne penses vraiment pas tout à fait comme il faut, dit-il, et il soupira. Je veux que tu comprennes l'ordre sous-jacent de ce que je t'enseigne. Mon objection concerne ce que tu prends pour l'ordre sous-jacent. Celui-ci représente pour toi des procé-

dures secrètes ou une logique cachée. Pour moi, cela représente deux choses : à la fois l'édifice que *l'intention* fabrique en un clin d'œil et place devant nous pour que nous y pénétrions, et les signes qu'elle nous envoie pour que nous ne nous perdions pas une fois dedans.

« Comme tu vois, l'histoire du nagual Elias était plus qu'un simple récit des détails séquentiels qui composaient l'événement, poursuivit-il. Au-dessous de tout cela, il y avait l'édifice de *l'intention.* Et l'histoire était destinée à te donner une idée de ce qu'étaient les naguals du passé, de manière que tu reconnaisses leur façon de faire pour adapter leurs pensées et leurs actions aux édifices de *l'intention. »*

Il y eut un silence prolongé. Je n'avais rien à dire. Plutôt que de laisser mourir la conversation, je dis la première chose qui me passa par l'esprit. Je dis que je m'étais fait une opinion très positive du nagual Elias, d'après les histoires que j'avais entendues à son sujet. J'aimais le nagual Elias, mais, pour des raisons que j'ignorais, tout ce que don Juan m'avait dit du nagual Julian me gênait.

La seule mention de mon malaise ravit démesurément don Juan. Il dut se lever de sa chaise pour ne pas étouffer de rire. Il mit son bras sur mon épaule et me dit que nous aimions ou haïssions ceux qui étaient des reflets de nous-mêmes.

À nouveau, une timidité stupide m'empêcha de lui demander ce qu'il entendait par là. Don Juan continua à rire, manifestement conscient de mon humeur. Il dit finalement que le nagual Julian était pareil à un enfant dont la sobriété et la modération venaient toujours de l'extérieur. Il n'avait pas de discipline inté-

rieure au-delà de sa formation d'apprenti en sorcellerie.

J'éprouvai un besoin pressant et irrationnel de me défendre. Je dis à don Juan que ma discipline provenait de l'intérieur de moi-même.

« Bien sûr, dit-il avec condescendance. Tu ne peux pas t'attendre à lui ressembler exactement, » Et il recommença à rire.

Parfois don Juan m'exaspérait tellement que j'étais sur le point de hurler. Mais mon humeur ne dura pas longtemps. Elle se dissipa si vite qu'une autre préoccupation commença à se dessiner. Je demandai à don Juan s'il était possible que j'aie accédé à la conscience accrue sans m'en rendre compte. Ou peut-être y étais-je demeuré depuis plusieurs jours ?

« À cette étape, on accède tout seul à la conscience accrue, dit-il. La conscience accrue n'est un mystère que pour ta raison. En pratique, c'est une chose très simple. Comme pour tout le reste, nous compliquons les problèmes en essayant de rendre raisonnable l'immensité qui nous entoure. »

Il me fit remarquer que je devrais penser au noyau abstrait qu'il m'avait livré au lieu de discuter inutilement de ma personne.

Je lui dis que j'y avais pensé toute la matinée et que je m'étais rendu compte que le thème métaphorique de l'histoire résidait dans les manifestations de l'esprit. Mais ce que je ne parvenais pas à percevoir, c'était le noyau abstrait dont il parlait. Il s'agissait sûrement d'une chose qui était passée sous silence.

« Je répète, dit-il à la façon d'un professeur faisant faire des exercices à ses élèves, les manifestations de l'esprit est le nom du premier noyau abstrait des his-

toires de sorcellerie. De toute évidence, ce que les sorciers reconnaissent en tant que noyau abstrait est quelque chose qui te dépasse en ce moment. Cette partie qui t'échappe, les sorciers la connaissent en tant qu'édifice de *l'intention,* en tant que voix silencieuse de l'esprit, ou bien encore en tant qu'arrangement secret de l'esprit. »

Je lui dis que, pour moi, le mot « secret » signifiait une chose qui n'était pas ouvertement révélée, comme dans « motif secret ». Et il me répondit que, dans ce cas, « secret » avait une signification plus large ; le mot renvoyait à une connaissance sans parole, indépendante de notre compréhension immédiate – surtout de la mienne. Il reconnut que la compréhension à laquelle il faisait allusion dépassait tout simplement mes aptitudes actuelles, mais pas mes possibilités fondamentales de compréhension.

« Si les noyaux abstraits dépassent ma compréhension, à quoi bon en parler ? demandai-je.

– La règle veut que les noyaux abstraits et les histoires de sorcellerie soient dits à cette étape-ci, répon-

dit-il. Et un jour, l'arrangement secret de l'abstrait, qui est une connaissance sans mots, où l'édifice de *l'intention* inhérent aux histoires te seront révélés par ces histoires elles-mêmes. »

Je ne comprenais toujours pas.

« L'arrangement secret de l'esprit n'est pas seulement l'ordre dans lequel les noyaux abstraits t'ont été présentés, m'expliqua-t-il, ni ce qu'ils ont de commun, ni même la trame qui les assemble. Il consiste à connaître l'abstrait directement, sans l'intervention du langage. »

Il me scruta en silence de la tête aux pieds dans l'intention évidente de me *voir.*

« Ça ne t'apparaît pas encore », dit-il.

Il fit un geste d'impatience, une petite colère même, comme si ma lenteur l'agaçait. Et cela m'inquiéta. Don Juan n'était pas enclin à exprimer un désagrément psychologique.

« Cela n'a rien à voir avec toi ou tes actions, dit-il quand je lui demandai si je l'avais fâché ou déçu. Il s'agit d'une pensée qui m'a traversé dès que je t'ai *vu.* Il y a dans ton être lumineux une caractéristique pour la possession de laquelle les anciens sorciers auraient tout donné.

– Dites-moi ce que c'est, insistai-je.

– Je te rappellerai ceci une autre fois, dit-il. Entretemps, continuons à parler de l'élément qui nous actionne : l'abstrait. L'élément sans lequel il ne pourrait exister aucun chemin de guerrier, ni aucun guerrier en quête de connaissance. »

Il me dit que les difficultés dont je faisais l'expérience n'étaient en rien nouvelles à ses yeux. Luimême avait souffert mille morts pour comprendre l'ordre secret de l'abstrait. Et sans le secours du nagual Elias, il aurait fini comme son *benefactor,* tout action, et très peu de compréhension.

« À quoi ressemblait le nagual Elias ? demandai-je pour changer de sujet.

– Il ne ressemblait pas du tout à son disciple, dit don Juan. C'était un Indien. Très brun et massif. Il avait des traits épais, un nez fort, de petits yeux noirs, des cheveux épais et noirs sans trace de gris. Il était plus petit que le nagual Julian et avait de grandes mains et de grands pieds. Il était très humble et très

sage, mais n'avait pas d'éclat. Comparé à mon *benefactor,* il était terne. Toujours seul, méditant des questions. Le nagual Julian disait en plaisantant que son maître transmettait la sagesse par tonnes. Derrière son dos, il l'appelait le nagual Tonnage,

« Je n'ai jamais compris la raison de ses plaisanteries, poursuivit don Juan. Pour moi, le nagual Elias était comme une bouffée d'air frais. Il m'expliquait tout patiemment. Presque comme je t'explique les

choses, mais peut-être avec un petit quelque chose de plus. Je ne dirai pas que c'était de la compassion, mais, plutôt, de l'empathie. Les guerriers sont incapables d'éprouver de la compassion, parce qu'ils ne s'apitoient plus sur eux-mêmes. Sans la force agissante de l'apitoiement sur soi-même, la compassion n'a aucun sens.

– Entendez-vous par là, don Juan, qu'un guerrier ne se consacre qu'à lui-même ?

– En un sens, oui. Pour un guerrier, tout commence et finit avec lui-même. Mais son contact avec l'abstrait le pousse à surmonter le sentiment de sa propre importance. Alors le moi devient abstrait et impersonnel.

« Le nagual Elias considérait que nos vies et nos personnalités étaient très semblables, poursuivit don Juan. C'est pourquoi il se sentit obligé de m'aider. Je ne ressens pas cette similarité avec toi, je suppose donc que je te considère d'une manière très proche de celle dont le nagual Julian me considérait. »

Don Juan me dit que le nagual Elias l'avait, pris sous son aile dès le jour de son arrivée dans la maison de son *benefactor* pour commencer son apprentissage, et commença à lui expliquer en quoi consistait sa for-

mation, sans se préoccuper de savoir si don Juan était capable de comprendre. Le besoin qu'il éprouvait d'aider don Juan était si intense qu'il le tenait pratiquement prisonnier. C'est ainsi qu'il le protégeait des cruelles attaques du nagual Julian.

« Au début, je restais tout le temps dans la maison du nagual Elias, poursuivit don Juan. Et j'aimais cela. Dans la maison de mon *benefactor,* j'étais tout le temps sur mes gardes, sur le qui-vive, appréhendant ce qu'il allait encore me faire. Mais chez le nagual Elias, je me sentais à l'aise, en confiance.

« Mon *benefactor* m'attaquait constamment et je me demandai pourquoi il faisait si durement pression sur moi. Je pensais que cet homme était tout simplement fou. »

Don Juan me dit que le nagual Elias était un Indien de l'État d'Oaxaca, qui avait reçu son enseignement d'un autre nagual, Rosendo, originaire de la même région. Don Juan décrivit le nagual Elias comme un homme très conservateur qui chérissait son intimité. Il était pourtant célèbre comme guérisseur et comme sorcier, non seulement dans l'État d'Oaxaca, mais dans tout le Mexique méridional. Néanmoins, malgré sa notoriété et ses occupations, il vivait dans l'isolement total, à l'autre bout du pays, dans le Mexique septentrional.

Don Juan se tut. Levant les sourcils, il me fixa d'un air interrogateur. Mais tout ce que je voulais, c'était qu'il poursuive son histoire.

« Chaque fois que je pense que tu devrais poser des questions, c'est en vain, dit-il. Je suis sûr que tu m'as entendu dire que le nagual Elias était un sorcier célèbre qui avait tous les jours à traiter avec des gens

dans le Mexique méridional, et que c'était en même temps un ermite du Mexique septentrional. Gela n'éveille-t-il pas ta curiosité P »

Je me sentis d'une insondable stupidité. Je lui dis que pendant qu'il me racontait tout cela, j'avais été traversé par l'idée que cet homme avait dû rencontrer de terribles difficultés de permutation.

Don Juan rit et, comme il m'avait fait prendre conscience de là question, je lui demandai comment il avait été possible au nagual Elias de se trouver en deux endroits à la fois.

« *Rêver* est: l'avion à réaction d'un sorcier, dit-il. Le nagual Elias était un *rêveur* comme mon *benefactor.* était un *traqueur.* Il pouvait créer et projeter ce que les sorciers appellent le *corps de rêve,* il pouvait poursuivre son activité de sorcier, et être, de par sa personnalité naturelle, un reclus. »

Je lui fis remarquer que j'étais stupéfait d'accepter si facilement le principe voulant que le nagual Elias pouvait projeter une image tridimensionnelle solide de lui-même et de ne pouvoir absolument pas comprendre les explications portant sur les noyaux abstraits.

Don Juan me dit que je pouvais accepter l'idée de la double vie du nagual Elias parce que l'esprit était en train d'apporter la dernière touche à ma capacité de conscience. Et j'explosai en un déluge de protestations contre l'obscurité de ce qu'il venait de dire.

« Ce n'est pas obscur, dit-il, c'est l'énoncé d'un fait. Tu pourrais dire qu'il s'agit d'un fait incompréhensible pour le moment, mais ce moment changera. »

Sans me laisser le temps de répondre, il recom-

mença à parler du nagual Elias. Il me dit que le nagual Elias avait un esprit très curieux et travaillait bien de ses mains. Dans ses voyages de *rêveur,* il voyait beaucoup d'objets dont il faisait des copies en bois et en fer forgé. Don Juan m'affirma que certains de ces modèles étaient d'une beauté obsédante, exquise.

« En quoi consistaient les objets originaux *P*

– C'est impossible à savoir, répondit don Juan. Tu dois prendre en considération que, parce qu'il était Indien, le nagual Elias s'embarquait dans ses voyages de *rêve,* comme un animal sauvage rôde à la recherche de nourriture. Un animal ne vient jamais sur un site lorsque y apparaissent. des signes d'activité. Il n'y vient que lorsque l'endroit est déserté. Le nagual Elias, en *rêveur* solitaire, a visité, dirais-je, le dépotoir de l'infinité, quand il n'y avait personne – et a copié tout ce qu'il y voyait, mais sans jamais savoir à quoi servaient ces choses, ni quelle était leur origine. »

Je n'eus à nouveau aucune peine à accepter ce qu'il disait. Cette idée ne me semblait pas du tout for-

cée. J'étais sur le point d'en parler lorsqu'il m'interrompit par un mouvement des sourcils. Puis il poursuivit son récit sur le nagual Elias.

« Lui rendre visite était pour moi le plus grand des plaisirs, me dit-il, et, en même temps, la source d'une étrange culpabilité. Je m'ennuyais à mourir chez lui. Non pas parce que le nagual Elias était ennuyeux, mais parce que le nagual Julian n'avait pas son pareil et qu'il gâtait n'importe qui pour la vie.

– Mais je croyais que vous étiez à l'aise et en confiance dans la maison du nagual Elias, dis-je.

– Je l'étais, et c'est cela qui était la cause de ma

culpabilité et de mon problème imaginaire. Comme toi, j'adorais me tourmenter. Je crois que, tout à fait au début, je trouvais la paix en compagnie du nagual Elias, mais, plus tard, quand je compris mieux le nagual Julian, je le suivis. : »

Il me dit que la maison du nagual Elias comportait, en façade, une partie ouverte, couverte d'un toit, où se trouvaient une forge, un établi de menuisier et des outils. La maison aux murs d'adobe et au toit de tuile consistait en une immense pièce, avec un sol de terre battue, où il vivait avec cinq femmes voyantes, qui étaient en fait ses épouses. Il y avait également quatre hommes, des sorciers-voyants de son clan qui vivaient dans de petites maisons autour de la maison du nagual. C'étaient tous des Indiens de diverses parties du pays, qui avaient rejoint le Mexique septentrional.

« Le nagual Elias avait un grand respect pour l'énergie sexuelle, dit don Juan. Il croyait qu'elle nous avait été donnée pour que nous puissions l'utiliser dans le *rêve.* Il croyait que le *rêve* était tombé en désuétude parce qu'il pouvait bouleverser l'équilibre mental précaire de personnes émotives.

« Je t'ai appris le *rêve* comme il me l'avait appris, poursuivit-il. Il m'a appris que pendant que nous rêvions, le point d'assemblage se déplace très doucement et très naturellement. L'équilibre mental n'est rien d'autre que la fixation du point d'assemblage sur un endroit auquel nous sommes habitués. Si les rêves font bouger ce point, que le *rêve* est utilisé pour contrôler ce mouvement naturel, et que l'énergie sexuelle est nécessaire au *rêve,* il est souvent désastreux que l'énergie sexuelle se dissipe dans la sexualité au lieu d'alimenter le *rêve.* Dans ce cas, les *rêveurs*

déplacent leur point d'assemblage dans n'importe quel sens et perdent l'esprit.

– Qu'essayez-vous de me faire comprendre, don Juan ? demandai-je, parce que je sentais que le sujet du *rêve* n'était pas venu naturellement dans le cours de la conversation.

– Tu es un *rêveur,* répondit-il. Si tu n'es pas vigi-

lant en ce qui concerne ton énergie sexuelle, il faut t'habituer à l'idée que ton point d'assemblage se déplacera dans n'importe quel sens. Il y a un moment, tu as été abasourdi par tes réactions. Eh bien, ton point d'assemblage se déplace presque dans n'importe quel sens, parce que ton énergie sexuelle n'est pas équilibrée. »

Je fis une remarque stupide et hors de propos sur la vie sexuelle des hommes adultes.

« Notre énergie sexuelle est ce qui guide le *rêve,* expliqua-t-il. Le nagual Elias m'a appris – et je t'ai appris – que, soit on fait l'amour avec son énergie sexuelle, soit on l'utilise pour *rêver.* Il n'y a pas de moyen terme. La seule raison qui me porte à mentionner cela tient à ce que tu éprouves une grande difficulté pour déplacer ton point d'assemblage de manière à saisir notre dernier thème : l'abstrait.

« Il m'est arrivé la même chose, poursuivit don Juan. Ce fut seulement lorsque mon énergie sexuelle fut libérée du monde que tout rentra dans l'ordre. Telle est la règle pour les *rêveurs.* Les *traqueurs* se situent à l'opposé. Mon *benefactor* était, pourrait-on dire, un libertin, d'un point de vue sexuel, tant comme homme ordinaire que comme nagual. »

Don Juan semblait sur le point de révéler les faits et gestes de son *benefactor* mais il changea visiblement

d'avis. Il hocha la tête et me dit que j'étais trop rigide pour ce genre de révélations. Je n'insistai pas.

Il me dit que le nagual Elias avait la sobriété que seuls les *rêveurs* acquièrent après des luttes intérieures inimaginables. Il mettait en œuvre sa sobriété pour se. plonger dans la tâche qui consistait à répondre aux questions de don Juan.

« Le nagual Elias me disait que la difficulté que j'avais à comprendre l'esprit était la même que celle qu'il avait rencontrée lui-même, poursuivit don Juan. Il croyait qu'il y avait deux problèmes différents. L'un, qui était la nécessité de comprendre indirectement ce qu'était l'esprit, et l'autre, celle de comprendre l'esprit directement.

« Tu as des difficultés avec le premier problème. Une fois que tu comprendras ce qu'est l'esprit, l'autre problème sera automatiquement résolu, et vice versa. Si l'esprit te parle, usant de ses mots silencieux, tu sauras certainement ce qu'est l'esprit. »

Il me dit que le nagual Elias croyait que la difficulté résidait dans notre réticence à accepter l'idée que la connaissance pouvait exister en l'absence de mots pour l'expliquer.

« Mais il ne m'est pas du tout difficile d'accepter cela, dis-je.

– Il n'est pas aussi facile d'accepter cette proposition que de le dire, dit don Juan. Le nagual Elias me disait que l'ensemble de l'humanité s'est éloignée de l'abstrait, bien qu'autrefois nous ayons dû en être proches. C'était sûrement la force qui nous soutenait. Et puis, quelque chose est arrivé qui nous a arrachés à l'abstrait. Maintenant, nous ne pouvons pas y retourner. Il disait qu'il faut des années à un apprenti

pour pouvoir retourner à l'abstrait, c'est-à-dire au savoir que la connaissance et le langage peuvent exister indépendamment l'un de l'autre. »

Don Juan répéta que le cœur de notre difficulté à retourner à l'abstrait était notre refus d'accepter le fait que nous pouvions connaître sans mots et même sans pensées.

J'allais répliquer que ce qu'il disait était absurde quand j'eus le sentiment intense que je manquais quelque chose et que ce qu'il affirmait était pour moi d'une importance cruciale. Il essayait vraiment de me dire quelque chose, quelque chose que je ne parvenais pas à saisir ou bien qui ne pouvait pas être complètement explicité.

« La connaissance et le langage sont deux choses distinctes », répéta-t-il doucement. Et j'étais sur le point de dire « Je le sais », comme si en effet je le

savais, quand je me ressaisis.
« Je t'ai dit qu'il n'y a aucun moyen de parler de l'esprit, poursuivit-il, parce qu'on ne peut que faire l'expérience de l'esprit. Les sorciers essaient d'expliquer cet état de choses lorsqu'ils disent que l'esprit n'est rien que l'on puisse voir ou sentir. Mais il est présent, il plane tout le temps au-dessus de nous. La plupart du temps, il semble indifférent. »
Je demeurai silencieux. Et il continua son exposé. Il dit que l'esprit était à bien des égards un genre d'animal sauvage. Il gardait ses distances vis-à-vis de nous jusqu'au moment où quelque chose l'attirait. C'est alors qu'il se manifestait.
Je demandai comment il se faisait qu'il soit possible d'attirer l'esprit si celui-ci n'était ni une entité ni une présence et qu'il n'avait pas d'essence.

« L'ennui avec toi, dit-il, est que tu ne prends en compte que ta propre idée de ce qu'est l'abstrait. Par exemple, l'essence intérieure de l'homme ou le principe fondamental sont des abstractions pour toi. Ou peut-être des choses un peu moins vagues, comme le caractère, la volonté, le courage, la dignité, l'honneur. L'esprit, bien sûr, peut être décrit par tout cela. Et c'est ce qui est si déroutant – qu'il soit tout cela et rien de cela. »
Il ajouta que ce que je considérais comme des abstractions était soit le contraire des détails pratiques auxquels je pouvais penser, soit des choses dont j'avais décidé qu'elles n'avaient pas d'existence concrète.
« Alors que, pour un sorcier, une abstraction est une chose qui n'a pas de parallèle dans la condition humaine.
– Mais c'est la même chose, criai-je. Ne voyez-vous pas que nous parlons tous deux de la même chose ?
– C'est faux, dit-il en insistant. Pour un sorcier, l'esprit est une abstraction uniquement parce qu'il le connaît sans mots ni même pensées. C'est une abstraction parce qu'il ne peut pas concevoir ce qu'est l'esprit. Et pourtant, sans avoir la moindre chance ou le moindre désir de le comprendre, un sorcier manie l'esprit. Il le reconnaît, il lui fait signe, il l'attire,il en devient familier, et il l'exprime dans ses actes. »
Je hochai la tête en signe de désespoir. Je ne voyais pas la différence.
« Le fait que j'aie utilisé le terme "abstrait" pour décrire l'esprit est à l'origine de ta méprise, dit-il. Pour toi, les abstractions sont des mots qui décrivent

des états caractérisés par l'intuition. Le mot "esprit" en est un exemple, qui ne décrit pas la raison ou l'expérience pragmatique et qui, bien sûr, ne te sert à rien d'autre qu'à chatouiller ton imagination. »

J'étais furieux contre don Juan. Je le traitai d'obstiné et il se moqua de moi. Il me laissa entendre que si je pensais à la proposition selon laquelle la connaissance pouvait être indépendante du langage, sans me soucier de la comprendre, peut-être verrais-je clair.

« Pense à ceci, me dit-il. Ce n'était pas le fait de me rencontrer qui comptait pour toi. Le jour où je t'ai rencontré, tu as rencontré l'abstrait. Mais comme tu ne pouvais pas en parler, tu ne t'en es pas rendu compte. Les sorciers rencontrent l'abstrait sans y penser, sans le voir, sans le toucher ni sentir sa présence. »

Je me tus parce que je ne prenais pas plaisir à discuter avec lui. Parfois, je trouvais qu'il était tout à fait délibérément abstrus. Mais don Juan semblait s'amuser follement.

LA DERNIÈRE SÉDUCTION DU NAGUAL JULIAN

Il faisait frais et tout était calme dans le patio de don Juan, comme dans le cloître d'un couvent. Il y avait là plusieurs grands arbres fruitiers plantés extrêmement près les uns des autres, ce qui semblait régler la température et absorber tous les bruits. Quand je vins chez lui pour la première fois, j'avais énoncé des critiques sur la manière illogique dont on avait planté les arbres fruitiers. Je leur aurais laissé

plus d'espace. Il me répondit que ces arbres ne lui appartenaient pas, que c'étaient des arbres guerriers libres et indépendants qui avaient rejoint son clan de guerriers, et que mes commentaires – bons pour des arbres nouveaux – étaient hors de propos.

Je compris sa réponse dans un sens métaphorique. Ce que je ne savais pas alors, c'est que don Juan entendait tout ce qu'il disait littéralement.

Don Juan et moi étions assis maintenant dans des fauteuils de rotin, en face dés arbres fruitiers. Il y avait des fruits sur tous les arbres. Je relevai que ce spectacle n'était pas seulement beau mais extrêmement étonnant, car ce n'était pas la saison des fruits.

« Il y a une histoire intéressante à ce sujet, admit-il. Comme tu le sais, ces arbres sont des guerriers de mon groupe. Ils portent des fruits maintenant parce que tous les membres de mon groupe ont parlé de notre dernier voyage et exprimé leurs sentiments à ce propos devant eux. Et les arbres savent maintenant que lorsque nous nous embarquerons pour notre dernier voyage, ils nous accompagneront. »

Je le regardai, surpris.

« Je ne peux pas les abandonner, me dit-il. Ce sont, eux aussi, des guerriers. Ils ont uni leur destinée à celle du clan du nagual. Et ils connaissent mes senti-

ments à leur égard. Le point d'assemblage des arbres est situé très bas dans leur énorme cocon lumineux, et cela leur permet de connaître nos sentiments, par exemple les sentiments que nous éprouvons maintenant en discutant de mon dernier voyage. »

Je me tus car je ne voulais pas m'attarder sur ce sujet. Don Juan parla et dissipa ma mauvaise humeur.

« Le second noyau abstrait des histoires de sorcelle-

rie s'appelle le Cognement de l'esprit, dit-il. Le premier noyau, 'les Manifestations de l'esprit, est l'édifice que bâtit l'intention et qu'elle place devant un sorcier qu'elle invite ensuite à y pénétrer. C'est l'édifice de *l'intention* vu par un sorcier. Le Cognement de l'esprit est le même édifice vu par un débutant qui est invité – ou plutôt forcé – à y pénétrer.

« Ce second noyau abstrait pourrait être en lui-même une histoire. L'histoire dit que l'esprit, après s'être manifesté à l'homme dont nous avons parlé et n'avoir reçu aucune réponse, a tendu un piège à cet homme. C'était un dernier subterfuge, non pas parce que l'homme était particulier, mais parce que l'incompréhensible chaîne d'événements de l'esprit fit que l'homme était disponible au moment même où l'esprit cognait à la porte.

« Il va sans dire que l'homme ne comprit rien de ce que l'esprit avait pu lui révéler. En fait, ces révélations allaient au rebours de tout ce que l'homme connaissait, de tout ce qu'il était. Cet homme refusa, bien sûr, immédiatement et carrément d'avoir en quoi que ce soit affaire avec l'esprit. Il n'allait pas se laisser gruger par ces absurdités ridicules. On ne la lui faisait pas. Il en résulta une impasse totale.

« On peut dire que cette histoire est stupide, poursuivit-il. On peut dire que ce que je t'ai donné est la sucette destinée à ceux qui sont mal à l'aise face au silence de l'abstrait. »

Il me regarda attentivement pendant un moment, puis sourit.

« Tu aimes les mots, me dit-il d'un ton accusateur. La seule idée d'une connaissance silencieuse te fait

peur. Mais les histoires, si stupides soient-elles, t'enchantent et te donnent un sentiment de sécurité. »

Son sourire était si malicieux que je ne pus m'empêcher de rire.

Puis il me rappela que j'avais déjà entendu son récit détaillé sur la première fois que l'esprit avait cogné à sa porte. Pendant un moment, je ne parvins pas à comprendre de quoi il parlait,

« Ce n'est pas seulement mon *benefactor* qui est tombé sur moi alors que j'étais en train de mourir à cause du coup de feu, me dit-il. L'esprit aussi m'a trouvé et a cogné a ma porte ce jour-là, Mon *benefactor* comprit qu'il était là pour servir de conduit à l'esprit.

Sans l’intervention de l’esprit, ma rencontre avec mon *benefactor* n’aurait eu aucun sens. »

Il m’expliqua qu’un nagual peut servir de conduit seulement après que l’esprit a manifesté sa volonté d’être utilisé – soit de façon presque imperceptible, soit par des ordres catégoriques. Un nagual ne pouvait donc pas choisir ses apprentis de son propre gré ou selon ses propres calculs. Mais une fois que la volonté de l’esprit lui était révélée par des présages, le nagual n’épargnait aucun effort pour le satisfaire.

« Après toute une vie de pratique, poursuivit-il, les sorciers, en particulier les naguals, savent que l’esprit les invite à pénétrer dans l’édifice qui s’élève devant eux. Ils ont appris à discipliner les liens qui les font communiquer avec *l’intention.* Ils sont ainsi toujours avertis, ils savent toujours ce que l’esprit garde en réserve pour eux. »

Don Juan me dit que le progrès, sur le chemin du sorcier, était en général un processus draconien dont l’objectif était d’ordonner ce lien de communication.

Le lien de communication de l’homme ordinaire avec *l’intention.* est pratiquement mort et, au début, le lien des sorciers est inutile parce qu’il ne réagit pas volontairement.

Il insista sur le fait que, pour faire renaître ce lien, il fallait aux sorciers une résolution rigoureuse, féroce – un état d’esprit particulier qui s’appelait *l’intention inflexible.* Accepter que le nagual soit le seul être capable de procurer *l’intention inflexible* était la partie la plus difficile de l’apprentissage du sorcier.

Je répliquai en disant que je ne voyais pas où était la difficulté.

« Un apprenti est quelqu’un qui s’efforce de clarifier et de ranimer son lien avec l’esprit, m’expliqua-t-il. Une fois que le lien revit, il n’est plus un apprenti, mais jusque-là, pour avancer, il a besoin d’une résolution féroce, ce qui, évidemment, lui manque. Alors il permet au nagual de lui procurer la résolution et, pour ce faire, il doit renoncer à son individualité. Voilà la difficulté. »

Il me rappela quelque chose qu’il m’avait souvent dit, à savoir que les volontaires n’étaient pas bien accueillis dans le monde des sorciers parce qu’ils avaient déjà une résolution propre, ce qui leur rendait la tâche particulièrement difficile lorsqu’il s’agissait de renoncer à leur individualité. Si le monde des sorciers exigeait des idées et des actions contraires à la résolution des volontaires, ceux-ci refusaient de changer.

« Ranimer le lien d’un apprenti est la tâche la plus stimulante et la plus fascinante d’un nagual, poursuivit don Juan, et aussi l’une de celles qui lui donne le plus de migraines. Selon la personnalité de l’ap-

prenti, bien sûr, les desseins de l'esprit prennent soit la forme d'une simplicité sublime, soit celle de labyrinthes d'une extrême complexité. »

Don Juan m'affirma que, même si j'avais pu penser le contraire, mon apprentissage n'avait pas été aussi pénible pour lui que le sien avait dû l'être pour son *benefactor.* Il admit que je possédais un minimum d'autodiscipline qui était très commode, alors qu'il n'en avait pas eu du tout. Et son *benefactor,* à son tour, en avait encore moins.

« La différence, poursuivit-il, est perceptible dans les manifestations de l'esprit. Parfois, celles-ci sont à peine visibles ; dans mon cas, ce furent des ordres. J'avais été blessé par balle. Le sang coulait d'un trou qui se trouvait dans ma poitrine. Mon benefactor devait agir avec rapidité et sûreté, tout comme son benefactor s'était conduit avec lui. Les sorciers savent que plus l'ordre est difficile, plus le disciple se révèle difficile. »

Don Juan me dit que l'un des aspects les plus bénéfiques de son association avec deux naguals était la possibilité d'écouter les mêmes histoires de deux points de vue opposés. Par exemple, pour l'apprenti, l'histoire du nagual Elias et des manifestations de l'esprit était l'histoire du difficile cognement de l'esprit sur la porte de son *benefactor.*

« Tout ce qui se rapportait à mon *benefactor* était très docile », dit-il, et il se mit à rire. « Quand il avait vingt-quatre ans, l'esprit n'a pas seulement cogné à sa porte, il l'a presque démolie à force de coups. »

Il me dit que cette histoire avait en réalité commencé des années plus tôt, quand son *benefactor* était un bel adolescent appartenant à une bonne

famille de Mexico, Il était riche, éduqué, charmant, et avait une personnalité charismatique. Les femmes avaient le coup de foudre pour lui. Mais, déjà, il ne se refusait rien, il était indiscipliné, et paresseux à l'égard de tout ce qui ne lui procurait pas une gratification immédiate.

Don Juan dit qu'avec ce genre de personnalité et la façon dont il avait été élevé – il était le fils unique d'une riche veuve qui, avec ses quatre filles, l'adorait, et raffolait de lui – il ne pouvait se comporter que d'une seule manière. Il se prêtait à toutes les inconvenances qui lui passaient par la tête. Même parmi ses amis, qui ne se refusaient rien non

plus, il était considéré comme un délinquant moral qui vivait pour faire tout ce que le monde considérait moralement répréhensible.

À la longue, ses excès l'affaiblirent physiquement et il tomba mortellement malade de tuberculose – le mal qui terrifiait son époque. Mais sa maladie, au lieu de le refréner, engendra une condition physique où il se sentait plus sensuel que jamais. Comme il n'avait pas un iota de maîtrise de lui-même, il s'adonna pleinement à la débauche, et. sa santé se détériora jusqu'à ce que tout espoir soit perdu. Le dicton : « un malheur ne vient jamais seul » s'appliquait certainement alors au *benefactor* de don Juan. Tandis que sa santé déclinait, sa mère, qui était son seul soutien et son seul frein, mourut. Elle lui laissa un héritage assez considérable, qui aurait dû l'entretenir convenablement pour la vie, mais, indiscipliné comme il l'était, il en dépensa jusqu'au moindre sou en quelques mois. N'ayant ni profession ni affaires

pour retomber sur ses pieds, il fut réduit à vivre en pique-assiette pour assurer sa subsistance.

Sans argent, il n'eut plus d'amis ; et même les femmes qui autrefois l'aimaient lui tournèrent le dos. Pour la première fois de sa vie, il se trouva confronté à une dure réalité. Étant donné son état de santé, la fin aurait dû venir. Mais il était résistant. Il décida de travailler pour gagner sa vie.

Cependant, ses mœurs sensuelles ne pouvaient pas changer et elles le forcèrent à chercher du travail dans le seul endroit qu'il trouvait

agréable : le théâtre. Ses qualifications venaient de ce qu'il était un cabotin-né et qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie adulte en compagnie d'actrices. Il entra dans une troupe théâtrale de province, loin de son cercle familier d'amis et de relations, et devint un acteur très intense, le héros phtisique de pièces religieuses et de pièces de moralité.

Don Juan commenta l'étrange ironie qui avait toujours marqué la vie de son *benefactor.* Ne le voyait-on pas, ce dépravé invétéré, mourant à cause de ses mœurs dissolues, jouer des rôles de saints et de mystiques ? Il joua même le rôle de Jésus dans une représentation de la Passion, pendant la semaine sainte.

Son organisme résista pendant une tournée théâtrale dans les États du Nord. Puis il arriva deux choses dans la ville de Durango : sa vie parvint à son terme et l'esprit cogna à sa porte.

Sa mort et le cognement de l'esprit survinrent tous deux au même moment – en plein jour, dans des buissons. Sa mort le surprit en train de séduire une jeune femme. Il était déjà extrêmement faible, et, ce jour-là, il se surmena. La jeune femme qui était vive,

forte et follement éprise, l'avait conduit, en lui promettant de faire l'amour, à marcher jusqu'à un endroit isolé, qui se trouvait au bout du monde. Et, là, elle le repoussa pendant des heures de lutte. Quand elle céda enfin, il était complètement épuisé, et il toussait tellement qu'il arrivait à peine à respirer.

Pendant ses derniers

ébats, il éprouva une douleur brûlante à l'épaule. Il ressentit un déchirement dans la poitrine, et une quinte de toux lui donna des haut-le-cœur incontrôlables. Mais sa quête compulsive de plaisir le fit continuer jusqu'à ce que la mort survienne sous la forme d'une hémorragie. C'est alors que l'esprit fit son entrée, porté par un Indien qui vint à son aide. Il avait remarqué, auparavant, cet Indien qui les suivait, mais n'y avait pas prêté attention, absorbé qu'il était par le jeu de la séduction.

Il vit, comme dans un rêve, la fille. Elle n'avait pas peur et n'avait pas perdu contenance. Elle se: rhabilla, tranquillement et avec efficacité, et détala aussi vite qu'un lapin pourchassé par la meute.

Il vit aussi un Indien se précipiter vers lui et essayer de le faire asseoir. Il l'entendit dire des idioties, Il l'entendit se vouer à l'esprit et marmonner des paroles incompréhensibles dans une langue étrangère. Puis l'Indien agit très rapidement. Se tenant debout derrière lui, il lui donna un grand coup dans le dos.

Pensant très rationnellement, le mourant déduisit que l'Indien essayait soit de déloger le caillot de sang, soit de le tuer.

Comme l'Indien le frappait de façon répétée dans le dos, le mourant acquit la conviction que l'Indien était le mari ou l'amant de la femme et qu'il l'assassi-

nait. Mais voyant ses yeux brillants et intenses, il changea d'avis. Il comprit que l'Indien était tout simplement fou et qu'il n'avait pas de rapport avec la femme. Avec ce qui lui restait de conscience, il se

concentra sur les marmottements de l'homme. Celui-ci disait que le pouvoir de l'homme était sans limites, que la mort n'existait que parce que nous avions eu *l'intention* qu'elle existe depuis le moment de notre naissance, que *l'intention* de la mort pouvait être suspendue si l'on faisait changer de position le point d'assemblage.

Il comprit, encore une fois, que l'Indien était complètement fou. Sa situation était tellement théâtrale – mourir entre les mains d'un Indien fou qui marmonne un charabia – qu'il se jura de rester un acteur et un cabotin jusqu'au bout, et de ne mourir ni d'hémorragie ni de coups, mais de rire. Et il rit jusqu'à en mourir.

Don Juan me fit remarquer que son *benefactor* ne pouvait naturellement pas prendre l'Indien au sérieux. Personne n'aurait pu prendre au sérieux ce genre de personne, surtout pas un futur apprenti qui n'était pas censé se porter volontaire pour s'initier à la sorcellerie.

Puis don Juan me dit qu'il m'avait expliqué par différentes versions en quoi consistait la tâche de la sorcellerie. Il ajouta qu'il ne serait pas présomptueux de sa part de révéler que, du point de vue de l'esprit, cette tâche consistait à clarifier notre lien de communication avec lui. L'édifice que *l'intention* dresse devant nous est donc une chambre de compensation dans laquelle nous trouvons non pas tant les procédés destinés à clarifier notre lien de communica-

tion, que la connaissance silencieuse qui permet au

processus de clarification de se dérouler. Sans cette connaissance silencieuse, aucun processus ne réussirait, et tout ce que nous éprouverions serait un sentiment indéfini de manque.

Il me dit que les événements déclenchés par les sorciers grâce à la connaissance silencieuse étaient si simples, et pourtant si abstraits, que les sorciers avaient décidé depuis longtemps de n'en parler qu'en termes symboliques. Les manifestations et le cognement de l'esprit en étaient des exemples.

Don Juan déclara que, par exemple, une description de ce qui s'est passé au cours de la première rencontre entre un nagual et un futur apprenti, racontée selon le point de vue des sorciers, serait tout à fait incompréhensible. Il serait absurde d'expliquer que le nagual, grâce à sa longue expérience, concentrait quelque chose que nous ne pourrions pas imaginer, sa seconde attention – la conscience accrue à laquelle on accède par la formation acquise en sorcellerie – sur son lien invisible avec une abstraction indéfinissable. Il agissait ainsi pour accentuer et clarifier le lien invisible d'une autre personne avec cette abstraction indéfinissable.

Il dit que chacun de nous était exclu de la connaissance silencieuse par des barrières naturelles, spécifiques à chaque individu, et que la plus inexpugnable de mes barrières était l'énergie que je mettais à déguiser ma suffisance en indépendance.

Je le mis au défi de me donner un exemple concret. Je lui rappelai qu'il m'avait averti un jour que le fait de soulever des critiques générales qui ne pouvaient

être étayées par des
exemples concrets

était un des stratagèmes les plus appréciés pour les débats.

Don Juan me regarda et fit un grand sourire.

« Autrefois, je te donnais des plantes de pouvoir, me dit-il. Au début, tu poussais les choses à l'extrême pour te convaincre que ce que tu ressentais relevait d'hallucinations. Puis tu voulus que ce soient des hallucinations spéciales. Je me souviens m'être moqué de ton insistance à les qualifier d'expériences hallucinatoires didactiques. »

Il me dit que mon besoin de prouver mon indépendance illusoire me forçait à adopter une position qui ne me permettait pas d'accepter la version des événements qu'il me donnait, alors que je savais, sans le dire, qu'il en était ainsi. Je savais qu'il employait des plantes de pouvoir comme instruments très limités, pour me faire accéder à des états partiels ou provisoires de conscience accrue, en délogeant mon point d'assemblage de sa position habituelle.

« Tu as utilisé ta barrière d'indépendance pour surmonter cet obstacle, poursuivit-il. Cette même barrière a continué à fonctionner jusqu'à présent, et tu gardes donc ce sentiment d'angoisse indéfinie, peut-être moins prononcée. Reste à savoir comment tu t'arranges avec tes conclusions pour que tes expériences courantes cadrent. avec les exigences de ta suffisance. »

Je lui avouai que la seule façon qui me permettait de garder mon indépendance était de ne pas penser du tout à mes expériences,

Le rire jovial de don Juan le fit presque tomber de sa chaise de rotin. Il se leva et marcha pour

reprendre souffle. Il se rassit et se calma. Il recula sa chaise et croisa les jambes.

Il me dit que nous ne savions pas, nous, les hommes ordinaires, et que nous ne saurions jamais, que c'est une chose tout à fait réelle et fonctionnelle – notre lien de communication avec *l'intention* – qui suscitait notre préoccupation héréditaire à propos du destin. Il m'affirma que, durant nos vies actives, nous n'avons jamais l'occasion de dépasser le niveau de la simple préoccupation, parce que depuis des temps immémoriaux les affaires quotidiennes nous ont assoupis comme une berceuse. C'est seulement quand nos vies sont presque à leur terme que notre préoccupation héréditaire à propos du destin commence à prendre une tournure différente. Elle commence à nous faire traverser le brouillard des affaires quotidiennes. Malheureusement, cet éveil est toujours étroitement accompagné par la perte

d'énergie due à l'âge, au moment où nous n'avons plus de force pour transformer notre préoccupation en une découverte pragmatique et positive. Alors, tout ce qui reste est une angoisse amorphe, glaciale, un désir de quelque chose d'indescriptible, et une simple colère de ne l'avoir pas obtenu.

« Beaucoup de raisons me font aimer les poèmes, dit-il. L'une d'elles est qu'ils saisissent l'humeur des guerriers et expliquent ce qui peut à peine être expliqué. »

Il reconnut que les poètes étaient profondément conscients de notre lien de communication avec l'esprit, mais qu'ils en étaient conscients intuitivement, et non délibérément et pragmatiquement comme les sorciers.

80 La force du silence

« Les poètes n'ont pas une connaissance directe de l'esprit, poursuivit-il. C'est pourquoi leurs poèmes ne peuvent pas vraiment toucher le cœur de véritables gestes pour l'esprit. Mais ils en arrivent très près. >>
Il prit un de ses livres de poésie sur une chaise à côté de lui. C'était un recueil de Juan Ramon Jimenez. Il l'ouvrit à la page marquée par un signet, me le tendit et me fit signe de lire.

Est-ce moi qui marche ce soir
dans ma chambre ou est-ce le mendiant
qui rôdait dans mon jardin.
à la tombée du jour ?

Je regarde autour de moi
et trouve que tout
est semblable et ne l'est pas...
La fenêtre était-elle ouverte P
Ne m'étais-je pas déjà endormi F
Le jardin n'était-il pas vert pâle ?...
Le ciel était bleu et clair...
Et il y a des nuages
et il fait du vent
et le jardin est sombre et mélancolique.

Je crois que mes cheveux étaient noirs...
J'étais vêtu de gris...
Et mes cheveux sont gris
et je suis vêtu de noir...

Est-ce là ma démarche ?
Cette voix qui maintenant résonne en moi,
porte-t-elle les rythmes de la voix qui était la mienne ?
Suis-je moi-même ou suis-je le mendiant

qui rôdait dans mon jardin
à la tombée du jour ?

Je regarde autour de moi...
Il y a des nuages et il fait du vent...
Le jardin est sombre et mélancolique...

Je vais et je viens... N'est-il pas vrai
que je m'étais déjà endormi ?
Mes cheveux sont gris...
Et tout est semblable et ne l'est pas...

81 Le cognement de l'esprit

Je relus le poème pour moi-même et saisis le sentiment d'impuissance et de perplexité du poète. Je demandai à don Juan s'il partageait mon impression.
« Je crois que le poète ressent la tension qui accom-

pagne le vieillissement et l'anxiété que suscite cette prise de conscience, dit don Juan. Mais cela n'est qu'un aspect des choses. L'autre, celui qui m'intéresse, révèle que le poète, bien qu'il ne déplace jamais son point d'assemblage, a l'intuition que quelque chose d'extraordinaire est en jeu. Il a l'intuition très certaine qu'il existe un facteur ineffable, imposant en raison de sa simplicité, qui détermine notre destin. »

3 La ruse de l'esprit

L'ÉPOUSSETAGE DU LIEN AVEC L'ESPRIT

Le soleil ne s'était pas encore levé derrière les sommets des montagnes, à l'est, mais la journée était déjà chaude. Comme nous arrivions devant la première pente raide, quelques kilomètres après avoir pris la route qui partait des faubourgs de la ville, don Juan s'arrêta de marcher et se dirigea vers le bas-côté de la chaussée pavée. Il s'assit près d'énormes rochers qui provenaient du dynamitage de la montagne, lors du percement de la route, et me fit signe de le rejoindre. Nous avions l'habitude de nous arrêter là pour parler ou nous reposer quand nous étions en chemin vers les montagnes voisines. Don Juan m'annonça que ce voyage-ci serait long et que nous passerions peut-être plusieurs jours dans les montagnes.

« Nous allons maintenant parler du troisième noyau abstrait, me dit don Juan. On l'appelle la ruse de l'esprit, la ruse de l'abstrait, se *traquer* soi-même, ou l'époussetage du lien. »

Je fus surpris par la diversité des termes, mais je ne dis rien. J'attendais qu'il poursuive son explication.

« Et, cette fois encore, comme dans le cas des deux noyaux précédents, cela pourrait être une histoire en soi. L'histoire dit qu'après avoir cogné :.en vain à la porte de l'homme dont nous avons parlé, l'esprit utilisa le seul moyen possible : la ruse. Après tout, l'esprit avait déjà résolu des impasses par la ruse. Il était évident que s'il voulait produire un effet sur cet homme, il devait l'enjôler. L'esprit commença donc à initier l'homme aux mystères de la sorcellerie. Et l'apprentissage de la sorcellerie devint ce qu'il est en réalité : un itinéraire jalonné d'artifices et de subterfuges.

« L'histoire dit que l'esprit enjôla l'homme en le faisant permuter constamment de niveaux de conscience pour lui montrer comment économiser l'énergie nécessaire pour renforcer son lien de communication. »

Don Juan me dit que si nous appliquions son histoire à un contexte moderne, nous avions le cas du nagual, conduit vivant de l'esprit, qui reproduit la structure de ce noyau abstrait, recourant à l'artifice et au subterfuge pour enseigner.

Il se leva soudain et se mit à marcher en direction de la montagne. Je le suivis et nous commençâmes à grimper, côte à côte.

Nous arrivâmes au sommet des hautes montagnes. Même à cette altitude, il faisait encore très chaud. Nous avions suivi toute la journée une piste presque invisible. Nous parvînmes enfin à une petite clairière, qui était un ancien poste d'observation couvrant le nord et l'ouest.

Nous nous assîmes et don Juan reparla des histoires de sorcellerie. Il me dit que je connaissais maintenant l'histoire de *l'intention* telle qu'elle s'était manifestée au nagual Elias et l'histoire de l'esprit cognant à la porte du nagual Julian. Je savais aussi comment il avait, lui, rencontré l'esprit, et je ne pouvais certainement pas oublier les circonstances dans lesquelles je l'avais moi-même rencontré. Toutes ces histoires, me dit-il, reposent sur la même structure ; seuls les personnages sont différents. Chaque histoire est une tragi-comédie abstraite avec un acteur abstrait, *l'intention,* et deux acteurs humains, le nagual et son apprenti. Le scénario était le noyau abstrait.

Je crus que j'avais finalement compris ce qu'il voulait dire, mais je ne m'expliquai pas tout à fait, même à moi-même, la nature de ce que j'avais compris, et je ne pouvais pas non plus l'expliquer à don Juan. Quand je tentai de traduire mes pensées en paroles, je me mis à bredouiller.

Don Juan semblait connaître mon état d'esprit. Il me suggéra de me détendre et d'écouter. Il me dit que l'histoire qu'il allait me raconter maintenant concernait le processus par lequel on amène un apprenti dans le royaume de l'esprit, un processus que les sorciers appelaient la ruse de l'esprit ou l'époussetage du lien de communication avec *l'intention.*

« Je t'ai déjà raconté comment le nagual Julian m'avait emmené chez lui après que j'eus reçu une balle et comment il a soigné ma blessure jusqu'à ma guérison, poursuivit don Juan. Mais je ne t'ai pas dit comment il a épousseté mon lien, comment il m'a appris à me traquer moi-même.

« La première chose que fait un nagual à l'égard de son futur apprenti, c'est de le duper. C'est-à-dire qu'il lui donne un coup sur son lien de communication avec l'esprit. Il y a deux façons de procéder, dans ce cas. L'une recourt à des moyens à demi normaux, ceux que j'ai utilisés avec toi, et l'autre recourt à des moyens de pure sorcellerie, ceux que mon *benefactor* a utilisés à mon égard. »

Don Juan me répéta encore comment son *benefactor* avait convaincu les personnes qui s'étaient rassemblées sur la route que l'homme blessé était son fils. Il

avait payé des hommes pour transporter don Juan, qui était inconscient à cause du choc de l'hémorragie, jusqu'à sa propre maison. Don Juan se réveilla là, plusieurs jours après, et vit un gentil vieil homme et sa grosse femme en train de soigner sa blessure.

Le vieil homme lui dit qu'il s'appelait Belisario, que sa femme était une célèbre guérisseuse et que, tous deux, ils soignaient sa blessure. Don Juan leur dit qu'il n'avait pas d'argent, et Belisario lui dit qu'après sa guérison on pourrait trouver une forme de paiement.

Don Juan me dit qu'il était totalement déconcerté, ce qui n'était pas nouveau chez lui. Il n'était qu'un Indien musclé et téméraire de vingt ans, sans cervelle, sans éducation proprement dite, et d'un très mauvais caractère. Il n'avait aucun sens de la gratitude. Il trouvait que c'était très gentil de la part du vieil homme et de sa femme de l'avoir aidé, mais il avait l'intention d'attendre que sa blessure guérisse pour disparaître carrément en pleine nuit.

Quand il fut suffisamment remis et prêt à s'enfuir, le vieux Belisario l'emmena dans une autre pièce et,

tremblant, lui révéla en chuchotant que la maison qu'ils habitaient appartenait à un homme monstrueux qui les gardait, sa femme et lui, prisonniers. Il demanda à don Juan de les aider à recouvrer leur liberté, à échapper à celui qui les avait capturés et les persécutait. Avant que don Juan ait eu le temps de répondre, un homme monstrueux à la tête de poisson qui semblait sortir tout droit d'une histoire de terreur fit irruption dans la pièce, comme s'il avait écouté à la porte. Il était gris verdâtre, avec un seul œil, qui ne cillait pas, au milieu du front, et un corps grand comme une porte. Il s'avança en titubant vers don Juan, en sifflant comme un serpent, prêt à le mettre en pièces, et lui fit si peur que celui-ci s'évanouit.

« La façon dont il s'y était pris pour frapper mon lien de communication avec l'esprit était magistrale. » Don Juan rit. « Mon *benefactor* m'avait bien sûr fait accéder à la conscience accrue avant l'entrée du monstre, si bien que ce que je *vis* sous l'aspect d'un homme monstrueux était ce que les sorciers appellent un être non organique, un champ d'énergie informe. »

Don Juan me dit qu'il connaissait d'innombrables cas où le talent diabolique de son *benefactor* engendrait des situations désopilantes, qui étaient très gênantes pour tous ses apprentis, surtout pour don Juan lui-même, que son sérieux et sa rigidité désignaient comme l'objet idéal des farces didactiques de son *benefactor.* Il ajouta, après coup, que ces farces amusaient bien sûr follement son *benefactor.*

« Si tu penses que je me moque de toi – ce qui est vrai –, ce n'est rien en comparaison de la manière

dont il se moquait de moi, poursuivit don Juan. Mon *benefactor* diabolique avait appris à pleurer pour cacher son rire. Tu ne peux pas savoir combien il pleurait quand j'ai commencé mon apprentissage. »

Continuant son récit, don Juan affirma que sa vie ne fut plus jamais la même après le choc qu'il éprouva en *voyant* cet homme monstrueux. Son *benefactor* y veilla. Don Juan m'expliqua que, dès qu'un nagual a initié son futur disciple, surtout son disciple nagual, à la ruse, il lui faut lutter pour s'assurer de son acquiescement. Cet acquiescement pouvait prendre deux formes différentes. Ou bien le futur disciple est si bien discipliné et disponible que sa seule décision de suivre le nagual suffit. Ou bien le disciple est peu ou pas discipliné, et dans ce cas le nagual doit consacrer du temps et beaucoup de travail à convaincre son disciple.

Dans le cas de don Juan, du fait que c'était un jeune paysan sauvage, sans rien dans la tête, le processus consistant à le former prit des tournures bizarres.

Peu après lui avoir donné le premier coup, son *benefactor* le frappa à nouveau, en montrant à don Juan sa capacité à se transformer. Un jour son *benefactor* se transforma en jeune homme. Don Juan fut incapable de voir dans cette transformation autre chose qu'un talent consommé d'acteur.

« Comment accomplissait-il ces changements ? demandai-je.

– Il était à la fois magicien et artiste, répondit don Juan. Sa magie consistait à se transformer en déplaçant son point d'assemblage vers une position qui pouvait lui permettre d'accomplir tous les chan-

gements qu'il souhaitait. Et son art résidait dans la perfection de ses transformations.

– Je ne comprends pas très bien ce que vous me racontez », dis-je.

Don Juan me dit que la perception est la charnière de tout ce qu'est ou fait l'homme, et que la perception est gouvernée par l'emplacement du point d'assemblage. Donc, si ce point change de position, la perception du monde par l'homme change en conséquence. Le sorcier qui sait où placer exactement son point d'assemblage peut devenir ce qu'il veut.

« La virtuosité du nagual Julian, en ce qui concernait le déplacement de son point d'assemblage, était si grande qu'il pouvait accomplir les transformations les plus subtiles, poursuivit don Juan. Quand un sorcier se transforme en corbeau, par exemple, il s'agit certainement d'un grand exploit, Cependant, cela implique un déplacement énorme, et donc grossier, du point d'assemblage. Mais déplacer ce point vers la position correspondant à un homme gros ou à un

vieil homme exige un mouvement des plus infimes et la connaissance la plus pénétrante de la nature humaine.

– Je préférerais ne pas penser et ne pas parler de ces choses comme s'il s'agissait de faits », dis-je.

Don Juan se mit à rire comme si j'avais dit la chose la plus drôle du monde.

« Y avait-il une raison aux transformations de votre *benefactor ?* demandai-je. Ou bien ne faisait-il que s'amuser ?

– Ne sois pas bête. Les guerriers ne font rien uniquement pour s'amuser, répondit-il. Ses transformations étaient stratégiques. Elles étaient dictées par la

nécessité, comme sa transformation de vieil homme en jeune homme. De temps en temps, ces exercices avaient des conséquences amusantes, mais cela est une autre question. »

Je lui rappelai que je lui avais déjà demandé comment son *benefactor* avait appris à accomplir ces transformations, il m'avait alors dit que son *benefactor* avait un maître, mais sans vouloir me dire de qui il s'agissait.

« Ce sorcier très mystérieux, qui est notre gardien, le lui a appris, répliqua don Juan sèchement.

– De quel sorcier mystérieux s'agit-il ? demandai-je.

– Le provocateur de la mort », dit-il, en me regardant d'un air inquisiteur.

Pour tous les sorciers du clan de don Juan, le provocateur de la mort était une figure très frappante. Selon eux, le provocateur de la mort était un sorcier des temps anciens. Il avait réussi à survivre jusqu'à présent en manipulant son point d'assemblage, en le déplaçant par des méthodes spécifiques vers des emplacements spécifiques au sein de son champ d'énergie tout entier. Ces manœuvres avaient permis à sa conscience et à sa force vitale de durer.

Don Juan m'avait parlé de l'accord que les voyants de sa lignée avaient conclu avec le provocateur de la mort, plusieurs siècles auparavant. Il leur offrait des cadeaux en échange d'énergie vitale. En raison de cet accord, ils le considéraient comme leur gardien et l'appelaient « le locataire ».

Don Juan m'avait expliqué que les sorciers dés temps anciens étaient experts dans le déplacement du point d'assemblage. En s'y adonnant, ils avaient

découvert des choses extraordinaires sur la perception, mais ils avaient également découvert combien il était facile de

s'égarer dans l'aberration. La situation du provocateur de la mort était, pour don Juan, un exemple classique d'aberration.

Don Juan répétait, chaque fois qu'il en avait l'occasion, que le point d'assemblage, s'il était poussé par quelqu'un qui, non seulement le *voyait,* mais possédait assez d'énergie pour le déplacer, glissait, à l'intérieur de la boule lumineuse, vers tout emplacement choisi par celui qui l'avait poussé. Sa luminosité était suffisante pour éclairer les champs d'énergie pareils à des filaments qu'il touchait. La perception du monde qui en résultait était aussi complète que notre perception de tous les jours, mais n'était pas la même, et donc la sobriété était d'une importance cruciale pour qui se livrait au déplacement du point d'assemblage.

Poursuivant son récit, don Juan dit qu'il s'habitua vite à considérer le vieil homme qui lui avait sauvé la vie comme un jeune homme qui se déguisait en vieux. Mais un jour, le jeune homme fut à nouveau le vieux Belisario que don Juan avait connu au début. Celui-ci, ainsi que la femme que don Juan considérait comme sa femme, firent leurs bagages, et deux hommes souriants, avec une paire de mulets, surgirent du néant.

Don Juan rit, en savourant son histoire. Il me dit que Belisario, tandis que les muletiers chargeaient leurs bêtes, le prit de côté et insista sur le fait que sa femme et lui étaient de nouveau déguisés. Il était de nouveau un vieil homme et sa jolie femme était redevenue une grosse indienne irascible.

« J'étais si jeune et si bête que seule l'évidence avait de la valeur pour moi, poursuivit don Juan. À peine quelques jours plus tôt, j'avais assisté à son incroyable transformation d'homme fragile de plus de soixante-dix ans en un vigoureux jeune homme d'environ vingt-cinq ans, et je le crus quand il me dit que la vieillesse n'était qu'un déguisement, Sa femme s'était également transformée d'Indienne grosse et revêche en belle jeune femme mince. La femme ne s'était bien sûr pas transformée comme mon *benefactor* l'avait fait. Il avait simplement changé de femme. J'aurais évidemment pu tout comprendre à l'époque, mais la sagesse vient toujours à nous douloureusement et au compte-gouttes. »

Don Juan me dit que le vieil homme l'assura que sa blessure était guérie, même s'il ne se sentait pas encore très bien. Puis il donna l'accolade à don Juan et murmura d'une voix vraiment triste : « Tu as tellement plu au monstre qu'il nous a délivrés, ma femme et moi, de l'esclavage et t'a pris comme seul serviteur. »

« Je lui aurais ri au nez, poursuivit don Juan, si je n'avais entendu un profond grognement animal et un fracas effrayant qui venaient des pièces réservées au monstre. »

Les yeux de don Juan brillaient d'une joie intérieure. Je voulus garder mon sérieux mais ne pus m'empêcher de rire.

Belisario, conscient de la frayeur de don Juan, se confondit en excuses à propos du coup du sort qui l'avait libéré en emprisonnant don Juan. Il claqua la langue en signe de dégoût et maudit le monstre. Il avait les larmes aux yeux en énumérant tous les tra-

vaux ménagers que le monstre voulait voir accomplir chaque jour. Et quand don Juan protesta, il lui confia, à voix basse, qu'il n'y avait aucune échappatoire car le monstre avait une connaissance incomparable de la magie.

Don Juan demanda à Belisario de lui conseiller une ligne de conduite. Et Belisario se lança dans une longue explication sur le fait que les plans d'action ne sont opportuns que si l'on a affaire à des êtres humains ordinaires. Dans le contexte humain, nous pouvons faire des plans, conspirer, et selon notre chance, ainsi que notre adresse et nos efforts, réussir. Mais face à l'inconnu, en particulier face à la situation de don Juan, le seul espoir de survie consistait à consentir et à comprendre.

Belisario avoua à don Juan que, pour s'assurer de n'être jamais poursuivi par le monstre, il se rendait dans l'État de Durango afin d'apprendre la sorcellerie. Il demanda à don Juan si celui-ci envisagerait

d'apprendre la sorcellerie. Et don Juan, horrifié par cette idée, répondit qu'il ne voulait rien avoir à faire avec les sorcières.

Don Juan rit à se tenir les côtes et avoua que cela l'amusait de penser à la manière dont son *benefactor* devait avoir savouré leur échange. En particulier, au moment où lui-même, dans un accès de peur et de passion, refusa l'invitation sérieuse d'apprendre la sorcellerie en disant : « Je suis un Indien. Je suis né pour haïr et craindre les sorcières. »

Belisario échangea plusieurs coups d'œil avec sa femme et son corps commença à trembler. Don Juan se rendit compte qu'il pleurait en silence, visible-

ment peiné par ce refus. Sa femme dut le soutenir jusqu'à ce qu'il reprît contenance.

Tandis que Belisario s'éloignait avec sa femme, il se retourna et donna encore un conseil à don Juan. Il lui dit que le monstre exécrait les femmes, et que don Juan devait être en état d'alerte afin de trouver un remplaçant homme au cas où le monstre l'aimerait assez pour changer d'esclave. Mais il lui dit de ne pas nourrir trop d'espoirs à ce sujet parce qu'il ne quitterait pas cette maison avant très longtemps. Le monstre aimait s'assurer que ses esclaves étaient loyaux ou, au moins, obéissants.

Don Juan n'en pouvait plus. Il s'effondra, se mit à pleurer, et dit à Belisario que personne n'allait le réduire en esclavage. Il avait toujours la possibilité de se suicider. Le vieil homme fut très ému par la crise qui frappait don Juan et avoua

qu’il avait eu la même idée, mais que le monstre, hélas, lut dans ses pensées et l’empêcha de s’ôter la vie chaque fois qu’il le tenta.

Belisario proposa de nouveau à don Juan de l’em- mener avec lui à Durango pour y apprendre la sorcellerie. Il lui dit que c’était là la seule solution possible. Et don Juan lui répondit que sa solution revenait à choisir entre la peste et le choléra.

Belisario se mit à pleurer bruyamment et prit don Juan dans ses bras. Il maudit le moment où il lui avait sauvé la vie et jura qu’il ne savait pas du tout qu’ils prendraient la place l’un de l’autre. Il se moucha et, regardant don Juan avec intensité, lui dit : « Le déguisement est le seul moyen de survie. Si tu ne te comportes pas d’une certaine façon, le monstre peut voler ton âme et te transformer en un idiot qui

accomplit ses travaux ménagers, et rien d’autre. Dommage que je n’aie pas le temps de t’apprendre à jouer des rôles. » Puis il pleura de plus belle.

Don Juan, étouffé par les larmes, lui demanda de lui expliquer comment il pouvait se déguiser. Belisario lui révéla que le monstre avait une très mauvaise vue et lui recommanda de faire des essais avec divers vêtements de son goût. Il avait, après tout, des années devant lui pour essayer différents déguisements. Il embrassa don Juan à la porte, pleurant toutes les larmes de son corps. Sa femme toucha timidement la main de don Juan. Puis ils partirent.

<< Jamais, ni avant ni plus tard, je n’ai éprouvé une terreur et un désespoir pareils, dit don Juan. Le monstre bringuebalait des objets dans la maison, comme s’il m’attendait impatiemment. Je m’assis près de la porte, et je me mis à gémir comme un chien souffrant. Puis je vomis, de peur. »

Don Juan resta assis pendant des heures, sans pouvoir bouger. Il n’osait ni partir ni entrer dans la maison. On peut dire sans exagérer qu’il était réellement sur le point de mourir, lorsqu’il vit Belisario agiter les bras de l’autre côté de la rue, dans une tentative frénétique pour attirer son attention. Le seul fait de le revoir procura un soulagement immédiat à don Juan. Belisario était accroupi près du trottoir et observait la maison. Il fit signe à don Juan :de rester à sa place.

Après un moment affreusement long, Belisario rampa à quatre pattes en direction de don Juan sur une courte distance, puis s’accroupit de nouveau, dans une immobilité totale. Il avança, en rampant à ce rythme, jusqu’aux côtés de don Juan. Cela lui prit un temps fou. Beaucoup de personnes étaient pas-

sées par là, mais aucune ne semblait avoir remarqué le désespoir de don Juan ni l’activité du vieil homme. Quand ils furent l’un à côté de l’autre, Belisario dit en chuchotant qu’il s’était senti fautif d’abandonner don Juan comme un chien attaché à un poteau. Bien que sa femme ne fût pas d’accord, il était revenu pour essayer de le sauver. Après tout, c’était grâce à don Juan qu’il avait' obtenu sa liberté.

Il demanda à don Juan, en chuchotant sur un ton impérieux, s’il était prêt et disposé à faire n’importe quoi pour échapper à cette situation. Et don Juan l’assura qu’il y était prêt. Le plus subrepticement du monde, Belisario donna à don Juan un paquet de vêtements. Puis il lui exposa les grandes lignes de son plan. Don Juan devait se rendre dans la partie de la maison la plus éloignée des pièces réservées au monstre et se changer lentement, enlevant ses vêtements un à un, en commençant par son chapeau et en laissant ses chaussures pour la fin. Il devait ensuite poser tous ses habits sur un cadre en bois, une structure en forme de mannequin, qu’il devait construire rapidement et d’une manière efficace, aussitôt entré dans la maison.

Don Juan devait ensuite – c’était la seconde étape du plan – revêtir le seul déguisement qui pouvait duper le monstre : les vêtements qui se trouvaient

dans le paquet.

Don Juan se précipita dans la maison et prépara tout ce qu'il fallait. Il construisit une structure en forme d'épouvantail, avec des bâtons qu'il trouva à l'arrière de la maison, ôta ses vêtements et les posa dessus. Mais lorsqu'il ouvrit le paquet il eut le choc

de sa vie. Celui-ci contenait des vêtements de femme !

« Je me sentis stupide et perdu, dit don Juan, et m'apprêtais à porter mes propres vêtements à nouveau, quand j'entendis les grognements inhumains de cet homme monstrueux. J'avais été élevé dans le mépris des femmes, dans l'idée que leur seule fonction était de s'occuper des hommes. Porter des vêtements de femme, c'était, pour moi, comme devenir une femme. Mais la peur que j'avais du monstre était si forte que je fermai les yeux et enfilai ces maudits vêtements. »

Je regardai don Juan, en l'imaginant habillé en femme. L'image était tellement ridicule que, contre mon gré, j'éclatai d'un rire énorme.

Don Juan me dit que quand Belisario, qui l'attendait de l'autre côté de la rue, vit don Juan déguisé, il se mit à pleurer sans pouvoir se contrôler. Il guida don Juan en pleurant jusqu'aux faubourgs de la ville où sa femme et les deux muletiers attendaient. L'un de ces derniers demanda avec beaucoup d'audace à Belisario s'il avait volé cette fille étrange pour la vendre dans un bordel. Le vieil homme pleurait si fort qu'il semblait sur le point de s'évanouir. Les jeunes muletiers ne savaient quoi faire, mais la femme de Belisario, au lieu de compatir, se mit à hurler de rire. Et don Juan ne comprenait pas pourquoi.

La compagnie commença à s'ébranler dans l'obscurité. Ils prenaient des pistes peu empruntées et se dirigeaient régulièrement vers le nord. Belisario ne parlait pas beaucoup. Il semblait avoir peur et s'attendre à des ennuis. Sa femme le disputait tout le temps et se plaignait qu'ils eussent gâché leur chance

d'être libres en emmenant don Juan. Belisario lui ordonna sévèrement de ne plus répéter cela de peur que les muletiers ne découvrent que don Juan était déguisé. Il recommanda à don Juan de se comporter comme s'il

était une fille un peu folle, parce qu'il ne savait pas agir de façon convaincante comme femme.

En quelques jours, la peur de don Juan se calma beaucoup. En réalité, il devint si confiant qu'il ne pouvait même pas se souvenir de sa frayeur. N'étaient les vêtements qu'il portait, il aurait pu s'imaginer que toute cette expérience n'avait été qu'un mauvais rêve.

Porter des vêtements de femme, dans ces circonstances, impliquait, bien sûr, une série de changements radicaux. La femme de Belisario lui apprenait, avec beaucoup de sérieux, toutes les fonctions d'une femme. Don Juan l'aidait à faire la cuisine, la lessive, et à ramasser du bois. Belisario rasa la tête de don Juan et l'enduisit d'un médicament qui sentait fort, et dit aux muletiers que la fille était infestée de poux. Don Juan me dit que, comme il était encore imberbe, il ne lui était pas difficile de passer pour une femme. Mais il était dégoûté de lui-même, de tous ces gens et, surtout, de son sort. Finir déguisé en femme, et chargé des travaux ménagers des femmes, était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Un jour, il en eut assez. La goutte d'eau qui fit déborder le vase, ce fut la conduite des muletiers. Ils s'attendaient à ce que cette fille étrange soit aux petits soins pour eux, et ils l'exigeaient. Don Juan me dit qu'il devait être aussi perpétuellement sur ses gardes parce qu'ils lui faisaient la cour.

Je me sentis forcé de poser une question.

« Les muletiers étaient-ils de mèche avec votre *benefactor ?*
– Non, répondit-il, et il se mit à rire aux éclats. C'étaient seulement deux braves gars, qui étaient tombés un moment sous son charme. Il avait loué leurs mulets pour transporter des plantes médicinales et leur avait dit qu'il les paierait bien s'ils l'aidaient à kidnapper une jeune femme. »

L'étendue des actions du nagual Julian, quand je l'imaginais, me renversait. Je me représentai don Juan repoussant des avances sexuelles et braillai de rire.

Don Juan poursuivit son récit. Il me raconta qu'il dit sèchement au vieil homme que la mascarade avait assez duré, que les hommes lui faisaient des avances sexuelles. Belisario lui conseilla avec nonchalance d'être plus compréhensif, car les hommes sont des hommes, et il recommença à pleurer, ce qui dérouta complètement don Juan, lequel se retrouva en train de prendre avec acharnement la défense des femmes.

Il se passionna tellement pour la condition critique des femmes qu'il se fit peur. Il dit à Belisario qu'il allait finir par se trouver dans un état pire que celui où il se serait trouvé s'il était resté l'esclave du monstre.

Le trouble de don Juan s'accrut lorsque le vieil homme pleura sans pouvoir se contrôler et marmonna des insanités : la vie était bonne, le petit prix qu'il fallait payer pour la vivre n'était rien, le monstre dévorerait l'âme de don Juan et ne lui permettrait même pas de se suicider. « Flirte avec les muletiers, conseilla-t-il à don Juan d'un ton conciliant. Ce sont des paysans primitifs. Ils ne cherchent qu'à jouer,

alors repousse-les lorsqu'ils te bousculent. Laisse-les te toucher la jambe. Quelle importance cela a-t-il pour toi ? » Et, encore une fois, il pleura sans retenue. Don Juan lui demanda pourquoi il pleurait comme cela. " Parce que tu es parfait pour tout cela », dit-il, et son corps se tordit sous la force de ses sanglots.

Don Juan le remercia de ses bons sentiments et de toute la peine qu'il prenait pour lui. Il dit à Belisario qu'il se sentait maintenant en sécurité et qu'il voulait partir.

« L'art du *traqueur* consiste à apprendre toutes les bizarreries de ton déguisement, dit Belisario sans s'occuper de ce que lui disait don Juan. Et il consiste à les apprendre si bien que personne ne sache que tu es déguisé, Pour cela il faut que tu sois implacable, rusé, patient et gentil. »

Don Juan ne savait absolument pas de quoi Belisario parlait. Plutôt que de le découvrir, il lui demanda

des habits d'homme. Belisario se montra très compréhensif. Il donna à don Juan de vieux habits et quelques pesos. Il promit à don Juan que son déguisement resterait toujours là au cas où il en aurait besoin et insista avec véhémence pour qu'il vienne avec lui à Durango afin d'apprendre la sorcellerie et de se débarrasser pour de bon du monstre. Don Juan refusa et le remercia. Alors Belisario lui dit au revoir et lui tapa plusieurs fois dans le dos avec beaucoup de force.

Don Juan se changea et demanda à Belisario de lui indiquer des directions à prendre. Celui-ci lui répondit que s'il suivait la piste vers le nord, il arriverait plus ou moins vite à la prochaine ville. Il lui dit qu'ils

pourraient se croiser de nouveau puisqu'ils suivaient tous la même direction générale – celle qui s'éloignait du monstre.

Don Juan démarra aussi vite qu'il le put, enfin libre. Il devait avoir marché huit ou neuf kilomètres avant de trouver des signes d'une présence humaine. Il savait qu'il y avait une ville dans les environs et pensait qu'il pourrait y trouver du travail en attendant de décider où il allait se rendre. Il s'assit pour se reposer un moment, prévoyant les difficultés obligatoires qu'un étranger rencontrerait dans une petite ville isolée, quand, du coin de l'œil, il aperçut un mouvement qui faisait bouger les buissons près de la piste des mulets. Il sentit que quelqu'un le regardait. Il ressentit une terreur tellement absolue qu'il sauta sur ses pieds et se mit à courir en direction de la ville ; le monstre sauta sur lui, essayant, en titubant, de lui saisir la nuque. Il la rata de très près. Don Juan cria comme il n'avait jamais crié auparavant, mais se contrôlait encore assez pour se retourner et rebrousser chemin en courant dans la direction d'où il était venu.

Tandis que don Juan courait pour sauver sa vic, le monstre le poursuivait, de très près, à travers les

buissons en faisant un bruit retentissant. Don Juan me dit que ce son était le plus effrayant qu'il eût jamais entendu. Il vit enfin les mulets qui se déplaçaient lentement au loin et appela au secours en hurlant.

Belisario reconnut don Juan et courut vers lui en affichant une terreur non déguisée. Il jeta à don Juan le paquet de vêtements féminins en criant : « Cours comme une femme, espèce d'idiot. »

Don Juan admit qu'il ne savait pas comment il avait

eu la présence d'esprit de courir comme une femme, mais il le fit. Le monstre cessa de le poursuivre. Et Belisario lui dit de se changer rapidement pendant qu'il tenait le monstre en échec.

Don Juan se joignit à la femme de Belisario et aux muletiers souriants sans avoir de regard pour personne. Ils revinrent sur leurs pas et s'engagèrent sur d'autres pistes. Personne ne parla pendant plusieurs jours ; puis Belisario lui donna tous les jours des leçons. Il dit à don Juan que les femmes indiennes étaient pratiques et allaient directement au fond des choses, mais qu'elles étaient aussi très timides et que, lorsqu'on les défiait, elles manifestaient des signes physiques de peur qui se traduisaient par des yeux fuyants, des lèvres pincées et des narines dilatées. Tous ces signes s'accompagnaient d'un entêtement craintif, suivi d'un rire timide.

Il faisait pratiquer à don Juan ses talents de comportement féminin dans toutes les villes qu'ils traversaient. Et don Juan croyait franchement qu'il lui apprenait à devenir acteur. Mais Belisario insistait sur le fait: qu'il était en train de lui enseigner l'art du *traqueur.* Il dit à don Juan que *traquer* était un art applicable à toute chose, et qu'il .fallait franchir quatre étapes pour l'apprendre : l'implacabilité, la ruse, la patience et la gentillesse.

Je me sentis encore une fois obligé d'interrompre son récit.

« Mais l'art du *traqueur* ne s'enseigne-t-il pas dans un état profond de conscience accrue P demandai-je.

– Bien sûr, répondit-il avec un sourire. Mais tu dois comprendre que, pour certains hommes, porter des vêtements de femme, c'est accéder à la

conscience accrue. En réalité, ce genre de méthode est plus efficace que celui qui consiste à pousser le point d'assemblage, mais très difficile à mettre sur pied. »

Don Juan me dit que son *benefactor* l'exerçait tous les jours aux quatre dispositions de l'art du *traqueur* et insistait pour que don Juan comprenne que l'implacabilité ne devait pas être de la dureté, que la ruse ne devait pas être de la cruauté, que la patience ne devait pas être de la négligence, et que la gentillesse ne devait pas être de la sottise.

Il lui apprit que ces quatre niveaux devaient être pratiqués et perfectionnés jusqu'à devenir tellement harmonieux qu'on ne puisse pas les remarquer. Il estimait que les femmes étaient des *traqueuses* par nature. Et il en était tellement convaincu qu'il soutenait qu'un homme ne pouvait vraiment apprendre l'art du *traqueur* que sous un déguisement de femme.

« Je me rendais avec lui sur tous les marchés de toutes les villes que nous traversions et marchandais avec tout le monde, poursuivit don Juan. Mon *benefactor* restait à mes côtés et m'observait. "Sois implacable mais charmant", me disait-il. "Sois rusé mais agréable. Sois patient mais actif. Sois gentil mais fatal. Seules les femmes savent le faire. Si un homme se comporte ainsi il a l'air bégueule." »

Et comme pour être certain que don Juan marchait droit, l'homme monstrueux faisait son apparition de temps en temps. Don Juan l'apercevait parcourant la campagne. Il le voyait, le plus souvent, après que Belisario lui eut fait un vigoureux massage du dos, prétendument pour soulager une douleur nerveuse qu'il avait à la nuque. Don Juan rit et me dit qu'il ne savait absolument pas qu'il était manipule pour accéder à la conscience accrue.

« Nous avons mis un mois pour arriver à la ville d Durango, dit don Juan. Pendant ce mois-là, j'eus un bref échantillon des quatre dispositions du *traqueur.* Cela ne me changea pas beaucoup, mais j'eus ains l'occasion d'avoir une petite idée de ce que signifiait d'être une femme. »

LES QUATRE DISPOSITIONS *TRAQUEUR*

Don Juan me dit que je devais rester assis à cet ancien poste d'observation et utiliser l'attraction de la terre pour déplacer mon point d'assemblage et m remémorer d'autres états de conscience accrue dar lesquels il m'avait appris l'art du *traqueur.*

« Au cours dès derniers jours, j'ai plusieurs fois mentionné les quatre dispositions du *traqueur,* poursuivit-il. J'ai parlé d'implacabilité, de ruse, de patience et de gentillesse en espérant que tu pourra te souvenir de ce que je t'ai enseigné dans ce domaine. Ce serait merveilleux que tu puisses utilise ces quatre dispositions comme clés pour accéder à souvenir complet; >>

Il se tut pendant un temps qui semblait démesuré Puis il m'affirma quelque chose qui n'aurait pas dû me surprendre, mais qui me surprit quand même. Il me dit qu'il m'avait enseigné les quatre dispositions de l'art du *traqueur* au Mexique septentrional avec l'aide de Vicente Medrano et de Silvio Manuel. Il ne développa pas, mais laissa son affirmation faire son effet:. Je tentai de me souvenir, mais y renonçai finalement, et eus envie de crier que je ne pouvais pas me remémorer une chose qui ne s'était jamais produite.

Comme je luttais pour exprimer ma protestation, des pensées anxieuses commencèrent à me traverser l'esprit. Je savais que don Juan n'avait pas dit ce qu'il avait dit seulement pour m'embêter. Comme cela arrivait toujours lorsqu'on me demandait de me remémorer dès états de conscience accrue, je pris conscience, jusqu'à l'obsession, du fait qu'il n'y avait vraiment pas de continuité dans les

événements que j'avais vécus sous sa conduite. Ces événements n'étaient pas, comme ceux de ma vie quotidienne, ordonnés en une séquence linéaire. Il était tout à fait possible qu'il eût raison. Dans le monde de don Juan, je n'avais pas à être certain de quoi que ce fût.

Je tentai d'exprimer mes doutes mais il refusa de m'écouter et m'exhorta à me souvenir. Il faisait sombre. Le vent s'était levé mais je ne sentais pas le froid. Don Juan m'avait donné un morceau de rocher plat pour le placer sur mon sternum. Ma conscience était en accord profond avec tout ce qui m'entourait. Je ressentis une brusque traction, qui n'était ni intérieure ni extérieure, mais ressemblait plutôt à la sensation que quelque chose me tirait dans une partie non identifiable de moi-même. Soudain, je commençai à me remémorer avec une clarté éclatante une réunion à laquelle j'avais participé des années auparavant. Je me souvenais des événements et des personnes d'une manière si vive que cela m'effraya. J'eus un frisson.

Je racontai tout cela à don Juan que la chose ne

sembla ni impressionner ni intéresser. Il m'exhorta à ne pas céder à la peur, physique ou mentale.

Mon souvenir était si aigu que j'avais l'impression de revivre cette expérience. Don Juan resta silencieux. Il ne me regarda même pas. Je me sentis engourdi. Cette sensation d'engourdissement disparut lentement.

Je répétai ce que je disais toujours à don Juan quand je me remémorais un événement qui n'avait pas d'existence linéaire.

« Comment est-ce possible, don Juan ? Comment ai-je pu oublier tout cela ? »

Et il répéta ce qu'il disait toujours.

« Ce type de souvenir ou d'oubli n'a rien de commun avec la mémoire ordinaire, m'assura-t-il. Il est lié au mouvement du point d'assemblage. »

Il affirma que, bien que j'eusse une connaissance complète de ce qu'était *l'intention,* je ne maîtrisais pas encore cette connaissance. Savoir ce qu'est *l'intention* signifie que l'on peut, à tout moment, expliquer cette connaissance ou s'en servir. Un nagual, par sa position, est obligé de maîtriser ainsi sa connaissance.

« Que t'es-tu remémoré ?

– La première fois que vous m'avez parlé des quatre dispositions de l'art du *traqueur »,* dis-je.

Un processus, inexplicable d'après les conditions de ma conscience, habituelle du monde, avait libéré un souvenir qui n'existait pas une minute plus tôt. Et je me remémorai une séquence complète d'événements qui s'étaient produits plusieurs années auparavant.

Au moment où je quittai la maison de don Juan à Sonora, il m'avait demandé de le retrouver la semaine suivante aux environs de midi, de l'autre côté de la frontière, au dépôt des autobus Greyhound, dans la ville de Nogales, en Arizona.

J'arrivai avec une heure d'avance. Il se tenait debout près de la porte. Je le saluai. Il ne répondit pas mais me prit précipitamment de côté et me chuchota que je devais retirer mes mains de mes poches. J'étais abasourdi. Il ne me donna pas le temps de riposter, mais me dit que ma braguette était ouverte et que l'on voyait, ce qui était honteux, que j'étais sexuellement excité.

La vitesse avec laquelle je me hâtais pour me couvrir fut prodigieuse. Le temps de comprendre qu'il s'agissait d'une plaisanterie grossière, nous étions dans la rue. Don Juan riait, me donnant des claques répétées et fortes dans le dos, comme s'il se félicitait de la plaisanterie. Soudain, je me retrouvai dans un état de conscience accrue.

Nous allâmes dans un café et nous assîmes. J'avais l'esprit si clair que je voulais tout regarder, *voir* l'essence des choses.

« Ne gaspille pas d'énergie ! m'ordonna don Juan d'une voix sévère. Je t'ai amené ici pour savoir si tu peux manger quand ton point d'assemblage s'est déplacé. N'essaie pas d'en faire plus. »

Mais un homme s'assit à la table, en face de moi, et absorba toute mon attention.

« Fais tourner tes yeux en rond, m'ordonna don Juan. Ne regarde pas cet homme. »

J'estimai impossible de cesser de regarder l'homme. Les exigences de don Juan m'irritaient.

« Que *vois-tu ? »* entendis-je don Juan me demander.

Je *voyais* un cocon lumineux composé d'ailes transparentes qui étaient repliées sur le cocon lui-même.

Les ailes se déplièrent, flottèrent un instant; se détachèrent, tombèrent, et furent remplacées par de nouvelles ailes, qui suivirent le même cours.

Don Juan retourna vigoureusement ma chaise jusqu'à ce que je me retrouve face au mur.

<< Quel gâchis, dit-il en soupirant bruyamment, après que je lui eus dit ce que j'avais *vu.* Tu as épuisé presque toute ton énergie. Maîtrise-toi. Un guerrier a besoin de concentration. Qui s'intéresse le moins du monde à des ailes qui se trouvent sur un cocon lumineux ? »

Il me dit que la conscience accrue était: pareille à un tremplin, à partir duquel on pouvait sauter dans l'infini. Il insista à plusieurs reprises sur le fait que lorsque le point d'assemblage était délogé, ou bien il se logeait à nouveau dans une position très proche de celle qui était d'habitude la sienne, ou bien il continuait à avancer pour pénétrer dans l'infini.

« Les gens ignorent complètement le pouvoir étrange que nous portons en nous-même, poursuivit-il. En ce moment, par exemple, tu as la possibilité d'atteindre l'infini. Si tu continues à te conduire de manière inutile, tu peux réussir à pousser ton point d'assemblage au-delà d'un certain seuil, et ce sera sans retour. »'

Je comprenais le péril dont il parlait, ou, plutôt, j'avais la sensation physique de me trouver debout sur le bord d'un abîme, et l'impression que, si je me penchais, j'y tomberais.

« Ton point d'assemblage a rejoint la conscience accrue parce que je t'ai prêté mon énergie. »

Nous mangeâmes en silence un repas très simple. Don Juan ne m'autorisa pas à boire du café ni du thé.

« Quand tu utilises mon énergie, tu ne vis plus selon ton propre temps. Tu vis selon le mien. Moi, je bois de l'eau. »

Tandis que nous revenions à ma voiture, j'éprouvai une légère nausée. Je chancelai et faillis perdre l'équilibre. C'était une sensation pareille à celle qu'on éprouve quand on porte des lunettes pour la première fois.

« Ressaisis-toi, me dit don Juan en souriant. Là où nous allons, tu devras être très précis. »

Il me dit de traverser la frontière en voiture jusqu'à la ville jumelle de Nogales, au Mexique. Pendant que je conduisais, il m'indiquait la direction : quelle rue prendre, quand tourner à droite ou à gauche, à quelle vitesse aller.

« Je connais cette région, dis-je, très irrité. Dites-moi où vous voulez aller et je vous y emmènerai.

– Bien, dit-il. Emmène-moi au 1573, Heavenward Avenue. »

Je ne connaissais pas Heavenward Avenue, et ne savais pas si cette rue existait vraiment. En fait, j'avais l'impression qu'il venait de concocter un nom pour me mettre dans l'embarras. Je continuai à me taire. Il y avait un éclair moqueur dans ses yeux brillants.

« L'égocentrisme est un véritable tyran, me dit-il. Nous devons travailler sans répit pour le détrôner. »

Il continua à m'indiquer la façon de conduire. Ilsi me demanda enfin de m'arrêter devant une maison beige clair, à un étage, dans un quartier aisé.

Quelque chose, dans cette maison, attira tout de suite mon attention : une couche épaisse de gravier ocre l'entourait. La porte d'entrée, les châssis à guillotine des fenêtres et les moulures étaient peints en ocre, de la couleur du gravier. Toutes les fenêtres visibles étaient garnies de stores vénitiens fermés. Selon toutes les apparences, il s'agissait d'une habitation typique de la classe moyenne des faubourgs.

Nous sortîmes de la voiture. Don Juan montrait le chemin. Il ne frappa pas à la porte, et ne l'ouvrit pas non plus avec une clé, mais quand nous y arrivâmes, la porte s'ouvrit en silence sur des gonds huilés – toute seule, pour autant que je pus le voir.

Don Juan entra rapidement. Il ne m'invita pas à l'intérieur. Je ne fis que le suivre. J'étais curieux de voir qui avait ouvert la porte de l'intérieur, mais il n'y avait personne.

L'intérieur de la maison était très apaisant. Il n'y avait pas de tableaux sur les murs lisses et scrupuleusement propres. Il n'y avait pas non plus de lampes ou d'étagères de livres. Un sol de carreaux jaune d'or contrastait très agréablement avec la couleur blanc cassé des murs. Nous nous trouvions dans une entrée petite et étroite qui ouvrait sur un living-room spacieux au plafond haut et à la cheminée de briques. La moitié de la pièce était entièrement vide, mais, près de la cheminée, il y avait, en demi-cercle, des meubles chers : deux grands divans, flanqués de deux fauteuils recouverts du même tissu. Au milieu, il y avait une table basse d'une seule pièce, ronde et massive, en chêne. À en juger d'après ce que je voyais dans cette maison, les personnes qui l'habitaient sem-

blaient être aisées, mais sobres. Et elles aimaient manifestement s'asseoir autour du feu.

Deux hommes, qui avaient peut-être plus de cinquante ans, étaient assis dans les fauteuils. Ils se levèrent quand nous entrâmes. L'un d'eux était indien, l'autre sud-américain. Don Juan me présenta d'abord à l'Indien, qui était le plus près de moi.

« Voici Silvio Manuel, me dit don Juan. C'est le sorcier le plus puissant et le plus dangereux de mon clan, et le plus mystérieux aussi. »

Les traits de Silvio Manuel semblaient sortir d'une fresque maya. Il avait le teint pâle, presque jaune. Je trouvais qu'il avait l'air d'un Chinois. Ses yeux étaient bridés, mais sans le pli épicanthique. Ils étaient grands, noirs et brillants. Il ne portait pas de barbe.

Il avait les cheveux noir de jais, avec un rien de gris. Ses pommettes étaient hautes et ses lèvres épaisses. Il mesurait à peu près un mètre soixante, il était mince, nerveux, portait une chemise de sport jaune, un pantalon marron et une veste beige légère. À en juger d’après ses vêtements et ses traits particuliers en général, il semblait être mexico-américain.

Je souris et tendis la main à Silvio Manuel, mais il ne la prit pas. Il inclina la tête sans conviction.

<< Et voici Vicente Medrano, me dit don Juan en se tournant vers l’autre homme. C'est le plus intelligent et le plus vieux de mes compagnons. Le plus vieux, non pas par l’âge, mais parce qu’il fut le premier disciple de mon *benefactor.* »

Vicente inclina la tête avec aussi peu de conviction que Silvio Manuel, et ne prononça pas un mot lui non plus.

Il était un peu plus grand que Silvio Manuel, mais

aussi mince. Il avait le teint rosé et portait une barbe et une moustache soigneusement taillées. Ses traits étaient presque délicats : un nez mince, très joliment ciselé, une petite bouche, des lèvres minces. Des sourcils noirs, broussailleux contrastaient avec sa barbe et ses cheveux grisonnants. Ses yeux étaient marron, brillants eux aussi, et riaient en dépit de son expression renfrognée.

Il était vêtu d’un banal costume de coton verdâtre et d’une chemise de sport à col ouvert. Lui aussi semblait être mexico-américain. Je pensai qu’il était le propriétaire de la maison.

Par contraste, don Juan ressemblait à un péon indien. Son chapeau de paille, ses chaussures usées, son vieux pantalon kaki et sa chemise écossaise êtaient ceux d’un jardinier ou d’un homme à tout faire.

J’eus l’impression, en les voyant tous les trois ensemble, que don Juan était déguisé. Une image militaire me vint à l’esprit : don Juan aurait été l’officier en charge d’une opération clandestine, un officier qui, malgré de grands efforts pour y arriver, ne pouvait pas cacher ses années de commandement

J’eus aussi le sentiment qu’ils devaient tous avoir à peu près le même âge, même si don Juan paraissait beaucoup plus âgé que les deux autres, mais infiniment plus vigoureux qu’eux.

<< Je crois que vous savez déjà que Carlos est de loin le plus grand jouisseur que j’aie jamais rencontré, leur dit don Juan avec une expression des plus sérieuses. Plus grand encore que notre *benefactor.* Je vous assure que s’il y a quelqu’un qui prend au sérieux la jouissance, c’est bien cet homme. »

Je ris, mais je fus le seul. Les deux hommes m’ob-

servaient avec une étrange lueur dans les yeux.

« Vous allez faire, sûrement, un trio mémorable, poursuivit don Juan. Le plus vieux et le plus intelligent, le plus dangereux et le plus puissant, et celui qui cède le plus à la jouissance. »

Ils ne rirent toujours pas. Ils me scrutèrent jusqu'à ce que je me sente intimidé. Puis Vicente rompit le silence.

« Je ne sais pas pourquoi vous l'avez fait entrer dans cette maison, dit-il d'un ton sec et tranchant. Il ne nous sert pas à grand-chose. Mettez-le dehors, dans l'arrière-cour.

– Et attachez-le », ajouta Silvio Manuel.

Don Juan se tourna vers moi. « Allons », me dit-il d'une voix douce, et il m'indiqua l'arrière de la maison d'un mouvement rapide de la tête.

Il était flagrant que les deux hommes ne m'aimaient pas. Je ne savais pas quoi dire. J'étais, certainement, fâché et blessé, mais ces sentiments étaient, pour une raison ou pour une autre, détournés par l'état de conscience accrue où je me trouvais.

Nous allâmes en marchant jusqu'à l'arrière-cour. Don Juan, comme si de rien n'était, ramassa une lanière de cuir et l'enroula autour de mon cou en faisant extrêmement vite. Ses mouvements étaient si rapides et si agiles qu'un instant plus tard, avant d'avoir pu me rendre compte de ce qui se passait, j'étais attaché par le cou, comme un chien, à l'un des deux piliers en parpaing soutenant le toit lourd qui couvrait le porche de derrière.

.Don Juan hocha la tête de droite à gauche, dans un geste de résignation ou d'incrédulité et retourna

dans la maison, tandis que je me mettais à hurler pour lui demander de me détacher. La lanière était tellement serrée autour de mon cou qu'elle m'empêchait de crier aussi fort que je l'aurais souhaité.

Je ne parvenais pas à croire à ce qui arrivait. Contenant ma colère, je tentai de défaire le nœud qui m'at- tachait. Il était si serré que les courroies de cuir semblaient collées les unes aux autres. Je me fis mal aux ongles en essayant de les séparer,

J'eus un accès de colère incontrôlable, et grognai comme un animal impuissant. Puis j'attrapai la lanière, l'enroulai autour de mes avant-bras, et, m'arc-boutant en calant mes pieds sur le pilier en parpaing, je

tirai. Mais le cuir était trop dur pour la force de mes muscles. Je me sentis humilié et j'eus peur. La peur m'apporta un moment de sobriété. Je compris que j'avais laissé la fausse aura de raison de don Juan m'abuser.

J'examinai la situation dans laquelle j'étais avec autant d'objectivité que possible, et ne trouvai aucun moyen" m'échapper sinon en coupant la lanière de cuir. Je me mis à la frotter frénétiquement contre l'angle aigu de la colonne de parpaing. Je pensais que si je pouvais déchirer la lanière avant qu'aucun des hommes ne vienne vers l'arrière du bâtiment, j'aurais une chance de courir à ma voiture et de démarrer, sans jamais revenir.

Je haletai, je suai, je frottai la lanière jusqu'au point où elle fut presque assez usée pour céder. Puis je calai un de mes pieds contre le pilier, enroulai de nouveau la lanière autour de mes avant-bras, et tirai désespérément jusqu'à ce qu'elle se casse net et me propulse dans la maison.

Comme je m'écrasais par terre après avoir franchi de dos la porte ouverte, don Juan, Vicente et Silvio Manuel se tenaient debout au milieu de la pièce, applaudissant.

" Quelle rentrée spectaculaire, dit Vicente, en m'aidant à me relever. Tu m'as eu. Je ne te savais pas capable de tels débordements. »

Don Juan vint à moi et défit le nœud, libérant mon cou de la lanière qui l'emprisonnait.

Je tremblais de peur, d'effort, et de colère. D'une voix chancelante, je demandai à don Juan pourquoi il me tourmentait ainsi. Ils rirent tous les trois, et, à ce moment-là, ils ne semblaient pas le moins du monde menaçants.

« Nous voulions te mettre à l'épreuve et savoir quel genre d'homme tu es vraiment », me dit don Juan. Il m'entraîna vers l'un des canapés et m'offrit poliment de m'asseoir. Vicente et Silvio Manuel s'assirent dans les fauteuils, et don Juan s'assit sur l'autre canapé, me faisant face.

Je ris nerveusement, mais je n'avais pas peur pour moi, et je ne craignais pas non plus don Juan et ses amis. Tous trois me regardaient avec une franche curiosité. Vicente ne pouvait s'arrêter de sourire, bien qu'il semblât essayer désespérément d'avoir l'air sérieux. Silvio Manuel hochait la tête de façon rythmée en me regardant. Son regard était vague, mais fixé sur moi.

« Nous t'avons attaché parce que nous voulions savoir si tu étais gentil, patient, implacable ou rusé. Nous avons découvert que tu n'étais rien de tout cela. Tu es, en revanche, un jouisseur de première classe, exactement comme je l'avais dit.

– Si tu ne t'étais pas laissé aller à la violence, tu aurais sûrement remarqué que le nœud formidable de la lanière qui se trouvait sur ton cou était truqué. Il se défait. Vicente a conçu ce nœud pour duper ses amis.

– Tu as déchiré violemment la lanière. Tu n'es certainement pas doux. »

Ils restèrent tous silencieux un moment, puis se mirent à rire.

« Tu .n'es ni implacable ni rusé, poursuivit don Juan. Si tu l'étais, tu aurais facilement défait ces deux nœuds et tu te serais enfui avec une belle lanière de cuir. Tu n'es pas patient non plus. Si tu l'étais, tu aurais gémi et pleuré et tu te serais rendu compte qu'il y avait deux tondeuses contre le mur grâce auxquelles tu aurais pu couper la lanière en deux secondes et t'épargner tout cet effort et cette angoisse.

– Tu ne peux donc pas apprendre à être violent ni obtus. Tu es déjà les deux. Mais tu peux apprendre

à être implacable, rusé, patient et gentil. >>

Don Juan m'expliqua que l'implacabilité, la ruse, la patience et la gentillesse formaient l'essence de l'art du *traqueur.* Il s'agissait des fondements qui, avec leurs ramifications, devaient être enseignés, par étapes, avec prudence et méticulosité.

Il s'adressait sans aucun doute à moi, mais il parlait en regardant Vicente et Silvio Manuel, qui écoutaient avec la plus grande attention et hochaient la tête de temps en temps en signe d'acquiescement.

Il insista à plusieurs reprises sur le fait que l'enseignement de l'art du *traqueur* était l'une des tâches les plus difficiles des sorciers. Et il insista aussi sur le fait

que, quoi qu'ils fissent eux-mêmes pour m'apprendre l'art du *traqueur,* et quelle que fût ma conviction du contraire, c'était l'impeccabilité qui dictait leurs actes.

« Sois certain que nous savons ce que nous faisons. Notre *benefactor,* le nagual Julian, y a veillé », dit don Juan, et ils partirent tous les trois d'un rire si éclatant que je me sentis très mal à l'aise. Je ne savais quoi penser.

Don Juan répéta qu'il fallait considérer un point très important, à savoir que, pour un spectateur, le comportement des sorciers pouvait sembler malveillant, alors qu'en réalité ce comportement était toujours impeccable.

« Comment percevoir cela lorsqu'on est à la place de celui qui en fait les frais ?

– Les gens accomplissent des actes malveillants en vue d'un 'bénéfice personnel, dit-il. Mais les actes des sorciers impliquent un autre propos qui n'a rien à voir avec un bénéfice personnel. On ne peut pas évaluer comme un bénéfice le plaisir qu'ils prennent à leurs actes. Cela fait plutôt partie de leur caractère. L'homme ordinaire n'agit que s'il y trouve une occasion de profit. Les guerriers disent qu'ils n'agissent pas pour le profit mais pour l'esprit. »

J'y réfléchis. Agir sans envisager un bénéfice était vraiment un concept étranger, j'avais été élevé dans l'idée d'investir et d'espérer une certaine récompense pour tout ce que je faisais.

Don Juan a dû prendre mon silence et mon air pensif pour du scepticisme. Il rit et regarda ses deux compagnons.

« Prends-nous, tous les quatre, comme exemple,

poursuivit-il. Tu crois, toi-même, que tu investis dans cette situation et que, pour finir, tu vas en profiter. Si tu te fâches avec nous, ou si nous te décevons, tu peux recourir à des actes malveillants pour te venger. Nous, au contraire, nous ne pensons pas du tout au bénéfice personnel. Nos actes sont dictés par l'impeccabilité – nous ne pouvons pas nous fâcher ni être

déçus par toi. »

Don Juan sourit et me dit que, dès que nous nous étions retrouvés au dépôt des autobus ce jour-là, tout son comportement envers moi, même s'il n'en avait pas l'air, était dicté par l'impeccabilité. Il m'expliqua qu'il avait besoin que je ne sois pas sur mes gardes pour me faire accéder à un état de conscience accrue. C'est dans cette intention qu'il m'avait dit que ma braguette était ouverte.

« C'était une façon de te donner une secousse, dit-il avec un sourire. Nous sommes des Indiens frustes, et toutes nos secousses sont plus ou moins primitives. Plus le guerrier est perfectionné, plus les secousses qu'il donne sont raffinées et élaborées. Mais je dois reconnaître que nous nous en sommes donné à cœur joie, pour ce qui est de notre caractère fruste, surtout quand nous t'avons attaché par le cou comme un chien. »

Ils sourirent tous les trois puis se mirent à rire silencieusement, comme s'il se trouvait dans la maison quelqu'un qu'ils ne voulaient pas déranger.

Don Juan me dit à voix très basse que, comme je me trouvais dans un état de conscience accrue, je pouvais comprendre plus facilement ce qu'il allait me dire à propos des deux domaines de connaissance approfondie qu'étaient l'art du *traqueur* et *l'in-*

mention. Il disait qu'ils représentaient la gloire suprême des anciens comme des nouveaux sorciers, cela même qui intéressait les sorciers aujourd'hui, comme ce fut le cas voilà des milliers d'années pour d'autres sorciers. Il m'affirma que l'art du *traqueur* était le début du processus, et que les guerriers devaient commencer à apprendre à *traquer* avant de pouvoir entreprendre n'importe quelle tentative sur le chemin du guerrier ; ils devaient ensuite apprendre *l'intention,* et alors seulement ils étaient capables de déplacer leur point d'assemblage à volonté.

Je savais parfaitement ce dont il parlait. Je savais, sans m'expliquer comment, ce que le déplacement du point d'assemblage pouvait produire. Mais je ne disposais pas de mots pour exprimer ce que je savais. J'essayai à plusieurs reprises de leur dire ce que je savais. Ils se moquèrent de mes échecs et voulurent m'amener à force de cajoleries à recommencer.

« Veux-tu que j'articule cela à ta place ? me demanda don Juan. Je pourrais trouver les mots même que tu veux employer sans y parvenir. »

Je compris, en le regardant, qu'il me demandait sérieusement ma permission. Je trouvai la situation tellement saugrenue que je me mis à rire.

Don Juan, faisant preuve de beaucoup de patience, répéta sa proposition, et j'eus un autre accès de rire. Leur air surpris et préoccupé me révéla que ma réaction leur était incompréhensible. Don Juan se leva et annonça que j'étais trop fatigué et qu'il était temps que je revienne au monde des choses ordinaires.

« Attendez, attendez, implorai-je. Je vais bien. Je

trouve seulement drôle que vous me demandiez: de vous donner une permission.

– Je dois te demander ta permission, dit don Juan, parce que tu es le seul qui puisse permettre aux mots qui sont refoulés en toi d'être captés. Je crois que je me suis trompé en supposant que tu comprends plus de choses que ce n'est le cas. Les mots sont formidablement puissants et importants, et ils sont la propriété magique de celui qui les possède.

« Les sorciers ont une règle empirique : ils disent que plus le point d'assemblage se déplace profondément, plus fort est le sentiment qu'on dispose de la connaissance sans disposer d'aucun mot pour l'expliquer. Parfois, le point d'assemblage de personnes moyennes peut se déplacer sans cause apparente et sans qu'elles soient conscientes, sauf qu'elles deviennent muettes, confuses et évasives. »

Vicente l'interrompit et suggéra que je reste avec eux un peu plus longtemps. Don Juan acquiesça et se tourna pour me faire face.

« Le tout premier principe de l'art du *traqueur* réside dans le fait qu'un guerrier se *traque* lui-même, dit-il. Il se *traque* implacablement, avec ruse, avec patience et gentiment. »

J'eus envie de rire mais il ne m'en laissa pas le temps. Il définit très succinctement l'art du *traqueur* comme l'art de se servir du comportement par des moyens originaux en vue d'objectifs spécifiques. Il me dit que le comportement humain normal, dans le monde de la vie quotidienne, relevait de la routine. Tout comportement en rupture avec la routine provoquait un effet inhabituel sur notre être tout entier.

C'était cet effet inhabituel que cherchaient les sorciers, parce qu'il était cumulatif.

Il m'expliqua que les sorciers voyants des temps anciens, par leur *voir,* avaient d'abord remarqué qu'un comportement inhabituel provoquait un tremblement du point d'assemblage. Ils découvrirent bientôt que, si un comportement inhabituel était pratiqué systématiquement et dirigé judicieusement, il finissait par contraindre le point d'assemblage à se déplacer.

« Le véritable défi, pour ces sorciers voyants, poursuivit don Juan, consistait à trouver un système de comportement qui ne fût ni insignifiant ni capricieux, mais qui combinât la moralité et le sens de la beauté qui différencie les sorciers voyants des simples sorcières. »

Il se tut, et ils me regardèrent tous comme s'ils cherchaient sur mon visage ou dans mes yeux des signes de fatigue.

« Toute personne qui réussit à déplacer son point

d'assemblage vers une position nouvelle est un sorcier, continua don Juan. Et, à partir de cette position nouvelle, il peut faire toutes sortes de bonnes et de mauvaises choses envers ses frères humains. Être sorcier, cela peut donc être comme être cordonnier ou boulanger. La quête des sorciers voyants consiste à dépasser cette attitude. Et, pour cela, ils ont besoin de moralité et de beauté. »

Il me dit que, pour les sorciers, l'art du *traqueur* était la fondation sur laquelle tout ce qu'ils faisaient était bâti.

« Certains sorciers contestent le terme de *traquer,*

poursuivit-il, mais ce mot s'est présenté parce qu'il implique un comportement clandestin.

« On emploie aussi l'expression "art d'observer furtivement", mais cette expression est également malvenue. Nous-mêmes, parce que nous n'avons pas un caractère militant, nous l'appelons l'art de la folie contrôlée. On peut l'appeler comme on voudra. Mais nous continuerons à parler de l'art du *traqueur,* car il est facile de dire *traqueur* et, comme le disait mon *benefactor,* si malaisé de dire "agent de folie contrôlée". »

L'allusion à leur *benefactor* les fit rire comme des enfants.

Je le comprenais parfaitement. Je n'avais ni questions à poser ni doutes. J'avais plutôt l'impression qu'il me fallait m'accrocher à chacune des paroles que prononçait don Juan pour m'ancrer. Autrement, mes pensées auraient couru plus vite que lui.

Je remarquai que mes yeux étaient fixés sur le mouvement de ses lèvres et mes oreilles sur la sonorité de ses paroles. Mais une fois que je pris conscience de cela, je n'arrivai plus à le suivre. Ma concentration s'était dissipée. Don Juan continuait à parler, mais je n'écoutais pas. Je m'interrogeai sur la possibilité inimaginable de vivre en permanence dans un état de conscience accrue. Je me demandai quelle en serait la prime de survie. Pourrait-on mieux évaluer les situations ? Être plus vif que l'homme ordinaire, ou, peut-être, plus intelligent ?

Don Juan s'interrompit soudainement et me demanda à quoi je pensais.

« Ah ! tu es vraiment tellement pratique, dit-il après que je lui eus parlé de mes rêveries. Je croyais

qu'en état de conscience accrue ton tempérament allait être plus artistique, plus mystique. »

Il se tourna vers Vicente et lui demanda de répondre à mes questions. Vicente s'éclaircit la gorge et se sécha les mains en les frottant contre ses cuisses. Il donnait clairement l'impression d'avoir le trac. Je le plaignais. Mes pensées commencèrent à tournoyer. Et, lorsque je l'entendis bégayer, une image jaillit

dans mon esprit – l’image que j’avais toujours eue de la timidité de mon père, de sa peur des autres. Mais avant que j’aie pu m’attarder à cette image, les yeux de Vicente se mirent à briller d’une étrange luminosité intérieure. Il me présenta comiquement un visage sérieux, puis commença à me parler avec autorité et d’un ton professoral.

« Pour répondre à tes questions, me dit-il, il n’y a pas de prime de survie dans l’état de conscience accrue. Sinon, toute la race humaine s’y trouverait. Mais les gens en sont protégés parce qu’il est difficile d’y accéder. Il existe cependant une petite chance pour qu’un homme ordinaire accède à un tel état. S’il y parvient, il ne réussit d’habitude qu’à tomber dans la confusion, de manière parfois irréparable.

Ils éclatèrent de rire tous les trois.

« Les sorciers disent que la conscience accrue est le portail de *l’intention,* dit don Juan. Et ils l’utilisent en tant que tel. Penses-y. »

Je les regardai chacun tour à tour. J’avais la bouche ouverte et je pensais que si je la gardais ouverte je pourrais comprendre enfin l’énigme. Je fermai les yeux et j’eus la réponse. Je la sentais. Je ne la pensais pas. Mais je ne pouvais pas la traduire en mots, malgré tous mes efforts.

« Voilà, voilà, dit don Juan, tu as encore obtenu tout seul une réponse des sorciers, mais tu n’as pas encore assez d’énergie pour la mettre à plat et la traduire en mots. »

La sensation que j’éprouvais n’était pas seulement l’incapacité d’exprimer mes pensées ; elle me donnait l’impression de revivre quelque chose que j’avais oublié depuis une éternité : le fait de ne pas savoir ce que j’éprouvais parce que je n’avais pas encore appris à parler, et manquais donc de la possibilité de traduire mes sentiments en pensées.

« Penser et dire exactement ce que l’on veut dire exige des quantités incalculables d’énergie », dit don Juan.

Ma rêverie avait été d’une force si intense qu’elle m’avait fait oublier ce qui l’avait déclenchée. Je regardai don Juan, abasourdi, et lui avouai que je ne savais absolument pas ce que nous avions dit ni fait tous les quatre un moment plus tôt seulement. Je me rappelais l’incident de la lanière de cuir, et ce que don Juan m’avait dit tout de suite après, mais je ne me souvenais pas du sentiment qui m’avait submergé il y avait quelques instants.

« Tu fais fausse route, me dit don Juan. Tu essaies de te rappeler des pensées par les moyens que tu utilises habituellement, mais il s’agit ici d’une situation différente. Il y a une seconde, tu as eu le sentiment irrésistible de connaître une chose très spécifique. On ne peut pas se souvenir de ce genre de sentiments en se servant de la mémoire. Tu dois t’en souvenir à travers *l’intention* de te les rappeler. »

Il se tourna vers Silvio Manuel qui s’était étendu dans le fauteuil, les pieds sous la table basse. Silvio

Manuel me regardait fixement. Ses yeux étaient noirs comme deux morceaux d'obsidienne brillante. Sans bouger un muscle, il lança un cri perçant, comme ceux de certains oiseaux.

« *Intention !* hurla-t-il. *Intention ! Intention ! !* »

À chaque cri, sa voix devenait de plus en plus inhumaine et perçante. Mes cheveux se dressèrent sur mon crâne. J'avais la chair de poule. Mais mon esprit, au lieu de se fixer sur la peur que j'éprouvais, alla directement se remémorer le sentiment que j'avais éprouvé. Mais avant que j'aie pu le savourer entièrement, ce sentiment s'amplifia et éclata pour se transformer en autre chose. Et je compris alors non seulement pourquoi la conscience accrue était le portail de *l'intention,* mais aussi ce qu'était *l'intention.* Et,surtout, j'appris que la connaissance ne pouvait se traduire en mots. Cette connaissance était là, disponible pour tous. Elle était là pour être ressentie, pour être utilisée, mais pas pour être expliquée. On pouvait y accéder en changeant de niveau de conscience, et donc la conscience accrue en était un accès. Mais même l'accès ne pouvait pas être expliqué. On ne pouvait qu'en faire usage.

Une autre parcelle de connaissance me fut livrée ce jour-là, sans aucune préparation, à savoir que la connaissance naturelle de *l'intention* était accessible à tout le monde, mais que sa maîtrise appartenait à ceux qui la sondaient.

J'étais très fatigué à ce moment-là, et c'est certainement pour cela que mon éducation catholique se mit à marquer fortement mes réactions. Je crus un moment que *l'intention* était Dieu.

Je le dis à don Juan, Vicente et Silvio Manuel. Ils

rirent. Vicente, toujours sur un ton professoral, dit qu'il ne pouvait s'agir de Dieu parce que *l'intention* était une force qui ne pouvait être décrite, et encore moins représentée.

« Ne sois pas présomptueux, me dit sévèrement don Juan. N'essaie pas de spéculer en te fondant sur ta première et seule tentative. Attends de maîtriser ta connaissance, pour décider ensuite ce qu'il en est de ceci ou de cela. »

J'étais épuisé de m'être rappelé les quatre dispositions de l'art du *traqueur.* La conséquence la plus spectaculaire de cet épuisement fut une indifférence plus qu'ordinaire.

Cela m'aurait été égal de mourir ou de voir don Juan mourir. Gela m'était égal de passer la nuit avec lui dans cet ancien poste d'observation ou de rebrousser chemin dans l'obscurité totale.

Don Juan fut très compréhensif. Il me guida par la main, comme si j'étais aveugle, vers un rocher massif, et m'aida à m'asseoir, le dos appuyé sur la pierre. Il me conseilla de laisser le sommeil naturel me ramener à un état de conscience normale.

4 La descente de l'esprit

VOIR L'ESPRIT

Tout de suite après un déjeuner tardif, alors que nous étions encore à table, don Juan m'annonça que nous allions passer la nuit dans la grotte d'es sorciers et qu'il fallait partir. Il me dit qu'il était impératif pour moi de m'y asseoir encore une fois, dans l'obscurité totale, afin de permettre à la formation rocheuse ainsi qu'à *l'intention* des sorciers de déplacer mon point d'assemblage.

Je commençai à me lever de ma chaise, mais il m'arrêta. Il me dit qu'il voulait d'abord m'expliquer quelque chose. Il étendit ses jambes et posa ses pieds sur une chaise, puis se pencha en arrière, dans une position confortable et détendue.

« Au fur et à mesure que je te *vois* plus en détail, dit don Juan, je remarque de plus en plus combien vous vous ressemblez, mon *benefactor* et toi. »

Je me sentis si menacé que je ne le laissai pas poursuivre. Je lui dis que je ne pouvais pas imaginer en quoi consistaient ces ressemblances, mais que, s'il en

existait – possibilité que je ne considérais pas comme rassurante –, je lui serais reconnaissant de m'en parler, afin de me donner une chance de les corriger ou de les éviter.

Don Juan rit aux larmes.

« L'une de ces ressemblances réside dans le fait que, lorsque tu agis, tu le fais très bien, me dit-il, mais lorsque tu penses, tu te fais des crocs-en-jambe à toi-même. Mon *benefactor* était ainsi. Il ne pensait pas très bien. »

J'étais sur le point de me défendre, de dire que ma façon de penser était bonne, quand j'aperçus une lueur malicieuse dans ses yeux. Je m'arrêtai, refroidi. Don Juan remarqua le changement et rit, avec une nuance de surprise. Il devait avoir prévu le contraire.

« Ce que je veux dire, par exemple, c'est que tu ne rencontres de problèmes, pour comprendre l'esprit, que lorsque tu y penses, poursuivit-il avec un sourire où perçait une nuance de réprimande. Mais lorsque

tu agis, l'esprit se révèle facilement, à toi. C'était le cas de mon *benefactor.*

« Avant de partir pour la grotte, je vais te raconter une histoire sur mon *benefactor* et le quatrième noyau abstrait.

« Les sorciers croient que, jusqu'au moment même de la descente de l'esprit, n'importe lequel d'entre nous peut se dérober à lui, mais pas après. »

Don Juan s'interrompit volontairement pour m'exhorter, par un mouvement des sourcils, à réfléchir sur ce qu'il me disait.

« Le quatrième noyau abstrait est tout le choc de la descente de l'esprit, poursuivit-il. Le quatrième noyau abstrait est un acte de révélation. L'esprit se

révèle à nous. Les sorciers décrivent ce phénomène en disant que l'esprit se tient en embuscade puis descend sur nous, qui sommes sa proie. Ils disent que la descente de l'esprit est toujours voilée. Elle se produit et pourtant semble ne pas s'être produite du tout. »

Je m'inquiétai. Le ton de don Juan me donnait l'impression qu'il se préparait à me tendre un piège d'un instant à l'autre.

Il me demanda si je me souvenais du moment où l'esprit était descendu sur moi, scellant mon allégeance permanente à l'abstrait.

Je ne voyais absolument pas ce qu'il voulait dire.

« Il existe un seuil qui, une fois franchi, rend toute retraite impossible, dit-il. D'habitude, à partir du moment où l'esprit a cogné, il faut des années à un apprenti pour parvenir à ce seuil. Mais, parfois, on y parvient immédiatement. Le cas de mon *benefactor* en est un exemple. »

Don Juan me dit que chaque sorcier doit se souvenir clairement d'avoir franchi ce seuil afin de pouvoir se rappeler les nouvelles conditions de son potentiel de perception. Il m'expliqua qu'il n'était pas nécessaire d'être un apprenti en sorcellerie pour atteindre ce seuil et que la seule différence, dans ce cas, entre un homme ordinaire et un sorcier, résidait dans ce que chacun choisissait. Le sorcier choisit de franchir ce seuil et se sert de ce souvenir comme point de référence. Un homme ordinaire ne franchit pas ce seuil et fait de son mieux pour tout en oublier.

Je lui dis que je n'étais pas d'accord avec ses arguments car je ne pouvais accepter le fait qu'il n'y ait qu'un seul seuil à franchir.

Don Juan leva les yeux au ciel d'un air consterné et hocha la tête en mimant le désespoir. Je poursuivis mon raisonnement, non pas pour le contredire, mais pour clarifier mes pensées. Mais je perdis vite mon élan. J'eus soudain l'impression de glisser le long d'un tunnel.

« Les sorciers disent que le quatrième noyau abstrait intervient quand l'esprit brise les chaînes de notre auto contemplation, dit-il. Briser nos chaînes est une chose magnifique, mais aussi très peu souhaitable, car personne ne veut être libre. »

La sensation de glisser le long d'un tunnel dura encore un moment, puis tout me parut clair. Et je me mis à rire. D'étranges visions, refoulées en moi, explosaient pour se transformer en rire.

Don Juan semblait lire dans mes pensées comme dans un livre.

« Quel sentiment étrange : prendre conscience que tout ce que nous pensons, tout ce que nous disons, dépend de la position du point d'assemblage », remarqua-t-il.

Et c'était exactement ce à quoi j'avais pensé et ce qui m'avait fait rire.

« Je sais qu'en ce moment ton point d'assemblage s'est déplacé, poursuivit-il, et que tu as compris le secret de nos chaînes. Elles nous emprisonnent, mais en nous maintenant fixés sur notre position confortable d'auto contemplation, elles nous protègent des assauts de l'inconnu. »

Je passais par un de ces moments extraordinaires au cours desquels tout ce qui touchait au monde des sorciers était pour moi clair comme du cristal. Je comprenais tout.

« Une fois que nos chaînes sont brisées, poursuivit don Juan, nous ne sommes plus ligotés par les préoccupations du monde de tous les jours. Nous nous trouvons toujours dans ce monde-là, mais nous y sommes étrangers. Pour en faire partie, nous devrions partager les préoccupations des gens, et, sans chaînes, nous ne le pouvons pas. »

Don Juan me dit que le nagual Elias lui avait expliqué que, ce qui caractérise les gens normaux, c'est le fait d'avoir en commun un poignard métaphorique, à savoir les préoccupations de l'autocontemplation. Nous nous blessons avec ce poignard, et nous saignons ; et la fonction de nos chaînes d'autocontemplation est de nous donner le sentiment que nous saignons ensemble, que nous partageons une chose merveilleuse : notre humanité. Mais en étudiant ce phénomène, on découvrirait que nous saignons seuls ; que nous ne partageons rien ; que nous jouons avec notre image irréelle, maniable, fabriquée par l'homme.

« Les sorciers ne se trouvent plus dans le monde de tous les jours, poursuivit don Juan, car ils ne sont plus la proie de leur auto contemplation. »

Puis don Juan commença à me raconter l'histoire de son *benefactor* et de la descente de l'esprit. Il me dit que cette histoire avait commencé tout de suite après que l'esprit eut cogné à la porte du jeune acteur.

Je l'interrompis et lui demandai pourquoi il utilisait toujours les expressions « jeune homme » ou « jeune acteur » pour faire allusion au nagual Julian.

« À l'époque où se déroule cette histoire, il n'était pas le "nagual", répondit don Juan. C'était un jeune

acteur. Dans mon histoire, je ne peux pas l'appeler simplement Julian, car, pour moi, il a toujours été le nagual Julian. Par respect pour leur vie d'impeccabilité, nous employons toujours le substantif de "nagual" avant le prénom du nagual en question. »

Don Juan continua son histoire. Il me dit que le nagual Elias avait stoppé la mort du jeune acteur en le faisant accéder à un état de conscience accrue, e que, après des heures de lutte, le jeune acteur repri conscience. Le nagual Elias ne se présenta pas par son nom, mais se fit passer pour un guérisseur prof sionnel qui était tombé sur les lieux d'une tragédie au cours de laquelle deux personnes avaient failli mourir. Il montra la jeune femme, Talia, étendue pa terre. Le jeune homme fut surpris de la voir couchée inconsciente, près de lui. Il se souvenait l'avoir vue s'enfuir. Il fut stupéfait d'entendre le vieux guérisseur lui expliquer que Dieu avait certainement puni Talia pour ses péchés en la faisant frapper par la foudre et en lui faisant perdre l'esprit.

« Mais comment la foudre pouvait-elle frapper puisqu'il ne pleuvait même pas ? » demanda le jeun acteur d'une voix à peine audible. Il fut visiblement affecté lorsque le vieil Indien lui répondit que l'on ne pouvait pas mettre en doute les voies de Dieu.

J'interrompis don Juan encore une fois. J'étais curieux de savoir si la jeune femme avait vraiment perdu l'esprit. Il me rappela que le nagual Elias avai frappé extrêmement fort son point d'assemblage. Il me dit qu'elle n'avait pas perdu l'esprit mais qu'à cause du coup reçu, elle entrait et sortait de l'état de conscience accrue, ce qui menaçait sérieusement s santé. Mais après une lutte gigantesque, le nagual

Elias l'aida à stabiliser son point d'assemblage et elle entra pour de bon dans un état de conscience accrue.

Don Juan commenta ce point en disant que les femmes sont capables d'un tel coup de maître : elles peuvent maintenir en permanence une nouvelle position de leur point d'assemblage. Et Talia était sans pareille. Aussitôt que ses chaînes furent brisées, elle comprit tout immédiatement et se conforma aux desseins du nagual.

Don Juan, poursuivant son récit, me dit que le nagual Elias – qui n'était pas seulement un formidable *rêveur,* mais aussi un formidable *traqueur* – avait vu que le jeune acteur était un enfant gâté et un vaniteux, mais qu'il n'était insensible et endurci qu'en apparence. Le nagual savait que s'il mettait en avant l'idée de Dieu, celle du péché et celle du châtiment, les convictions religieuses de l'acteur provoqueraient l'effondrement de son attitude cynique.

Quand il lui parla du châtiment de Dieu, la façade de l'acteur commença à craquer. Il commença à exprimer des remords, mais le nagual coupa court et insista avec véhémence sur le fait que, lorsque la mort était si proche, les sentiments de culpabilité ne comptaient plus.

Le jeune acteur écouta attentivement, mais, bien que se sentant très malade, il ne croyait pas qu'il était en danger de mort. Il pensait que sa faiblesse et son évanouissement provenaient de son hémorragie.

Comme s'il avait lu dans les pensées du jeune acteur, le nagual lui expliqua que ces pensées optimistes étaient hors de propos, que son hémorragie aurait été fatale sans le tampon que lui-même, en tant que guérisseur, avait fabriqué.

« Quand je t'ai donné un coup dans le dos, j'ai introduit un tampon pour arrêter l'écoulement de ta force vitale, dit le nagual au jeune acteur sceptique. Sans cette entrave, l'inévitable processus de ta mor se poursuivrait. Si tu ne me crois pas, je te le prouve rai en faisant sauter le tampon par un autre coup. »

Tout en parlant, le nagual Elias donnait des petits coups à l'acteur sur le côté droit, près de sa cage th racique. Un moment après, le jeune homme fut pris de haut-le-cœur et d'étouffements. Le sang coulait d sa bouche tandis qu'il toussait sans pouvoir se contr ler. Un autre petit coup sur son dos arrêta la douleur déchirante et les haut-le-cœur. Mais il ne supprima pas sa peur, et il s'évanouit.

« Je peux contrôler ta mort pour le moment, dit le nagual quand le jeune acteur reprit conscience. La question de savoir combien de temps je pourrai la contrôler dépend de toi, du degré de loyauté que tu consacreras à acquiescer à tout ce que je te dirai de faire. »

Le nagual dit au jeune homme qu'il devait d'abord satisfaire à deux exigences : celle d'une immobilité absolue et celle du silence. S'il ne voulait pas que so tampon saute, ajouta le nagual, il devait se compor comme s'il avait perdu ses facultés de mouvement e de parole. Il suffirait d'un seul tic ou d'une seule arti- culation verbale pour que le processus de sa mort reprenne.

Le jeune acteur n'était pas habitué à se conforme à des suggestions ou à se soumettre à des exigenc Il sentit la colère monter en lui. Comme il commen- çait à exprimer sa protestation, la douleur déchirante et les convulsions s'emparèrent de nouveau de lui.

« Tiens bon, et je te guérirai. Comporte-toi comme l'imbécile fieffé et faible que tu es; et tu mourras. »

L'acteur, qui était un jeune homme fier, fut sidéré par l'insulte. Personne ne l'avait jamais traité d'imbécile fieffé et faible. Il voulut exprimer sa fureur, mais sa douleur était tellement intense qu'il ne put réagir à l'affront.

« Si tu veux que je soulage ta douleur, tu dois m'obéir aveuglement, dit le nagual avec une froideur effrayante. Si c'est le cas, fais-moi un signe de tête. Mais sache dès maintenant qu'aussitôt que tu changeras d'avis et que tu te comporteras comme le sombre crétin que tu es, je ferai immédiatement sauter le tampon et te laisserai mourir. »

Avec ce qu'il lui restait de force, l'acteur fit de la tête un signe de consentement.

Le nagual le frappa dans le dos et sa douleur disparut. Mais, en même temps que cette douleur fulgurante, quelque chose d'autre disparut : le brouillard qu'il avait dans l'esprit. Et le jeune acteur se mit à tout savoir sans rien comprendre. Le nagual se présenta de nouveau. Il lui dit qu'il s'appelait Elias et qu'il était le nagual. Et l'acteur sut tout ce que cela signifiait.

Puis le nagual Elias porta son attention sur Talia qui était à moitié consciente. Il approcha sa bouche de l'oreille gauche de la jeune fille et lui murmura des ordres destinés à arrêter le mouvement désordonné de son point d'assemblage. Il calma sa peur en lui murmurant des histoires de sorciers qui avaient vécu la même expérience qu'elle. Quand elle fut assez calme, il se présenta comme le nagual Elias, un sorcier, puis essaya, avec elle, la chose la plus diffi-

cile en matière de sorcellerie, qui consistait à déplac point d'assemblage au-delà de la sphère du monde nous connaissons.

Don Juan me dit que des sorciers chevronnés sor capables de se déplacer au-delà du monde que nou connaissons, mais que les personnes inexpérimente le sont pas. Le nagual Elias a toujours soutenu qu'il jamais rêvé, en temps ordinaire, tenter un tel exploit que ce jour-là, quelque chose qui n'était ni sa connaissance ni sa volonté le poussait à agir. Mais l manœuvre réussit. Talia se déplaça au-delà du mor nous connaissons et revint sauve.

Puis le nagual Elias eut une autre intuition. Il s'ass les deux jeunes gens étendus par terre – l'acteur éta uniquement recouvert de la veste du nagual Elias – fit un compte rendu de leur situation. Il leur dit qu'ils tous les deux tombés, par la force des circonstances un piège tendu par l'esprit. Lui-même, le nagual, éta partie active du piège, parce qu'en les rencontrant d circonstances où il l'avait fait il avait été contraint de devenir leur protecteur provisoire et de mettre en œ connaissance de la sorcellerie pour les aider. Étant protecteur provisoire, il était de son devoir de les ave qu'ils étaient sur le point d'atteindre un seuil unique dépendait d'eux, individuellement et ensemble, d'arr ce seuil, en accédant à un état d'esprit d'abandon, n pas d'insouciance ; un état d'esprit de bienveillance, pas de complaisance. Il ne voulait pas en dire plus d de les embrouiller ou d'influencer leur décision. Il av sentiment que, s'ils devaient franchir

ce seuil, cela devait se passer sans plus qu'une aide minimale de sa part.

Puis le nagual les laissa seuls dans ce lieu isolé et se rendit en ville pour leur faire envoyer des plantes médicinales, des nattes et des couvertures. Il estimait que, dans la solitude, ils atteindraient et franchiraient ce seuil.

Pendant longtemps, les deux jeunes gens restèrent couchés l'un près de l'autre, plongés chacun dans leurs pensées. Le fait que leur point d'assemblage s'était déplacé impliquait qu'ils pouvaient penser avec plus de profondeur que d'habitude, mais aussi que leur inquiétude, leur réflexion, leur peur étaient plus profondes.

Comme Talia pouvait parler et était un peu plus vigoureuse, elle rompit le silence ; elle demanda au jeune acteur s'il avait peur. Il fit un signe affirmatif de la tête. Elle éprouva beaucoup de compassion pour lui, enleva un châle qu'elle portait pour lui couvrir les épaules et lui tint la main.

Le jeune homme n'osait pas parler de ce qu'il éprouvait. Sa peur de voir la douleur le reprendre était trop intense. Il voulait s'excuser auprès d'elle ; il voulait lui dire que son seul regret était de lui avoir fait du mal, et que cela lui était égal de devoir mourir – car il était certain de ne pas survivre jusqu'au lendemain.

Les pensées de Talia tournaient autour du même sujet. Elle lui dit qu'elle n'avait, elle aussi, qu'un seul regret : celui de l'avoir combattu si fort qu'elle avait provoqué sa mort. Elle était très paisible maintenant, et c'était un sentiment qui, étant donné l'agitation qu'elle avait toujours manifestée et le dynamisme qui

provenait de sa grande force, ne lui était pas familie
Elle lui dit qu'elle était, elle aussi, très proche de la mort, et qu'elle était contente que tout s'achevât ce jour-là.

Le jeune acteur eut un frisson en entendant Talia exprimer ses propres pensées. Une vague d'énergie monta alors en lui et le poussa à s'asseoir. Il ne sou frait pas, il ne toussait pas. Il aspira de grandes gou lées d'air, ce qu'il ne se rappelait pas avoir fait aupa ravant. Il prit la main de la jeune fille et ils commencèrent à parler sans rien énoncer.

Don Juan me dit que ce fut à cet instant que l'esprit vint à eux. Et ils *virent*. Ils étaient profondément catholiques, et ce qu'ils virent était une image du ci où tout était vivant, baigné de lumière. Ils *virent* un monde de beautés miraculeuses.

Quand le nagual revint, ils étaient épuisés, mais p blessés. Talia était inconsciente mais le jeune hom avait réussi à demeurer éveillé grâce à un effort ext ordinaire pour se maîtriser. Il insista pour chuchoter quelque chose à l'oreille du nagual.

« Nous avons vu le ciel », dit-il dans un murmure, tandis que des larmes coulaient le long de ses joue

« Vous avez vu plus, répliqua le nagual Elias. Vou avez *vu* l'esprit. »

Don Juan me dit que, comme la descente de l'es prit était toujours voilée, Talia et le jeune acteur ne purent évidemment pas conserver leur vision. Ils l'o blièrent vite, comme cela serait arrivé pour n'import qui. Le caractère unique de leur expérience tenait à ce que, sans aucune formation et sans s'en rendre compte, ils avaient rêvé ensemble et vu l'esprit. Qu

y aient réussi avec autant d'aisance sortait tout à fait de l'ordinaire.

« Ces deux-là étaient vraiment les êtres les plus remarquables que j'aie connus », ajouta don Juan.

Je voulus, naturellement, en savoir plus à leur sujet. Mais don Juan ne me donna pas satisfaction. Il déclara qu'il n'y avait rien d'autre à dire à propos de son *benefactor* et du quatrième noyau abstrait;

Il semblait penser à quelque chose qu'il ne me dit pas et éclata de rire. Puis il me donna de petites tapes dans le dos et me dit qu'il était temps de partir pour la grotte.

Quand nous arrivâmes au méplat rocheux, il faisait presque nuit. Don Juan s'assit immédiatement, dans la même position que la première fois. Il était à ma droite, et son épaule me touchait. Il sembla accéder sur-le-champ à un état profond de relaxation, ce qui m'amena à une immobilité et à un silence complets. Je n'entendais même pas sa respiration. Je fermai les yeux, et il me poussa pour m'avertir que je devais les garder ouverts.

Quand il fit complètement nuit, une immense fatigue avait commencé à me donner des douleurs et des picotements aux yeux. Finalement je renonçai à résister et tombai dans un sommeil de plomb, le plus profond que j'eusse jamais connu. Pourtant je n'étais pas complètement endormi. Je sentais l'épaisse obscurité qui m'entourait. J'avais une sensation tout à fait physique de patauger dans le noir. Puis cela tourna soudain à l'orange, puis à un blanc éclatant, pareil à une lumière fluorescente d'une intensité terrible. J'ajustai progressivement ma vue et me rendis compte, à la fin, que j'étais toujours assis avec don Juan dans la même position – mais plus dans la gr Nous étions au sommet d'une montagne, surplomb très jolies plaines, et il y avait,: au loin, des montag Ces magnifiques plaines baignaient dans une lumiè rouge qui, comme des rayons de lumière, émanait terre elle-même. Où que se portât mon regard, je v des formes familières : des rochers, des collines, d rivières, des forêts, des gorges qui étaient mis en r transformés par leur vibration interne, leur rougeoie intérieur. Cette lumière rouge qui était si agréable à regard: émanait aussi, par vibrations, de mon être l même.

« Ton point d'assemblage s'est déplacé », sembl me dire don Juan.

Les paroles étaient sans son ; je compris néanmoins ce qu'il venait de me dire. Ma réaction rationnelle fut d'essayer de m'expliquer à moi-même que je l'avais certainement entendu comme je l'aurais fa s'il avait parlé dans un vide, sans doute parce que m oreilles avaient été affectées par ce qui était en train de se passer.

« Tu n'as rien aux oreilles. Nous sommes dans u autre domaine de conscience », sembla encore me dire don Juan.

Je ne parvenais pas à parler. Je me sentais empê de proférer une parole par la léthargie d'un sommeil profond, et pourtant j'étais aussi éveillé que possible

« Qu'arrive-t-il ? » me demandai-je.

« La grotte a provoqué un déplacement de ton point d'assemblage », pensa don Juan, et j'entendis ses pensées comme s'il s'agissait de paroles que je serais adressées à moi-même.

Je perçus un ordre qui n'était pas exprimé en pensées. Quelque chose me commandait de regarder à nouveau la prairie.

Comme je contemplais ce site magnifique, des filaments de lumière provenant de tout ce qui se trouvait sur cette prairie commencèrent à rayonner. Au début, cela prit l'allure d'une explosion d'innombrables petites fibres, puis ces fibres se transformèrent en longues fibres de luminosité, ressemblant à des fils, réunies dans des rayons de lumière vibrante qui allaient jusqu'à l'infini. J'étais dans l'impossibilité absolue de comprendre ce que je voyais, ou de le décrire, sinon comme des filaments de lumière vibrante. Ces filaments n'étaient ni entrelacés ni entremêlés. Bien qu'ils aient surgi, et continuent de surgir, dans tous les sens, ils étaient tous séparés les uns des autres, et pourtant ils étaient tous inextricablement groupés.

« Tu *vois* les émanations de l'Aigle et la force qui les maintient séparées et qui les réunit », pensa don Juan.

À l'instant où je saisis sa pensée, les filaments de lumière semblèrent consumer toute mon énergie. La fatigue m'accabla. Elle effaça ma vision et me plon-

gea dans les ténèbres.
Lorsque je repris conscience, j'étais entouré par quelque chose de si familier, que, bien que ne sachant pas de quoi il s'agissait, je me crus revenu à un état de conscience normale. Don Juan était endormi à côté de moi, son épaule touchant la mienne.
Puis je me rendis compte que l'obscurité qui nous entourait était si dense que je ne pouvais même pas

voir mes mains. Je me dis que le brouillard avait dû couvrir le méplat rocheux et envahir la grotte. Je me dis aussi qu'il s'agissait peut-être des nuages fins et bas qui descendaient toutes les nuits des hautes montagnes comme une avalanche silencieuse. Pourtant, en dépit de l'obscurité totale, je vis, je ne sais comment, que don Juan avait ouvert les yeux tout de suite après que j'eus repris conscience, bien qu'il ne me regardât pas. Je compris immédiatement que ce n'était pas parce que ma rétine avait été touchée par de la lumière que je le voyais. Il s'agissait, plutôt, d'une perception du corps.
Le fait d'observer don Juan sans mes yeux me captiva tellement que je ne prêtai pas attention à ce qu'il me disait. Finalement, il se tut, et tourna son visage vers moi comme pour me regarder dans les yeux,
Il toussa deux ou trois fois pour s'éclaircir la gorge, et se mit à parler d'une voix très basse. Il me dit que son *benefactor* venait très souvent dans cette grotte, avec lui comme avec ses autres disciples, mais, plus souvent encore, seul. Dans cette grotte, son *benefactor avait vu* la prairie que nous venions de *voir,* et cette vision lui donna l'idée de décrire l'esprit comme le flux des choses.
Don Juan répéta que son *benefactor* n'était pas un bon penseur. S'il l'eût été, il aurait tout de suite compris

que ce qu'il avait *vu* et décrit comme le flux des choses était *l'intention,* la force qui imprègne tout. Don Juan ajouta que si son benefactor:avait jamais pris conscience de la nature de sa *vision,* en tout cas il ne le révéla pas. Et il pensait, quant à lui, que son *benefactor* ne s'en rendit jamais compte. Son *benefactor* pensait, en revanche, qu'il avait *vu* le flux des choses,

ce qui était tout à fait vrai, mais pas dans le sens où il l'entendait.

Don Juan était tellement catégorique sur ce point que je voulus lui demander quelle différence il y avait entre ces deux conceptions, mais je ne pus pas parler. Ma gorge semblait glacée. Nous restâmes assis là pendant des heures dans un silence et une immobilité absolus. Mais je ne ressentais aucun inconfort. Mes muscles ne se fatiguaient pas, je n'avais pas de fourmis dans les jambes, je n'avais pas mal au' dos.

Quand il reprit la parole, je ne m'aperçus même pas de la transition et je m'abandonnai volontiers à l'écoute de sa voix. C'était un son mélodieux, rythmé, qui émergeait de l'obscurité totale qui m'entourait.

Il me dit qu'en ce moment même je ne me trouvais ni dans mon état de conscience normale, ni dans un état de conscience accrue. J'étais en suspens, je connaissais une pause, je me trouvais dans les ténèbres de la non-perception. Mon point d'assemblage avait quitté la position où l'on perçoit la vie de tous les jours, mais il ne s'était pas suffisamment

déplacé pour atteindre et éclairer un faisceau absolument nouveau de champs de perception. J'étais pris, à proprement parler, entre deux possibilités perceptives. Cet état, entre deux eaux, cette pause de perception, j'y étais parvenu sous l'influence de la grotte, qui était elle-même guidée par *l'intention* des sorciers qui l'avaient conçue.

Don Juan me demanda de prêter une grande attention à ce qu'il allait dire ensuite. Il me dit qu'il y a des milliers d'années, en se servant de leur *voir,* des sorciers découvrirent que la terre était sensible et

que sa conscience pouvait affecter celle des humains. Ils tentèrent de trouver un moyen pour utiliser l'influence de la terre sur la conscience des humains, et ils s'aperçurent que certaines grottes étaient très efficaces. Don Juan ajouta que la recherche des grottes devint presque un travail à plein temps pour ces sorciers, et qu'ils furent capables, grâce à leurs efforts, de trouver des usages divers pour diverses configurations de grotte. Il me dit que de tout ce travail, le seul résultat utile se résumait à cette grotte particulière et à sa capacité de déplacer le point d'assemblage jus-qu'à ce que celui-ci atteigne une pause de perception.

Pendant que don Juan parlait, je fus ébranlé par l'impression que quelque chose se clarifiait dans mon esprit. Quelque chose faisait passer ma conscience par un canal étroit et long. Toutes les pensées et tous les sentiments parcellaires et superflus de ma conscience normale se

trouvaient progressivement éliminés.

Don Juan était tout à fait conscient de ce qui m'arrivait. J'entendais son petit gloussement de satisfaction. Il me dit que nous allions mieux nous parler maintenant et que notre conversation serait plus profonde.

Je me rappelai à ce moment-là une foule de choses qu'il m'avait déjà expliquées. Je savais, par exemple, que j'étais en train de *rêver.* J'étais, en fait, profondé ment endormi, et pourtant j'étais complètement conscient de moi-même grâce à ma seconde attention – la contrepartie de ma capacité normale d'attention. J'étais certain d'être endormi à cause d'une sensation physique à laquelle s'ajoutait une déduc-

tion rationnelle fondée sur des affirmations que don Juan avait exprimées autrefois. Je venais de voir les émanations de l'Aigle, et don Juan avait dit qu'il était impossible aux sorciers d'avoir une vision continue des émanations de l'Aigle autrement qu'en rêvant, je devais donc être en train de *rêver.*

Don Juan m'avait expliqué que l'univers est formé par des champs d'énergie qui défient toute description et tout examen véritable. Il avait dit que ces champs ressemblaient à des filaments de lumière ordinaire, mais que la lumière est sans vie en comparaison des émanations de l'Aigle qui regorgent de conscience. Je n'avais jamais, avant cette nuit, pu les *voir* d'une manière continue, et ils étaient en effet composés d'une lumière qui était

vivante. Don Juan avait soutenu autrefois que ma connaissance et mon contrôle de *l'intention* n'étaient pas tels que je puisse supporter le choc de cette vision. Il m'avait expliqué que la perception normale a lieu lorsque *l'intention,* qui est pure énergie, éclaire une partie des filaments lumineux qui se trouvent à l'intérieur de notre cocon et fait briller, en même temps, hors de notre cocon, une longue prolongation de ces mêmes filaments lumineux qui s'étend jusqu'à l'infini. La perception extraordinaire, le fait de *voir,* se produit quand, par la force de *l'intention,* un autre groupe de champs d'énergie s'éclaire et s'imprègne d'énergie. Il avait dit que, lorsqu'un nombre déterminé de champs d'énergie sont éclairés à l'intérieur du cocon lumineux, un sorcier est capable de *voir* les champs d'énergie eux-mêmes.

À une autre occasion, don Juan avait parlé de la pensée rationnelle des premiers sorciers. Il me dit

que, grâce à leur *voir,* ils s'étaient rendu compte que la conscience surgissait lorsque les champs d'énergie qui se trouvent à l'intérieur de notre cocon lumineux étaient *alignés* avec les champs d'énergie correspondants qui se trouvaient hors de ce cocon. Et ils croyaient avoir découvert la source de la conscience dans *l'alignement.*

Mais après un examen minutieux, il devint évident que ce qu'ils avaient appelé *l'alignement* des émanations de l'Aigle n'expliquait pas entièrement ce qu'ils voyaient. Ils avaient

remarqué que seule une très petite partie du nombre total de filaments lumineux situés à l'intérieur du cocon s'imprégnait d'énergie, alors que le reste demeurait inchangé. Le fait de voir ces quelques filaments imprégnés d'énergie avait donné lieu à une fausse découverte. Il n'était pas nécessaire que les filaments fussent alignés pour être éclairés, parce que ceux qui se trouvaient à l'intérieur de notre cocon étaient les mêmes que ceux qui se trouvaient au-dehors. Ce qui les imprégnait d'énergie était certainement une force indépendante. Ils estimèrent qu'ils ne pouvaient plus continuer à l'appeler la conscience, comme avant, parce que la conscience était la lueur provenant des champs d'énergie quand ils étaient éclairés. Alors, la force qui éclairait ces champs fut appelée le *vouloir.*

Don Juan m'avait dit que lorsque leur *voir* s'était perfectionné et était devenu plus efficace, ils se rendirent compte que le *vouloir* était la force qui maintenait les émanations de l'Aigle séparées et qu'on ne lui devait pas seulement notre conscience, mais aussi tout ce qui existait dans l'univers. Ils virent que cette force avait une conscience totale et provenait des

champs même d'énergie qui composaient l'univers. Ils décidèrent alors que le mot *intention* s'appliquait mieux à cette force que le mot *vouloir.* Mais, en pratique, le mot se révéla désavantageux, parce qu'il ne peut pas rendre compte de l'immense importance de cette force, ni du lien vivant qu'elle entretien avec tout ce qui se trouve dans l'univers.

Don Juan avait déclaré que notre grand défaut collectif tient à ce que nous vivons nos vies sans tenir du tout compte de ce lien. Le fait que nos vies soient pleines d'occupations, nos intérêts, nos soucis, nos espoirs, nos frustrations et nos peurs sont prioritaires et, si l'on considère nos vies telles que nous les vivons au jour le jour, nous ne sommes pas conscients d'être reliés à tout le reste.

Don Juan avait exprimé la conviction que l'idée chrétienne de l'exclusion du paradis terrestre lui apparaissait comme une allégorie renvoyant à la perte de notre connaissance silencieuse, notre connaissance de *l'intention.* La

sorcellerie était donc un retour aux commencements, un retour au paradis.

Nous restâmes assis dans la grotte, sans dire un mot, pendant des heures peut-être, ou peut-être quelques instants seulement. Soudain, don Juan se mit à parler, et le son de sa voix, auquel je ne m'attendais pas, m'ébranla. Je ne saisis pas ce qu'il dit. Je m'éclaircis la gorge pour lui demander de recommencer, et cet acte me fit complètement sortir de ma méditation. Je compris vite que l'obscurité qui m'entourait n'était plus impénétrable. Je pouvais parler maintenant. Je sentis que j'étais retourné à mon état de conscience normale.

Don Juan me dit, d'une voix calme, que j'avais pour la première fois de ma vie *vu* l'esprit, la force qui soutient l'univers. Il insista sur le fait que *l'intention* n'était en aucun cas une chose que l'on pouvait utiliser, commander ou faire bouger – mais que l'on pouvait néanmoins l'utiliser, la commander ou la faire bouger à volonté. Il me dit que cette contradiction était l'essence de la

sorcellerie. Pour ne l’avoir pas compris, des générations de sorciers avaient enduré une douleur et une souffrance inimaginables. Les naguals, des temps modernes, dans le but d’éviter de payer ce prix exorbitant de souffrance, avaient mis en place un code de conduite appelé le chemin du guerrier, ou l’action impeccable, qui préparait les guerriers en accroissant leur sobriété et leur réflexion.

Don Juan m’expliqua qu’à une certaine époque, qui se situait dans le passé lointain, les sorciers s’intéressèrent profondément au lien de communication général que *l’intention* entretenait avec tout. Et, en concentrant leur seconde attention sur ce lien ils n'acquirent pas seulement la connaissance directe, mais l’aptitude à manipuler cette connaissance et à accomplir des actes stupéfiants. Cependant, ils n’acquirent pas l’équilibre de l’esprit nécessaire pour manier tout ce pouvoir.

Alors, judicieusement, les sorciers décidèrent de ne concentrer leur seconde attention que sur le lien de communication des créatures douées de

conscience. Cela comprenait tout l'univers des êtres organiques existants, ainsi que tout celui des êtres que les sorciers appelaient << inorganiques », ou « alliés », et qu'ils décrivaient comme des entités douées de

conscience, mais non de vie, au sens où nous entendons ce mot. Cette solution ne fut pas, elle non plus, la bonne, parce qu'elle ne réussit pas à leur apporter la sagesse.

Dans leur réduction suivante, les sorciers concentrèrent leur attention exclusivement sur le lien qui rattache les êtres humains à *l'intention.* Le résultat final fut très semblable à ceux qui l'avaient précédé.

Alors les sorciers cherchèrent une réduction définitive. Chaque sorcier ne s'intéressait qu'à son lien individuel. Mais cela se révéla tout aussi inefficace.

Don Juan me dit que, malgré les différences notables qui séparaient ces quatre centres d'intérêt, ils étaient tous aussi corrupteurs les uns que les autres. Alors, pour finir, les sorciers s'intéressèrent exclusivement au pouvoir que leur lien de communication individuel avec *l'intention* pouvait exercer pour les libérer et leur permettre d'allumer le feu du dedans.

Il affirma que les sorciers des temps modernes doivent lutter farouchement pour acquérir l'équilibre de l'esprit. Un nagual doit travailler particulièrement dur parce qu'il possède plus de force, une plus grande maîtrise des champs d'énergie qui déterminent la perception, et un plus grand entraînement ainsi qu'une plus grande familiarité face aux complexités de la connaissance silencieuse, qui n'est rien d'autre que le contact direct avec *l'intention.*

Vue sous cet angle, la sorcellerie devient une tentative pour rétablir notre connaissance de *l'intention* et en recouvrer l'usage sans y succomber. Et les noyaux abstraits des histoires de sorcellerie sont des nuances

de conception, des degrés de notre conscienc *l'intention.*

Je comprenais tout à fait clairement l'explica don Juan. Mais plus je la comprenais, plus ses affirmations devenaient claires, et plus mes sentiments de perplexité et de découragemen augmentaient. À un certain moment, j'envisag sincèrement de mettre fin à mes jours sur plac me sentais maudit. Je dis à don Juan, au borc larmes, qu'il était inutile de poursuivre son explication, car je savais que j'étais sur le poin perdre ma clarté d'esprit, et que lorsque je retournerais à mon état de conscience normal me rappellerais absolument pas avoir *vu* ou er quoi que ce soit. Ma conscience mondaine alla imposer sa vieille habitude de répétition et la prévisibilité raisonnable de sa logique. Voilà po je me sentais maudit. Je lui dis que je n'appré pas mon destin.

Don Juan répliqua que, même en état de conscience accrue, j'excellais dans le domaine répétition et que, régulièrement, j'insistais pou nuyer en lui décrivant les crises où je ne me se bon à rien. Il me dit que si je devais être écras devait être en me battant, et non en m'excusa en m'apitoyant sur moi-même, et que peu imp nature de notre destin spécifique tant que nou l'affrontions avec un abandon fondamental.

Ses paroles me rendirent merveilleusement heureux. En larmes, je répétai sans arrêt que d'accord avec lui. Il y avait en moi un bonheur profond que je me soupçonnai de perdre le co de mes nerfs. J'en appelai à toutes mes forces faire cesser ce processus et je ressentis l'effe modérateur de

mes freins mentaux. Mais, pendant ce temps, ma clarté d'esprit commença à se diffuser. Je me battis en silence – tentant d'être à la fois moins modéré et moins nerveux. Don Juan n'émit pas un son et me laissa tranquille.

Quand j'eus rétabli mon équilibre, c'était presque l'aube. Don Juan se leva, étira les bras au-dessus de sa tête et tendit ses muscles en faisant craquer ses articulations. Il m'aida à me mettre debout et dit que j'avais passé une nuit très révélatrice : j'avais fait l'expérience de ce qu'était l'esprit et j'avais été capable d'en appeler à une force cachée afin de réussir une chose qui, superficiellement, se résumait à calmer ma nervosité mais qui, à un niveau plus profond, s'était en fait traduite par un mouvement volontaire, très réussi, de mon point d'assemblage.

Puis il fit un signe indiquant qu'il était temps de prendre le chemin du retour.

LE SAUT PÉRILLEUX DE LA PENSÉE

Nous rentrâmes chez lui vers sept heures du matin, à temps pour le petit déjeuner. J'étais affamé mais pas fatigué. Nous avions quitté la grotte pour descendre vers la vallée à l'aube. Don Juan, au lieu de prendre le chemin le plus direct, fit un long détour qui nous mena au bord du fleuve. Il m'expliqua qu'il nous fallait rassembler nos idées avant de rentrer.

Je lui répondis que c'était très gentil de sa part de dire « nos idées » alors que j'étais le seul à avoir les idées en désordre. Mais il me répondit qu'il n'agissait pas par gentillesse mais grâce à sa formation de guer-

rier. Un guerrier, me dit-il, se tenait constamment e garde contre la grossièreté du comportement humain. Un guerrier était magique et implacable, c'était un non-conformiste aux goûts et aux maniè extrêmement raffinés, dont la tâche mondaine consistait à aiguiser, mais aussi à camoufler, ses piquants afin que nul ne puisse soupçonner son implacabilité.

Après déjeuner, je pensai qu'il serait sage de do mir, mais don Juan soutint que je n'avais pas de temps à perdre. Il me dit que j'allais perdre bien assez tôt le peu de clarté qui me restait encore, et si j'allais dormir, je la perdrais entièrement.

« Il ne faut pas être un génie pour comprendre qu'il n'existe pratiquement aucune manière de par- ler de *l'intention,* dit-il rapidement, en m'examinan des pieds à la tête. Mais dire cela ne signifie rien. C'est pour cette raison que les sorciers préfèrent puyer sur les histoires de sorcellerie. Et ils espère qu'un jour les noyaux abstraits de ces histoires au un sens pour leur interlocuteur. »

Je comprenais ce qu'il me disait, mais je ne pouv toujours pas concevoir ce qu'était un noyau abstra ou ce qu'il était censé représenter pour moi. J'essa d'y réfléchir. Des pensées m'assaillirent. Des imag défilaient rapidement dans mon esprit sans me lais ser le temps de les examiner. Je ne pouvais même en ralentir suffisamment le rythme pour les recon- naître. Finalement, la colère l'emporta et je frappai du poing sur la table.

Don Juan étouffait d'un rire qui le secouait de la tête aux pieds.

« Fais comme la nuit dernière, me dit-il, avec un clin d'œil. Ralentis ton propre rythme. »

Ma frustration me rendait agressif. J'avançai immédiatement des arguments absurdes ; puis je me rendis compte de mon erreur et m'excusai pour mon manque de retenue.

« Ne t'excuse pas, me dit-il. Je dois te :dire que le genre de compréhension que tu cherches t'est, en ce moment, impossible. Les noyaux abstraits des histoires de sorcellerie ne te révéleront rien maintenant. Plus tard – dans plusieurs années, j'entends –, ils t'apparaîtront peut-être parfaitement clairs. »

Je suppliai dont Juan de ne pas me laisser dans le noir, de parler des noyaux abstraits. Je ne voyais pas du tout ce qu'il voulait que j'en fasse.

Je lui affirmai que l'état de conscience accrue où je me trouvais actuellement pouvait m'aider beaucoup à comprendre ce qu'il me dirait. Je l'exhortai à se

presser, car je ne pouvais pas savoir combien de temps cet état durerait. Je lui dis que je retournerais bientôt à mon état normal et serais alors plus idiot encore qu'en ce moment. Je lui dis cela en plaisantant à moitié. Son rire me révéla qu'il l'avait pris de cette façon, mais mes propres paroles m'affectèrent profondément. Un immense sentiment de mélancolie m'envahit.

Don Juan me prit gentiment par le bras, m'entraîna vers un fauteuil confortable, puis s'assit, en face de moi. Il me fixa dans les yeux et, pendant un moment, je fus incapable de surmonter la force de son regard.

« Les sorciers se *traquent* constamment eux-mêmes », me dit-il d'une voix rassurante, comme

pour essayer de me calmer par le timbre de cette voix.

Je voulus lui dire que ma nervosité s'était dissipée et qu'elle venait probablement de mon manque de sommeil, mais il ne me laissa parler de rien.

Il m'affirma qu'il m'avait déjà enseigné tout ce qu'il y avait à savoir sur l'art du *traqueur,* mais que je n'avais pas encore exhumé ma connaissance des profondeurs de la conscience accrue où je l'avais mise en réserve. Je lui dis que j'éprouvais la sensation désagréable d'étouffer. J'avais l'impression que quelque chose était enfermé en moi, quelque chose qui me faisait claquer les portes et donner des coups de pied contre les tables, quelque chose qui me frustrait et me rendait irascible.

« Cette sensation d'étouffement, tous les êtres humains en font l'expérience, dit-il. Il s'agit d'un rappel de l'existence de notre communication avec *l'intention.* Cette sensation est même plus aiguë chez les sorciers, précisément parce que leur but est de sensibiliser leur lien de communication jusqu'à pouvoir le faire fonctionner comme ils le veulent.

« Quand la pression exercée par leur lien de communication est trop forte, les sorciers l'allègent en se *traquant* eux-mêmes.

– Je crois que je ne comprends toujours pas ce que vous entendez par *traquer,* dis-je. Mais, à un certain niveau, je crois que je sais exactement ce que vous voulez dire.

– Je vais alors essayer de t'aider à clarifier ce que tu sais. L'art du *traqueur* est une procédure, une procédure très simple. L'art du *traqueur* est un comportement particulier qui observe certains principes. Il

s'agit d'un comportement mystérieux, furtif, trompeur, destiné à donner un choc. Et, quand tu te *traques* toi-même, tu te donnes ce choc à toi-même en utilisant ton propre comportement d'une manière implacable et rusée. »

Il m'expliqua que, quand la conscience d'un sorcier s'enlise sous le poids de ses perceptions, ce qui était mon cas, le meilleur et peut-être même le seul remède consistait à se servir de l'idée de la mort pour donner ce choc du *traqueur.*

« L'idée de la mort est donc d'une importance monumentale dans la vie d'un sorcier, poursuivit don Juan. Je t'ai montré des choses innombrables sur la mort pour te convaincre que la connaissance de notre fin prochaine et inévitable est ce qui nous donne la modération. Notre erreur la plus coûteuse, en tant qu'hommes ordinaires, est de nous complaire dans un sentiment d'immortalité. C'est comme si nous estimions que ne pas penser à la mort nous en protège.

– Vous devez convenir, don Juan, que le fait de ne pas penser à la mort nous protège certainement contre l'inquiétude qu'elle suscite.

– Oui, cela sert cet objectif. Mais cet objectif est un objectif indigne pour les hommes ordinaires et un simulacre pour les sorciers. Sans une vision claire de la mort, il n'y a pas d'ordre, pas de modération, pas de beauté. Les sorciers luttent pour acquérir cette perspicacité capitale afin de pouvoir prendre conscience, au niveau le plus profond, que rien, absolument, ne leur garantit que leur vie se poursuivra au-delà de l'instant. Cette prise de conscience donne

aux sorciers le courage d'être patients, mais d'agir, courage d'être consentants sans être stupides. »

Don Juan me fixa. Il sourit et hocha la tête.

« Oui, poursuivit-il. L'idée de la mort est la seule chose qui puisse donner du courage aux sorciers. C'est étrange, n'est-ce pas ? Cela donne aux sorcie le courage d'être rusés sans être vaniteux et, surtou cela leur donne le courage d'être implacables sans être suffisants. »

Il sourit à nouveau et me donna un coup de coud Je lui dis que l'idée de ma mort me terrifiait, que j'y pensais constamment, mais que cela ne me donnai certainement aucun courage ni ne me poussait à m lancer dans l'action. Cela me rendait simplement cynique ou me faisait tomber dans des états d'une mélancolie profonde.

« Ton problème est très simple, me dit-il. Tu es facilement enclin à l'obsession. Je t'ai dit que les so ciers se *traquaient* eux-mêmes pour briser le pouvo de leurs obsessions. Il y a plusieurs façons de se *tr quer* soi-même. Si tu ne veux pas recourir à l'idée d ta mort, aie recours, pour te *traquer* toi-même, aux poèmes que tu m'as lus.

– Pardon ?

– Je t'ai dit que j'aimais les poèmes pour beauco de raisons, me dit-il. Ce que je fais, c'est me *traque* même grâce à eux. J'écoute et, pendant que tu lis, terromps mon dialogue intérieur et laisse mon silen intérieur gagner du terrain. Alors, la combinaison du poème et du silence produit le choc. »

Il m'expliqua que les poètes éprouvent inconsciemment la nostalgie du monde des sorciers. Comme ce ne sont pas des sorciers engagés sur le

chemin de la connaissance, ils n'éprouvent qu'une nostalgie.

« Voyons si tu peux comprendre ce que je dis », me dit-il en ouvrant un recueil de poèmes de José Gorostiza.

je l'ouvris à la page que marquait le signet, et il m'indiqua le poème qu'il aimait.

... ce mourir entêté et incessant,
cette mort vivante,
qui te poignarde, ô mon Dieu,
dans ton travail rigoureux,
dans les roses, dans les pierres,
dans les étoiles indomptables,
et dans la chair qui se consume
comme un feu de joie allumé par une chanson,
un rêve,
une nuance de couleur qui attire l'ail,
... et toi, toi-
tu es peut-être mort depuis une éternité, là-bas,
sans que nous le sachions,
nous qui sommes des résidus, des cendres,
des fragments de toi ;
toi qui es encore présent,
comme une étoile cachée par sa propre lumière,
une lumière vide sans étoile
qui vient à nous,
camouflant
son désastre infini.

« Quand j'entends ces mots, dit don Juan lorsque j'eus fini de lire, j'ai le sentiment que cet homme *voit* l'essence des choses et que je *vois* avec lui. Le contenu du poème m'est indifférent. Je m'intéresse seulement au sentiment, que la nostalgie du poète m'apporte. J'emprunte sa nostalgie et, avec elle, j'e prunte la beauté. Et je m'émerveille du fait qu'il la dispense, comme un véritable guerrier, aux spectateurs, à ceux qui la reçoivent, ne gardant pour lui-même que sa nostalgie. Ce choc de beauté, cette secousse, c'est *traquer,* »

J'étais très ému. L'explication de don Juan avait touché en moi une corde étrange.

« Diriez-vous, don Juan, que la mort est notre seu ennemi réel ? lui demandai-je un moment plus tard.

– Non, répondit-il avec conviction. La mort n'est pas un ennemi, malgré les apparences. La mort n'e pas ce qui nous détruit, même si nous le croyons.

– Qu'est-elle donc, alors, si elle n'est pas ce qui nous détruit ? demandai-je.

– Les sorciers disent que la mort est le seul adver saire noble que nous ayons, répondit-il; La mort est notre seul défi. Nous sommes nés pour relever ce défi, que nous soyons des hommes ordinaires ou d sorciers. Les sorciers le savent ; les hommes ordinaires non.

– Je dirais personnellement, don Juan, que c'est la vie, pas la mort, qui est le défi.

– La vie est le processus à travers lequel la mort nous défie, dit-il. La mort est la force active. La vie e l'arène. Et dans cette arène il n'y a que deux rivaux, quel que soit le moment : soi et la mort.

– Je penserais, don Juan, que nous sommes, nou les êtres humains, ceux qui lançons le défi.

– Pas du tout, répliqua-t-il. Nous sommes passifs.

Réfléchis. Si nous bougeons, c'est seulement parce que nous ressentons la pression de la mort. La mort règle nos actions et nos sentiments et nous pousse implacablement jusqu'au moment où elle nous brise et gagne le combat, ou bien alors nous nous dépassons et nous la vainquons.

« Les sorciers vainquent la mort et la mort reconnaît sa défaite en laissant les sorciers partir librement, sans jamais plus être mis au défi.

– Cela signifie-t-il que les sorciers deviennent immortels ?

– Non, il ne s'agit pas de cela, répondit-il. La mort cesse de les défier, c'est tout.

– Mais que veut dire cela, don Juan ? demandai-je.

– Gela veut dire que la pensée a fait un saut périlleux dans l'inimaginable, dit-il.

– Qu'est-ce qu'un saut périlleux de l'esprit dans l'inimaginable ? demandai-je, en essayant de n'avoir pas l'air de polémiquer. Ce qui est ennuyeux, entre nous deux, c'est que nous ne donnons pas le même sens aux choses.

– Tu ne dis pas la vérité, dit don Juan en m'interrompant. Tu sais ce que je veux dire. Le fait que tu exiges une explication rationnelle pour “un saut périlleux dans l'inimaginable” est un simulacre. Tu sais parfaitement de quoi il s'agit.

– Non, dis-je, je ne le sais pas. »

Puis je me rendis compte que je le savais ou, plutôt, que j'avais l'intuition de ce que cela signifiait. Il existait une partie de moi qui pouvait transcender ma rationalité et comprendre, et expliquer, au-delà du niveau de la métaphore ce qu'était un saut périlleux

de l'esprit dans l'inimaginable. Le problème était que cette partie de moi n'était pas assez forte pou faire surface à volonté.

Je le dis à don Juan, qui rit et me dit que ma conscience ressemblait à un yo-yo. Elle s'élevait p fois très haut, et ma maîtrise de moi-même était intense, alors qu'à d'autres moments elle descend bas et je devenais un crétin rationnel. Mais, la plu du temps, elle planait à un niveau intermédiaire sa intérêt et je n'étais alors ni chair ni poisson.

« Un saut périlleux de la pensée dans l'inimaginable, m'expliqua-t-il d'un air résigné, c'est la des cente de l'esprit ; l'acte par lequel se brisent nos barrières perceptuelles. C'est le moment où la pe ception de l'homme atteint ses limites. Les sorcie pratiquent l'art d'envoyer, coureurs en tête, des éc reurs, pour sonder nos limites perceptuelles. C'es aussi pour cela que j'aime les poèmes. Je les con dère comme des éclaireurs. Mais, comme je te l'a déjà dit, les poètes ne savent pas aussi exacteme que les sorciers ce que ces éclaireurs peuvent ac plir. »

En début de soirée, don Juan me dit que nous c parler de beaucoup de choses et me demanda si j voulais me promener. J'étais dans un état d'esprit singulier. J'avais remarqué, plus tôt, que je ressen certain désintérêt, qui allait et venait. Je crus au dé c'était une fatigue physique qui voilait mes pensée mes pensées étaient parfaitement claires. Alors je convaincu que mon

étrange détachement provenait de mon accession à l'état de conscience accrue.

Nous quittâmes la maison pour faire quelques pas autour de la place de la ville. Je demandai vite à don Juan ce qu'était mon désintérêt avant qu'il ait eu le temps de s'engager dans un autre sujet de conversation. Il m'expliqua qu'il s'agissait d'un déplacement d'énergie. Il me dit que lorsque l'énergie ordinairement utilisée pour maintenir la position fixe du point d'assemblage était libérée, elle se concentrait automatiquement sur le lien de communication. Il m'affirma qu'un sorcier ne disposait d'aucune technique, d'aucune manœuvre pour apprendre d'avance comment déplacer l'énergie d'un point à un autre. En revanche, un déplacement instantané se produisait lorsqu'un certain niveau de compétence était atteint.

Je lui demandai ce qu'était ce niveau de compétence. Il me répondit que c'était une compréhension pure. Pour parvenir à ce déplacement instantané, il fallait une communication claire avec *l'intention,* et pour avoir cette communication claire il fallait seulement en avoir *l'intention* par le truchement d'une compréhension pure.

Je voulus naturellement qu'il m'explique la compréhension pure. Il rit et s'assit sur un banc.

« Je vais te dire quelque chose de fondamental sur les sorciers et leurs actes de sorcellerie, poursuivit-il. Quelque chose sur le saut périlleux de leur pensée dans l'inimaginable. »

Il me dit que certains sorciers étaient des conteurs. Le fait de raconter des histoires ne représentait: pas seulement pour eux l'éclaireur qui sondait leurs

limites perceptuelles, mais le chemin vers la perfec tion, vers le pouvoir, vers l'esprit. Il resta silencieux un moment, cherchant visiblement un exemple ade quat. Puis il me rappela que les indiens Yaqui avai retenu une certaine quantité d'événements historiques qu'ils appelaient les « dates mémorables ». savais que ces dates mémorables étaient des réci oraux de leur histoire, en tant que nation, quand ils se battirent contre les envahisseurs de leur patrie Espagnols d'abord, les Mexicains ensuite. Don Ju qui était lui-même un Yaqui, m'affirma catégorique ment que ces dates mémorables étaient des récits leur défaite et de leur désintégration.

« Alors, que penserais-tu, me demanda-t-il, puis tu es un homme cultivé, d'un conteur sorcier qui prendrait une histoire figurant parmi les dates mémorables – disons, par exemple, l'histoire de Calixto Muni – et en modifierait la fin, de sorte qu'au lieu de décrire la manière dont Calixto Muni fut traîné et écartelé par les bourreaux espagnols, qui fut le cas, il raconte l'histoire d'un Calixto Muni en tant que rebelle victorieux qui réussit à libérer s peuple ? »

Je connaissais l'histoire de Calixto Muni. C'était Indien yaqui qui, selon les dates mémorables, ava servi plusieurs années sur un navire boucanier da la mer Caraïbe pour apprendre la stratégie de la guerre. Il revint ensuite dans sa ville natale de Sonora, réussit à déclencher un soulèvement cont les Espagnols et ne déclara de guerre d'indépendance que pour être trahi, capturé et exécuté.

Don Juan me demanda de commenter cela. Je dis que je supposais que le fait de modifier le récit

véridique de la manière dont il venait de parler était une invention psychologique, une sorte de vœu pieux de la part du conteur sorcier. Peut-être s'agissait-il d'un moyen personnel et particulier de réduire la frustration. J'ajoutai que je qualifierais un tel conteur sorcier de patriote, parce qu'il ne pouvait pas accepter l'amertume de la défaite.

Don Juan se mit à rire jusqu'à l'étouffement.

« Mais il ne s'agit pas d'un seul conteur sorcier, me dit-il. Ils sont tous pareils.

– Alors il s'agit d'une invention socialement sanctionnée et destinée à exprimer les vœux pieux d'une société tout entière, répliquai-je. Un moyen socialement accepté pour soulager collectivement la tension psychologique.

– Tes arguments portent la marque du beau parleur, ils sont convaincants et raisonnables. Mais comme ta vie spirituelle est morte, tu ne peux pas voir la faille dont souffrent tes arguments. »

Il me regarda comme s'il voulait que je comprenne ce qu'il disait. Je n'avais pas de commentaire à faire, et tout ce que j'aurais pu dire aurait semblé marqué par la mauvaise humeur.

« Le conteur sorcier qui change la fin d'un récit “véridique”, dit-il, le fait sous la conduite et sous les auspices de l'esprit. Comme il peut manipuler son lien insaisissable avec *l'intention,* il peut vraiment changer les choses. Le conteur sorcier signale qu'il en a eu *l'intention* en enlevant son chapeau, en le posant par terre et en le tournant de trois cent soixante degrés dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Sous les auspices de l'esprit, cet acte

seul le plonge dans l'esprit lui-même. Il a laissé sa pensée faire un saut périlleux dans l'inimaginable.

Don Juan leva un bras et m'indiqua un instant le ciel, au-dessus de l'horizon.

« Parce que sa compréhension pure est un écla reur qui sonde cette immensité là-bas, poursuivit d Juan, le conteur sorcier sait avec certitude que, quelque part, d'une manière ou de l'autre, dans ce infinité, à ce moment précis, l'esprit est descendu. Calixto Muni est un vainqueur. Il a libéré son peupl Son but a transcendé sa propre personne. »

Quelques jours plus tard, nous partîmes, don Ju moi, pour la montagne. Parvenus à mi-pente, nous assîmes, pour nous reposer. Avant notre départ, d Juan avait décidé de trouver un cadre adéquat afin m'y expliquer certains aspects complexes de la ma de la conscience. Sa préférence allait, d'habitude, chaîne de montagnes qui se trouvait à l'ouest, et q la plus proche. Mais, cette fois-ci, il choisit de se re sur les sommets de l'est. Ceux-ci étaient beaucoup hauts et plus éloignés. Ils me paraissaient plus menaçants, plus obscurs et plus massifs. Mais je n savais pas si cette impression était vraiment la mie si je m'étais imprégné, d'une façon ou de l'autre, d que don Juan pensait de ces montagnes.

J'ouvris mon sac à dos. Les femmes voyantes d de don Juan me l'avaient préparé et je découvris

qu'elles y avaient mis du fromage. Cela m'irrita un moment parce que, si j'aimais le fromage, il ne m'aimait pas. J'étais cependant incapable d'y résister quand il y en avait devant moi.

Don Juan y avait vu une véritable faiblesse et s'était moqué de moi. Cela me gêna, au début, mais je me rendis compte que, quand il n'y avait pas de fromage à ma portée, je n'en ressentais pas le besoin. L'ennui, c'était que les farceurs du clan de don Juan fourraient constamment dans mon sac un gros morceau de fromage que, bien sûr, je finissais toujours par manger.

« Mange-le en une seule fois, me conseilla don Juan avec un regard malicieux. Gomme cela, tu n'auras plus à t'en préoccuper. »

Peut-être influencé par sa suggestion, j'éprouvai une envie très intense de dévorer le morceau tout entier. Don Juan rit tellement que je le soupçonnai d'avoir, encore une fois, conspiré avec son clan pour me faire marcher.

Sur un ton plus sérieux, il suggéra que nous passions la nuit sur place et que nous nous donnions un ou deux jours pour atteindre les sommets qui étaient le but de notre équipée.

Don Juan me demanda, comme en passant, si j'avais réussi à me souvenir de quoi que ce soit au sujet des quatre dispositions de l'art du *traqueur.* J'avouai que j'avais essayé de le faire mais que ma mémoire m'avait trahi.

« Tu ne te souviens pas que je t'ai enseigné la nature de l'implacabilité ? me demanda-t-il. L'implacabilité, le contraire de l'apitoiement sur soi-même ? »

Je ne m'en souvenais pas. Don Juan sembla réfl chir à la question qu'il poserait ensuite. Puis il aban donna. Les commissures de ses lèvres s'affaissèr dans une mimique de fausse impuissance. Il haus les épaules et marcha rapidement vers un terrain p qui se trouvait au sommet d'une colline toute proche.

<< Tous les sorciers sont implacables, dit-il, pend que nous étions en train de nous asseoir sur le sol Mais tu sais cela. Nous avons longuement parlé de concept. »

Après un long silence, il me dit que nous allions continuer à parler des noyaux abstraits des histoire de sorcellerie, mais qu'il avait l'intention d'en dire d moins en moins, lui-même, sur ce sujet, parce que moment était venu où ce serait à moi de les décou et de faire en sorte qu'ils révèlent leur sens.

« Comme je te l'ai déjà dit, poursuivit-il, le quatrième noyau abstrait des histoires de sorcellerie s pelle la descente de l'esprit ou le fait d'être mû par *l'intention.* L'histoire dit que, pour que les mystères de la sorcellerie se dévoilent à l'homme dont nous avons parlé, il a été nécessaire que l'esprit descen sur cet homme. L'esprit choisit un moment où l'homme était égaré, inattentif, et, sans faire preuv de la moindre pitié, il laissa sa seule présence dép cer le point d'assemblage de cet homme vers une position précise. Cet emplacement fut depuis lors qualifié par les sorciers de lieu sans pitié. L'implac bilité devint, ainsi, le premier principe de la sorcellerie.

« Le premier principe ne doit pas être confondu avec le premier effet de l'apprentissage de la sorc

rie, qui est la permutation entre la conscience normale et la conscience accrue.

– Je ne comprends pas ce que vous essayez de me dire, lui dis-je, me plaignant.

– Ce que je veux dire, c'est que, selon toute apparence, la première chose qui arrive à un apprenti sorcier est le déplacement de son point d'assemblage. Il est donc tout naturel que l'apprenti suppose qu'il s'agit là du premier principe de la sorcellerie. Mais ce n'est pas le cas. C'est l'implacabilité qui est le premier principe de la sorcellerie. Cependant, nous en avons déjà parlé. Maintenant j'essaie seulement de t'aider à te souvenir; »

J'aurais pu dire sincèrement que je ne savais absolument pas à quoi il faisait allusion, mais j'éprouvai également l'étrange sensation que je le savais.

« Remémore-toi la première fois que je t'ai enseigné l'implacabilité, me dit-il. Le fait de se remémorer est lié au déplacement du point d'assemblage. »

Il attendit un moment de voir si je me conformais à sa suggestion. Gomme il était évident qu'il n'en . était rien, il poursuivit son explication. Il me dit que, si mystérieuse que fût l'accession à la conscience accrue, tout ce dont on avait besoin pour y parvenir était la présence de l'esprit.

Je lui fis remarquer que ce qu'il disait ce jour-là était extrêmement obscur ou bien que j'étais complètement bouché, parce que je ne parvenais pas du tout à suivre sa ligne de pensée. Il répliqua fermement que ma confusion était sans importance et insista sur le fait que la seule chose vraiment importante était de comprendre que le seul contact avec l'esprit pouvait

entraîner n'importe quel déplacement du point d'
semblage.

« Je t'ai dit que le nagual est le conduit de l'esp
poursuivit-il. Gomme il passe sa vie à redéfinir im
cablement son lien de communication avec *l'inte
tion,* et comme il dispose de plus d'énergie que
l'homme ordinaire, il peut permettre à l'esprit de
s'exprimer à travers lui. Ainsi, la première expéri
que fait l'apprenti sorcier est une permutation de
niveau de conscience, une permutation uniquem
due à la présence du nagual. Et ce que je veux q
saches, c'est qu'il n'existe en fait aucune procédu
pour le déplacement du point d'assemblage. L'es
touche l'apprenti et son point d'assemblage se
déplace. C'est aussi simple que cela. »

Je lui dis que ses affirmations me perturbaient
parce qu'elles contredisaient tout ce que j'avais p
blement appris à accepter à travers mon expérie
personnelle : à savoir que l'accession à la consci
accrue était réalisable grâce à une manœuvre pe
tionnée, bien qu'inexplicable, accomplie par don
Juan et grâce à laquelle il manipulait ma percept
Tout au long de notre association, il m'avait fait a
der sans cesse à la conscience accrue en me fra
dans le dos. Je soulignai cette contradiction.

Il me répondit que le fait de me frapper dans le
dos relevait plus d'un truc destiné à capter mon
attention et dissiper mes doutes que d'une
manœuvre sérieuse pour manipuler ma percepti
Il parlait d'un simple truc, conformément à sa per
sonnalité modérée. Il me dit, sans plaisanter vrai
ment, que j'avais de la chance qu'il fût un homme
simple, qui n'était pas enclin à des comportemen

bizarres. Autrement, au lieu de simples trucs, j'aurais eu à subir des rituels bizarres avant qu'il ne réussisse à dissiper tous mes doutes, pour permettre à l'esprit de déplacer mon point d'assemblage.

« Pour que la magie puisse s'emparer de nous, il faut chasser le doute de notre esprit. Une fois que les doutes ont disparu, tout devient possible. »

Il me rappela un événement dont j'avais été témoin quelques mois plus tôt à Mexico, et que j'avais trouvé incompréhensible avant qu'il me l'eût expliqué, en recourant au paradigme des sorciers.

Nous avions en effet assisté à une opération chirurgicale exécutée par une guérisseuse célèbre qui était médium. Le malade était un de mes amis. La guérisseuse était une femme qui entra en transe, d'une manière très spectaculaire, pour l'opérer.

Je pus la voir se servir d'un couteau de cuisine pour lui inciser l'abdomen, au niveau du nombril, extraire son foie malade, le laver dans un seau d'alcool, le remettre en place et refermer l'ouverture, qui ne saignait pas, par la simple pression de ses mains.

Il y avait un certain nombre de personnes, dans la pénombre de la pièce, qui assistaient à l'opération. Certaines semblaient faire partie, comme moi, des observateurs qui s'intéressaient au phénomène. Les autres paraissaient être les aides de la guérisseuse.

Après l'opération, je parlai, rapidement, à trois des observateurs. Ils étaient tous d'accord pour dire qu'ils avaient vu la même chose que moi. Lorsque je parlai à mon ami, le malade, il me raconta qu'il avait éprouvé, pendant l'opération, une douleur faible et constante au ventre, et une sensation de brûlu côté droit.

J'avais rapporté tout cela à don Juan et j'ava même hasardé une explication cynique. Je lui dit que, selon moi, la pénombre de la pièce se parfaitement à toutes sortes de tours de passe passe, qui avaient pu susciter l'illusion de l'ext des organes internes et de leur bain d'alcool. émotionnel engendré par la transe spectacula que je considérais, elle aussi, comme un truc contribué à créer une atmosphère de foi quasi gieuse.

Don Juan me fit tout de suite remarquer qu'i s'agissait là d'une opinion cynique, et non d'un explication cynique, car elle n'expliquait pas le que mon ami avait vraiment guéri. Il me propo ensuite une autre interprétation, fondée sur la connaissance des sorciers. Il m'expliqua que nement reposait sur le fait crucial que la guéris était capable de déplacer les points d'assembl nombre exact de personnes qui formaient son La seule supercherie – si l'on pouvait parler de supercherie –, dans ce cas, tenait à ce que le nombre des personnes présentes dans la pièc devait pas excéder le nombre de personnes q était capable de manipuler.

Sa transe spectaculaire et le cabotinage qui compagnait étaient, selon lui, soit des trucs bi au point que la guérisseuse utilisait pour capte l'attention des personnes présentes, soit des manœuvres inconscientes dictées par l'esprit même. Quoi qu'il en soit, il s'agissait des moy plus appropriés pour permettre à la guérisseus susciter

l'unité de la pensée qui chasse le doute de l'esprit des personnes présentes et les fait pénétrer dans la conscience accrue.

Quand elle a incisé le corps avec un couteau de cuisine et extrait les organes, ce n'était pas, insista don Juan, un tour de passe-passe. C'étaient des évé-nements sérieux qui, parce qu'ils se produisaient dans le contexte de la conscience accrue, étaient hors du domaine du jugement ordinaire.

Je demandai à don Juan comment la guérisseuse pouvait faire pour déplacer le point d'assemblage de ces personnes sans les toucher. Il me répondit que

le pouvoir de la guérisseuse, qui était soit un don, soit un talent extraordinaire, était de servir de conduit à l'esprit. C'était l'esprit, me dit-il, et non la guérisseuse, qui avait déplacé ces points d'assemblage.

« Je t'ai expliqué alors, bien que tu n'y aies rien compris, poursuivit don Juan, que l'art et le pouvoir de cette guérisseuse consistaient à chasser les doutes de l'esprit des personnes présentes. Ce faisant, elle pouvait permettre à l'esprit de déplacer leur point d'assemblage. Une fois ces points déplacés, tout devenait possible. Elles avaient pénétré dans le domaine où les miracles sont monnaie courante. »

Il affirma catégoriquement que la guérisseuse était sûrement une sorcière également, et que si je faisais un effort pour me souvenir de l'opération, je me souviendrais qu'elle avait été implacable avec les gens qui l'entouraient, et en particulier avec le patient.

Je lui répétai ce dont je pouvais me souvenir à propos de cette séance. Le timbre et le ton de la voix

sourde et féminine de la guérisseuse se transforma spectaculairement, quand elle entra en transe, en une voix masculine profonde et âpre. Cette voix annonça que l'esprit d'un guerrier de l'Antiquité précolombienne avait pris possession du corps de la guérisseuse. Après cette annonce, l'attitude de la guérisseuse changea du tout au tout. Elle était possédée. Elle était visiblement tout à fait sûre d'elle-même, et elle commença à opérer avec une certitude et une fermeté totales.

« Je préfère: le mot “implacabilité” à “certitude” et “fermeté” », dit don Juan.

Puis il me dit que cette guérisseuse devait être implacable pour créer le cadre favorable à l'intervention de l'esprit.

Il m'affirma que des événements qui étaient difficiles à expliquer, comme cette opération, étaient en réalité très simples. C'était l'insistance que nous mettions à penser qui les rendait difficiles. Si nous ne pensions pas, tout serait à sa place.

« Ce que vous dites est vraiment absurde, don Juan », dis-je, et j'en étais convaincu.

Je lui rappelai qu'il exigeait de tous ses apprentis qu'ils aient une pensée sérieuse, et qu'il critiquait même son propre maître pour n'avoir pas été un bon penseur.

« Bien sûr, j'insiste pour que tout le monde, autour de moi, pense clairement, me dit-il. Et j'explique à qui veut l'entendre que la seule façon de penser clairement est de ne pas penser du tout. J'étais sûr que tu comprenais cette contradiction des sorciers. »

Je protestai à voix haute contre l'obscurité de ses affirmations. Il rit et se moqua de ce que je me sente

obligé de me défendre. Puis il m'expliqua à nouveau qu'il y avait, pour un sorcier, deux types de pensée. L'un était la pensée ordinaire de tous les jours, qui était déterminée par la position normale de son point d'assemblage. Il s'agissait d'une pensée confuse qui ne répondait pas vraiment à ses besoins et remplissait son esprit d'une grande obscurité. L'autre pensée était la pensée précise. Elle était fonctionnelle, économique, et laissait très peu de choses inexpliquées. Don Juan me dit que, pour que ce type de pensée l'emporte, le point d'assemblage devait se déplacer. Il fallait au moins que la pensée de tous les jours s'interrompe pour permettre ce déplacement. Telle était la contradiction apparente qui, en réalité, n'était assurément pas une contradiction.

« Je veux que tu te souviennes de quelque chose que tu as fait dans la passé, dit-il. Je veux que tu te souviennes d'un mouvement particulier de ton point d'assemblage. Et, pour cela, tu dois cesser de penser comme tu le fais normalement. Alors, le type de pensée que j'appelle la pensée claire prendra le relais et t'amènera à te remémorer.

– Mais comment s'arrêter de penser ? lui demandai-je, tout en sachant quelle serait sa réponse.

– En ayant *l'intention* que ton point d'assemblage se déplace, dit-il. *L'intention* est appelée par un signe des yeux. »

Je dis à don Juan que mon esprit oscillait entre des moments de lucidité formidable, où tout semblait clair comme de l'eau de roche, et des défaillances qui me faisaient tomber dans un état de profonde fatigue mentale au cours desquelles je ne pouvais pas comprendre ce qu'il me disait. Il essaya de me mettre

à l'aise, en m'expliquant que mon instabilité était due à une légère fluctuation de mon point d'assem blage qui ne s'était pas fixé sur la nouvelle position qu'il avait atteinte quelques années auparavant Ce fluctuation était la conséquence de sentiments d'a toiement sur moi-même qui persistaient.

« Quelle est cette nouvelle position, don Juan ? demandai-je.

– Il y a des années – et c'est cela que je veux qu tu te remémores –, ton point d'assemblage a attein le lieu sans pitié, me répondit-il.

– Je vous demande pardon ? répliquai-je.

– Le lieu sans pitié est l'emplacement de l'implacabilité, me dit-il. Mais tu sais tout cela. Cependant pour l'instant, en attendant que tu t'en souviennes, disons que l'implacabilité, qui est une position spéc fique du point d'assemblage, se manifeste dans le regard des sorciers. Cela ressemble à une pellicule qui fait miroiter les yeux; Les yeux des sorciers son brillants. Plus ils brillent, plus le sorcier est implacable. En ce moment, tes yeux sont ternes. »

Il m'expliqua que lorsque le point d'assemblage s déplaçait jusqu'au lieu sans pitié, les yeux se mettaient à briller. Plus le point d'assemblage était fermement attaché à sa nouvelle position, plus les y brillaient.

« Essaie de te rappeler ce que tu sais déjà de ce m'exhorta-t-il.

Il se tut pendant un moment, puis parla sans me regarder.

« La remémoration n'est pas la même chose que souvenir, poursuivit-il. Le souvenir dépend du type pensée au jour le jour, alors que la remémoration

est dictée par le mouvement du point d'assemblage. La récapitulation de leur vie, que pratiquent les sorciers, est la clé qui permet de déplacer leur point d'assemblage. Les sorciers commencent leur récapitulation en pensant et en se souvenant des actes les plus importants de leur vie. Après y avoir seulement pensé, ils passent au stade où ils se trouvent réellement à l'emplacement de l'événement. Quand ils y réussissent – être à l'emplacement de l'événement –, c'est qu'ils ont déplacé avec succès leur point d'assemblage vers l'endroit précis où celui-ci se trouvait lorsque l'événement s'est produit. Le fait de se rappeler un événement dans sa totalité grâce à un déplacement du point d'assemblage s'appelle la remémoration des sorciers. »

Il me fixa un instant, comme s'il voulait s'assurer que je l'écoutais.

« Nos points d'assemblage se déplacent constamment, dit-il. Il s'agit de déplacements imperceptibles. Les sorciers croient que pour pousser leur point d'assemblage à se déplacer en direction d'endroits précis, il nous faut engager *l'intention.* Comme il n'y a aucun moyen de savoir ce qu'est *l'intention,* les sorciers la font appeler par leurs yeux.

– Tout ceci est vraiment incompréhensible pour moi », dis-je.

Don Juan joignit ses mains sur sa nuque et s'étendit par terre. Je fis de même. Nous restâmes longtemps silencieux. Le vent faisait courir les nuages à toute allure. Leur mouvement faillit me donner le vertige. Et le vertige se transforma soudain en un sentiment familier d'angoisse.

Chaque fois que je me trouvais avec don Juan, j'éprouvais, surtout dans les moments de repos et de silence, une sensation accablante de désespoir – une nostalgie de quelque chose que je ne pouvais pas décrire. Quand j'étais seul, ou avec d'autres personnes, je ne souffrais jamais de ce genre de sentiments. Don Juan m'expliqua que ce que je ressentais et que j'interprétais comme de la nostalgie était en réalité le brusque déplacement de mon point d'assemblage.

Quand don Juan commença à parler, tout d'un coup le son de sa voix me secoua et je me redressai.

« Tu dois te remémorer là première fois où tes yeux ont brillé, me dit-il, parce que c'était la première fois que ton point d'assemblage atteignait le lieu sans pitié. L'implacabilité t'a alors possédé. L'implacabilité fait briller les yeux des sorciers et cet éclat appelle *l'intention.* Chaque endroit où leur point d'assemblage aboutit est indiqué par un éclat spécifique de leurs yeux. Comme les yeux ont leur mémoire propre, ils peuvent susciter la remémoration de n'importe quel endroit en invoquant l'éclat spécifique associé à cet endroit. »

Il m'expliqua que si les sorciers mettent tant d'accent sur l'éclat de leurs yeux et sur leur regard, c'est parce que les yeux sont directement liés à *l'intention.* Si contradictoire que cela puisse paraître, les yeux ne sont en vérité que superficiellement liés au monde de la vie quotidienne. Leur lien le plus profond est celui qui les relie à l'abstrait. Je ne parvenais pas à concevoir comment mes yeux pouvaient receler ce genre d'information, et je le lui dis nettement. Don Juan

me répondit que les possibilités de l'homme sont si vastes et si mystérieuses que les sorciers, au lieu d'y penser, avaient choisi de les explorer, sans espérer jamais les comprendre.

Je lui demandai si les yeux d'un homme ordinaire étaient également affectés par *l'intention,*

« Bien sûr ! s'exclama-t-il. Tu sais tout cela, mais tu le sais tellement profondément qu'il s'agit de connaissance silencieuse. Tu n'as pas suffisamment d'énergie pour l'expliquer, même pas pour te l'expliquer à toi-même.

« L'homme ordinaire sait la même chose en ce qui concerne ses yeux, mais il possède encore moins d'énergie que toi. Les seuls avantages que les sorciers peuvent avoir sur les hommes ordinaires, c'est qu'ils ont accumulé leur énergie, ce qui signifie qu'ils ont un lien de communication plus précis, plus clair, avec *l'intention.* Cela signifie aussi, naturellement, qu'ils peuvent à volonté accéder à la remémoration en utilisant l'éclat de leurs yeux pour déplacer leur point d'assemblage. »

Don Juan se tut et me regarda fixement. Je sentais clairement que ses yeux guidaient, poussaient et tiraient quelque chose d'indéfini en moi. Je ne pouvais pas me détacher de son regard. Sa concentration était si intense qu'elle engendrait, en fait, une sensation physique chez moi : j'avais l'impression d'être, à l'intérieur, comme un fourneau. Et, très brusquement, je me mis à regarder vers l'intérieur. Il s'agissait d'une sensation qui ressemblait beaucoup à celle d'une rêverie distraite, mais elle était accompagnée de la sensation étrange d'une conscience intense de

moi-même et d'une absence de pensée. Suprêmement conscient, je regardai, vers l'intérieur, le néant.

Je fis un effort gigantesque pour m'en extraire et me levai.

« Que m'avez-vous fait, don Juan ?

– Tu es parfois tout à fait insupportable, me dit-il. Ton gaspillage est exaspérant. Ton point d'assemblage se trouvait juste à l'emplacement le plus avantageux pour que tu te remémores tout ce que tu voulais, et qu'as-tu fait ? Tu as tout laissé tomber pour me demander ce que je t'avais fait. »

Il se tut pendant un moment, puis sourit quand je me rassis.

« Mais c'est ton plus grand atout que d'être agaçant, ajouta-t-il. Alors pourquoi me plaindre ? »

Nous éclatâmes tous deux d'un rire sonore. Il s'agissait d'une plaisanterie à nous.

Plusieurs années auparavant, j'avais été à la fois très ému et très confus devant le dévouement fantastique que don Juan mettait à m'aider. Je n'arrivais pas à m'imaginer

la raison d'une telle gentillesse. Il était évident qu'il n'avait en rien besoin de moi dans sa vie. Il n'investissait manifestement pas en moi. Mais j'avais appris, à travers les douloureuses expériences de la vie, que rien n'était gratuit ; et le fait d'être incapable de prévoir la nature de la récompense de don Juan me mettait terriblement mal à l'aise.

Un jour, je demandai à don Juan de but en blanc, sur un ton très cynique, quel était le bénéfice qu'il retirait de notre association. Je lui dis que je n'avais pas pu le deviner.

« Rien que tu pourrais comprendre », répondit-il.

Sa réponse m'ennuya. Je lui dis, avec hostilité, que je n'étais pas stupide et qu'il pouvait au moins essayer de me l'expliquer.

« Eh bien, disons que bien que tu puisses comprendre de quoi il s'agit, tu ne vas certainement pas aimer cela, me dit-il avec le genre de sourire qu'il avait toujours lorsqu'il me faisait marcher. Tu vois, je veux vraiment t'épargner. »

Je ne voulais pas lâcher, et j'insistai pour qu'il me dise ce qu'il entendait par là.

« Es-tu sûr de vouloir entendre la vérité ? » me demanda-t-il, sachant que je ne dirais jamais non, même si ma vie en dépendait.

« Bien sûr, je veux entendre ce à quoi vous faites allusion devant moi, quel qu'en soit le contenu », lui dis-je sur un ton glacial.

Il se mit à rire, comme s'il s'agissait d'une grosse blague ; plus il riait, plus mon agacement croissait.

« Je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle, lui dis-je.

– Parfois, il ne faut pas toucher à la vérité profonde, dit-il. La vérité profonde, dans ce cas, ressemble à un bloc qui est le soubassement de tout un tas de choses, à une pierre angulaire. Si nous regardons de près le bloc de base, nous n'aimerons peut-être pas ce que nous verrons. Je préfère éviter cela. »

Il rit à nouveau, Ses yeux, qui brillaient de malice, semblaient m'inviter à aller plus loin sur ce sujet. Et j'insistai encore sur le fait que je devais savoir ce dont il parlait. J'essayai d'avoir l'air calme, mais persévérant.

« Eh bien, si c'est cela que tu veux, me dit-il de l'air de quelqu'un qui a été accablé par la requête. J'aime-

rais d'abord te dire que tout ce que je fais pour toi est gratuit. Tu n'as pas à le payer. Comme tu sais, j' été impeccable avec toi. Et tu sais aussi que mon impeccabilité avec toi n'est pas un investissement. J ne te forme pas pour prendre soin de moi quand je serai trop affaibli pour m'occuper de moi-même. Mais je puise dans notre association quelque chose qui a une valeur inestimable, une sorte de récompense pour mon comportement impeccable avec ce bloc de base dont j'ai parlé. Et ce que je puise est cette chose même que peut-être tu ne comprendras ou n'aimeras pas. »

Il s'arrêta et me regarda avec, dans les yeux, une lueur diabolique.

« Dites-le-moi, don Juan ! m'exclamai-je, irrité pa sa lenteur tactique.

– Je veux que tu te souviennes que je parle parce que tu as insisté », dit-il, toujours en souriant.

Il fit encore une pause. À ce moment-là, j'enrageais.

« Si tu me juges d'après mon comportement avec toi, dit-il, tu devras admettre que j'ai été un parangon de patience et de cohérence. Mais ce que tu ignores c'est que pour y réussir, j'ai dû lutter pour l'impeccabilité comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Po passer du temps avec toi, j'ai dû me transformer tou les jours, en me maîtrisant, au prix d'un effort terrible. »

Don Juan avait raison. Ce qu'il me dit ne me plut pas. J'essayai de ne pas perdre la face et répliquai s castiquement.

« Je ne suis pas aussi mauvais que cela », don J dis-je.

Ma voix me parut étrangement forcée.
« Oh si, tu es aussi mauvais que cela, dit-il, et son expression était sérieuse. Tu es mesquin, gaspilleur, buté, coléreux, vaniteux. Tu es morose, lourd, ingrat. Tu as une capacité inépuisable de rechercher ton propre confort. Et, pis encore, tu as une haute idée de toi-même, sans rien pour la justifier.

« Je peux vraiment dire que ta seule présence me donne envie de vomir. »

Je voulus me fâcher. Je voulus protester, me plaindre, lui dire qu'il n'avait aucun droit de me parler ainsi, mais je n'arrivai pas à prononcer un seul mot. J'étais accablé, je me sentais glacé.

L'expression que j'eus en entendant la vérité vraie devait valoir son pesant d'or, car don Juan éclata de rire au point que je crus qu'il allait s'étrangler.

« Je t'ai dit que tu n'allais ni aimer ni comprendre cela, me dit-il. Les raisons des guerriers sont très simples, mais leur finesse est extrême. C'est une occasion très rare pour un guerrier que d'avoir une véritable chance d'être impeccable en dépit de ses sentiments profonds. Tu m'as donné cette occasion unique. L'acte par lequel je donne librement et impeccablement me rajeunit et renouvelle mon émerveillement. Ce que je puise dans notre association est en effet pour moi d'une valeur inestimable.

Je suis ton débiteur. »

Ses yeux brillaient, mais sans malice, tandis qu'il me regardait.

Don Juan commença à m'expliquer ce qu'il avait fait.

« Je suis le nagual, j'ai déplacé ton point d'assemblage par l'éclat de mes yeux, me dit-il sur un ton prosaïque. Les yeux du nagual peuvent accomplir cela. Ce n'est pas difficile. Après tout, les yeux de tous les êtres humains peuvent déplacer le point d'assemblage d'une personne, surtout s'ils sont concentrés sur *l'intention.* Mais, en général, les gens ont les yeux fixés sur le monde, ils cherchent à se nourrir..., à s'abriter. »

Il me poussa du coude.

« Ils cherchent l'amour », ajouta-t-il, et il éclata d'un rire sonore.

Don Juan me taquinait toujours sur le thème de « la recherche d'amour ». Il n'avait jamais oublié une réponse naïve que je lui avait faite une fois, quand il m'avait demandé ce que je recherchais activement dans la vie. Il m'avait poussé à avouer que je n'avais pas d'objectif clair, et il rugit de rire lorsque je lui dis que je cherchais l'amour.

« Un bon chasseur hypnotise sa proie par ses yeux,

poursuivit-il. Il se sert de son regard pour déplacer le point d'assemblage de sa proie et, pourtant, ses yeux sont tournés vers le monde, à la recherche de nourriture. »
Je lui demandai si les sorciers pouvaient hypnotiser les gens par leur regard. Il gloussa et me dit que ce que je voulais vraiment savoir, c'était si je pouvais hypnotiser des femmes par mon regard, bien que j'eusse les yeux fixés sur le monde, à la recherche de l'amour. Il ajouta, sérieusement, que la soupape de sécurité des sorciers résidait dans le fait que, lorsque leurs yeux étaient réellement fixés sur *l'intention,* ils n'avaient plus envie d'hypnotiser qui que ce fût.

« Mais, poursuivit-il, afin que les sorciers puissent utiliser l'éclat de leurs yeux pour déplacer leur propre point d'assemblage ou celui des autres, ils doivent être implacables. C'est-à-dire que ;la position précise du point d'assemblage qu'est le lieu sans pitié doit leur être familière. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne les naguals. »

Il me dit que chaque nagual créait une forme d'implacabilité qui lui appartenait en propre. Il prit comme exemple mon cas et me dit qu'en raison de ma conformation instable, j'apparaissais aux voyants comme une sphère lumineuse non pas composée de quatre boules condensées en une – ce qui est la structure habituelle d'un nagual –, mais seulement de trois boules condensées. Cette conformation faisait que je cachais automatiquement mon implacabilité derrière un masque d'indulgence et de mollesse.

« Les naguals sont très trompeurs, poursuivit don Juan. Ils donnent toujours l'impression de ce qu'ils ne sont pas, et ils le font, si bien que tout le monde, même ceux qui les connaissent le mieux, croient à leur mascarade.

– Je ne comprends vraiment pas comment vous pouvez dire que je me livre à une mascarade, don Juan, protestai-je.

– Tu te fais passer pour un homme indulgent, détendu, me dit-il. Tu donnes l'impression que tu es généreux, que tu es très compatissant. Et tout le monde est convainc de ta sincérité. Les gens peuvent même jurer que c'est ainsi que tu es.

– Mais c'est ainsi que je *suis* ! »

Don Juan se plia en deux de rire.

La conversation avait pris un tour qui ne me plai-

sait pas. Je voulais mettre les choses au clair. Je lui d avec véhémence que j'étais sincère dans tout ce que je faisais, et le mis au défi de me donner un exemple du contraire. Il me dit que je ne pouvais pas m'empêcher de traiter les gens avec une générosité gratuite, leur donnant ainsi le sentiment fallacieux que j'étais ouvert et à l'aise. Je répliquai qu'être ouvert faisait partie de ma nature. Il rit et rétorqua en me demandant comment il se faisait, s'il en était ainsi, que j'exigeais toujours, sans l'exprimer, que les gens avec lesquels j'avais affaire soient conscients que :je les trompais. La preuve en était que lorsqu'ils n'étaient pas conscients de mon stratagème et qu'ils prenaient ma pseudo-mollesse pour argent comptant, je retournais contre eux cette même implacabilité froide que j'essayais de masquer.

Ses commentaires me désespéraient parce que je ne pouvais pas en débattre. Je restai silencieux. Je ne voulais pas montrer que j'étais blessé. Je me demandais quoi faire lorsqu'il se leva et commença à s'éloigner. Je l'arrêtai en le retenant par la manche. C'était un geste involontaire de ma part qui me surprit et le fit rire. Il se rassit, avec une expression de surprise.
« Je ne voulais pas être impoli, dis-je, mais je dois en savoir plus sur ce sujet. Il m'attriste.
– Déplace ton point d'assemblage, m'exhorta-t-il. Nous avons déjà parlé de l'implacabilité. Remémore-toi cela ! »
Il me regarda avec un espoir sincère, alors qu'il devait avoir vu que je ne pouvais rien me remémorer, car il continua à parler des modèles d'implacabilité des naguals. Il me dit que sa propre méthode consistait à soumettre les gens à une pluie de contraintes et

de démentis, cachée derrière une fausse compréhension et une fausse apparence de raison.

« Et toutes les explications que vous me donnez ? demandai-je. Ne viennent-elles pas d'une vraie raison et d'un véritable désir de m'aider à comprendre ?

– Non, répondit-il. Elles proviennent de mon implacabilité. »

Je lui dis avec passion que mon propre désir de comprendre était sincère. Il me donna une tape sur l'épaule et m'expliqua que mon désir de comprendre était sincère, mais pas ma générosité. Il me dit que les naguals masquaient automatiquement leur implacabilité, même contre leur gré.

En écoutant son explication, j'éprouvai, au fond de moi, la sensation particulière que nous avions, à un moment donné, largement traité du concept de l'implacabilité.

« Je ne suis pas un homme rationnel, poursuivit-il, en me regardant dans les yeux. Je semble seulement l'être, parce que mon masque est très efficace. Ce que tu perçois comme étant raisonnable est mon absence de pitié, parce que c'est cela l'implacabilité: une absence totale de pitié.

« Dans ton cas, comme tu camoufles ton absence de pitié par de la générosité, tu sembles détendu, ouvert. Mais, en réalité, tu es aussi généreux que je suis raisonnable. Nous sommes des imposteurs tous les deux. Nous avons perfectionné l'art de masquer le fait que nous n'éprouvons aucune pitié. »

Il me dit que l'absence totale de pitié de son *benefactor* était masquée sous une façade de farceur insouciant qui avait un besoin irrésistible de se moquer de tous ceux qui se trouvaient sur son chemin.

« Le masque de mon *benefactor* était celui c
homme heureux, calme, sans aucun souci, pou
don Juan. Mais sous cette apparence, il était, c
les naguals, aussi froid que le vent arctique.

– Mais vous n'êtes pas froid, don Juan, dis-je
cèrement.

– Bien sûr que si. C'est l'efficacité de mon
masque qui te donne une impression de chaleu

Il poursuivit et m'expliqua que le masque du
nagual Elias consistait en une méticulosité exa
rante qu'il appliquait à tous les détails et en une
cision qui suscitait une fausse impression d'atte
et de minutie.

Il commença à me décrire le comportement
nagual Elias. Pendant qu'il parlait il ne cessa de
regarder. Et, peut-être parce qu'il m'observait a
intensément, je fus tout à fait incapable de me
concentrer sur ce qu'il disait. Je fis un effort co
rable pour rassembler mes pensées.

Il me regarda un moment puis se remit à m'e
quer ce qu'était l'implacabilité, mais je n'avais p
besoin de ses explications. Je lui dis que je m'
remémoré ce qu'il voulait que je me remémore
première fois que mes yeux avaient brillé. Au c
de mon apprentissage, j'avais réussi – seul –, a
une grande précocité, à changer de niveau de
conscience. Mon point d'assemblage atteignit l
tion que l'on appelle le lieu sans pitié.

LE LIEU SANS PITIÉ

Don Juan me dit qu'il n'était pas nécessaire de parler des détails de ce que je m'étais remémoré, du moins pas à ce moment-là, car la parole n'était utilisée que pour amener quelqu'un à la remémoration. Une fois que le point d'assemblage s'était déplacé, on revivait l'expérience dans sa totalité. Il me dit aussi que la meilleure façon de garantir une remémoration complète était de marcher.

Nous nous levâmes donc tous les deux ; nous marchâmes très lentement, et en silence, le long d'une

piste, sur ces montagnes,
jusqu'à ce que je me sois
tout remémoré.

Nous nous trouvions dans les faubourgs de Guaymas, dans le Mexique septentrional, arrivant en voiture de Nogales, dans l'Arizona, quand il m'apparut manifeste que don Juan n'allait pas bien. Depuis environ une heure, il avait été exceptionnellement silencieux et sombre. Je ne savais que penser. mais, soudain, son corps se convulsa. Son menton vint frapper sa poitrine, comme si les muscles de son cou ne pouvaient plus soutenir le poids de sa tête.

« Vous êtes malade en voiture, don Juan ? » lui demandai-je, soudain alarmé.

Il ne répondit pas. Il respirait par la bouche.

Pendant la première partie de notre voyage, qui avait duré plusieurs heures, il avait été très bien. Nous avions beaucoup parlé, de tout et de rien. Quand nous nous étions arrêtés dans la ville de Santa

Ana pour prendre de l'essence, il avait même fait des exercices, appuyé au toit de la voiture pour détendre les muscles de ses épaules.

« Qu'avez-vous, don Juan ? » demandai-je.

L'anxiété me donnait des crampes d'estomac. Il marmonna, la tête toujours penchée en avant, qu'il voulait se rendre dans tel restaurant, et me donna d'une voix hésitante et lente, des indications précises pour y aller.

Je garai la voiture dans une rue latérale, à un pâté de maisons du restaurant. Comme j'ouvrais la porte de la voiture qui était de mon côté, il s'accrocha à mon bras d'une main de fer. Il se traîna péniblement, et avec mon aide, hors de la voiture, par-dessus le siège du conducteur. Une fois sur le trottoir, il s'appuya des deux mains sur mes épaules pour redresser son dos. Nous parcourûmes la rue en direction de l'immeuble délabré où se trouvait le restaurant. Don Juan était pendu à mon bras de tout son poids. Sa respiration était tellement rapide, et le tremblement de son corps tellement inquiétant, que je m'affolai. Je trébuchai et je dus m'arc-bouter contre le mur pour nous empêcher tous les deux de tomber. J'étais tellement anxieux que je ne pouvais pas penser. Je regardai ses yeux. Ils étaient ternes. Ils n'avaient pas leur éclat habituel.

Nous entrâmes maladroitement dans le restaurant, et un garçon plein de sollicitude accourut, comme sur commande, pour aider don Juan.

« Comment vous sentez-vous aujourd'hui ? » hurla-t-il dans l'oreille de don Juan.

Il porta pratiquement don Juan de la porte jusqu'à une table, le fit asseoir et disparut.

« Est-ce qu'il vous connaît, don Juan ? » demandai-

je quand nous fûmes assis.
Sans me regarder, il marmonna quelque chose d'inintelligible. Je me levai et me rendis à la cuisine pour chercher le garçon empressé.
« Connais-tu le vieil homme qui est avec moi ? lui demandai-je quand je réussis à le coincer.
– Bien sûr, je le connais, dit-il, et son attitude était celle d'un homme qui avait juste assez de patience pour répondre à une seule question. C'est le vieil homme qui souffre d'attaques. »
Sa déclaration régla, pour moi, le problème. Je compris, alors, que don Juan avait eu une légère attaque pendant que nous étions en voiture. Je n'aurais rien pu faire pour l'éviter, mais je me sentais impuissant et inquiet. Le sentiment que le pire n'était pas encore arrivé me rendait malade.
Je revins à la table et m'assis en silence. Soudain, le même garçon arriva avec deux assiettes de crevettes fraîches et deux bols de soupe de tortue de mer. Je pensai que le restaurant ne servait que des crevettes et de la soupe de tortue de mer, ou bien que don Juan mangeait la même chose chaque fois qu'il était ici.
Le garçon parlait à voix si haute à don Juan qu'on l'entendait malgré le fracas que faisait la clientèle.
« J'espère que vous aimerez votre repas, hurlait-il. Si vous avez besoin de moi, levez le bras. Je viendrai tout de suite. »
Don Juan acquiesça de la tête et le garçon partit, après avoir donné de petites tapes affectueuses à don Juan dans le dos.
Don Juan mangea avec voracité, en se souriant à

lui-même de temps en temps. J'étais tellement inquiet que la seule idée de manger me donnait la nausée. Mais j'atteignis un seuil d'anxiété familier, et plus j'étais préoccupé plus j'avais faim. Je goûtai la nourriture et la trouvai extraordinairement bonne.
Je me sentis un peu mieux après avoir mangé, mais la situation n'avait pas changé et mon anxiété n'avait pas diminué.
Quand don Juan eut fini de manger, il leva la main au-dessus de sa tête. Un moment plus tard, le garçon arriva et me tendit l'addition.
Je le payai et aidai don Juan à se lever. Le garçon le guida par le bras jusqu'à la sortie du restaurant. Il l'aida même à sortir dans la rue et lui fit ses adieux avec effusion.
Nous retournâmes à pied jusqu'à la voiture, aussi laborieusement que nous en étions venus, don Juan s'appuyant lourdement sur mon bras, haletant et s'arrêtant pour prendre souffle de temps en temps, Le garçon se tenait sur le pas de la porte, comme pour s'assurer que je n'allais pas laisser don Juan tomber. Don Juan mit deux ou trois bonnes minutes pour entrer dans la voiture.
« Dites-moi, don Juan, que puis-je faire pour vous ? lui demandai-je avec insistance.
– Fais demi-tour, m'ordonna-t-il d'une voix très

faible et à peine audible. Je veux aller de l’autre côté de la ville, au magasin. Ils me connaissent aussi là-bas. Ce sont mes amis. »

Je lui dis que je ne savais pas de quel magasin il s’agissait. Il marmonna des choses incohérentes puis piqua une crise de nerfs. Il tapa des deux pieds sur le plancher de la voiture. Il fit la moue et bava littérale-

ment sur sa chemise. Puis il sembla avoir un moment de lucidité. Cela m’inquiéta énormément de le voir lutter pour mettre de l’ordre dans ses pensées. Il réussit finalement à me dire comment me rendre jusqu’au magasin.

J’étais plus mal à l’aise que jamais. Je craignais que la crise dont avait souffert don Juan ne fût plus sérieuse que je ne le pensais. Je voulais me débarrasser de lui, l’emmener dans sa famille ou chez des amis, mais je ne savais pas où les trouver. Je ne savais pas quoi faire d’autre. Je fis demi-tour et conduisis jusqu’au magasin qui, selon lui, était de l’autre côté de la ville.

J’hésitais à retourner au restaurant pour demander au garçon s’il connaissait la famille de don Juan. J’espérais que quelqu’un, au magasin, le connaîtrait. Plus je pensais à la situation dans laquelle je me trouvais, plus je m’apitoyais sur moi-même. Don Juan était fichu. J’éprouvais un terrible sentiment de perte, d’échec. Il allait me manquer, mais mon sentiment de perte était contrebalancé par mon mécontentement d’avoir sur le dos don Juan dans le pire des états.

Je conduisis pendant près d’une heure, à la recherche du magasin. Je n’arrivais pas à le trouver. Don Juan reconnut qu’il s’était peut-être trompé, que le magasin se trouvait peut-être dans une autre ville. J’étais alors complètement épuisé et n’avais pas la moindre idée

de ce que je devais faire.
Quand j'étais dans mon état de conscience normale, j'avais toujours l'étrange impression que j'en savais plus sur lui que ma raison ne me le disait. Maintenant, sous la pression de sa détérioration men-

tale, j'étais certain, sans savoir pourquoi, que ses amis l'attendaient quelque part au Mexique, mais j'ignorais dans quel lieu ils se trouvaient.

Mon épuisement était plus que physique. C'était un mélange d'inquiétude et de culpabilité. J'étais inquiet de me trouver coincé avec un vieil homme affaibli qui était peut-être, autant que je sache, mortellement atteint. Et je me sentais coupable d'être aussi déloyal à son égard.

Je garai ma voiture près du bord de mer. Don Juan mit presque dix minutes à en sortir. Nous nous rendîmes à pied vers l'océan mais, comme nous en approchions, don Juan se cabra comme un mulet et refusa d'aller plus loin. Il marmonna que les eaux de la baie de Guaymas l'effrayaient.

Il fit demi-tour et me conduisit vers la grand-place : une *plazza* poussiéreuse, sans le moindre banc. Don Juan s'assit sur le bord du trottoir. Un camion de nettoyage passa, en faisant tourner ses brosses d'acier, dont il ne tombait pas une goutte d'eau. Le nuage de poussière me fit tousser.

J'étais tellement ébranlé par cette situation que l'idée de le laisser assis là me traversa l'esprit. Je me sentis gêné d'avoir eu une telle pensée et lui donnai de petites tapes dans le dos.

« Vous devez faire un effort pour me dire où je peux vous emmener, lui dis-je doucement ; pour me dire où vous voulez aller.

– Je veux que tu ailles au diable ! » répondit-il d'une voix âpre et cassée.

En l'entendant me parler de cette façon, je me dis que don Juan n'avait peut-être pas souffert d'une

crise, mais de quelque autre maladie cérébrale qui lui avait fait perdre l'esprit et devenir violent.

Soudain il se leva et s'éloigna de moi. Je vis comme il avait l'air frêle. Il avait vieilli en quelques heures. Sa vigueur naturelle avait disparu et, ce que je voyais devant moi, c'était un homme affreusement vieux et faible.

Je me précipitai vers lui pour l'aider. J'étais inondé par une vague de pitié immense. Je me vis vieux et faible, à peine capable de marcher. C'était intolérable. J'étais près de pleurer, non sur don Juan mais sur moi-même. Je lui pris le bras et lui promis, en moi-même, de m'occuper de lui quoi qu'il arrive.

J'étais perdu dans une rêverie où je m'apitoyais sur mon sort, lorsque je ressentis la force paralysante d'une gifle. Avant que je fusse revenu-de ma surprise, don Juan me frappa de nouveau sur la nuque. Il était debout en face de moi, tremblant de rage. Sa bouche était à moitié ouverte et prise de tressaillements incontrôlables.

« Qui es-tu ? » hurla-t-il de toute la force de ses poumons.

Il se tourna vers un groupe de passants qui s'était tout de suite formé.

« Je ne sais pas qui est cet homme, leur dit-il. Aidez-moi. Je suis un vieil Indien solitaire. C'est un étranger et il veut me tuer. Ils font cela avec de vieilles personnes sans défense, ils les tuent pour le plaisir. »

Il y eut un murmure de désapprobation. Plusieurs hommes jeunes et costauds me regardèrent de façon menaçante.

« Que faites-vous, don Juan ? » lui demandai-je en

haussant la voix. Je voulais rassurer la foule en lui montrant que nous nous trouvions ensemble.

« Je ne te connais pas, cria don Juan. Laisse-moi tranquille. »

Il se tourna vers les spectateurs et leur demanda de l'aider. Il voulait qu'ils me maîtrisent jusqu'à l'arrivée de la police.

<< Tenez-le, insista-t-il. Et, s'il vous plaît, que quelqu'un appelle la police. Elle saura quoi faire de cet homme. »

J'imaginai une prison mexicaine. Personne ne saurait où j'étais. L'idée que des mois s'écouleraient avant que quelqu'un s'aperçoive de ma disparition me fit réagir avec rapidité et violence. Je donnai un coup de pied au premier homme qui s'approcha de moi et pris la fuite à une vitesse égale à ma panique. Je savais que je courais pour sauver ma peau. Plusieurs hommes me coururent après.

Comme je me lançais vers la rue principale, je me dis que, dans une petite ville comme Guaymas, il y aurait des policiers partout, faisant leur ronde à pied. Il n'y en avait aucun en vue et; avant d'en rencontrer, j'entrai dans la première boutique qui se trouvait sur mon chemin. Je prétendis que je cherchais des souvenirs.

Les hommes qui me couraient après passèrent en faisant du bruit. Je conçus rapidement un plan : j'allais. acheter autant de choses que je le pourrais. Je voulais être pris pour un touriste par les boutiquiers. Je demanderais ensuite à quelqu'un de m'aider à porter les paquets jusqu'à ma voiture.

Je mis assez longtemps à choisir ce que je voulais. Je payai un jeune homme de la boutique pour m'ai-

der à porter mes paquets, mais, en approchant de la voiture, je vis don Juan debout à côté du véhicule, encore entouré de gens. Il parlait à un policier qui prenait des notes.

C'était inutile. Mon plan avait échoué. Il n'y avait pas moyen de rejoindre ma voiture. Je demandai au jeune homme de laisser mes paquets sur le trottoir. Je lui dis qu'un de mes amis allait arriver maintenant en voiture pour m'emmener à mon hôtel. Il partit et je restai, caché derrière les paquets que je tenais devant mon visage, à l'abri des regards de don Juan et des gens qui étaient à ses côtés.

Je vis le policier examiner mes plaques d'immatriculation californiennes. Et cela acheva de me convaincre que j'étais fichu. L'accusation du vieux fou était trop grave. Et le fait que je m'étais enfui n'aurait pu que redoubler ma culpabilité aux yeux de n'importe quel policier. En outre, je n'excluais pas le fait que le policier ne voudrait pas tenir compte de la vérité, rien que pour arrêter un étranger.

Je restai debout dans l'embrasure d'une porte pendant environ une heure. Le policier partit, mais les gens restèrent autour de don Juan qui criait et agitait les bras dans tous les sens. J'étais beaucoup trop loin pour entendre ce qu'il disait, mais j'imaginais l'essentiel du contenu de ses cris nerveux qui se succédaient
avec rapidité.

Il me fallait absolument concevoir un autre plan. J'envisageai d'aller à l'hôtel et d'y rester quelques jours en attendant de me hasarder dehors pour reprendre ma voiture. Je pensai retourner à la boutique et demander qu'on m'appelle un taxi. Je n'avais jamais eu à prendre un taxi à Guaymas et je

ne savais pas si l'on en trouvait. Mais mon plan s'év instantanément quand je pensai que si la policé étai compétente, et que don Juan avait été pris au sérieu contrôlerait les hôtels. Peut-être le policier avait-il qu don Juan justement pour s'acquitter de cette tâche.

Il me vint aussi à l'esprit d'aller à la station d'autob de prendre un aller simple pour n'importe quelle ville trouverait le long de la frontière. Ou bien de prendre n'importe quel autobus partant de Guaymas, quelle fût la direction. J'abandonnai tout de suite cette idée J'étais sûr que don Juan avait donné mon nom au p et que la police avait probablement déjà alerté les compagnies de transport.

Une panique aveugle s'empara de mon esprit. Je respirai à petits coups pour me calmer les. nerfs.

Je remarquai que le groupe qui entourait don Jua commençait à se disperser. Le policier revint avec u collègue, et les deux hommes s'éloignèrent, en mar lentement vers le bout de la rue. C'est à ce moment je ressentis une envie soudaine et incontrôlable. On dit que mon corps était séparé de mon cerveau. J'al jusqu'à ma voiture, en portant tous mes paquets. Sa moindre trace de peur ni d'inquiétude, j'ouvris le cof déposai les paquets, puis ouvris la porte, du côté du conducteur.

Don Juan se trouvait sur le trottoir, près de la voit me regardait d'un air absent. Je le fixai avec une fro qui ne me ressemblait pas du tout. Je n'avais jamais éprouvé un pareil sentiment de ma vie. Il ne s'agissa de haine, ni même de colère. Il ne me gênait pas no Ce n'était pas de la résigna-

tion ni de la patience. Et certainement pas de la bonté. Il s'agissait plutôt d'une froide indifférence, d'un manque de pitié effrayant. À ce moment précis, ce qui arrivait à don Juan ou à moi-même m'était tout à fait égal.

Don Juan secoua son torse comme un chien s'ébroue en sortant de l'eau. Et puis, comme si tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve, il redevint l'homme que je connaissais. Il enleva sa veste et la retourna. C'était une veste réversible, beige d'un côté et noire de l'autre. Il portait maintenant une veste noire. Il jeta son chapeau de paille dans la voiture et se coiffa avec soin. Il tira le col de sa chemise pardessus celui de la veste, ce qui le fit tout de suite paraître plus jeune. Sans dire un mot, il m'aida à caser le reste de mes paquets dans la voiture.

Quand les deux policiers revinrent vers nous en courant et en donnant des coups de sifflet, alertés par le bruit de l'ouverture et de la fermeture des portes de la voiture, don Juan se précipita agilement à leur rencontre. Il les écouta attentivement et leur affirma qu'ils n'avaient rien à craindre. Il leur expliqua qu'ils avaient dû rencontrer son père, un vieil Indien fragile qui souffrait de troubles cérébraux. Tandis qu'il leur parlait, il ouvrait et refermait les portes de la voiture, comme pour en vérifier les serrures. Il transporta sur le siège arrière les paquets qui se trouvaient dans le coffre. Sa souplesse et sa vigueur juvénile étaient à l'opposé des mouvements que le vieil homme faisait quelques minutes auparavant. Je savais qu'il agissait ainsi à l'intention du policier qui l'avait vu plus tôt. Si j'avais été cet homme, j'aurais pensé sans la moindre réserve que je voyais mainte-

nant le fils du vieil Indien qui souffrait de troubles cérébraux.

Don Juan leur donna le nom du restaurant où l'on connaissait son père, puis sans vergogne, les soudo

Je ne pris pas la peine de parler aux policiers. Quelque chose faisait que je me sentais dur, froid, silencieux, efficace.

Nous entrâmes sans un mot dans la voiture. Les policiers n'essayèrent pas de me demander quoi qu ce fût. Ils avaient l'air trop fatigués même pour cela. Nous nous éloignâmes en voiture.

« À quel genre de tour vous êtes-vous livré là, dor Juan ? » lui demandai-je, et la froideur de mon ton me surprit.

« C'était ma première leçon d'implacabilité », me dit-il.

Il me fit remarquer que, lorsque nous nous rendions vers Guaymas, il m'avait averti de l'imminence d'une leçon d'implacabilité.

Je lui avouai que je n'y avais pas prêté attention parce que je croyais que notre conversation était se lement faite pour rompre la monotonie de la route.

« Je ne fais jamais la conversation, dit-il sévèrement. Tu devrais le savoir. Ce que j'ai fait cet après-midi visait à créer la situation propice pour que tu puisses déplacer ton point d'assemblage jusqu'au li précis où la pitié disparaît. On appelle ce lieu le lieu sans pitié.

« Le problème que les sorciers doivent résoudre, poursuivit-il, tient au fait que le lieu sans pitié ne doit être atteint que grâce à une aide minimale. Le nagu plante le décor, mais c'est l'apprenti qui déplace son point d'assemblage.

« Aujourd’hui, c’est exactement ce que tu as fait. Je t’ai aidé, peut-être d’une manière un peu trop spectaculaire, en déplaçant mon propre point d’assemblage pour le fixer sur une position spécifique qui m’a transformé en vieil homme affaibli et imprévisible. Je ne jouais pas seulement à être vieux et affaibli. *J’étais* vieux. »

La lueur malicieuse de son regard m’indiqua qu’il s’amusait.

« Il n’était pas absolument nécessaire que je le fasse, continua-t-il. J’aurais pu te guider dans le déplacement de ton point d’assemblage sans choisir cette tactique dure, mais je n’ai pas pu m’en empêcher. Comme cet événement ne se reproduira jamais, je voulais savoir si je pouvais me comporter comme mon propre *benefactor* ou pas. Crois-moi, je me suis surpris moi-même autant que j’ai dû te surprendre. »

Je me sentais incroyablement bien. Je n’avais aucune difficulté à accepter ce qu’il me disait, et aucune question à lui poser parce que je comprenais tout sans avoir besoin d’explication.

Il me dit ensuite quelque chose que je savais déjà, mais que je ne pouvais pas exprimer parce que je n’aurais pas pu trouver les mots justes pour en parler. Il me dit que tout ce que les sorciers faisaient, ils le faisaient à la suite d’un déplacement de leur point d’assemblage, et que ces déplacements étaient gouvernés par la quantité d’énergie que les sorciers avaient à leur disposition.

Je dis à don Juan que je savais tout cela, et plus encore. Et il me dit qu’en chaque être humain il y avait un lac immense et sombre de connaissance silencieuse dont chacun de nous pouvait avoir l’intuition. Il me dit que je pouvais peut-être en avoir ur intuition plus claire que l’homme ordinaire parce j’étais engagé sur le chemin du guerrier. Puis il m que les sorciers étaient les seuls êtres au monde dépassaient délibérément le niveau intuitif en s’entraînant à :accomplir deux choses transcendantales : d’abord en concevant l’existence du po d’assemblage, et ensuite en déplaçant ce point d semblage.

Il souligna plusieurs fois que la connaissance perfectionnée que possédaient les sorciers était nos ressources en tant qu’êtres perceptifs, ainsi conscience du fait que le contenu de la perceptio dépendait de la position du point d’assemblage.

À ce moment-là, je commençai à éprouver un ficulté exceptionnelle à me concentrer sur ce qu’ non pas parce que j’étais distrait ou fatigué, mais que mon esprit jouait, de lui-même, à devancer s mots. On aurait dit que je cachais une part incon moi-même, qui essayait sans succès de trouver mots adéquats pour exprimer une pensée. Tandi don Juan parlait, j’avais le sentiment que je pouv prévoir la manière dont il allait exprimer mes pen silencieuses. J’étais troublé de voir que le choix d mots était toujours meilleur que celui que j’aurais faire. Mais le fait de devancer ses mots diminuait également ma capacité à me concentrer.

Je me rangeai brusquement sur le côté de la r là, je compris clairement, pour la première fois d vie, qu’il y avait une dualité en moi. Mon être étai deux parts manifestement distinctes.

L’une d’entre elles était extrêmement ancienne, tranquille, indifférente. Elle était lourde, obscure et reliée à tout. C’était la part de moi-même qui était indifférente, parce qu’elle était à la hauteur de n’importe quoi. Elle prenait plaisir aux choses sans les espérer. L’autre part était légère, nouvelle, évaporée, agitée. Elle était rapide, pleine de vitalité. Elle s’aimait parce qu’elle était peu sûre d’elle-même et ne prenait plaisir à rien, simplement parce qu’elle était incapable de se relier à quoi que ce fût. Elle était solitaire, superficielle, vulnérable. C’était avec cette part que je voyais le monde.

Je regardai délibérément alentour avec cette part. Où que se portât mon regard, je voyais de vastes terres agricoles. Et cette part si peu sûre, évaporée et aimante fut prise entre un sentiment de fierté devant le labeur de l’homme et un sentiment de tristesse à la vue de l’ancien désert magnifique de Sonora transformé en une ordonnance de sillons et de plantes cultivées.

La part ancienne, obscure, lourde, de moi-même était indifférente au phénomène. Et les deux parts se mirent à débattre. La part évaporée voulait que la part lourde y prenne intérêt, et la part lourde voulait

que l'autre cesse de se tourmenter et prenne du bon temps.

« Pourquoi t'es-tu arrêté ? » me demanda don Juan.

Sa voix suscita une réaction, mais il serait inexact de dire que c'était moi qui réagissais. Le son de sa voix sembla consolider la part évaporée et, soudain, je fus de nouveau moi-même.

Je décrivis à don Juan comment je venais de

prendre conscience de ma dualité. Quand il commença à me l'expliquer selon le critère de la position du point d'assemblage, ma solidité s'évanouit. La part évaporée devint aussi évaporée qu'elle l'avait été quand je m'étais aperçu de ma dualité pour la première fois et, de nouveau, je savais ce que don Juan m'expliquait.

Il me dit que lorsque le point d'assemblage se déplace et atteint le lieu sans pitié, la position de la rationalité et du bon sens s'affaiblit. La sensation d'avoir en moi un côté ancien, obscur, silencieux, était une vision de ce qui avait précédé la raison.

« Je comprends exactement ce que vous dites, répliquai-je. Je sais un grand nombre de choses, mais je ne peux pas parler de ce que je sais. Je ne sais pas par quoi commencer.

– Je t'en ai déjà parlé, me dit-il. Ce dont tu fais l'expérience, et que tu appelles dualité, est une vision provenant d'une autre position de ton point d'assemblage. À partir de cette position, tu peux percevoir le côté ancien de l'homme. Et ce que le côté ancien de l'homme sait, on l'appelle la connaissance silencieuse. C'est une connaissance que tu ne peux pas encore exprimer.

– Pourquoi pas ? lui demandai-je.

– Parce que, pour l'exprimer, il faut que tu possèdes et que tu utilises une quantité énorme d'énergie, me répondit-il. En ce moment, tu ne peux pas disposer d'une telle énergie.

« La connaissance silencieuse est une chose dont nous bénéficions tous, poursuivit-il. Une chose qui possède la maîtrise complète et la connaissance complète de tout. Mais elle ne peut pas penser, et ne

peut donc pas parler de ce qu'elle sait. Les sorciers croient que, lorsque l'homme a pris conscience du fait qu'il savait, et lorsqu'il a voulu être conscient de ce qu'il savait, il a perdu de vue ce qu'il savait. Cette connaissance silencieuse que tu ne peux décrire, c'est, bien entendu, *l'intention* – l'esprit, l'abstrait. L'erreur de l'homme fut de vouloir la connaître directement, comme il connaissait la vie de tous les jours. Plus il le voulait, plus elle devenait éphémère.

– Mais qu'est-ce que cela en termes clairs, don Juan ? demandai-je.

– Cela signifie que l'homme a abandonné la connaissance silencieuse pour le monde de la raison, répondit-il. Plus il s'accroche au monde de la raison, plus *l'intention* devient éphémère. »

Je démarrai, et nous roulâmes en silence. Don Juan n'essaya pas de me guider ou de me dire comment je devais conduire – chose qu'il faisait souvent dans le but d'exacerber ma suffisance. Je ne savais pas vraiment où j'allais, pourtant quelque chose en moi le savait. Je laissai cette part de moi prendre la relève.

Nous arrivâmes très tard dans la nuit à la grande maison que possédait le groupe des sorciers de don Juan dans une région rurale de l'État de Sinaloa, au nord-ouest du Mexique. Le voyage semblait n'avoir pas pris de temps du tout. Je ne me souvenais pas des détails de notre trajet. Tout ce que je savais, c'était que nous n'avions pas parlé.

La maison avait l'air vide. Rien n'indiquait que des gens y habitaient. Je savais cependant que des amis de don Juan s'y trouvaient. Je sentais leur présence sans avoir vraiment besoin de les voir.

Don Juan alluma des lampes à pétrole et nous nous

assîmes devant une table robuste. Don Juan sem
se préparer à manger. Je me demandai ce que je
devais dire ou faire quand une femme entra sans
bruit et déposa un grand plat de nourriture sur la
table. Je ne m'attendais pas à la voir entrer, et qu
elle sortit de l'obscurité pour venir à la lumière,
comme si elle s'était matérialisée à partir de rien,
j'eus, malgré moi, le souffle coupé.

<< N'ayez pas peur, c'est moi, Carmela », dit-e
elle disparut, de nouveau enveloppée par l'obscu

Je restai la bouche ouverte, comme en un cri m
Don Juan rit si fort que je me dis que tous ceux q
se trouvaient dans la maison avaient dû l'entendre
m'attendais un peu à ce qu'ils viennent, mais per-
sonne n'apparut.

J'essayai de manger, mais je n'avais pas faim.
mis à penser à cette femme. Je ne la connaissais
Plus exactement, j'aurais pu la reconnaître, mais
ne pouvais pas chercher dans ma mémoire, à ca
du brouillard qui masquait mes pensées. Je luttai
pour éclaircir mon esprit. Je constatai que cela ex
geait trop d'énergie et j'y renonçai.

Aussitôt, ou presque, que j'eus cessé de pense
elle, je commençai à éprouver une anxiété étrang
paralysante. Je me dis, au début, que la maison
sombre et massive et le silence qui l'entourait éta
déprimants. Mais mon angoisse atteignit bientôt d
proportions incroyables, immédiatement après qu
j'eus entendu de légers aboiements de chiens au
Je crus un moment que mon corps allait exploser
Don Juan intervint rapidement. Il sauta vers l'endr
où j'étais assis et me poussa dans le dos jusqu'à

faire craquer. La pression qui s'était exercée sur mon dos m'apporta un soulagement immédiat.

Quand je me fus calmé, je me rendis compte que j'avais, en même temps que l'anxiété qui m'avait presque consumé, perdu l'idée nette que je savais tout. Je ne pouvais plus deviner comment don Juan allait exprimer ce que je savais moi-même.

Puis, don Juan se lança dans une explication des plus singulières. Il me dit d'abord que la cause de l'anxiété qui m'avait investi comme une traînée de poudre était le déplacement soudain de mon point d'assemblage, provoqué par la brusque apparition de Carmela, et par l'inévitable effort que j'avais fait pour transférer mon point d'assemblage vers une position dans laquelle je pourrais la reconnaître vraiment.

Il me conseilla de m'habituer à l'idée que j'aurais des crises récurrentes d'anxiété du même genre, parce que mon point d'assemblage allait continuer à se déplacer.

« N'importe quel mouvement du point d'assemblage ressemble à la mort, dit-il. Tout en nous se débranche, puis se rebranche à une source de puissance bien plus grande. Cette amplification d'énergie est ressentie comme une anxiété mortelle.

– Que dois-je faire lorsque cela se produit ? demandai-je.

– Rien, dit-il, il faut seulement attendre. L'accès d'énergie passe. Ce qui est dangereux, c'est de ne pas savoir ce qui vous arrive. Une fois qu'on le sait, il n'y a pas de danger véritable. »

Puis il parla de l'homme de l'Antiquité. Il dit que l'homme de l'Antiquité savait, de la manière la plus directe, ce qu'il y avait à faire et le moyen de le faire

le mieux possible. Mais, parce qu'il y réussissait si bien, il acquit un sens de l'identité, qui lui donna l'impression qu'il pouvait prédire et projeter les acte qu'il était habitué à accomplir. Et, ainsi, l'idée d'un « moi » individuel apparut : un moi individuel qui commença à dicter la nature et la portée des actes l'homme.

À mesure que le sens du moi individuel se renforçait, l'homme perdit son lien naturel avec la connaissance silencieuse. L'homme moderne, qui l'héritier de cette évolution, se trouve donc si déses pérément coupé de la source universelle' qu'il ne peut exprimer que son désespoir par des actes vio lents et cyniques d'autodestruction. Don Juan affir que la raison du désespoir et du cynisme de l'hom tient à la petite part de connaissance .silencieuse c demeure en lui, et qui détermine deux attitudes : d'un côté, elle donne à l'homme une idée de son ancien lien avec la source universelle ; de l'autre, e lui fait sentir que, privé de ce lien, il n'a aucun espo de paix, de satisfaction ou de réalisation.

Je crus que j'avais attrapé don Juan en train de s contredire. Je lui fis remarquer que la guerre était u état naturel pour le guerrier, que la paix était une anomalie.

« C'est exact, admit-il. Mais la guerre, pour un guerrier, ne se traduit pas par des actes individuels ou collectifs stupides ou par une violence gratuite. guerre, pour un guerrier, est la lutte totale contre le moi individuel qui a privé l'homme de son pouvoir,

Puis don Juan dit qu'il était temps de parler plus longuement de l'implacabilité – le principe le plus fondamental de la sorcellerie. Il m'expliqua que les

sorciers avaient découvert que tout mouvement du point d'assemblage se traduisait par un éloignement de ce souci excessif du moi individuel qui était la caractéristique de l'homme moderne. Il poursuivit en me disant que les sorciers croyaient que c'était la position du point d'assemblage qui avait fait de l'homme moderne un égotiste homicide, un être totalement absorbé par sa propre image. Ayant perdu l'espoir de jamais revenir à la source universelle, l'homme cherchait le réconfort dans son sentiment d'identité. Et, ce faisant, il réussit à fixer son point d'assemblage sur la position exacte qui lui permettait de perpétuer sa propre image. Il était donc raisonnable de dire que tout éloignement du point d'assemblage par rapport à sa position habituelle avait pour conséquence un éloignement par rapport à l'auto contemplation de l'homme et à son corollaire : la suffisance.

Don Juan décrivit la suffisance comme la force engendrée par l'image que l'homme avait de lui-même. Il répéta que c'était cette force qui maintenait le point d'assemblage fixé là où il se trouvait maintenant. C'est pour cela que le but du chemin du guerrier est de détrôner la suffisance. Et tout ce que les sorciers font est fait pour atteindre ce but.

Il m'expliqua que les sorciers avaient démasqué la suffisance et découvert qu'il s'agissait d'apitoiement sur soi-même déguisé.

« Cela semble impossible, mais c'est ainsi, dit-il. L'apitoiement sur soi-même est le véritable ennemi et la source du malheur de l'homme. Sans un certain degré d'apitoiement sur soi-même, l'homme ne pourrait se permettre d'être aussi suffisant qu'il l'est.

Cependant, une fois que la force de la suffisance e
se développe à son propre rythme. Et c'est cette na
en apparence, de la suffisance, qui lui donne sa va

Son explication, que j'aurais trouvée incompréhe
conditions normales, me paraissait tout à fait conva
cause de la dualité que j'avais en moi, et qui était t
elle avait l'air un peu simpliste. Don Juan semblait
pensées et ses paroles à une cible précise. Et cett
dans mon état de conscience normale.

Il poursuivit son explication, me disant que les so
absolument convaincus qu'en éloignant notre point
sa position habituelle, nous atteignons un état qui r
autrement que par le terme d'implacabilité. Les sor
leurs actions pratiques, qu'aussitôt que leur point d
déplace, leur suffisance s'effondre. Hors de la posi
leur point d'assemblage, l'image qu'ils ont d'eux-m
se maintenir. Et sans la concentration massive qu'i
image, leur apitoiement sur eux-mêmes disparaît e
apitoiement, leur suffisance. Les sorciers ont donc
la 'suffisance n'est que de l'apitoiement sur soi-mê

Puis il prit comme exemple mon expérience de l
passa en revue point par point. Il me déclara qu'un
rôle de chef ou de professeur doit se comporter de
efficace, mais aussi la plus impeccable. Comme il
possible de planifier rationnellement ses

actions, le nagual laisse toujours l'esprit décider de sa ligne de conduite. Il me dit par exemple qu'il n'avait pas du tout projeté ce qu'il avait fait avant. que l'esprit lui eût donné une indication, très tôt le matin, quand nous prenions notre petit déjeuner à Nogales. Il m'exhorta à me remémorer cet événement et à lui dire ce dont je me souvenais.

Je me souvins que je m'étais senti très gêné pendant le petit déjeuner parce que don Juan se moquait de moi.

« Pense à la serveuse », me dit don Juan avec insistance.

Tout ce dont je me souviens à son sujet est qu'elle était grossière.

« Mais qu'a-t-elle fait ? me demanda-t-il encore. Qu'a-t-elle fait en attendant notre commande ? »

Après un moment d'interruption, je me souvins que c'était une jeune femme à l'expression dure qui me jeta la carte et resta là debout, me touchant presque, et exigeant en silence que je me dépêche de commander.

Pendant qu'elle attendait, en frappant le sol de son grand pied, elle releva ses longs cheveux noirs et les

épingla sur le haut de son crâne. Le changement était remarquable. Elle semblait plus attirante, plus mûre. Je fus franchement impressionné par cette transformation. En fait, elle me fit oublier ses mauvaises manières.

« C'était cela, le présage. La dureté et la transformation étaient les indications de l'esprit. »

Il me dit que son premier acte de la journée consistait à me communiquer ses intentions. C'est pourquoi il me dit en langage très simple, mais

subrepticement, qu'il allait me donner une leçon d'implacabilité.

« T'en souviens-tu main:tenant ? me demanda-t-il. J'ai parlé à la serveuse et à une vieille dame qui se trouvait à la table voisine. »

Ainsi guidé par lui, je me souvins que don Juan flirtait pratiquement avec une vieille dame et avec la serveuse aux mauvaises manières. Il leur parla longtemps tandis que je mangeais. Il leur raconta des anecdotes idiotes à propos de pots-de-vin et de corruption au sein du gouvernement, et des plaisanteries concernant les paysans en ville. Puis il demanda à la serveuse si elle était américaine. Elle répondit que non, et se moqua de cette question. Don Juan répliqua que c'était une bonne chose parce que j'étais un Mexicain-Américain en quête d'amour. Et que je pourrais aussi bien commencer ici, après avoir pris un si bon petit déjeuner.

Les femmes se mirent à rire. Je pensai qu'elles se moquaient de ma gêne. Don Juan leur dit que, sérieusement parlant, j'étais venu au Mexique pour trouver une épouse. Il leur demanda si elles connaissaient une femme honnête, modeste, chaste, qui voulait se marier et qui n'était pas trop exigeante sur le plan de la beauté masculine. Il se présentait comme mon porte-parole.

Les femmes riaient beaucoup. J'étais vraiment contrarié. Don Juan se tourna vers la serveuse et lui demanda si elle m'épouserait. Elle dit qu'elle était fiancée. Elle me semblait prendre don Juan au sérieux.

« Pourquoi ne le laissez-vous pas parler lui-même ? demanda la vieille dame à don Juan.

– Parce qu'il a un défaut de prononciation, dit-il. Il bégaie horriblement. »

La serveuse dit que j'avais parlé tout à fait normalement quand j'avais passé ma commande.

« Oh ! Vous êtes bonne observatrice, dit don Juan. C'est seulement lorsqu'il commande à manger qu'il parle comme tout le monde. Je lui ai dit et répété que s'il veut apprendre à parler normalement, il faut qu'il soit implacable. Je l'ai amené ici pour lui don-

ner quelques leçons d'implacabilité.
– Pauvre homme, dit la vieille dame.
– Eh bien, il vaut mieux que nous nous mettions en route si nous devons lui trouver de l'amour aujourd'hui, dit don Juan en se levant pour partir.
– Vous êtes sérieux au sujet de cette affaire de mariage P demanda la jeune serveuse à don Juan.
– Et comment, répondit-il. Je vais l'aider à trouver ce qu'il lui faut pour qu'il puisse traverser la frontière et se rendre au lieu sans pitié. »

Je croyais que don Juan parlait soit du mariage, soit des États-Unis, comme du lieu sans pitié. Je ris de la comparaison et bégayai horriblement pendant un moment, ce qui fit presque mourir de peur les femmes et provoqua chez don Juan un rire hystérique.

« Il était impératif que je te dise à ce moment-là quel était mon objectif, me dit don Juan, poursuivant son explication. Je l'ai fait, mais cela t'a échappé complètement, comme il le fallait. »

Il me dit qu'à partir du moment où l'esprit se manifestait, chaque étape était menée facilement à bonne fin. Et mon point d'assemblage atteignit le lieu sans pitié quand, sous la pression de la transfor-

mation de don Juan, il fut forcé d'abandonner sa position ordinaire d'auto contemplation.

« La position de l'auto contemplation, poursuivit don Juan, force le point d'assemblage à assembler un univers de fausse compassion, mais de cruauté et d'égocentrisme très réels. Dans cet univers, les seuls sentiments réels sont ceux qui conviennent à celui qui les éprouve.

« Pour un sorcier, l'implacabilité n'est pas la cruauté. L'implacabilité est le contraire de l'apitoiement sur soi-même et de la suffisance. L'implacabilité est la sobriété. »

5 Les exigences de l'intention

BRISER LE MIROIR DE L'AUTO CONTEMPLATION

Nous passâmes la nuit à l'endroit où je m'étais remémoré mon expérience de Guaymas. Au cours de cette nuit-là, comme mon point d'assemblage était malléable, don Juan m'aida à atteindre de nouvelles positions, qui devinrent immédiatement des non-souvenirs flous.

Le lendemain, j'étais incapable de me souvenir de ce qui s'était passé ou de ce que j'avais perçu ; j'avais néanmoins la sensation aiguë d'avoir fait des expériences bizarres. Don Juan admit que mon point d'assemblage s'était déplacé au-delà de ce qu'il avait prévu, mais il refusa de m'informer, même par une allusion, de ce que j'avais fait. Il ne fit qu'un seul commentaire pour me dire qu'un jour je me souviendrais de tout.

Vers midi, nous poursuivîmes notre chemin dans la montagne. Nous marchâmes en silence, et sans nous arrêter, jusqu'en fin d'après-midi. Gomme nous grim-

pions lentement le long d'une crête qui n'était pas très raide, don Juan se mit soudain à parler. Je ne comprenais rien à ce qu'il disait. Il répéta, jusqu'à ce que je comprenne, qu'il voulait s'arrêter sur un

grand méplat rocheux qui était visible de là où nous nous trouvions. Il raie disait que nous y serions protégés du vent par les rochers et de grands buissons.

« Dis-moi, quel est le meilleur emplacement, sur ce méplat, pour passer la nuit ? » me demanda-t-il.

Auparavant, alors que nous grimpions, j'avais repéré le méplat presque invisible. Il se présentait comme une tache obscure sur la façade de la montagne. Je l'avais identifié d'un coup d'œil rapide. Maintenant que don Juan me demandait mon avis, je repérai une tache d'une obscurité encore plus grande, une tache presque noire, sur le côté sud du méplat. Le méplat obscur et la tache encore plus obscure qui s'y trouvait ne suscitèrent en moi aucun sentiment de peur ou d'anxiété. Je sentais que j'aimais ce méplat. Et, j'aimais encore plus sa partie plus obscure.

« Cette partie est très obscure, mais je l'aime », dis-je, quand nous arrivâmes au méplat.

Il convint que c'était le meilleur endroit pour y passer toute la nuit. Il dit que c'était un endroit doté d'un niveau particulier d'énergie, et qu'il aimait, lui aussi, son agréable obscurité.

Nous nous dirigeâmes vers des rochers en saillie. Don Juan dégagea une place près des grosses pierres et nous nous assîmes, adossés contre elles.

Je lui dis que, d'une part, je pensais que j'avais deviné juste en choisissant cet endroit précis, mais

que je ne pouvais pas, d'autre part, oublier le fait que je l'avais perçu par mes yeux.

« Je ne dirais pas que tu ne l'as perçu que par tes yeux, me dit-il. C'était un peu plus complexe que cela.

– Que voulez-vous dire par là, don Juan ? lui demandai-je.

– Je veux dire qu'il y a en toi des possibilités que tu ignores, répondit-il. Comme tu es très irréfléchi, tu peux croire que tout ce que tu perçois ne relève que de la perception sensorielle ordinaire. »

Il me dit que si je doutais de ses paroles, il me mettait au défi de redescendre jusqu'au pied de la montagne pour avoir la confirmation de ce qu'il me disait. Il me prédit qu'il me serait impossible de voir le méplat obscur rien qu'en le regardant.

Je lui déclarai avec véhémence que je n'avais aucune raison de douter de ses paroles. Je n'allais pas redescendre cette montagne.

Il insista pour que nous le fassions. Je crus qu'il le faisait uniquement pour me taquiner. Mais je m'inquiétai lorsque je pensai qu'il pouvait parler sérieusement. Il rit à s'en étouffer.

Il me dit que tous les animaux pouvaient détecter, dans leur environnement, des endroits dotés de niveaux particuliers d'énergie. La plupart des animaux redoutaient et évitaient ces endroits. Les lions de montagne et les coyotes faisaient exception. Ils restaient et dormaient même dans ces endroits

quand ils en rencontraient. Mais seuls les sorciers les recherchaient délibérément pour leurs effets.

Je lui demandai en quoi consistaient ces effets. Il me dit que ces endroits produisaient des saccades

imperceptibles d'énergie vivifiante, et il ajouta que les hommes ordinaires vivant dans des cadres naturels pouvaient trouver de tels endroits même s'ils n'étaient conscients ni de les avoir trouvés ni de leurs effets.

« Comment savent-ils qu'ils les ont trouvés ? demandai-je.

– Cela ne leur arrive jamais. Les sorciers qui regardent les hommes voyager à pied sur des pistes remarquent tout de suite que les hommes se sentent toujours fatigués et se reposent à l'endroit doté d'un niveau positif d'énergie. Si, d'autre part, ils traversent une région qui diffuse un flux d'énergie nuisible, ils deviennent nerveux et s'enfuient. Quand on leur en demande la raison, ils vous disent qu'ils ont traversé cette région en courant parce qu'ils se sentaient alimentés en énergie. Mais c'est le contraire qui est vrai – le seul endroit qui leur donne de l'énergie est celui où ils sentent fatigués. >>

Il me dit que les sorciers sont capables de trouver ces endroits en percevant, avec leur corps tout entier, d'infimes mouvements d'énergie dans leur environnement. L'énergie accrue des sorciers, provenant de la réduction de leur auto contemplation, accorde à leurs sens un plus grand spectre de perception.

« J'ai essayé de t'expliquer clairement que la seule ligne de conduite valable, qu'il s'agisse des sorciers ou des hommes ordinaires, consiste à limiter notre rapport avec notre image de nous-même, poursuivit-il. Le but du nagual, en ce qui concerne ses apprentis, consiste à réduire en miettes leur miroir d'auto-contemplation. »

Il ajouta que chaque apprenti était un cas particu-

lier, et que le nagual devait laisser l'esprit décider des détails.

<< Chacun de nous manifeste un attachement d'une intensité différente à son auto contemplation, poursuivit-il. Et cet attachement est ressenti sous forme de besoin. Par exemple, avant que je m'engage sur le chemin de la connaissance, ma vie était un besoin sans bornes. Et, des années après que le nagual Julian m'eut pris sous son aile, j'étais toujours aussi indigent, sinon plus.

« Mais il existe des gens, des sorciers ou des hommes ordinaires, qui n'ont besoin de personne. Ils reçoivent, directement de l'esprit, la paix, l'harmonie, le rire, la connaissance. Ils n'ont besoin d'aucun intermédiaire. Dans ton cas, comme dans le

mien, les choses sont différentes. Je suis ton intermédiaire et le nagual Julian était le mien. Les intermédiaires, outre le fait qu'ils offrent une chance minimale – la conscience de *l'intention –,* aident à réduire en miettes les miroirs d'auto contemplation.

« La seule aide concrète que tu recevras jamais de moi réside dans le fait que je m'en prends à ton auto-contemplation. Si ce n'était pas le cas, tu perdrais ton temps. Il s'agit de la seule aide réelle que tu aie reçue de moi.

– Vous m'avez appris plus de choses, don Juan, que qui que ce soit depuis ma naissance, protestai-je.

– Je t'ai appris toutes sortes de choses dans le but de capter ton attention, me dit-il. Mais tu es prêt à jurer que cet enseignement constituait la partie la plus importante de mes leçons. C'est faux. L'instruction a très peu de valeur. Les sorciers soutiennent que la seule chose qui compte est le déplacement du

point d'assemblage. Et ce déplacement, comme tu le sais bien, dépend de l'énergie accrue et non de l'instruction. »

Il fit ensuite un commentaire incongru. Il me dit que n'importe quel être humain, s'il observe une suite d'actions spécifique et simple, peut apprendre à déplacer son point d'assemblage.

Je lui fis remarquer qu'il se contredisait. Pour moi, une suite d'actions exigeait des instructions, exigeait des procédures.

« Dans le monde des sorciers, il n'y a de contradictions que dans les termes,, répondit-il. Il n'y a pas de contradictions dans la pratique. La suite d'actions dont je parle découle de la conscience. Pour être conscient de cette suite, on a besoin d'un nagual. C'est pourquoi j'ai dit que le nagual offre une chance minimale, mais cette chance minimale n'est pas l'instruction, dans le sens où l'on emploie ce mot pour le fonctionnement d'une machine. La chance minimale dont je parle est la prise de conscience de l'esprit provoquée par un intermédiaire. »

Il m'expliqua que la suite d'actions spécifique à laquelle il pensait exigeait que l'on soit conscient du fait que la suffisance est la force qui maintient fixé le point d'assemblage. Quand la suffisance est limitée, l'énergie qu'elle mobilise n'est plus dépensée. Cette énergie accrue joue alors le rôle d'un tremplin qui projette le point d'assemblage, automatiquement et sans préméditation, dans un voyage inimaginable.

Une fois que le point d'assemblage s'est déplacé, le mouvement lui-même entraîne un éloignement par rapport à l'auto contemplation, et cet éloignement assure, à son tour, un lien de communication limpide

avec l’esprit. Il ajouta qu’après tout c’était l’autocontemplation qui avait commencé par couper l’homme de l’esprit.

« Comme je te l’ai déjà dit, poursuivit don Juan, la sorcellerie est un voyage de retour. Nous retournons victorieux vers l’esprit, après être descendus en enfer. Et de l’enfer, nous rapportons des trophées. La compréhension en est un. »

Je lui dis que cette suite d’actions semblait très facile et très simple lorsqu’il en parlait mais que, lorsque j’avais essayé de la mettre en pratique, j’avais trouvé qu’elle était l’antithèse absolue de la facilité et de la simplicité.

« La difficulté que nous éprouvons face à cette progression simple, dit-il, vient de ce que la plupart d’entre nous refusent d’accepter que nous ayons besoin de si peu pour poursuivre notre chemin. Nous sommes conditionnés à attendre une instruction, un enseignement, des guides, des maîtres. Et quand on nous dit que nous n’avons besoin de personne, nous ne le croyons pas. Cela nous inquiète, puis nous rend méfiants, et finalement furieux et déçus. Si nous avons besoin d’aide, ce n’est pas de celle des méthodes, mais de celle de l’intensité. Si quelqu’un nous rend conscients du fait que nous devons réduire notre suffisance, alors il s’agit d’une aide véritable.

« Les sorciers disent que nous ne devrions avoir besoin de personne pour nous convaincre que le monde est infiniment plus complexe que ce que nous imaginons de plus fou. Alors, pourquoi sommes-nous dépendants ? Pourquoi avons-nous besoin de quelqu’un pour nous guider quand nous pouvons le faire nous-mêmes. Grande question, hein ? »

Don Juan n’ajouta rien. Il voulait manifestement que je réfléchisse à cette question. Mais j’avais d’autres soucis. Ma remémoration avait miné certaines fondations que j’avais crues inébranlables, et j’avais désespérément besoin qu’il les redéfinisse. J rompis ce long silence et exprimai ce qui me tourmentait. Je lui dis que j’avais fini par accepter le fait qu’il m’était possible d’oublier des événements entiers, du début jusqu’à la fin, s’ils s’étaient produits pendant que je me trouvais dans un état de conscience accrue. Mais, le petit déjeuner que j’ava pris avec lui à Nogales n’avait pas existé dans mon esprit avant que je ne me le remémore. Et cet événement avait dû certainement se produire dans le monde de tous les jours.

« Tu oublies quelque chose d’essentiel, dit-il. La présence du nagual suffit pour déplacer le point d’assemblage. J’ai cédé tout ce temps à tes désirs avec coup du nagual. Le coup que je te donnais entre les omoplates n’est qu’une de ces tétines qu’on donne aux enfants pour les apaiser. Il sert à dissiper tes doutes. Les sorciers utilisent. le contact physique po donner une secousse au corps. Cela ne fait rien de plus que donner confiance à l’apprenti qui est manipulé.

– Alors qui déplace le point d’assemblage, don Juan ? demandai-je.

– C’est l’esprit », répondit-il, sur le ton de quelqu’un qui est sur le point de perdre patience.

Il sembla se contrôler, sourit, et hocha la tête de droite à gauche en signe de résignation.

« Il m’est difficile d’accepter cela, dis-je. Mon esprit est dominé par le principe de causalité. »

Il eut un des accès de rire inexplicables dont il avait l’habitude – inexplicables pour moi, bien sûr. Je devais avoir l’air contrarié. Il posa sa main sur mon épaule.

« Je ris ainsi de temps en temps parce que tu es fou, dit-il. La réponse à toutes les questions que tu me poses te crève les yeux et tu ne la vois pas... Je crois que ton malheur, c’est la folie. »

Ses yeux étaient brillants, si complètement fous et malicieux que je finis par rire moi-même.

« J’ai insisté jusqu’à en perdre haleine sur le fait qu’il n’y avait pas de procédures en sorcellerie, poursuivit-il. Il n’y a pas de méthodes, pas d’étapes. La seule chose qui compte est le déplacement du point d’assemblage. Et aucune procédure ne peut conduire à cela. C’est un effet qui se produit uniquement de lui-même. »

Il pressa mon dos comme pour me redresser les épaules, puis me regarda, droit dans les yeux. Mon attention se riva à ses paroles.

« Voyons ce que tu penses de ceci, dit-il. Je viens de dire que le mouvement du point d’assemblage se

produit de lui-même. Mais j'ai également dit que la présence du nagual déplace le point d'assemblage de son apprenti, et que la manière par laquelle le nagual masque son impeccabilité aide ou entrave ce déplacement. Comment résoudras-tu cette contradiction ? »

Je lui avouai que j'allais justement l'interroger sur cette contradiction car j'en étais conscient, mais que je ne pouvais même pas imaginer pouvoir la résoudre. Je n'étais pas un praticien de la sorcellerie.

« Qu'es-tu, alors ?

– Je suis un étudiant en anthropologie qui essaie de comprendre les agissements des sorciers », dis-je.

Ce que j'avais dit n'était pas tout à fait vrai, mais ce n'était pas un mensonge. Don Juan eut un fou rire.

« C'est trop tard. Ton point d'assemblage s'est déjà déplacé. Et c'est précisément ce mouvement qui fait de quelqu'un un sorcier. »

Il m'affirma que ce qui apparaissait comme une contradiction n'était en réalité que les deux aspects d'une même réalité. Le nagual entraîne le point d'assemblage à se déplacer en aidant à la destruction du miroir de l'auto contemplation. Mais c'est là tout ce que peut faire le naguaL Celui qui préside au mouvement, c'est l'esprit, l'abstrait ; quelque chose qu'on ne peut voir ni sentir ; quelque chose qui ne semble pas exister, mais existe. C'est pour cela que les sorciers disent que le point d'assemblage se déplace tout seul. Ou que le nagual le déplace. Le nagual, en tant que conduit de l'abstrait, peut exprimer celui-ci par ses actions.

Je regardai don Juan d'un air interrogateur.

« Le nagual déplace le point d'assemblage, et pourtant ce n'est pas lui qui engendre lui-même le véritable déplacement, dit don Juan. Peut-être serait-il plus exact de dire que l'esprit s'exprime en accord avec l'impeccabilité du nagual. L'esprit peut déplacer le point d'assemblage grâce à la seule présence d'un nagual impeccable. »

Il me dit qu'il avait voulu clarifier ce point parce que, s'il était mal compris, le nagual était renvoyé à la suffisance et, par là, à sa destruction.

Il changea d'avis et me dit que, comme l'esprit n'a

pas d'essence perceptible, les sorciers utilisent les circonstances et les moyens spécifiques qui leur permettent de réduire en miettes le miroir de l'autocontemplation.

Don Juan observa que, dans ce domaine, il était important de comprendre la valeur pratique des divers moyens par lesquels les naguals masquaient leur implacabilité. Il me dit que mon masque de générosité, par exemple, était bon pour traiter avec les autres sur un plan superficiel, mais inutile pour réduire en miettes leur auto contemplation parce qu'il me contraignait à exiger de leur part une décision presque impossible. J'attendais d'eux qu'ils sautent à pieds joints dans l'univers des sorciers sans aucune préparation.

« Une décision pareille doit être préparée, poursuivit-il. Et pour la préparer, tous les masques de l'implacabilité du nagual peuvent faire l'affaire, sauf le masque de la générosité. »

Peut-être parce que je cherchais désespérément à le convaincre que j'étais vraiment généreux, ses commentaires sur mon comportement ressuscitèrent mon atroce sentiment de culpabilité. Il m'assura qu'il n'y avait rien dont je dusse avoir honte, et que le seul effet indésirable, dans mon cas, était que ma pseudo-générosité ne se concrétisait pas en ruse positive.

À cet égard, me dit-il, bien que j'eusse beaucoup de points communs avec son *benefactor,* mon masque de générosité était trop rudimentaire, trop manifeste, pour me servir à enseigner. Mais un masque de raison, comme le sien, était très efficace pour créer une atmosphère propice au déplacement du point d'assemblage. Ses disciples croyaient absolument en sa

pseudo-raison. En réalité, elle les inspirait teller
qu'il pouvait facilement, en rusant, les amener
les efforts les plus extrêmes.

« Ce qui t'est arrivé, le jour où nous étions à
mas, était un exemple de la manière dont l'imp
bilité masquée d'un nagual détruit l'auto conter
tion, poursuivit-il. Mon masque a provoqué ton
effondrement. Tu croyais, comme tout le mond
ma raison. Et, bien sûr, vous vous attendiez, pa
sus tout, à la continuité de cette raison.

« Quand je t'ai confronté non seulement au
comportement sénile d'un vieil homme affaibli,
au vieil homme lui-même, ton esprit est allé jus
qu'aux extrêmes dans son effort pour rétablir m
continuité et ton auto contemplation. Et tu t'es d
que j'avais eu une crise.

« Finalement, quand il devint impossible de d
à la continuité de ma raison; ton miroir a comm
à tomber en morceaux. À partir de ce moment-
déplacement de ton point d'assemblage n'était
qu'une question de temps. La seule question q
posait était de savoir s'il allait atteindre le lieu s
pitie. »

Je dus paraître sceptique à don Juan car il
m'expliqua que le monde de notre auto contem
ou de notre esprit était très fragile et tenait grâc
quelques idées clés qui lui servaient d'ordre de
Quand ces idées faisaient défaut, l'ordre de ba
cessait de fonctionner.

« Quelles sont ces idées clés, don Juan ?
demandai-je.

– Dans ton cas et dans ces circonstances p
comme pour le public de la guérisseuse do

avons parlé, l'idée clé était celle de la continuité,

répondit-il.

– Qu'est-ce que la continuité ? demandai-je.

– C'est l'idée que nous sommes un bloc solide, dit-il. Dans notre esprit, ce qui soutient notre monde est la certitude que nous sommes inchangeables. Nous accepterions que notre comportement soit modifié, que nos réactions et nos opinions soient modifiées, mais l'idée que nous sommes malléables au point de changer d'apparence, au point d'être une autre personne, ne fait pas partie de l'ordre de base de notre auto contemplation. Quand un sorcier rompt cet ordre, le monde de la raison disparaît. »

Je voulus lui demander si le fait de rompre la continuité d'un individu suffisait à provoquer le déplacement du point d'assemblage. Il alla au-devant de ma question. Il me dit que cette rupture n'était qu'un émollient. Ce qui déplaçait le point d'assemblage, c'était l'implacabilité du nagual.

Il compara ensuite les actes auxquels il s'était livré au cours de l'après-midi où nous nous trouvions à Guaymas avec ceux de la guérisseuse dont nous avions débattu auparavant. Il me dit que la guérisseuse avait réduit en miettes l'auto contemplation des personnes qui formaient son public par une série d'actes qui n'avaient pas d'équivalent dans leur vie quotidienne – la possession spectaculaire par l'esprit, le changement de voix, le corps grand ouvert du patient. Dès que la continuité de l'idée qu'elles avaient d'elles-mêmes fut rompue, le point d'assemblage des personnes présentes était prêt à être déplacé.

Il me rappela qu'il m'avait parlé autrefois du

concept de l'arrêt du monde. Il me dit qu'il était
aussi nécessaire pour les sorciers d'arrêter le m
que, pour moi, de lire ou d'écrire. Cela consistai
introduire un élément dissonant dans la structur
comportement quotidien dans le but d'interromp
le déroulement habituellement régulier des évén
ments ordinaires – événements qui étaient cata
logués dans nos esprits par notre raison.

L'élément dissonant s'appelait le « non-faire »
le contraire de faire. « Faire » désignait tout ce c
faisait partie d'un ensemble pour lequel nous av
une explication cognitive. Le « non-faire » était u
élément qui était étranger à cet ensemble réper

« Les sorciers, parce que ce sont des *traqueu*
comprennent à la perfection le comportement
humain, dit-il. Ils comprennent, par exemple, qu
êtres humains sont des créatures d'inventaire.
Connaître les tenants et les aboutissants d'un in
taire particulier est ce qui fait d'un homme un sp
liste ou un expert dans son domaine.

« Les sorciers savent que lorsque l'inventaire
personne ordinaire fait défaut, ou bien cette per
sonne accroît son inventaire, ou bien son univer
d'auto contemplation s'effondre. La personne or
naire cherche à incorporer de nouvelles donnée
dans son inventaire si elles ne contredisent pas
l'ordre de base de l'inventaire. Mais si les donné
contredisent cet ordre, l'esprit de la personne s'
fondre. L'inventaire, c'est l'esprit. Les sorciers c
tent là-dessus lorsqu'ils tentent de briser le miro
l'auto contemplation. »

Il m'expliqua que, ce jour-là, il avait soigneuse
ment choisi les ingrédients de l'acte qu'il destina

rompre ma continuité. Il se transforma lentement jusqu'à devenir en effet un vieil homme affaibli, puis, pour mieux achever la rupture de ma continuité, il m'avait emmené dans un restaurant où on le connaissait sous les traits de ce vieil homme.

Je l'interrompis. J'avais perçu une contradiction que je n'avais pas remarquée auparavant. Il m'avait dit, à l'époque, qu'il se transformait dans le but de savoir comment on se sentait quand on était vieux. L'occasion était propice et ne se représenterait pas. J'avais cru comprendre, à travers ses mots, qu'il n'avait jamais incarné un vieil homme jusque-là. Pourtant, au restaurant, on le connaissait sous les traits d'un vieil homme qui souffrait de crises.

« L'implacabilité du nagual a plusieurs facettes, dit-il. Elle est pareille à un outil qui s'adapte à plusieurs usages. L'implacabilité est un état. Elle est un niveau *d'intention* qu'atteint le nagual.

« Le nagual l'utilise pour entraîner le déplacement de son propre point d'assemblage ou de celui de ses apprentis. Ou bien il l'utilise pour *traquer.* Ce jour-là, je l'ai commencé en *traqueur,* faisant semblant d'être vieux, et j'ai fini par être vraiment un vieil homme affaibli. Mon implacabilité, contrôlée par mes yeux, a déplacé mon point d'assemblage.

« Bien que je me fusse rendu plusieurs fois dans ce restaurant sous les traits d'un vieil homme malade, je n'avais fait que *traquer,* jouant seulement à être vieux. Jamais, avant ce jour-là, mon point d'assemblage n'avait atteint l'emplacement précis de la vieillesse et de la sénilité. »

Il me dit qu'aussitôt qu'il avait eu *l'intention* d'être vieux, ses yeux avaient perdu leur éclat, et que je

l'avais tout de suite remarqué. Mon visage tout entie reflétait l'inquiétude. Ses yeux avaient perdu leur écl parce qu'il s'en était servi pour avoir *l'intention* d'atte position qui ferait de lui un vieil homme. Quand son d'assemblage atteignit cette position, il put vieillir pa apparence, son comportement et ses sentiments.

Je lui demandai de m'expliquer l'idée selon laquell sert des yeux pour avoir *l'intention.* Je savais vaguer que je la comprenais, mais je ne pouvais même pas formuler à moi-même ce que je savais.

« La seule façon d'en parler est de dire que l'on a *l'intention* de *l'intention* par les yeux, dit-il. Je sais qu'i en est ainsi; Pourtant, tout comme toi, je ne peux pas cerner ce que je sais. Les sorciers résolvent cette diff culté particulière en acceptant quelque chose qui est tout à fait évident : les êtres humains sont infiniment plus complexes et plus mystérieux que ce que nous -pouvons imaginer de plus fou. »

J'insistai sur le fait qu'il n'avait pas du tout clarifié la question.

« Tout ce que je peux dire c'est que les yeux le font, dit-il d'un ton cinglant. Je ne sais pas comment, mais ils le font. Ils appellent *l'intuition,* par une propriété indéfinissable dont ils jouissent, quelque chose qui participe de leur éclat. Les sorciers disent qu'on fait l'expérience de *l'intention* par les yeux, et non par la raison. »

Il refusa d'ajouter quoi que ce fût et se mit de nouv expliquer ma remémoration. Il me dit qu'une fois que point d'assemblage avait atteint la position spécifique faisait vraiment de lui un vieil

homme, les doutes qui habitaient mon esprit auraient dû disparaître complètement. Mais comme je m'enorgueillissais d'être ultrarationnel, je fis tout de suite de mon mieux pour expliquer sans arrêt sa transformation.

« Je t'ai dit mille fois que le fait d'être rationnel constitue un handicap, me dit-il. Les êtres humains ont un sens très profond de la magie. Nous participons du mystérieux. La rationalité n'est qu'un vernis, chez nous. Si nous grattons cette surface, nous trouvons un sorcier au-dessous. Mais certains d'entre nous ont beaucoup de difficulté à plonger au-dessous de la surface ; d'autres le font avec une parfaite aisance. Nous nous ressemblons beaucoup, toi et moi, à cet égard – il nous faut, tous deux, suer sang et eau avant de nous défaire de notre autocontemplation. »

Je lui expliquai que le fait de m'accrocher à ma rationalité avait toujours été pour moi une question de vie ou de mort. Et cela encore plus quand il s'agissait des expériences que je faisais dans son univers.

Il me dit que le jour de Guaymas, ma rationalité avait été exceptionnellement éprouvante pour lui. Dès le début, il avait dû mettre en œuvre toutes les formules qu'il connaissait pour la miner. Dans cette perspective, il avait commencé par poser ses mains vigoureusement sur mes épaules, me faisant presque tomber par son poids. Cette brusque manœuvre physique fut la première secousse infligée à mon corps. Et, outre la peur que suscitait en moi son manque de continuité, cela perçait ma rationalité.

« Mais il n'a pas suffi de percer ta rationalité, poursuivit don Juan. Je savais que pour que ton point d'as-

semblage atteigne le lieu sans pitié, je devais anéant
tout vestige de ma continuité. Cela fut fait lorsque je devins réellement sénile, que je te fis parcourir la ville, et qu'à la fin je me fâchai et te giflai.

« Cela t'a fait un choc, mais tu allais récupérer immédiatement quand j'ai porté ce qui aurait dû être le coup de grâce au miroir de l'image que tu te fais de toi-même. Je criai à l'assassin. Je ne m'attendais pas à ce que tu t'enfuies. J'avais oublié tes accès de violence. »

Il dit qu'en dépit de ma tactique de récupération sur l'instant, mon point d'assemblage avait atteint le lieu sans pitié quand son comportement sénile me mit en rage. Ou, peut-être, était-ce le contraire : je me mis en rage parce que mon point d'assemblage avait atteint le lieu sans pitié. Cela n'avait pas vraiment d'importance. Ce qui comptait, c'était que mon point d'assemblage y soit bien arrivé.

Une fois qu'il s'y trouva, mon comportement changea sensiblement. Je devins froid, calculateur et indifférent à ma propre sécurité.

Je demandai à don Juan s'il avait *au* tout cela. Je n
me souvenais pas lui en avoir parlé. Il me répondit que tout ce qu'il avait à faire pour savoir ce que je ressentais, c'était de s'introspecter et de se rappeler sa propre expérience.

Il me dit que mon point d'assemblage s'était fixé sur sa nouvelle position lorsqu'il était retourné à son moi naturel. À ce moment-là, ma conviction concernant sa continuité normale avait subi un tel bouleversement que la continuité ne tenait plus lieu de force de cohésion. Et ce fut alors que mon point d'assemblage, à partir de sa nouvelle position, me permit

d'établir une autre forme de continuité, une forme que j'exprimai par une dureté étrange, détachée – une dureté qui devint, dès lors, mon mode de comportement normal.

« La continuité joue un rôle si important dans notre vie que, si elle se rompt, elle est toujours immédiatement restaurée, poursuivit-il. Dans le cas des sorciers, cependant, une fois que leur point d'assemblage atteint le lieu sans pitié, la continuité n'est plus jamais la même.

« Comme tu es d'un naturel lent, tu n'as' pas remarqué encore que, depuis le jour de Guaymas, tu es devenu, entre autres, capable d'accepter n'importe quelle forme de discontinuité pour argent comptant – après un semblant de lutte menée par ta raison, bien sûr. »

Ses yeux brillaient de rire.

« Ce jour-là, tu acquis également ton implacabilité masquée, poursuivit-il. Ton masque n'était pas aussi bien développé qu'aujourd'hui, évidemment, mais ce que tu as appris alors, c'était les rudiments de ce qui devait devenir ton masque de générosité. »

J'essayai de protester. Je n'aimais pas l'idée de l'implacabilité masquée, quelle que fût la façon dont il présentait la chose.

« N'expérimente pas ton masque sur moi, dit-il en riant. Garde-le pour un meilleur usage : pour quelqu'un qui ne te connaît pas. »

Il m'exhorta à me remémorer exactement le moment où j'avais acquis le masque.

« Aussitôt que tu sentis monter en toi cette colère froide, poursuivit-il, il te fallut la masquer. Tu n'en fis pas un sujet de plaisanterie, comme l'aurait fait mon

benefactor. Tu n'essayas pas de raisonner à son pr
comme je l'aurais fait. Tu ne fis pas semblant d'en ê
intrigué, comme l'aurait fait le nagual Elias. Ce sont
trois cas de masques de nagual que je connais. Qu
alors ? Tu marchas calmement jus-qu'à ta voiture et
débarrassas de la moitié de tes paquets en les donn
type qui t'aidait à les porter. »

Jusque-là, je ne m'étais pas souvenu qu'en effet
quelqu'un m'avait aidé à porter les paquets. Je dis à
Juan que j'avais vu des lumières danser devant mes
et j'avais pensé que je les voyais parce que, emport
ma colère froide, j'étais sur le point de m'évanouir.

« Tu n'étais pas sur le point de t'évanouir, répondit don Juan. Tu étais sur le point d'entrer dans un état de *rêve* et de *vair* l'esprit par toi-même, comme Talia et mon *benefactor.* »

Je dis à don Juan que ce n'était pas la générosité
mais la colère froide qui me poussa à me débarrasse
des paquets. Il fallait que je fasse quelque chose pou
me calmer, et ce fut la première idée qui me vint.

« Mais c'est exactement ce que je te dis. Ta géné
sité n'est pas sincère », répliqua-t-il; et il se mit à se
moquer de mon désarroi.

LE TICKET POUR L'IMPECCABILITÉ

La nuit était tombée pendant que don Juan parlait c
briser le miroir de l'auto contemplation. Je lui dis que
complètement épuisé et que nous devions annuler le
du voyage pour rentrer à la maison,

mais il soutint que nous devions utiliser chaque minute de notre temps pour passer en revue les histoires de sorcellerie ou provoquer ma remémoration en déplaçant mon point d'assemblage aussi souvent que possible.

J'étais d'humeur grincheuse. Je lui dis qu'un état de fatigue profonde comme le mien ne pouvait engendrer que l'incertitude et le manque de conviction.

« Ton incertitude est au programme, me dit don Juan d'un ton neutre. Après tout, tu as affaire à un nouveau type de continuité. On met longtemps à s'y habituer. Les guerriers passent des années dans un état où ils ne sont ni des hommes ordinaires ni des sorciers.

– Que font-ils à la fin P demandai-je. Choisissent-ils ?

– Non, ils n'ont pas le choix. Ils prennent tous conscience de ce qu'ils sont déjà : des sorciers. Le problème réside dans le fait que le miroir de l'autocontemplation est extrêmement puissant et ne lâche ses victimes qu'après une lutte féroce. »

Il se tut et parut plongé dans ses pensées. Son corps devint rigide comme je l'avais déjà vu lorsqu'il était embarqué dans ce que je définissais comme des rêveries, mais qu'il décrivait comme des moments où son point d'assemblage se déplaçait et où il était capable de remémoration.

« Je vais te raconter l'histoire du ticket pour l'impeccabilité d'un sorcier, me dit-il soudain après environ une demi-heure de silence total. Je vais te raconter l'histoire de ma mort. »

Il commença à me faire le récit de ce qui lui était arrivé après son arrivée à Durango, alors qu'il ét encore déguisé en femme, après son voyage d'u dans le Mexique central. Il me dit que Belisario l'emmena directement dans une hacienda afin q cache pour échapper à l'homme monstrueux qui poursuivait.

Aussitôt arrivé, don Juan – avec beaucoup d'a par rapport à sa nature taciturne – se présenta à monde. Il y avait sept jolies femmes dans la mais un homme asocial, étrange, qui ne prononça pas seul mot. Don Juan ravit les jolies femmes en leu parlant des efforts que faisait l'homme monstrue l'attraper; Elles étaient enchantées, surtout, du déguisement qu'il portait encore et de son histoir ne se lassaient jamais de l'entendre raconter les de son voyage, et elles lui donnèrent toutes des conseils pour perfectionner la connaissance qu'il acquise pendant le voyage. Don Juan était surpr leur calme et leur assurance qui lui paraissaient incroyables.

Les sept femmes étaient exquises et il se sen heureux grâce à elles. Il les aimait et avait confia elles. Elles le traitaient avec respect et considéra Mais il y avait quelque chose dans leur regard qu penser que sous leur façade de charme se cach froideur terrifiante, une distance qu'il ne pourrait franchir.

Il pensa que ces jeunes femmes, qui étaient s l'aise et faisaient peu de cas du protocole, devai des femmes faciles. Il lui semblait pourtant évide qu'elles ne l'étaient pas.

On laissa don Juan parcourir seul la propriété. ébloui par l'immense résidence et ses terres. Il

n'avait jamais rien vu de tel. C'était une vieille maison coloniale, entourée d'un haut mur d'enceinte. Il y avait, à l'intérieur, des balcons avec des pots de fleurs et des patios avec d'énormes arbres fruitiers qui donnaient de l'ombre, de l'intimité et du calme.

Il y avait de grandes pièces, et, au rez-de-chaussée, des galeries ouvertes autour des patios. À l'étage supérieur, il y avait des chambres à coucher mystérieuses où l'on n'autorisa pas don Juan à mettre les pieds.

Au cours des jours qui suivirent, don Juan fut stupéfait par l'intérêt profond que les femmes manifestaient pour son

confort. Elles faisaient tout pour lui. Elles semblaient suspendues à ses moindres paroles. Jamais personne n'avait été si gentil avec lui. Mais, par ailleurs, il ne s'était jamais senti si seul. Il était toujours en compagnie de ces femmes belles et étranges, et pourtant il n'avait jamais été aussi seul.

Don Juan croyait que son sentiment de solitude provenait du fait qu'il n'était pas capable de prévoir le comportement de ces femmes ou de savoir quels étaient leurs véritables sentiments. Il ne savait que ce qu'elles lui disaient d'elles-mêmes. Quelques jours après son arrivée, la femme qui semblait être la responsable lui donna des habits flambant neufs et lui dit que son déguisement de femme n'était plus nécessaire parce que l'homme monstrueux, quel qu'il fût, n'était plus visible nulle part. Elle lui dit qu'il était libre de partir lorsqu'il le voudrait.

Don Juan demanda à voir Belisario, qu'il n'avait pas aperçu depuis le jour de leur arrivée. Les femmes lui dirent que Belisario était parti. Mais il avait dit que don Juan pouvait rester dans la maison aussi

longtemps qu'il le voulait – à condition seulement qu'il fût en danger.

Don Juan déclara qu'il était en danger de mort, Pendant les quelques jours qu'il venait dé passer dans la maison, il avait constamment vu le monstre rôder furtivement dans les champs qui entouraient le bâtiment. La femme ne le crut pas et lui dit sans ménagement qu'il était un escroc qui faisait semblant de voir le monstre pour qu'elles l'accueillent. Elle lui dit que leur maison n'était pas un endroit fait pour traînasser. Elle déclara qu'elles étaient des personnes très sérieuses qui travaillaient très dur et ne pouvaient se permettre de garder quelqu'un à charge.

Don Juan se sentit insulté. Il sortit de la maison d'un pas lourd, mais lorsqu'il aperçut le monstre caché derrière les arbustes décoratifs qui bordaient le chemin, sa colère céda aussitôt le pas à la peur.

Il se retourna et se précipita dans la maison où il supplia la femme de le laisser rester. Il promit de faire un travail gratuit de péon s'il pouvait seulement demeurer dans l'hacienda.

Elle accepta, à deux conditions : qu'il ne pose aucune question et qu'il fasse exactement ce qu'on lui dirait sans demander aucune explication. Elle le prévint que s'il contrevenait à ces règles son séjour dans la maison serait compromis.

« Je restai dans cette maison contre mon gré, poursuivit don Juan. Je n'avais pas envie d'accepter ses conditions, mais je savais que le monstre était dehors. Dans la maison, j'étais en sécurité. Je savais que l'homme monstrueux s'arrêtait toujours le long d'une frontière invisible qui entourait le bâtiment, à une distance d'une centaine de mètres. À l'intérieur

de ce cercle, je ne risquais rien. Autant que je sache, cette maison devait comporter quelque chose qui maintenait l'homme monstrueux à l'écart, et c'était tout ce qui m'importait.

« Je me rendis compte également que lorsque j'étais entouré par les habitants de la maison, le monstre n'apparaissait jamais. »

Après quelques semaines qui n'apportèrent pas de changement à sa situation, le jeune homme que don Juan croyait avoir vu vivre dans la maison du monstre sous les traits du vieux Belisario refit son apparition. Il dit à don Juan qu'il venait d'arriver, qu'il s'appelait Julian et qu'il était le propriétaire de l'hacienda.

Don Juan l'interrogea naturellement sur son déguisement. Mais le jeune homme le regarda droit dans les yeux et déclara sans la moindre hésitation qu'il n'était au courant d'aucun déguisement.

« Comment peux-tu être ici, dans ma propre maison, et dire des bêtises pareilles ? dit-il, en criant, à don Juan. Pour qui me prends-tu ?

– Mais... vous êtes Belisario, non ? insista don Juan.

– Non, dit le jeune homme. Belisario est un vieil homme. Je suis Julian et je suis jeune, ne le vois-tu pas ? »

Don Juan admit humblement qu'il n'avait pas été vraiment convaincu qu'il s'agissait d'un déguisement et se rendit immédiatement compte de l'absurdité de ce qu'il venait de dire. Si la vieillesse n'était pas un déguisement, on avait alors affaire à une transformation, et cela était encore plus absurde.

La confusion de don Juan s'accrut aussitôt. Il parla du monstre et le jeune homme répondit qu'il ne

savait pas de quel monstre il s'agissait, Il admit que don Juan avait dû craindre quelque chose, sinon le vieux Belisario ne lui aurait pas donné l'asile. Mais

quelles que fussent. les raisons pour lesquelles don Juan se cachait, c'était son affaire.

Don Juan était mortifié par la froideur du ton et des manières de son hôte. Prenant, le risque de le mettre en colère, don Juan lui rappela qu'ils s'étaient déjà rencontrés. Son hôte répliqua qu'il ne l'avait jamais vu avant ce jour, mais qu'il honorait les souhaits de Belisario, comme il s'y sentait obligé.

Le jeune homme ajouta qu'il n'était pas seulement le propriétaire des lieux, mais qu'il était responsable de toutes les personnes qui se trouvaient dans la maison, y compris don Juan qui, en se cachant parmi eux, s'était mis, désormais, sous la tutelle de cette maisonnée. Si cet arrangement ne plaisait pas à don Juan, celui-ci était libre de partir et de prendre ses risques face à ce monstre que personne d'autre que lui ne voyait,

Avant de se résoudre à quoi que ce fût, don Juan décida judicieusement de demander ce qu'impliquait le fait d'être sous la tutelle de la maisonnée.

Le jeune homme emmena don Juan vers une partie du bâtiment qui était en construction et lui dit que cette section de la maison symbolisait sa propre vie et ses propres actes. Elle était inachevée. La construction était en cours, mais il y avait des risques qu'elle ne s'achève jamais.

« Tu es un des éléments de cette construction incomplète, dit-il à don Juan. Disons que tu es la poutre qui soutiendra le toit. Nous ne saurons pas, avant de la mettre en place et de poser le toit dessus,

si elle en supportera le poids. Le maître charpentier dit que oui. Le maître charpentier, c'est moi. »

Cette explication en forme de métaphore ne signifiait rien pour don Juan, qui voulait savoir quels travaux manuels on attendait de lui.

Le jeune homme essaya une autre approche. « Je suis un nagual, expliqua-t-il. J'apporte la liberté. Je suis le chef de ceux qui se trouvent dans cette maison. Tu te trouves dans cette maison et, de ce fait, tu en fis partie, que cela te plaise ou non. » Don Juan le regarda, abasourdi, sans pouvoir prononcer une
parole.

« Je suis le nagual Julian, dit son hôte en souriant.
Sans mon intervention, il n'y a pas de voie vers la vérité. »

Don Juan ne comprenait toujours pas. Mais il commença à se demander s'il était en sécurité étant donné l'esprit manifestement fantasque de cet homme. Cette évolution inattendue le préoccupait tellement que l'utilisation du mot nagual n'éveilla même pas sa curiosité. Il savait que nagual signifiait sorcier, mais il était incapable de comprendre tout ce qu'impliquaient les paroles du nagual Julian. Peut-être, cependant, d'une certaine façon, les comprenait-il parfaitement, bien que son esprit conscient en
fût incapable.

Le jeune homme le fixa un moment puis lui dit que son véritable travail consisterait à être son valet personnel et son aide. Il ne serait pas payé pour cela, mais aurait droit à une très bonne chambre, et au couvert. De temps en temps, don Juan aurait à accomplir d'autres petits travaux, des travaux exigeant une attention particulière. Il devait être chargé

soit de faire ces travaux lui-même, soit de veiller à exécution. Pour ce genre de services particuliers, i recevrait de petites sommes d'argent qui seraient déposées sur un compte que tiendraient pour lui le autres habitants de la maison. Ainsi, si jamais il vo partir, il y aurait un peu d'argent liquide pour le dép

Le jeune homme insista sur le fait que don Juan devait pas se considérer comme un prisonnier, ma dit que, s'il restait, il devrait travailler. Et, ce qui éta encore plus important que le travail, il devait satisfa trois exigences. Il devrait faire un effort sérieux pou apprendre tout ce que les femmes lui enseigneraie conduite avec tous les habitants de la maison devr être exemplaire, ce qui signifiait qu'il devrait survei comportement et son attitude envers eux à chaque minute de la journée. Enfin, en tête à tête, il s'adre au jeune homme en l'appelant « nagual » et il se référerait, quand il en parlerait, au « nagual Julian

Don Juan accepta ces conditions à contrecœur. s'il retomba tout de suite dans sa morosité et sa bo coutumières, il apprit vite son travail. Ce qu'il ne sa pas, c'était l'attitude. et le comportement qu'on atte de lui. Et, même s'il était incapable de mettre le do un exemple concret, il pensait sincèrement qu'on l mentait et qu'on l'exploitait.

Lorsque sa morosité l'emporta sur le reste, il se aller à une bouderie permanente et adressa à pein parole à quiconque.

C'est alors que le nagual Julian réunit tous les habitants de sa maison et leur expliqua que, bien

qu'ayant grand besoin d'un aide, il se soumettrait à leur décision. S'ils n'appréciaient pas l'attitude morose et déplaisante de son nouveau serviteur, ils avaient le droit de le dire. Si la majorité d'entre eux désapprouvait le comportement de don Juan, ce jeune homme devait partir et prendre le risque d'affronter ce qui pouvait l'attendre dehors, que ce fût un monstre ou un produit de sa propre invention.

Puis le nagual Julian les emmena devant la maison et mit don Juan au défi de leur montrer l'homme monstrueux. Don Juan le désigna, mais personne d'autre que lui ne le vit. Don Juan se mit à courir frénétiquement de l'un à l'autre, insistant sur le fait que le monstre se trouvait bien là, et les implorant de l'aider. Ils ne tinrent pas compte de ses supplications et le traitèrent de fou.

C'est alors que le nagual Julian soumit le destin de don Juan à un vote. L'homme asocial refusa de voter. Il haussa les épaules et s'éloigna. Toutes les femmes se prononcèrent contre la poursuite du séjour de don Juan. Elles dirent qu'il avait simplement trop mauvais caractère et qu'il était trop morose. Mais, dans le vif du débat, le nagual Julian changea complètement d'attitude et se posa en défenseur de don Juan. Il laissa entendre que les femmes méjugeaient peut-être le pauvre jeune homme, qu'il n'était peut-être pas fou du tout et qu'il avait peut-être vraiment vu un monstre. Il leur dit que sa morosité était peut-être la conséquence de ses soucis. Une grande dispute s'ensuivit. L'atmosphère s'échauffa et, en un rien de temps, les femmes se mirent à attaquer le nagual en hurlant.

Don Juan avait entendu l'argument du nagual mais

il avait cessé de s'en faire, Il savait qu'ils allaient
jeter dehors et que l'homme monstrueux allait sû
ment le capturer et le réduire en esclavage. Il éta
fond du désespoir et se mit à pleurer.

Son désespoir et ses larmes influencèrent
quelques-unes des femmes en fureur. Leur resp
sable proposa une autre solution : une période d
sai de trois semaines, au cours de laquelle les a
et les attitudes de don Juan seraient soumises à
luation quotidienne de ;toutes les femmes. Elle p
vint don Juan que si, pendant cette période, la
moindre plainte s'élevait sur son attitude, il serait
chassé pour de bon.

Don Juan me raconta comment le nagual Julia
prit paternellement à part, et se mit à lui faire peu
murmura à l'oreille de don Juan qu'il savait de fa
certaine que le monstre non seulement existait n
rôdait dans la propriété. Néanmoins, en raison d
certains accords conclus entre les femmes et lui
accords qu'il ne pouvait pas divulguer, il n'était p
autorisé à leur dire ce qu'il savait. Il exhorta don
à cesser de montrer sa personnalité morose et t
et à faire semblant d'être tout le contraire.

« Fais semblant d'être heureux et satisfait, dit-
don Juan. Sinon, les femmes te chasseront. Cet
seule perspective devrait suffire à t'effrayer. Sers
de cette peur comme d'une véritable force motric
C'est la seule chose dont tu disposes. »

Toutes les hésitations ou les réflexions qui ava
pu venir à l'esprit de don Juan se dissipèrent à la
de l'homme monstrueux. Attendant impatiemme
le long de la ligne invisible, le monstre semblât
conscient de la précarité de la position de don Ju

On aurait dit que ce monstre souffrait d'une faim vorace et attendait anxieusement un festin.

Le nagual Julian lui fit un peu plus peur.

« Si j'étais toi, dit-il à don Juan, je me conduirais comme un ange. Je ferais tout ce que ces femmes exigent de moi, tant que cela me protège de cette bête infernale.

– Alors, vous voyez le monstre ? demanda don Juan.

– Bien sûr, répondit-il. Et je vois aussi que si tu pars ou si les femmes te chassent, le monstre te capturera et t'attachera par des chaînes. Cela te fera sûrement changer d'attitude. Les esclaves n'ont pas d'autre choix que celui de bien se comporter avec leurs maîtres. Ils disent que la douleur qu'inflige un monstre de ce genre dépasse toute imagination. »

Don Juan savait que son seul espoir était de se rendre le plus agréable possible. La peur d'être la proie de cet homme monstrueux était en effet une puissante force psychologique.

Don Juan me dit qu'un caprice de la nature faisait qu'il n'était grossier qu'avec les femmes ; il ne se comportait jamais mal en présence du nagual Julian.

Pour une raison que don Juan n'arrivait pas à déterminer, le nagual, pour lui, n'était pas quelqu'un qu'il pouvait essayer d'affecter, que ce soit consciemment ou subconsciemment.

L'autre habitant de la maison, l'homme asocial, n'avait pas d'importance aux yeux de don Juan. Don Juan s'était fait son opinion au moment où il l'avait rencontré, et n'avait pas tenu compte de lui. Il trouvait l'homme faible, indolent, et écrasé par ces belles femmes. Plus tard, quand il se rendit mieux compte

de la personnalité du nagual, il comprit que l'homme était complètement éclipsé par l'éclat des autres.

À mesure que le temps passait, la nature du commandement et de l'autorité qu'ils se partageaient devint manifeste pour don Juan. Il fut surpris et d'une certaine façon ravi de constater que personne n'était mieux que les autres ni supérieur à eux. L'un remplissait des fonctions auxquelles les autres étaient inaptes, mais cela ne le rendait pas supérieur. Cela le rendait seulement différent. Cependant, la décision définitive, en tout, revenait automatiquement au nagual Julian, et celui-ci prenait apparemment grand plaisir à exprimer ses décisions sous forme de farces grossières auxquelles chacun avait droit.

Il y avait également une femme mystérieuse parmi eux. On l'appelait Talia, la femme nagual. Personne ne dit à don Juan qui elle était ni ce que signifiait le fait d'être la femme nagual. On lui dit cependant clairement que Talia était une des sept femmes. Tout le monde parlait tellement d'elle que la curiosité de don Juan était extrême. Il posait tant de questions que la femme qui était la responsable des autres lui dit qu'elle lui apprendrait à lire et à écrire pour qu'il puisse faire un meilleur usage de ses

facultés de déduction. Elle lui dit qu'il devait apprendre à consigner les choses par écrit plutôt que s'en remettre à sa mémoire. Ainsi, il accumulerait une énorme quantité de faits concernant Talia, des faits qu'il devait lire et étudier jusqu'à ce que la vérité apparût.

Devinant peut-être la réponse cynique qu'il avait en tête, elle lui dit que même si cela semblait être une tentative absurde, la tâche qui consistait à décou-

vrir qui était Talia était l'une des plus difficiles et des plus gratifiantes que l'on pût entreprendre.

C'était, dit-elle, la partie amusante de l'apprentissage. Elle ajouta, plus sérieusement, que don Juan devait à tout prix apprendre la comptabilité de base pour aider le nagual à gérer la propriété.

Elle commença tout de suite à lui donner des leçons quotidiennes et, un an après, don Juan avait fait des progrès si rapides et si importants qu'il savait lire, écrire et tenir les livres de comptes.

Tout s'était passé si facilement qu'il ne remarqua pas les changements qui s'étaient produits en lui, et dont le plus remarquable était un sentiment de détachement. Pour sa part, il conservait l'impression que rien ne se passait dans la maison, simplement parce qu'il était encore incapable de s'identifier à ses habitants. Ceux-ci étaient pour lui des miroirs sans reflets.

« Je me suis réfugié dans cette maison pendant près de trois ans, poursuivit don Juan. Il m'est arrivé une quantité innombrable de choses au cours de cette période mais je ne trouvais pas qu'elles fussent vraiment importantes. Du moins, j'avais choisi de les considérer comme sans importance. J'étais convaincu que pendant trois ans je n'avais fait que me cacher, trembler de peur, et travailler comme un mulet. »

Don Juan rit et me dit qu'à un moment donné, à la demande du nagual Julian, il accepta d'apprendre la sorcellerie pour pouvoir peut-être se débarrasser de la peur qui le minait chaque fois qu'il voyait le monstre monter la garde. Mais, bien que le nagual Julian lui parlât beaucoup, il semblait préférer lui faire des farces. Aussi, don Juan pensait qu'il était honnête et juste de dire qu'il n'avait rien appris,

même vaguement, en matière de sorcellerie, parce qu'il était absolument évident que personne, dans

cette maison, ne connaissait ni ne pratiquait la sorcellerie.

Cependant, un jour, il se retrouva en train de marcher résolument, mais sans le vouloir, vers la ligne invisible qui tenait le monstre en échec. Bien entendu, l'homme monstrueux surveillait la maison comme d'habitude. Mais ce jour-là, au lieu de faire demi-tour et de courir s'abriter dans la maison, don Juan continua de marcher. Une vague d'énergie incroyable le faisait avancer sans se préoccuper de sa sécurité.

Un sentiment de détachement total lui permit d'affronter le monstre qui l'avait terrorisé pendant tant d'années. Don Juan s'attendait à voir le monstre sortir en titubant et le saisir à la gorge mais cette pensée ne le terrorisait plus. Il regarda l'homme monstrueux pendant un instant, à quelques centimètres de distance, puis franchit la ligne. Et le monstre ne l'attaqua pas, comme don Juan l'avait toujours redouté, mais sa forme devint confuse. Ses contours se brouillèrent et il se transforma en une brume blanche, une nappe de brouillard à peine perceptible.

Don Juan s'avança vers le brouillard et celui-ci recula, comme apeuré. Il poursuivit la nappe de brouillard au-dessus des champs jusqu'à ce qu'il constate qu'il ne restait plus rien du monstre. Il comprit alors que le monstre n'avait jamais existé. Mais il ne pouvait pas expliquer de quoi il avait eu peur. Il avait la vague sensation que, tout en sachant exactement ce qu'était le monstre, quelque chose l'empêchait d'y penser, Il se dit immédiatement que

ce gredin de nagual Julian savait la vérité sur ce qui se passait. Don Juan croyait le nagual Julian bien capable de jouer ce genre de tour.

Avant de l'affronter, don Juan se livra au plaisir de marcher sans escorte dans toute la propriété. Jamais il n'avait pu le faire jusqu'ici. Chaque fois qu'il avait eu besoin de s'aventurer derrière cette ligne invisible, il avait été escorté par un habitant de la maison. Cela avait sérieusement restreint sa: mobilité. Les deux ou trois fois qu'il avait tenté de marcher sans escorte, il avait eu peur de risquer l'anéantissement à cause de l'homme monstrueux.

Plein d'une étrange vigueur, don Juan entra dans la maison mais, au lieu de fêter sa nouvelle liberté et son nouveau pouvoir, il réunit tout le monde et demanda, avec colère, que chacun explique ses mensonges. Il les accusa tous de le faire travailler comme esclave en jouant sur sa peur d'un monstre qui n'existait pas.

Les femmes se mirent à rire comme s'il leur racontait une plaisanterie extrêmement drôle. Seul le nagual Julian semblait contrit, surtout quand don Juan, la voix cassée par le ressentiment, décrivit les années qu'il avait passées dans une peur permanente. Le nagual Julian s'effondra et pleura ouvertement quand don Juan exigea des excuses pour la façon honteuse dont il avait été exploité.

« Mais nous t'avons dit que le monstre n'existait pas », dit l'une des femmes.

Don Juan lança un regard furieux au nagual Julian, qui se fit tout petit.

« Il savait que le monstre existait >>, hurla don Juan, en pointant un doigt accusateur sur le nagual.

Mais il savait, ce faisant, qu'il disait une absurd parce que le nagual Julian lui avait dit, dès le déb que le monstre n'existait pas.

« Le monstre n'existait pas, dit don Juan, tremblant de rage, en se corrigeant. C'était un de ses tours. »

Le nagual Julian, pleurant sans pouvoir se con ler, s'excusa auprès de don Juan, tandis que les femmes hurlaient de rire. Don Juan ne les avait jamais vues rire aussi fort.

« Vous saviez tout ce temps qu'il n'y avait jama de monstre. Vous m'avez menti », dit-il en accusa le nagual Julian qui, la tête baissée et les yeux ple de larmes, se reconnut coupable.

« Je t'ai certainement menti, marmonna-t-il. Il n a jamais eu de monstre. Ce que tu as vu sous la f d'un monstre n'était qu'une vague d'énergie. Ta peur en a fait une chose monstrueuse.

– Vous m'avez dit que ce monstre allait me dév rer. Comment avez-vous pu me mentir ainsi ? lui don Juan en criant.

– Être dévoré par le monstre relevait du symbo répondit doucement le nagual Julian. Ton véritabl ennemi, c'est ta stupidité. Tu cours le danger mor d'être dévoré par ce monstre-ci maintenant. »

Don Juan dit, en hurlant, qu'il n'était pas tenu d supporter des sottises. Et il insista pour qu'on lui garantisse à nouveau qu'il n'y avait plus de restric tions quant à sa. liberté de partir.

« Tu peux partir quand tu veux, dit le nagual Julian sèchement.

– Vous voulez dire que je peux partir tout de su te ? demanda don Juan.

– C'est ce que tu veux ?

– Bien sûr, je veux quitter ce sale endroit et la sale bande de menteurs qui vit ici », cria don Juan.

Le nagual Julian ordonna que l'on paye intégralement à don Juan ses économies et, les yeux brillants, il lui souhaita bonheur, prospérité et sagesse.

Les femmes ne voulurent pas lui dire au revoir. Elles le fixèrent jusqu'à ce qu'il baisse la tête pour éviter leurs regards violents.

Don Juan mit l'argent dans sa poche et sortit sans regarder derrière lui, content que son épreuve se soit terminée. Le monde extérieur était pour lui un point d'interrogation. Il en avait la nostalgie. Dans cette maison, il en avait été privé. Il était jeune, robuste. Il avait de l'argent en poche et soif de vivre.

Il les quitta sans dire merci. Sa colère, réprimée pendant si longtemps par la peur, put enfin remonter à la surface. Il avait même appris à les aimer – et maintenant il se sentait trahi. Il voulait fuir le plus loin possible de cet endroit.

En ville, il affronta un premier désagrément. Il était très docile et cher de voyager. Il apprit que s'il voulait quitter la ville immédiatement, il ne pourrait pas choisir sa destination mais devrait attendre des muletiers qui accepteraient de l'emmener. Quelques jours plus tard, il partit avec un muletier de bonne réputation pour le port de Mazatlan.

« Bien que je n'eusse que vingt-trois ans à l'époque, dit don Juan, j'avais l'impression d'avoir vécu une vie entière. La seule chose dont je :n'avais pas l'expérience était la sexualité. Le nagual Julian m'avait dit que c'était le fait de n'avoir pas fait l'amour avec une femme qui me donnait de la force et de l'endurance et qu'il lui restait peu de temps pour mettre les choses en place avant que le monde me rattrape.

– Que voulait-il dire, don Juan ?

– Il voulait dire que je n'avais aucune idée de l'enfer vers lequel je m'acheminais, répondit don Juan, et qu'il avait très peu de temps pour mettre en place mes barricades, mes protecteurs silencieux.

– Qu'est-ce qu'un protecteur silencieux, don Juan ? demandai-je.

– C'est une bouée de sauvetage, dit-il. Un protecteur silencieux est une vague d'énergie inexplicable qui vient au guerrier quand plus rien d'autre ne fonctionne.

« Mon *benefactor* savait quelle direction ma vie alla prendre une fois que je ne serais plus sous son influence. Alors il lutta pour me donner autant d'options de sorciers que possible. Ces options de sorcier devaient être mes protecteurs silencieux.

– Que sont les options de sorciers ? demandai-je.

– Des positions du point d'assemblage, répondit-il, le nombre infini des positions que le point d'assemblage peut atteindre. Dans chacun de ces déplacements superficiels ou profonds, un sorcier peut renforcer sa nouvelle continuité. »

Il répéta que tout ce dont il avait fait l'expérience, que ce fût avec son *benefactor* ou sous sa conduite, avait été la conséquence d'un déplacement infime ou considérable de son point d'assemblage. Son *benefac tor* lui avait fait expérimenter d'innombrables options de sorciers, plus qu'il n'aurait été nécessaire en temps normal parce qu'il savait que don Juan aurait

pour destinée d'être appelé à expliquer ce qu'étaient les sorciers et ce qu'ils faisaient.

« L'effet de ces déplacements du point d'assemblage est cumulatif, poursuivit-il. Il pèse sur vous, que vous le compreniez ou pas. Cette accumulation m'a, à la fin, été utile.

« Très peu de temps après que j'eus rencontré le nagual, mon point d'assemblage se déplaçait si profondément que je pouvais *vair.* Je *vis* un champ d'énergie sous forme de monstre. Et mon point d'assemblage continua à se déplacer jusqu'à ce que je *voie* le monstre pour ce qu'il était en réalité ; un champ d'énergie. J'avais réussi à *voir,* et je ne le savais pas. Je croyais que je n'avais rien fait, que je n'avais rien appris. J'étais incroyablement stupide.

– Vous étiez trop jeune, don Juan, dis-je. Vous n'auriez pas pu faire autrement. »

Il rit. Il était sur le point de répliquer, quand il sembla changer d'avis. Il haussa les épaules et poursuivit son récit.

Il me dit que, lorsqu'il arriva à Mazatlan, il était pratiquement devenu un

muletier chevronné, et on lui proposa, comme travail permanent, de conduire un train de mulets. Il était très satisfait des conditions offertes. L'idée de faire le voyage entre Durango et Mazatlan lui plaisait. Mais il y avait deux choses qui le gênaient : d'une part, le fait qu'il n'eût pas encore fait l'amour avec une femme et, d'autre part, un besoin intense mais inexplicable d'aller vers le nord. Il ne savait pas pourquoi. Il savait seulement que quelque part dans le Nord quelque chose l'attendait. Ce sentiment était si fort et durable qu'il fut contraint, finalement, de refuser la sécurité d'un tra-

vail permanent afin de pouvoir voyager en direction du nord.

Sa force supérieure à la moyenne et une nouvelle ruse qui était inexplicable lui permirent de trouver des emplois même là où il n'y en avait pas, pendant qu'il poursuivait régulièrement son chemin vers le nord jusqu'à l'État de Sinaloa. Et là s'arrêta son voyage. Il rencontra une jeune veuve, qui était, comme lui, une Indienne yaqui, et qui avait été la femme d'un homme auquel don Juan était redevable.

Il essaya d'honorer sa dette en aidant la veuve et ses enfants et, sans s'en rendre compte, il assuma le rôle de mari et de père.

Ses nouvelles responsabilités étaient un lourd fardeau pour lui. Il perdit sa liberté de mouvement et même son besoin de se rendre plus au nord. Cette perte était cependant compensée par l'affection profonde qu'il portait à cette femme et à ses enfants.

« J'ai connu des moments de bonheur sublime en tant que mari- et père, dit don Juan. Mais ce fut pendant ces moments que je remarquai pour la première fois que quelque chose allait très mal. Je me rendis compte que je perdais ce sentiment de détachement, cette distance que j'avais acquis au cours de mon séjour dans la maison du nagual Julian. Je me voyais désormais m'identifier avec les personnes qui m'entouraient. »

Don Juan me dit qu'il fallut un an d'usure sans relâche pour lui faire perdre toute trace de la nouvelle personnalité qu'il avait acquise chez le nagual. Il avait commencé par éprouver une affection profonde mais distante pour la femme et ses enfants.

Cette affection détachée lui permettait de jouer le rôle de mari et de père avec abandon et plaisir. Avec le temps, son affection détachée se transforma en une passion éperdue qui lui fit perdre son efficacité.

Son sentiment de détachement, qui était ce qui lui avait donné le pouvoir d'aimer, avait disparu. Sans ce détachement, il n'éprouvait que des besoins banals, du désespoir et du désarroi : les caractéristiques spécifiques de la vie de tous les jours. Son entreprise, elle aussi, s'était évanouie. Pendant les années qu'il avait passées chez le nagual, il avait acquis un dynamisme qui l'avait bien servi lorsqu'il s'était mis en chemin tout seul.

Mais le fait de savoir que son énergie physique avait décliné était la douleur la plus éprouvante. Sans être vraiment en mauvaise santé, il se retrouva un jour complètement paralysé. Il n'avait pas mal. Il ne s'affola pas. On aurait dit que son corps avait compris qu'il n'obtiendrait la paix et la tranquillité dont il avait un besoin si désespéré que s'il s'arrêtait de bouger.

Pendant qu'il était étendu, impuissant, sur son lit, il ne fit que penser. Et il se rendit compte qu'il avait échoué parce qu'il ne s'était pas donné un objectif abstrait. Il savait que les personnes qui se trouvaient dans la maison du nagual étaient extraordinaires parce qu'elles poursuivaient un objectif abstrait, la liberté. Il ne comprenait pas ce qu'était la liberté, mais il savait qu'elle était le contraire de ses propres besoins concrets.

Le manque d'objectif abstrait dont il souffrait l'avait rendu si faible et inefficace qu'il était incapable de sauver sa famille adoptive de son immense

pauvreté. Cette famille l'avait au contraire rame
misère, à la tristesse et au désespoir qu'il avait
avant de rencontrer le nagual.

Revoyant sa vie se dérouler, il se rendit comp
c'était seulement au cours des années passées
le nagual qu'il n'avait pas été pauvre et qu'il n'a
éprouvé de besoins concrets. La pauvreté était
qui l'avait écrasé quand il était dominé par ses b
concrets.

Pour la première fois depuis qu'il avait reçu u
balle et qu'il avait été blessé, il y avait si longten
cela, don Juan comprit pleinement que le nagua
était bien le nagual, le chef, et son *benefactor.* I
comprit ce que son *benefactor* avait voulu dire l
lui avait affirmé qu'il n'y avait pas de liberté sans
intervention du nagual. Don Juan n'avait mainte
plus aucun doute sur le fait que son *benefactor*
les habitants de la maison de son *benefactor* ét
des sorciers. Mais ce que don Juan comprit ave
évidence extrêmement douloureuse fut qu'il ava
gâché l'occasion d'en faire partie.

Quand la pression de son incapacité physiqu
intolérable, sa paralysie prit fin aussi mystérieus
qu'elle s'était déclenchée. Un jour il se leva sim
du lit et alla travailler. Mais il n'eut pas plus de c
Il arrivait à peine à joindre les deux bouts.

Une autre année s'écoula. Il ne prospéra pas
y avait une chose qu'il réussit au-delà de tout es
procéda à une récapitulation complète de sa vie
comprit alors pourquoi il aimait ces enfants et n
pouvait pas les quitter, et pourquoi il ne pouvait

pas rester auprès d'eux, et il comprit aussi pourquoi il ne pouvait agir ni d'une manière ni d'une autre.

Don Juan savait qu'il était dans une impasse totale, et que mourir comme un guerrier était la seule solution qui s'accordait à ce qu'il avait appris dans la maison de son *benefactor.* Ainsi, tous les soirs, après une journée frustrante de souffrance et de labeur insignifiant, il attendait patiemment le moment de sa mort.

Il était si entièrement convaincu que sa fin viendrait, que sa femme et ses enfants attendaient avec lui – en signe de solidarité, ils voulaient mourir eux aussi. Tous quatre s'asseyaient et restaient parfaitement immobiles, nuit après nuit, immanquablement, et récapitulaient leur vie en attendant la mort.

Don Juan les avait prévenus, en utilisant les mots mêmes dont son *benefactor* s'était servi pour le prévenir.

« Ne la souhaite pas, avait dit son *benefactor,* Attends simplement qu'elle vienne. N'essaie pas d'imaginer ce qu'est la mort. Sois là, simplement, pour qu'elle te prenne dans son flux. »

Le temps qu'ils y passèrent les fortifia doucement sur le plan mental, mais, sur le plan physique, leurs corps émaciés disaient qu'ils perdaient la bataille.

Un jour, cependant, don Juan crut que la roue de la chance commençait à tourner. Il trouva du travail temporaire avec une équipe d'ouvriers agricoles pendant la saison des moissons. Mais l'esprit avait d'autres desseins en ce qui le concernait. Quelques jours après qu'il eut commencé à travailler, quelqu'un lui vola son chapeau. Il lui était impossible d'en acheter un autre, mais il lui en fallait un pour travailler sous le soleil de plomb.

Il se fabriqua une sorte de coiffe protectrice, en couvrant la tête de chiffons et de poignées de paill collègues se mirent à rire et à le railler. Il n'en tint p compte. Comparée aux vies des trois personnes c dépendaient de son travail, son apparence avait pe d'importance pour lui. Mais les hommes continuère hurlèrent et rirent jusqu'à ce que le contremaître, craignant une émeute, renvoie don Juan.

Le sens de la modération et de la prudence que possédait don Juan fut submergé par une rage folle Il savait qu'on lui avait fait du tort. Le droit moral était de son côté. Il lâcha un cri perçant, à donner le frisson, saisit un des hommes et le souleva au-dess de ses épaules, dans l'intention de lui briser le dos. Mais il pensa à ces enfants qui avaient faim. Il pensa à leurs petits corps disciplinés lorsqu'ils s'asseyaient auprès de lui, nuit après nuit, attendant la mort. Il posa l'homme par terre et s'éloigna.

Don Juan me dit qu'il s'assit au bord du champ où les hommes travaillaient et que tout le désespoir qui s'était accumulé en lui explosa finalement. Il s'agissait d'une rage silencieuse, mais qui ne visait pas les autres. Il rageait contre lui-même. Il ragea jusqu'à ce que toute sa colère fût épuisée.

« Je m'assis là, devant tous ces gens, et je me m pleurer, poursuivit don Juan. Ils me regardaient comme si j'étais fou, ce qui était véritablement le ca mais cela m'était égal. Rien ne pouvait m'atteindre.

« Le contremaître eut pitié de moi et vint me donner un conseil. Il croyait que je pleurais sur mon sort Il ne pouvait savoir que je pleurais sur l'esprit. »

Don Juan me dit qu'un protecteur silencieux était

venu à lui après sa crise de rage. Il le fit sous la forme d'une vague énorme d'énergie qui lui laissa le net sentiment que sa mort était imminente. Il savait qu'il n'allait pas avoir le temps de revoir sa famille adoptive. Il s'excusa à voix haute auprès d'eux de ne pas avoir eu la sagesse et la force d'âme nécessaire pour les délivrer de l'enfer dans lequel ils vivaient sur terre.

Les ouvriers agricoles continuaient à rire et à se moquer de lui. Il les entendait vaguement. Sa poitrine était gonflée de larmes quand il s'adressa à l'esprit et le remercia de l'avoir placé sur le chemin du nagual, et de lui avoir donné une chance imméritée d'être libre. Il entendit les hurlements des hommes incompréhensifs. Ils avaient le droit de le tourner en ridicule. Il s'était trouvé aux portes de l'éternité et il ne s'en était pas aperçu.

« Je compris combien mon *benefactor* avait eu raison, dit don Juan. Ma stupidité était un monstre et elle m'avait déjà dévoré. À l'instant où j'eus cette pensée, je compris que tout ce que je pourrais dire ou faire était inutile. J'avais gâché ma chance. Maintenant, je ne faisais que servir de pitre à ces hommes. L'esprit ne pouvait s'être soucié de mon désespoir.

Nous étions trop nombreux – hommes avec nos petits enfers privé,s, engendrés par notre stupidité – pour que l'esprit y prête attention.

« Je m'agenouillai, tourné vers le sud-est. Je remerciai encore une fois mon *benefactor* et dis à l'esprit que j'avais honte. Tellement honte. Et, dans mon dernier soupir, je fis mes adieux à un monde qui aurait pu être merveilleux si j'avais eu de la sagesse. Une immense vague qui m'était destinée arriva alors.

D'abord, je la sentis. Puis je l'entendis, et finalement je la vis venir à moi du sud-est, par-dessus les champs. Elle me dépassa et son obscurité me recouvrit. Et la lumière de la vie disparut. Mon enfer était terminé. J'étais enfin mort ! J'étais enfin libre ! »

L'histoire de don Juan me bouleversa. Il ne tint pas compte de tous les efforts que je fis pour en parler. Il me dit que nous en discuterions à un autre moment et. dans un autre cadre. Il exigea en revanche que nous poursuivions ce que nous étions venu faire : élucider la maîtrise de la conscience.

Quelques jours plus tard, comme nous descendions de la montagne, il se mit soudain à parler de son histoire. Nous nous étions assis pour nous reposer. En fait, c'était moi qui m'étais arrêté pour reprendre souffle. Don Juan ne respirait même pas fort.

« Le combat des sorciers pour l'assurance est le combat le plus spectaculaire qui soit, dit don Juan. Il est pénible et coûteux. De très nombreuses fois, il a en réalité coûté leur vie à des sorciers. »

Il m'expliqua que chaque sorcier, pour acquérir une certitude complète sur ses actions, ou sur sa position dans le monde des sorciers, ou encore pour pouvoir utiliser intelligemment sa nouvelle continuité, doit annuler la continuité de son ancienne vie. Alors seulement ses actions peuvent bénéficier de l'assurance nécessaire pour fortifier et équilibrer l'instabilité et la ténuité de sa nouvelle continuité.

« Les sorciers voyants des temps modernes appellent ce processus d'annulation le ticket pour l'impeccabilité, ou la mort symbolique mais finale des sor-

ciers, dit don Juan. Et, dans ce champ de Silanoa, j'ai reçu mon ticket pour l'impeccabilité. J'y suis mort. La ténuité de ma nouvelle continuité m'a coûté la vie.

– Mais êtes-vous mort, don Juan, ou vous êtes-vous seulement évanoui ? demandai-je en essayant de ne pas avoir l'air cynique.

– Je suis mort dans ce champ, dit-il. J'ai senti ma conscience s'écouler hors de moi et se diriger vers l'Aigle. Mais comme j'avais impeccablement récapitulé ma vie, l'Aigle n'a pas avalé ma conscience. L'Aigle m'a recraché. Parce que mon corps était mort dans le champ, l'Aigle ne m'a pas laissé passer vers la liberté. C'est comme s'il me disait de repartir et d'essayer encore.

« J'ai grimpé sur les hauteurs de l'obscurité et je suis redescendu vers la lumière de la terre. Et puis je me suis retrouvé dans une tombe peu profonde, couverte de pierres et de saleté, au bord du champ. »

Don Juan me dit qu'il sut tout de suite quoi faire. Après avoir déblayé la terre, il aménagea à nouveau la tombe de façon qu'elle parût contenir un corps, et s'éclipsa. Il se sentait fort et déterminé. Il savait qu'il devait retourner dans la maison de son *benefactor.* Mais avant de commencer son voyage de retour, il voulait voir sa famille et lui expliquer qu'il était un sorcier et que cela l'empêchait de rester auprès d'elle. Il voulait leur expliquer que sa chute avait été provoquée par le fait qu'il ne savait pas que les sorciers ne peuvent jamais construire de pont pour rejoindre les personnes de ce monde. Mais, en revanche, si les personnes le désirent, elles doivent construire un pont pour rejoindre les sorciers.

« J'allai à la maison, poursuivit don Juan, mais elle était vide. Les voisins, bouleversés, me dirent que des ouvriers agricoles étaient venus plus tôt annoncer que j'étais mort au travail, et que ma femme et ses enfants étaient partis.

– Combien de temps êtes-vous resté mort, don Juan ? demandai-je.

– Une journée entière, semble-t-il », me répondit-il.

Un sourire jouait sur les lèvres de don Juan. Ses yeux avaient l'air d'être taillés dans une obsidienne brillante. Il surveillait ma réaction, attendant mes commentaires.

« Qu'est-il arrivé à votre famille, don Juan ? demandai-je.

– Ah ! Voilà la question d'un homme raisonnable, remarqua-t-il. J'ai cru un moment que tu allais me poser des questions sur ma mort ! >>

Je lui avouai que j'avais été sur le point de le faire, mais que je savais qu'il *voyait* ma question pendant que je la formulais dans mon esprit et que, par esprit de contradiction, j'en avais posé une autre. Je ne plaisantais pas, mais cela le fit rire.

« Ma famille disparut ce jour-là,. dit-il. Ma femme était une survivante. Il fallait qu'elle le soit, dans les conditions où nous vivions. Comme j'attendais la mort, elle crut que j'avais obtenu ce que je voulais. Elle n'avait plus rien à faire là-bas, alors elle partit.

« Les enfants me manquaient, mais je me consolais en me disant que ma destinée n'était pas de vivre avec eux. Cependant, les sorciers ont un penchant singulier. Ils vivent exclusivement dans la nébuleuse d'un sentiment que les mots “et pourtant...” décri-

vent très bien. Quand tout s'effondre autour d'eux, les sorciers admettent qu'il s'agit d'une situation terrible puis fuient vers la nébuleuse d'“et pourtant...”.

« Je fis cela en ce qui concernait mes sentiments pour ces enfants et pour cette femme. Ils avaient – en particulier l'aîné – récapitulé leur vie avec moi en faisant preuve d'une grande discipline. Seul l'esprit pouvait décider de l'issue de cette affection. »

Il me rappela qu'il m'avait appris comment les sorciers agissaient dans des situations de ce genre. Ils faisaient de leur mieux, puis, sans aucun remords ni regret, ils relâchaient leurs efforts et laissaient l'esprit décider du résultat.

« Quelle fut la décision de l'esprit, don Juan ? » demandai-je.

Il me toisa des pieds à la tête sans répondre. Je savais qu'il était parfaitement conscient du mobile qui me poussait à l'interroger. J'avais éprouvé une affection et une perte semblables.

« La décision de l'esprit est aussi un noyau fondamental, dit-il. Les histoires de sorciers sont construites autour de lui. Nous parlerons de cette

décision spécifique quand nous discuterons de ce noyau fondamental.

« Mais, ne voulais-tu pas me poser une question à propos de ma mort ?

– S'ils pensaient que vous étiez mort, pourquoi cette tombe peu profonde ? demandai-je. Pourquoi n'ont-ils pas creusé une véritable tombe pour vous enterrer ?

– Cela te ressemble plus. Je me suis posé la même question et je me suis rendu compte que tous ces ouvriers agricoles étaient des gens pieux. J'étais chrétien. On n'enterre pas les chrétiens n'importe

comment, et on ne les laisse pas non plus pourrir comme des chiens. Je crois qu'ils attendaient que ma famille vienne, réclame le corps et l'enterre convenablement. Mais ma famille n'est pas venue.

– Vous l'avez cherchée, don Juan ? demandai-je.

– Non. Les sorciers ne cherchent jamais personne, répondit-il. Et j'étais un sorcier. J'avais payé de ma vie l'erreur d'avoir ignoré que j'étais un sorcier, et les sorciers n'approchent jamais personne.

« À partir de ce jour-là je n'ai accepté la compagnie ou l'affection que de personnes ou de guerriers morts, comme moi. »

Don Juan me dit qu'il était retourné dans la maison de son *benefactor,* où tout le monde sut immédiatement ce qu'il avait découvert. Et ils le traitèrent comme s'il n'était jamais parti.

Le nagual Julian déclara qu'en raison de sa nature particulière don Juan avait mis longtemps à mourir.

« Mon *benefactor* me dit que le ticket d'un sorcier pour la liberté était sa mort, poursuivit don Juan. Il dit qu'il avait lui-même payé de sa vie ce ticket pour la liberté comme tous ceux qui se trouvaient dans sa maison. Et il ajouta que nous étions maintenant égaux dans notre condition de morts.

– Est-ce que je suis mort, moi aussi, don Juan ? demandai-je.

– Tu es mort, dit-il. Mais le grand truc des sorciers est d'être conscients qu'ils sont morts. Leur ticket pour l'impeccabilité doit être enveloppé dans la conscience. Ainsi enveloppé, disent les sorciers, leur ticket se conserve à l'état de neuf.

« Pendant soixante ans, j'ai conservé le mien à l'état de neuf. »

6 Manier l'intention

LE TROISIÈME POINT

Don Juan nous emmenait souvent, ses autres apprentis et moi, en excursion vers la chaîne de montagnes proche, qui se trouvait à l'ouest. En ces occasions, nous partions à l'aube, et prenions le chemin du retour à la fin de l'après-midi. Je choisissais de marcher avec don Juan. Être près de lui m'apaisait et me détendait toujours ; mais marcher avec ses apprentis pétillant de vie produisait toujours sur moi l'effet contraire : ils me fatiguaient beaucoup.

Comme nous descendions tous de la montagne, don Juan et moi fîmes une halte, avant d'arriver à la plaine. Une crise de mélancolie profonde s'empara de moi avec une telle rapidité et une telle force que je ne pus que m'asseoir. Puis, obéissant à une suggestion de don Juan, je m'étendis sur le ventre, contre un grand rocher rond.

Les autres apprentis se moquèrent de moi et continuèrent à marcher. J'entendis leurs rires et leurs cris diminuer d'intensité au loin. Don Juan m'exhorta à

me détendre et à laisser mon point d'assemblage, qui, me dit-il, s'était déplacé avec une rapidité soudaine, se fixer dans sa nouvelle position.

« Ne t'en fais pas, me dit-il. Dans un moment, tu sentiras une espèce de coup, ou une tape, dans le dos, comme si quelqu'un t'avait touché. Alors, tu seras bien. »

Le fait d'être étendu immobile sur ce rocher, en attendant de sentir une tape dans mon dos, déclencha une remémoration spontanée si intense et si claire que je ne ressentis absolument pas la tape que j'attendais. Mais j'étais sûr de l'avoir reçue, parce qu'en effet ma mélancolie disparut immédiatement.:

Je décrivis rapidement ce que je me remémorais à don Juan. Il me suggéra de rester sur le rocher et de déplacer mon point d'assemblage jusqu'à la position exacte où il se trouvait lorsque je fis l'expérience de l'événement que je m'étais remémoré.

« Rappelle-t'en les moindres détails », me dit-il.

Gela s'était passé plusieurs années auparavant. Don Juan et moi nous trouvions alors sur le haut plateau désertique de l'Etat de Chihuahua dans le Mexique septentrional. J'allais là-bas avec lui parce que c'était une région riche en herbes médicinales qu'il recueillait. Cette région présentait également pour moi, sur le plan anthropologique, un énorme intérêt. Les archéologues avaient découvert, il n'y avait pas très longtemps, les vestiges de ce qui, selon leur conclusion, était un grand comptoir commercial préhistorique. Ils présumaient que ce comptoir, situé stratégiquement sur une voie de passage naturelle, avait été l'épicentre d'une route commerciale qui joignait le

Sud-Ouest américain au Mexique du Sud et à l'Amérique centrale.

Mes quelques séjours sur ce haut plateau désertique avaient renforcé ma conviction que la conclusion des archéologues, selon laquelle il s'agissait d'une voie de passage naturelle, était juste. J'avais bien sûr fait un discours à don Juan sur l'influence de cette voie de passage quant à la répartition préhistorique de caractères culturels sur le continent nord-américain. Je prenais beaucoup d'intérêt, à l'époque, à expliquer la sorcellerie, chez les Indiens du Sud-Ouest américain, du Mexique et d'Amérique centrale, comme un système de croyances qui s'était transmis le long de routes commerciales et qui avait servi à créer, à un certain niveau abstrait, une sorte de pan indianisme précolombien.

Bien sûr, don Juan riait aux éclats chaque fois que je lui exposais mes théories.

L'événement que je me remémorai avait com-mencé à se produire au milieu d'un après-midi. Après avoir recueilli deux petits

sacs d’herbes médicinales: extrêmement rares, don Juan et moi fîmes une pause et nous assîmes sur d’énormes roches. Mais avant de nous diriger vers l’endroit où j’avais garé ma voiture, don Juan insista pour parler de 1'art du traqueur. Il me dit que le cadre où nous nous trouvions était le plus propice à l’explication de ses complexités, mais que, pour les comprendre, il me fallait d’abord accéder à l’état de conscience accrue.

Je lui demandai de m’expliquer encore une fois, avant de procéder à quoi que ce fût, ce qu’était vraiment la conscience accrue.

Faisant preuve d’une grande patience, don Juan

parla de la conscience accrue en fonction du mouvement du point d’assemblage. Pendant qu’il continuait de parler, je me rendis compte de la bouffonnerie de ma demande. Je savais tout ce qu’il me disait. Je lui dis que je n’avais pas vraiment besoin de ses explications, et il me dit que les explications n’étaient jamais perdues parce qu’elles s’imprimaient en nous pour que nous y recourions dans l’immédiat ou plus

tard ou pour contribuer à préparer notre voie vers la connaissance silencieuse.

Quand je lui demandai de parler plus en détail de la connaissance silencieuse, il me répondit rapidement que la connaissance silencieuse était une position générale du point d'assemblage, que cette position avait été, il y a très longtemps, la position normale de l'homme, mais que pour des raisons impossibles à déterminer, le point d'assemblage de l'homme s'était éloigné de cet emplacement spécifique pour en adopter un autre qui s'appelait la « raison ».

Don Juan me fit remarquer que tous les êtres humains n'étaient pas représentatifs de cette nouvelle position. Les points d'assemblage de la majorité d'entre nous ne se situaient pas carrément sur l'emplacement de la raison elle-même, mais dans son voisinage immédiat. Il en était allé de même pour la connaissance silencieuse : les points d'assemblage de tous les êtres humains ne s'étaient. pas carrément situés sur cet emplacement non plus.

Il me dit aussi que le « lieu sans pitié », étant aussi une position du point d'assemblage,

était un précurseur de la connaissance silencieuse et qu'une autre position du point d'assemblage appelée le « lieu de

la préoccupation » était le stade précurseur de celui de la raison.

Je ne trouvais rien d'obscur à ces remarques sibyllines. À mes yeux, elles se passaient d'explication. Je comprenais tout ce qu'il disait, tout en attendant le coup qu'il me portait habituellement aux omoplates pour me faire accéder à la conscience accrue. Mais ce coup ne vint pas et je continuai à comprendre ce qu'il disait sans être vraiment conscient de rien comprendre. Le sentiment de facilité, celui de tenir les choses pour acquises, qui étaient propres à ma conscience normale, persistaient en moi, et je ne mettais pas en question ma capacité de comprendre.

Don Juan me fixa et me recommanda de m'étendre à plat ventre, sur un rocher rond, mes bras et mes jambes déployés comme les pattes d'une grenouille.

Je restai étendu ainsi pendant dix minutes environ, totalement décontracté, presque endormi, avant d'être brusquement tiré de mon assoupissement par un grognement léger et soutenu, accompagne d'un sifflement. Je levai la nuque et mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Un gigantesque jaguar noir était accroupi sur un rocher, à cinq mètres à peine de moi, juste au-dessus de l'endroit où don Juan était assis. Le Jaguar, montrant ses crocs, me lançait un regard furieux. Il semblait prêt à bondir sur moi.

« Ne bouge pas ! me dit don Juan doucement. Et ne le regarde pas dans les yeux. Fixe son nez, et ne cille pas. Ta vie en dépend. »

Je fis ce qu'il me dit. Le jaguar et moi nous regardâmes pendant un moment, avant que don Juan ne rompe le statu quo en lançant son chapeau comme

un Frisbee, à la tête du jaguar. Celui-ci fit un saut en amère pour éviter d'être touché, et don Juan émit un long sifflement fort et perçant. Puis il hurla à toute voix et battit des mains deux ou trois fois, ce qui fit le même bruit que des coups de feu étouffés.

Don Juan me fit signe de descendre de mon rocher et de le rejoindre. Nous hurlâmes tous les deux et battîmes des mains jusqu'à ce que don Juan décide que nous avions fait fuir le jaguar.

Mon corps tremblait, et pourtant je n'avais pas peur. Je dis à don Juan que ce qui m'avait le plus effrayé n'était pas le grognement soudain de l'animal ou son regard, mais la certitude que le jaguar m'avait regardé pendant longtemps avant que je l'entende et que je lève la tête.

Don Juan ne commenta pas du tout cette expérience. Il était plongé dans ses pensées. *Quand* je lui demandai s'il avait déjà vu le jaguar, il fit un geste impérieux pour me faire taire. Il me donna l'impression d'être mal à l'aise, peut-être même troublé.

Après un moment de silence, don Juan me fit signe de commencer à marcher. Il me précéda. Nous nous éloignâmes des rochers, en zigzaguant d'un pas rapide dans les

broussailles.

Au bout d'une demi-heure environ, nous atteignîmes une clairière dans le *chaparral* où nous nous arrêtâmes pour nous reposer un peu. Nous ne nous étions pas parlé du tout et j'étais très curieux de savoir ce que pensait don Juan.

« Pourquoi marchons-nous de cette façon ? demandai-je. Ne vaudrait-il pas mieux filer d'ici tout droit et rapidement ?

– Non ! dit-il catégoriquement. Ce ne serait pas

bien du tout. Ce jaguar est un mâle. Il a faim et il va nous poursuivre.

– Raison de plus pour partir rapidement d'ici, insistai-je.

– Ce n'est pas si facile, dit-il. Ce jaguar n'est pas encombré par la raison. Il saura exactement quoi faire pour nous attraper. Et, aussi vrai que je te parle, il lira nos pensées.

– Qu'entendez-vous en disant que le jaguar lit dans nos pensées P

– Ce n'est pas une métaphore, dit-il. Je pense ce que je dis. De grands animaux comme celui-ci ont la capacité de lire dans les pensées. Et je ne veux pas dire qu'ils devinent. Je veux dire qu'ils savent tout directement.

– Que pouvons-nous donc faire ? demandai-je, véritablement alarmé.

– Nous devrions devenir moins rationnels et essayer de gagner la bataille en empêchant absolument le jaguar de lire en nous, répondit-il.

– En quoi cela nous aiderait-il d'être moins rationnels ? demandai-je.

– La raison nous fait choisir ce qui semble valable à l'esprit, dit-il. Par exemple, ta raison t'a déjà dit de courir aussi vite que tu peux et tout droit. Ce que ta raison n'a pas pris en considération, c'est que nous aurions dû courir environ dix kilomètres avant d'être en sécurité dans notre voiture. Et le jaguar nous aurait dépassés. Il aurait coupé devant nous pour nous attendre dans l'endroit le plus propice pour nous sauter dessus.

« Zigzaguer est un choix meilleur mais moins rationnel.

– Comment savez-vous que c'est un meilleur choix, don Juan ? demandai-je.

– Je le sais parce que mon lien de :communication avec l'esprit est très limpide, ré-pondit-il. Cela signifie que mon point d'assemblage est sur la position de la connaissance silencieuse. De là, je peux dis-

cerner que ce jaguar a faim, mais que c'est un animal qui n'a pas encore mangé d'humain. Et nos actes le déconcertent. Si nous zigzaguons maintenant, le jaguar devra faire un effort pour prévoir notre comportement.

– Y a-t-il d'autres choix que celui de zigzaguer. ? demandai-je.

– Il n'y a que des choix rationnels, dit-il. Et nous n'avons pas tout l'équipement dont nous avons besoin pour mettre en œuvre des choix rationnels. Par exemple, nous pouvons nous diriger vers le sommet, mais il nous faudrait un fusil pour tenir.

« Nous devons être à la .hauteur des choix du jaguar. Ces choix sont dictés par la connaissance silencieuse. Nous devons faire ce que nous dit la connaissance silencieuse, même si elle nous demande des choses qui semblent déraisonnables. »

Il commença à trotter en zigzags. Je le suivis de très près mais je doutais que le fait de courir ainsi nous sauverait. J'éprouvais un sentiment de panique à retardement. Le souvenir de la silhouette menaçante de l'énorme animal m'obsédait.

Le *chaparral* désertique était composé de buissons hauts et pelés distants de deux mètres environ les uns des autres. Les faibles chutes de pluie dans cette région empêchaient la croissance d'une végétation très feuillue ou de broussailles épaisses. Pourtant,

ces broussailles donnaient une impression visuelle d'épaisseur et de densité qui semblait les rendre impénétrables.

Don Juan se déplaçait avec une agilité extraordinaire et je le suivais de mon mieux. Il me demanda de regarder où je posais les pieds et de faire moins de bruit. Il me dit que le bruit des branches qui craquaient sous mon poids nous trahissait à coup sûr.

J'essayai délibérément de poser les pieds sur les traces des pas de don Juan pour éviter de faire craquer les branches sèches. Nous zigzaguâmes ainsi sur une distance de cent mètres environ avant que j'aper-çoive la masse énorme et noire du jaguar à un mètre, à peine, derrière moi.

Je hurlai de toutes mes forces. Sans s'arrêter, don Juan se retourna assez vite pour voir le grand félin disparaître. Don Juan émit de nouveau un sifflement perçant et battit des mains de manière continue, en imitant le bruit de coups de feu étouffés.

Il me dit à voix très basse que les félins n'aimaient pas grimper et que nous allions donc franchir, à toute vitesse, le ravin profond et large qui se trouvait à quelques mètres à ma droite.

Il donna le signal du départ et nous courûmes aussi vite que possible à travers les buissons. Nous descendîmes la pente du ravin, jusqu'au fond, puis nous remontâmes à toute allure l'autre versant. De là, on voyait clairement la pente, le fond du ravin, et le terrain plat d'où nous venions. Don Juan me murmura que le jaguar nous suivait à l'odeur, et que si nous avions de la chance, nous le verrions courir jus-qu*au fond du ravin, en suivant de près nos traces,

Je contemplai fixement le ravin qui était à nos

pieds, attendant anxieusement d'apercevoir
Mais je ne le vis pas. Je commençai à me d
jaguar s'était peut-être enfui, lorsque j'enten
grognement effrayant du grand félin dans le
qui se trouvaient juste derrière nous. Je me
compte que don Juan avait eu raison et cela
Pour arriver là où il se trouvait, le jaguar ava
dans nos pensées et franchir le ravin avant

Sans dire un mot, don Juan se mit à cour
vitesse extraordinaire. Je le suivis et nous z
guâmes pendant un bon moment. J'étais co
ment essoufflé quand nous nous arrêtâmes
nous reposer.

La peur d'être poursuivi par le jaguar ne m
cependant. pas empêché d'admirer la super
prouesse physique de don Juan. Il avait cou
un jeune homme. Je commençai à lui dire q
m'avait rappelé quelqu'un qui, dans mon en
m'avait profondément impressionné par son
tude à courir, mais il me fit signe de me tair
tait attentivement un bruit, et je fis de même

J'entendis un froissement dans les brous
droit devant nous. Puis la silhouette noire d
apparut un instant quelque part dans les fou
une cinquantaine de mètres de nous.

Don Juan haussa les épaules et m'indiqu
l'animal.

« On dirait que nous n'allons pas nous en
rasser, dit-il d'un ton résigné. Marchons tran
ment, comme si nous nous promenions agr
ment dans un parc, et raconte-moi cette hist
ton enfance. Le moment et le cadre s'y prêt
Un jaguar nous poursuit avec un appétit féro

te. souviens de ton passé : le non-faire parfait quand on est poursuivi par un jaguar. »

Il se mit à rire. Mais quand je lui dis que cela ne m'intéressait plus du tout de raconter cette histoire, son rire redoubla.

« Tu me punis maintenant pour n'avoir pas voulu t'écouter, n'est-ce pas P » me demanda-t-il.

Et moi, bien sûr, je commençai à me défendre. Je lui dis que son accusation était tout à fait absurde, et que j'avais vraiment perdu le fil de l'histoire.

« Quand un sorcier n'a pas de suffisance, il se sou-cie comme d'une guigne d'avoir perdu le fil d'une histoire, me dit-il, malicieux, et les yeux brillants. Comme tu n'as plus aucune suffisance, tu devrais raconter ton histoire maintenant. Raconte-la à l'es-prit, au jaguar et à moi, comme si tu n'en avais pas du tout perdu le fil. »

Je voulus lui dire que je n'avais pas envie de me plier à ses désirs parce que l'histoire était trop stu-pide et que les circonstances étaient accablantes. Je voulais choisir le cadre et le moment adéquats pour mon récit, comme il le faisait lui-même lorsqu'il racontait ses histoires.

Il me répondit avant que je m'exprime.

« Le jaguar et moi nous pouvons tous deux lire dans les pensées, me dit-il en souriant. Si je choisis le cadre et le moment appropriés pour raconter mes histoires de sorcellerie, c'est parce qu'elles font partie d'un enseignement et que je veux leur permettre d'avoir le maximum d'effet. »

Il me fit signe de me mettre en marche. Nous marchâmes tranquillement, l'un à côté de l'autre. Je lui dis que j'admirais sa façon de courir et sa vigueur, et

qu'il y avait un peu de suffisance dans mon admiration parce que je me considérais moi-même comme un bon coureur.

Puis je lui racontai l'histoire qui s'était produite pendant mon enfance et dont je m'étais souvenu quand je l'avais vu courir si bien.

Je lui dis que j'avais joué au football, quand j'étais petit garçon, et que je courais très bien. En fait, j'étais si agile et rapide que j'avais l'impression de pouvoir faire impunément n'importe quelle frasque parce que j'étais capable de distancer tous mes poursuivants, surtout les vieux policiers qui patrouillaient à pied dans les rues de ma ville. Si je cassais une lampe de réverbère ou quelque chose de ce genre, je n'avais qu'à courir pour être en sécurité.

Mais un jour, à mon insu, les vieux policiers furent remplacés par un nouveau corps de police qui avait suivi un entraînement militaire. Le désastre survint lorsque je cassai une vitrine, dans un magasin, et que je courus, sûr que ma vitesse était ma sauvegarde. Un jeune policier se lança à ma poursuite. Je courus comme je ne l'avais jamais fait, mais ce fut en vain. L'agent, qui était un avant-centre de première volée dans l'équipe de football de la police était plus rapide et plus vigoureux que mon

corps d'enfant de dix ans n'en pouvait supporter. Il m'attrapa et me ramena à coups de pied jusqu'au magasin dont j'avais cassé la vitrine. Il comptait astucieusement tous ses coups à haute voix, comme s'il s'entraînait sur un terrain de football. Il ne me fit pas mal, il me fit seulement horriblement peur, mais mon intense humiliation fut tempérée par l'admiration de mes dix ans pour son talent et sa prouesse de joueur de football.

Je dis à don Juan que j'avais éprouvé la même chose à son égard. Il parvenait à me distancer malgré notre différence d'âge et ma vieille propension à décamper.

Je lui dis aussi que j'avais fait pendant des années un rêve au cours duquel je courais si bien que le jeune policier ne pouvait plus m'attraper.

« Ton histoire est plus importante que je ne le pensais, dit don Juan. Je croyais que tu allais me parler d'une fessée de ta mère. »

La façon dont il prononçait les mots rendait sa phrase très drôle et très moqueuse. Il ajouta que c'était parfois l'esprit, et pas notre raison, qui choisissait nos histoires. C'était le cas cette fois-ci. L'esprit avait déclenché le souvenir de cette histoire précise, certainement parce qu'elle concernait ma suffisance indestructible. Il me dit que la colère et l'humiliation étaient restées vivantes en moi pendant des années et que mes sentiments d'échec et de découragement étaient encore intacts.

« Un psychologue se régalerait d'entendre ton histoire replacée dans son contexte actuel, poursuivit-il. Dans ton esprit, tu dois m'identifier avec le jeune policier qui a mis en pièces ton sentiment d'invincibilIté. »

Maintenant qu'il en parlait, je devais admettre que tel avait été mon sentiment, bien que je ne l'eusse pas pensé consciemment et encore moins exprimé.

Nous marchâmes en silence. J'étais tellement frappé par son analogie que j'oubliai complètement le jaguar qui nous guettait, jusqu'à ce qu'un grognement sauvage me rappelle la situation où nous nous trouvions.

Don Juan m'ordonna de sauter sur les branches basses et longues des arbustes et d'en casser quelques-unes pour en faire une sorte de long balai. Il fit la même chose. Nous nous en servîmes, en courant, pour soulever un nuage de poussière, en remuant et en piétinant le sable sec et sale.

« Ceci devrait inquiéter le jaguar, dit-il quand nous nous arrêtâmes à nouveau pour reprendre souffle. Il ne nous reste que quelques heures de clarté. La nuit, le jaguar est imbattable, alors nous ferions mieux de courir tout droit jusqu'à ces collines rocheuses. »

Il indiqua quelques collines au loin, à environ huit cents mètres au sud.

« Il faut aller vers l'est, dis-je. Ces collines sont trop loin au sud. Si nous allons dans cette direction, nous n'arriverons jamais jusqu'à ma voiture.

– Nous n'arriverons en tout cas pas jusqu'à ta voiture aujourd'hui, dit-il calmement. Et peut-être pas demain non plus. Qui peut dire si nous y retournerons jamais ? »

J'eus un accès de frayeur, puis une paix étrange m'envahit. Je dis à don Juan que si la mort m'emportait dans ces fourrés déserts, j'espérais que ce serait sans souffrance.

« Ne t'en fais pas, me dit-il. La mort n'est pénible que lorsqu'elle survient quand on est au lit, malade. Quand tu te bats pour ta vie, tu n'éprouves pas de souffrance. Si tu éprouves quelque chose, c'est de la jubilation. »

Il dit qu'une des différences les plus spectaculaires entre les hommes civilisés et les sorciers résidait dans la manière dont la mort venait à eux. Ce n'est qu'avec les guerriers-sorciers que la mort était douce

et aimable. Ils pouvaient être mortellement blessés et n'éprouver pourtant aucune souffrance. Et ce qui était encore plus extraordinaire, c'est que la mort restait en suspens aussi longtemps que les sorciers le souhaitaient.

« La plus grande différence qui existe entre un homme ordinaire et un sorcier, c'est que le sorcier commande à sa mort avec sa vitesse, poursuivit don Juan. Si ce cas se présente, le jaguar ne me mangera pas. Il te mangera parce que tu ne disposes pas de la vitesse nécessaire pour retarder ta mort. »

Il parla ensuite des complexités de l'idée que se faisaient les sorciers de la vitesse et de la mort. Il me dit que dans le monde de tous les jours nos paroles ou nos décisions pouvaient être très facilement inversées. La seule chose irrévocable, dans notre monde, était la mort. Par ailleurs, dans le monde des sorciers, la mort normale pouvait être révoquée, mais pas la parole des sorciers. Dans le monde des sorciers on ne pouvait pas changer ou modifier ses décisions. Une fois qu'elles étaient prises, elles étaient à jamais valables.

Je lui dis que ses affirmations, si impressionnantes qu'elles fussent, ne pouvaient pas me convaincre que la mort était susceptible d'être révoquée. Et il m'expliqua à nouveau ce qu'il m'avait déjà expliqué. Il me dit que, pour un voyant, les êtres humains étaient des masses lumineuses, oblongues ou sphériques, composées d'innombrables champs d'énergie statiques mais vibrants, et que seuls les sorciers étaient capables d'insuffler du mouvement à ces sphères de luminosité statiques. Ils pouvaient, en un millième de seconde, déplacer leur point d'assemblage jusqu'à

n'importe quelle position au sein de leur propre lumineuse. Ce mouvement et la vitesse à laque s'accomplissait entraînaient un changement instantané qui suscitait la perception d'un unive totalement différent. Ils pouvaient aussi bien dé leur point d'assemblage, sans s'arrêter, sur leu champs d'énergie lumineuse tout entiers. La fo engendrée par un tel mouvement était si intens qu'elle consumait instantanément toute leur ma lumineuse.

Il me dit que si, à la suite d'un glissemen rain, des rochers venaient s'écraser sur nous e moment précis, il serait capable d'annuler l'effe normal d'une mort accidentelle. En se servant vitesse à laquelle son point d'assemblage se déplacerait, il pouvait changer d'univers ou brû dedans en une fraction de seconde. Quant à m mourrais d'une mort normale, fracassé par les rochers, parce que mon point d'assemblage ne disposait pas de la vitesse nécessaire pour me là.

Je lui dis qu'il me semblait que les sorciers n' fait que trouver une autre façon de mourir, ce c n'était pas la même chose qu'une élimination d mort. Et il me répondit que tout ce qu'il avait dit que les sorciers commandaient à leur mort. Ils mouraient que quand ils le devaient.

Bien que je ne misse pas en doute ce qu'il dis lui posais tout le temps des questions, presque jeu. Mais pendant qu'il parlait, des pensées et souvenirs flottants concernant d'autres univers perceptibles prenaient forme dans mon esprit, sur un écran.

Je dis à don Juan que j'avais d'étranges pens

rit et me recommanda de m'en tenir au jaguar, parce qu'il était tellement réel qu'il ne pouvait être qu'une véritable manifestation de l'esprit.

L'idée que l'animal était tellement réel me fit frissonner. « Ne vaudrait-il pas mieux changer de direction plutôt que d'aller tout droit vers ces collines ? »
demandai-je.

Je pensais que nous pourrions susciter une certaine confusion chez le jaguar par un changement inattendu.

« Il est trop tard pour changer de direction, me dit don Juan. Le jaguar sait déjà que nous ne pouvons aller ailleurs que sur ces collines.

– C'est impossible, don Juan, m'exclamai-je.

– Pourquoi ? » me demanda-t-il.

Je lui dis que même si je pouvais témoigner de l'aptitude du jaguar à nous devancer d'un bond, je ne pouvais pas vraiment admettre que le jaguar fût assez prévoyant pour comprendre où nous voulions aller.

« Tu fais l'erreur de penser au pouvoir du jaguar comme à un pouvoir de compréhension. Il ne pense pas. Il ne fait que savoir. »

Don Juan me dit que la manœuvre qui consistait à soulever de la poussière était destinée à troubler le jaguar en l'alimentant sensoriellement par quelque chose qui ne nous servait à rien. Soulever de la poussière ne pouvait faire naître en nous un sentiment réel, même si nos vies en dépendaient.

« Je ne comprends vraiment pas ce que vous dites », me lamentai-je.

Don Juan m'expliqua que les sentiments humains étaient pareils à des courants d'air chaud et froid qu'un animal pouvait facilement détecter. Nous étions les envoyeurs, le jaguar était le receveur. Tou les sentiments que nous pouvions éprouver parviendraient au jaguar. Ou, plus exactement, le jaguar pouvait lire tous les sentiments qui avaient pour nou une utilité. Dans le cas de la manœuvre qui consista à soulever de la poussière, ce que nous ressentions cet égard sortait tellement de l'ordinaire que nos se timents ne pouvaient que provoquer un vide chez le receveur.

« La connaissance silencieuse pourrait dicter une autre manœuvre, qui consisterait à soulever de la poussière en frappant le sol du pied », dit don Juan.

Il me regarda un instant comme s'il attendait mes réactions.

« Nous allons marcher très tranquillement mainte nant, dit-il, et tu vas soulever de la poussière en frap pant avec les pieds comme si tu étais un géant de trois mètres. »

Je devais avoir une expression stupide. Le corps don Juan était secoué de rire.

« Soulève, de ton pied, un nuage de poussière, m'ordonna-t-il. Sens-toi immense et lourd. »

J'essayai, et j'eus tout de suite l'impression d'être massif. Je lui dis, sur le ton de la plaisanterie, que s pouvoir de suggestion était incroyable. Je me sentai vraiment gigantesque et féroce. Il m'assura que l'im pression que j'avais de ma nouvelle dimension n'éta nullement l'effet de sa suggestion mais celui d'un déplacement de mon point d'assemblage.

Il me dit que les hommes de l'Antiquité devinrent légendaires parce qu'ils savaient, par la connaissan silencieuse, le pouvoir que l'on pouvait acquérir en déplaçant le point d'assemblage. Les sorciers avaie

récupéré, à une échelle réduite, cet ancien pouvoir. Ils pouvaient, par un déplacement de leur point d'assemblage, manipuler et changer les choses. J'avais changé les choses en me sentant grand et féroce. Les sentiments traités de cette façon ont été appelés *l'intention.*

« Ton point d'assemblage s'est déjà pas mal déplacé, poursuivit-il. Tu te trouves maintenant dans une situation où tu peux, soit perdre ton avantage, soit pousser ton point d'assemblage à se déplacer au-delà de la position où il se trouve maintenant. »

Il me dit que tous les êtres humains vivant dans des conditions normales avaient peut-être eu une fois ou l'autre l'occasion de se détacher de la contrainte des conventions. Il insista sur le fait qu'il ne parlait pas des conventions sociales mais des conventions qui brimaient notre perception. Un moment d'exultation suffirait, pour déplacer notre point d'assemblage et pour échapper à nos conventions, ainsi qu'un moment de frayeur, de maladie, de colère ou de chagrin. Mais, d'habitude, quand nous avons l'occasion de déplacer notre point d'assemblage, nous prenons peur. Nos antécédents religieux, académiques,

sociaux, .entrent en jeu. Ils assurent notre retour confortable dans le troupeau ; le retour de notre point d'assemblage à la position prescrite de la vie normale.

Il me dit que tous les mystiques et les maîtres spirituels que je connaissais l'avaient fait : leur point d'assemblage s'était déplacé, soit par accident, soit grâce à la discipline, jusqu'à un certain point ; puis ils étaient retournés à la normale, en rapportant un souvenir qui durait toute leur vie.

« Tu peux être un bon garçon, très pieux, poursuivit-il, et oublier le mouvement initial de ton point d'assemblage. Ou bien tu peux dépasser tes limites raisonnables. Toi, tu restes encore dans le cadre de ces limites. »

Je savais ce qu'il voulait dire, mais j'éprouvais une étrange hésitation qui me faisait vaciller.

Don Juan alla plus loin dans ses arguments. Il me dit que l'homme ordinaire, incapable de trouver l'énergie nécessaire pour percevoir au-delà de ses limites quotidiennes, appelait le domaine de la perception extraordinaire la sorcellerie, la magie ou l'œuvre du diable, et s'en écartait avec répugnance sans l'examiner de plus près.

« Mais tu ne peux plus faire de la sorte, poursuivit don Juan. Tu n'es pas assez religieux et tu es trop curieux pour abandonner si facilement quoi que ce soit. La seule chose qui pourrait t'arrêter serait la lâcheté.

« Transforme toute chose en ce qu'elle est réellement : l'abstrait, l'esprit, le nagual. Il n'y a pas de sorcellerie, pas de mal, pas de diable. Il n'y a que la perception. »

Je le compris. Mais je ne savais pas exactement ce qu'il voulait me voir faire.

Je regardai don Juan, cherchant à trouver les mots les plus appropriés. Il semblait que j'avais accédé à un état d'esprit très fonctionnel et je ne voulais pas gaspiller un seul mot.

« Sois gigantesque, m'ordonna-t-il en souriant. Débarrasse-toi de la raison. »

À ce moment-là, je sus exactement ce qu'il voulait dire. En fait, je sus que je pouvais accroître l'intensité

de mes sentiments de la dimension et de la férocité jusqu'à être véritablement un géant dont la tête planait au-dessus des arbustes, et qui voyait tout ce qui nous entourait.

Je tentai d'exprimer mes

pensées mais j'y renonçai vite. Je me rendis compte que don Juan savait tout ce que je pensais et, manifestement, beaucoup, beaucoup plus encore.

Il m'arriva ensuite quelque chose d'extraordinaire. Mes facultés rationnelles cessèrent de fonctionner. J'avais littéralement le sentiment qu'une couverture noire m'avait enveloppé et obscurcissait mes pensées. Et je laissai tomber ma raison avec la désinvolture de quelqu'un qui n'a pas le moindre souci. J'étais convaincu que si je voulais me débarrasser de la couverture qui obscurcissait mes pensées, je n'avais qu'à me sentir en train de la traverser.

Dans cet état-là, je sentis que j'étais propulsé, mis en mouvement. Quelque chose me faisait me déplacer physiquement d'un endroit à l'autre. Je n'éprouvai aucune fatigue. La vitesse et l'aisance avec laquelle je pouvais me déplacer me ravissaient.

Je n'avais pas l'impression de marcher ; je ne volais pas non plus. J'étais plutôt transporté avec une extrême facilité. Mes mouvements ne devenaient saccadés et disgracieux que lorsque j'essayais d'y penser. Quand j'y prenais plaisir sans réfléchir, j'accédais à un état extraordinaire d'exultation physique qui n'avait pas de précédent pour moi. Si j'avais connu des exemples de ce genre de bonheur physique auparavant, ils avaient dû être si brefs qu'ils n'avaient pas laissé de souvenir. Pourtant lorsque je fis l'expérience de cette extase, j'éprouvais un vague sentiment

d'identification, comme si je l'avais connue une fois mais oubliée.

L'ivresse que j'éprouvais à me déplacer à travers les broussailles était si intense que tout le reste disparaissait. Les seules choses qui existaient pour moi étaient ces périodes d'ivresse et puis les moments où je m'arrêtais et me retrouvais en face des buissons.

Mais la sensation physique totale de planer au-dessus des buissons, que j'éprouvais depuis l'instant où quelque chose m'avait mis en mouvement, était encore plus inexplicable.

À un moment donné, je vis nettement la silhouette du jaguar devant moi, plus haut. Il courait aussi vite qu'il le pouvait. J'eus l'impression qu'il essayait d'éviter les piquants des cactus. Il regardait attentivement l'endroit où il posait ses pattes.

J'eus une envie irrésistible de poursuivre le jaguar et de lui faire perdre sa prudence en lui faisant peur. Je savais qu'il serait piqué par les cactus. Puis une idée se fit jour dans mon esprit silencieux – je pensai que le jaguar deviendrait plus dangereux s'il était blessé par les piquants. Cette idée me fit le même effet que si quelqu'un m'avait réveillé au milieu d'un rêve.

Quand je me rendis compte que mes processus de pensée fonctionnaient à nouveau, je m'aperçus que j'étais au pied d'une chaîne basse de collines rocheuses. Je regardai alentour. Don Juan se. trouvait tout près de moi. Il semblait épuisé. Il était pâle et il respirait très fort.

« Que s'est-il passé, don Juan ? demandai-je après m'être gratté la gorge.

– Dis-moi, toi, ce qui s'est passé », me dit-il, dans un halètement.

Je lui dis ce que j'avais éprouvé. Puis je me rendis compte que je pouvais à peine voir le sommet de la montagne directement dans mon champ de vision.

La lumière du jour avait beaucoup baissé, ce qui signifiait que j'avais couru, ou marché, pendant plus de deux heures.

Je demandai à don Juan de m'expliquer ce problème du temps. Il me dit que mon point d'assemblage avait dépassé le lieu sans pitié pour entrer dans le domaine de la connaissance silencieuse, mais que je ne disposais pas encore de l'énergie nécessaire pour manipuler celle-ci moi-même. La manipuler moi-même exigeait que je

dispose d'une énergie suffisante pour me déplacer à volonté entre la raison et la connaissance silencieuse. Il ajouta que si un sorcier disposait d'assez d'énergie – ou même s'il n'avait pas assez d'énergie mais avait besoin de déplacer son point d'assemblage parce qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort – il pouvait fluctuer entre la raison et la connaissance silencieuse.

Il avait conclu, en ce qui me concernait, qu'en raison du sérieux de la situation, j'avais laissé l'esprit déplacer mon point d'assemblage. J'étais, en conséquence, entré dans la connaissance silencieuse. Naturellement, la portée de ma perception s'était accrue, ce qui m'avait donné l'impression d'être grand, de planer au-dessus des buissons.

À cette époque, à cause de ma formation académique, je m'intéressais passionnément à la validation par consensus. Je lui posai la question type que j'avais choisie alors.

« Si une personne du département d'anthropologie de l'UCLA m'avait observé, m'aurait-elle vu sous la forme d'un géant piétinant à grands pas les broussailles ?

– Je ne sais vraiment pas, me dit don Juan. Pour le savoir il faudrait déplacer ton point d'assemblage lorsque tu te trouves au département d'anthropologie.

– J'ai essayé, lui dis-je. Mais il ne se passe rien. Je dois avoir besoin que vous soyez là pour qu'il se passe quelque chose.

– À ce moment-là, il ne s'agissait pas pour toi d'une question de vie ou de mort, me dit-il. Si cela avait été le cas, tu aurais déplacé ton point d'assemblage tout seul.

– Mais les gens verraient-ils ce que je vois quand mon point d'assemblage se déplace ? insistai-je.

– Non, parce que leur point d'assemblage ne se trouverait pas au même endroit que le tien, répondit-il.

– Alors, don Juan, ai-je rêvé du jaguar ? deman-

dai-je. Tout cela ne s'est-il passé que dans mon esprit ?

– Pas tout à fait, dit-il. Ce grand félin existe. Tu as parcouru des kilomètres et tu n'es même pas fatigué. Si tu en doutes, regarde tes chaussures. Elles sont pleines de piquants de cactus. Tu as donc marché, ta tête planant au-dessus des buissons. Et en même temps, tu ne l'as pas fait. Cela dépend de la position du point d'assemblage des gens, du fait qu'il

se trouve à l'endroit de la raison ou à celui de la connaissance silencieuse. »

Je compris tout ce qu'il disait pendant qu'il le disait, mais j'étais incapable d'en répéter volontairement quelque partie que ce fût. Je ne pouvais pas non plus déterminer ce que je savais ni pourquoi cela avait tant de sens à mes yeux.

Le grognement du jaguar me ramena à la réalité du danger immédiat. J'aperçus sa silhouette sombre tandis qu'il grimpait rapidement environ trente mètres à notre droite.

« Qu'allons-nous faire, don Juan ? » demandai-je, sachant que lui aussi avait vu l'animal qui se déplaçait devant nous.

« Continue à grimper jusqu'au sommet et cherche un abri là-haut », dit-il calmement.

Puis il ajouta, comme s'il n'avait aucun souci par ailleurs, que j'avais perdu un temps précieux à planer au-dessus des buissons. Au lieu de me diriger, avait-il souligné, vers la sécurité des collines, j'avais démarré en direction des hautes montagnes de l'est.

« Nous devons atteindre cet escarpement avant le jaguar, ou nous perdrions toutes nos chances », dit-il, en indiquant le versant presque vertical qui se trouvait au sommet même de la montagne.

Je me tournai vers ma droite et vis le jaguar qui bondissait de rocher en rocher. Il se frayait un chemin, c'était évident, pour nous isoler.

« Allons-y, don Juan ! » hurlai-je, tant j'étais nerveux.

Don Juan sourit. Il semblait s'amuser de ma peur et de mon impatience. Nous nous mîmes en route aussi vite que nous le pûmes et grimpâmes à un

rythme régulier, Je tentai de ne pas prêter attend:on à
forme sombre du jaguar qui apparaissait de temps en
un peu au-devant de nous et toujours à notre droite.

Nous arrivâmes tous les trois en même temps à la
de l'escarpement. Le jaguar se trouvait à environ ving
mètres à notre droite. Il bondit et tenta d'escalader le
de la falaise mais il échoua. La roche était trop lisse.

Don Juan me dit en hurlant de ne pas perdre de ter
observer le jaguar parce qu'il allait nous attaquer dès
aurait renoncé à tenter son escalade.

À peine don Juan avait-il parlé que l'animal attaqua

Le temps n'était plus aux exhortations. Je grimpai t
bien que mal le long de la falaise, suivi par don Juan.
perçant de l'animal frustré résonna juste à côté du tal
mon pied droit. La force propulsive de la peur me proj
vers le haut de l'escarpement lisse comme si j'avais é
mouche. Je parvins au sommet avant don Juan qui s'
arrêté pour rire.

En sécurité au haut de la falaise, j'eus plus de temp
penser à ce qui s'était passé. Don Juan ne voulut parl
rien. Il me dit qu'à l'étape actuelle de mon développer
tout mouvement de mon point d'assemblage demeure
toujours un mystère. Le défi que j'avais accepté au dé
mon apprentissage consistait, me dit-il, à conserver m
acquis plutôt qu'à les exprimer par raisonnement – po
un moment donné tout prenne sens pour moi.

Je lui dis que tout avait un sens pour moi en ce mo
Mais il était inflexible, et disait que je devais

être capable de m'expliquer à moi-même la connaissance avant de pouvoir prétendre qu'elle prenait un sens pour moi. Il insista sur le fait que, pour qu'un mouvement de mon point d'assemblage prenne du sens, il me fallait l'énergie nécessaire pour passer de l'endroit de la raison à celui de la connaissance silencieuse.

Il se tut pendant un bon moment, balayant tout mon corps de son regard. Puis il sembla se décider,

sourit et recommença à parler.

« Aujourd'hui, tu as atteint l'endroit de la connaissance silencieuse », dit-il d'un ton sans réplique.

Il m'expliqua que cet après-midi-là, mon point d'assemblage s'était déplacé tout seul, sans son intervention. J'avais eu *l'intention* de ce mouvement en manipulant mon sentiment d'être gigantesque et, ainsi, mon point d'assemblage avait atteint la position de la connaissance silencieuse.

J'étais très curieux de savoir comment don Juan interprétait mon expérience. Il me dit qu'un des moyens de parler de la perception à laquelle on parvenait quand on se trouvait à l'endroit de la connaissance silencieuse était de la nommer « ici et ici ». Il 'm'expliqua que lorsque je lui avais dit que je m'étais senti planer au-dessus des broussailles du désert, j'aurais dû ajouter que je *voyais* le sol du désert et le sommet des arbustes en même temps. Ou que je m'étais trouvé à l'endroit où j'étais et en même temps à l'endroit où était le jaguar. J'avais ainsi pu remarquer comment celui-ci regardait attentivement où il posait ses pattes pour éviter les piquants des cactus. En d'autres termes, au lieu de percevoir l'ici et là normal, j'avais perçu « ici et ici ».

Ses commentaires m'effrayèrent, Il avait raison. Je ne lui avais pas parlé de cela, et je ne m'étais même pas avoué à moi-même que je m'étais trouvé en deux endroits au même moment. Je n'aurais pas osé penser en ces termes, sinon grâce à ses commentaires.

Il me répéta que j'avais besoin de plus de temps et d'énergie pour que tout prenne un sens. J'étais trop néophyte ; j'avais encore besoin d'une grande surveillance. Par exemple, quand je planais au-dessus des arbustes, il avait dû faire fluctuer rapidement son point d'assemblage entre les endroits de la raison et de la connaissance silencieuse pour prendre soin de moi. Et cela l'avait épuisé,

« Dites-moi, lui demandai-je pour mettre sa raison à l'épreuve. Ce jaguar était plus étrange que vous ne voulez l'admettre, n'est-ce pas ? Les jaguars ne font pas partie de la faune de cette région. Les pumas, si, mais pas les jaguars. Comment expliquez-vous cela *è* »

Il plissa son visage avant de répondre. Il était soudain très sérieux.

« Je crois que ce jaguar particulier confirme tes théories anthropologiques, me dit-il d'un ton solennel. De toute évidence, ce jaguar suivait la fameuse route commerciale reliant Chihuahua à l'Amérique centrale. »

Don Juan se mit à rire tellement fort que le bruit de son rire se répercuta en écho dans la montagne. Cet écho me perturba autant que le jaguar l'avait fait. Pourtant ce n'était pas l'écho lui-même qui me perturbait, mais le fait que je n'avais jamais entendu d'écho la nuit. Les échos étaient, pour moi, uniquement associés au jour.

Me remémorer tous les détails de mon expérience avec le jaguar m'avait pris plusieurs heures. Pendant ce temps, don Juan ne m'avait pas parlé. Il s'était simplement appuyé contre un rocher et s'était endormi assis. Au bout d'un moment, je ne remarquai plus sa présence et, finalement, je m'endormis.

Je fus réveillé par une douleur à la mâchoire. J'avais dormi avec un côté du visage appuyé sur le rocher. Au moment où j'ouvris les yeux, j'essayai de glisser au bas de la roche sur laquelle je m'étais étendu, mais je perdis l'équilibre et tombai bruyamment sur les fesses. Don Juan sortit de derrière un rocher juste à temps pour rire.

Il se faisait tard et je me demandai tout haut s'il nous restait assez de temps pour arriver jusqu'à la vallée avant la tombée de la nuit, Don Juan haussa les épaules et n'eut pas l'air de s'en préoccuper. Il s'assit à mes côtés.

Je lui demandai s'il voulait entendre les détails de ce que je m'étais remémoré. Il fit un signe indiquant que ce serait avec plaisir, mais il ne me posa pas de questions. Je pensai qu'il me laissait le soin de commencer, et je lui dis donc que je m'étais souvenu de trois points qui avaient une grande importance pour moi. Je m'étais d'abord souvenu que nous avions parlé de la connaissance silencieuse ; ensuite, que j'avais déplacé mon point d'assemblage en me servant de *l'intention ;* enfin, que j'avais accédé à la conscience accrue sans avoir besoin de recevoir un coup entre les omoplates.

« Avoir eu *l'intention* de déplacer ton point d'assemblage fut ta plus grande réussite, dit don Juan.

Mais la réussite est une chose personnelle. Elle est nécessaire, mais ce n'est pas la partie la plus importante. Elle n'est pas le reliquat qu'attendent les sorciers. »

Je pensai que je savais ce qu'il voulait. Je lui dis que je n'avais pas tout à fait oublié l'événement. Ce qui m'était resté à l'esprit, dans mon état de conscience normale, c'était qu'un lion des montagnes – puisque je ne pouvais pas accepter qu'il se fût agi d'un jaguar – nous avait poursuivis comme nous escaladions la montagne, et que don Juan m'avait demandé si j'avais été offensé par l'assaut du grand félin. Je lui avais affirmé qu'il était absurde de penser que je pouvais en être offensé, et il m'avait dit que je devais éprouver le même sentiment en ce qui concernait les assauts de mes frères humains. Je devais me protéger, ou m'éloigner d'eux, mais sans me sentir moralement, lésé.

« Ce n'est pas de ce reliquat que je parle, me dit-il en riant. L'idée de l'abstrait, de l'esprit, est le seul reliquat important. L'idée du moi personnel n'a pas

la moindre valeur. Tu donnes encore la priorité à toi-même et à tes propres sentiments. Chaque fois que j'en ai eu l'occasion, je t'ai fait prendre conscience de la nécessité d'abstraire. Tu as toujours cru que je voulais dire, par là, penser abstraitement. Non. Abstraire signifie se rendre disponible à l'esprit en étant conscient de lui. »

Il me dit qu'une des choses les plus dramatiques de la condition humaine était le lien macabre qui unissait la stupidité et l'auto contemplation.

C'était la stupidité qui nous forçait à renoncer à tout ce qui n'était pas conforme aux attentes de

notre auto contemplation. Par exemple, en tant qu'hommes ordinaires, nous étions aveugles à la connaissance la plus cruciale dont peut disposer un être humain : l'existence du point d'assemblage et le fait qu'il pouvait se déplacer.

« Pour un être rationnel, l'existence d'un point invisible où la perception s'assemble est impensable, poursuivit-il. Et le fait qu'un tel point ne se situe pas dans le cerveau, comme il pourrait vaguement le croire, s'il était enclin à considérer l'idée de son existence, est encore plus impensable. »

Il ajouta que le fait de s'accrocher résolument à sa propre image garantissait l'ignorance insondable de cet homme. Il ignorait par exemple que la sorcellerie ne consistait pas en incantations et en tours de passe-passe, mais incarnait la liberté de percevoir non seulement le monde ordinaire mais tout ce à quoi il est, par ailleurs, humainement possible d'accéder.

« C'est dans ce domaine que la stupidité de l'homme moyen est la plus dangereuse, poursuivit-il. Il craint la sorcellerie. Il tremble devant la possibilité d'être libre. Pourtant, la liberté est à portée de sa main. Il s'agit du troisième point. Et on peut l'atteindre aussi facilement qu'on peut déplacer le point d'assemblage.

« Mais vous m'avez dit vous-même qu'il est si difficile de déplacer le point d'assemblage que cet acte est un véritable accomplissement, protestai-je.

– C'est juste, affirma-t-il. C'est là une autre des contradictions des sorciers : la chose est très difficile, et, en même temps, c'est la chose la plus facile du monde.

« Je t'ai déjà dit qu'une forte fièvre pouvait dépla-

cer le point d'assemblage. La faim, la peur, l'amo
la haine peuvent le faire; le mysticisme égale-me
aussi *l'intention inflexible,* qui est la méthode pré
des sorciers. »

Je lui demandai de m'expliquer à nouveau ce c
l'intention inflexible. Il me dit que c'était une sorte
d'intention dont faisaient preuve les êtres humain
propos extrêmement bien défini qui n'est pas ha
par des désirs ou des intérêts conflictuels ; l'inter
inflexible était aussi la force engendrée au mome
le point d'assemblage se maintenait fixé dans un
position qui n'était pas la position habituelle.

Don Juan fit ensuite une distinction importante
m'avait échappé pendant toutes ces années – er
déplacement et une modification du point
d'assemblage. Un déplacement, me dit-il, était u
profond changement de position, si extrême que
point d'assemblage pouvait même atteindre d'au
bandes d'énergie au sein de notre masse totale d
champs d'énergie. Chaque bande d'énergie
représentait un univers complètement différent p
perception. Mais une modification était un petit
déplacement dans la bande d'énergie que nous
percevions comme étant le monde de tous les jo

Il poursuivit en disant que les sorciers considér
l'intention inflexible comme le catalyseur qui décl
leurs décisions irrévocables:, ou l'inverse : leurs
décisions irrévocables étant le catalyseur qui pro
leur point d'assemblage vers de nouvelles positic
à leur tour, engendraient *l'intention inflexible.* -

Je devais avoir l'air abasourdi. Don Juan rit et r

dit qu'essayer de comprendre par raisonnement les descriptions métaphoriques des sorciers était aussi vain que d'essayer de comprendre par raisonnement la connaissance silencieuse. Il ajouta que la difficulté, avec les mots, résidait en ce que toute tentative pour clarifier les descriptions des sorciers ne faisait que les rendre plus déroutantes.

J'insistai pour qu'il éclaircisse ce point d'une manière ou d'une autre. Je lui dis que tout ce qu'il pouvait ajouter, par exemple, sur le troisième point, ne pouvait que clarifier celui-ci, car, bien que sachant tout sur ce sujet, j'étais encore très perplexe.

« Le monde de tous les jours est fait de deux points de référence, me dit-il. Nous avons, par exemple, ici et là, dedans et dehors, en haut et en bas, bien et mal, et ainsi de suite. Donc, à proprement parler, la perception de notre vie est bidimensionnelle. Rien de ce que nous percevons nous-mêmes ne comporte de profondeur. »

Je protestai en lui disant qu'il mélangeait les choses. J'ajoutai que je pouvais accepter sa définition de la perception comme capacité des êtres vivants à appréhender avec leurs sens des champs d'énergie sélectionnés par leur point d'assemblage – définition très tirée par les cheveux au regard de mes critères académiques, mais qui, pour l'instant, semblait pertinente. Cependant, je ne pouvais pas imaginer ce que pouvait être la profondeur de nos actions. Je lui dis qu'il parlait peut-être d'interprétations – d'élaborations de nos perceptions fondamentales.

« Un sorcier perçoit ses actions avec profondeur, dit-il. Ses actions sont, pour lui, tridimensionnelles. Elles ont un troisième point de référence.

– Comment un troisième point de référence peut-il exister ? demandai-je avec une nuance mécontentement.

– Nos points de référence nous sont essentiel ment fournis par notre perception sensorielle', di Nos sens perçoivent et trient ce qui est urgent po nous et ce qui ne l'est pas. En nous servant de c distinction de base, nous trouvons le reste.

« Pour atteindre ce troisième point de référenc on doit percevoir deux endroits à la fois. »

Le fait de m'être remémoré m'avait plongé da une humeur étrange – on aurait dit que j'avais v l'expérience juste quelques minutes plus tôt. J'ét soudain conscient de quelque chose que j'avais complètement manqué auparavant. Sous la surv lance de don Juan, j'avais déjà fait deux fois l'ex rience de cette perception divisée, mais c'était m tenant la première fois que je l'avais réalisée tou seul.

En pensant à ma remémoration, je m compte également que mon expérience sensoriel plus complexe que je ne l'avais cru au début. Per temps où j'avais plané au-dessus des arbustes, j' été conscient – sans mots ni même pensées – qu fait de me trouver en deux endroits, ou d'être ici e comme l'avait dit don Juan, rendait ma perceptio immédiate et complète dans les deux endroits. M j'avais aussi été conscient que ma double percep manquait de la clarté totale de la perception norm

Don Juan m'expliqua que la perception normal avait un axe. Les paramètres de cet axe étaient « et là » et nous avions un penchant pour la clarté

d'« ici ». Il ajouta que, dans le cadre de la perception normale, on ne percevait complètement, instantanément et directement pu'« ici ».

« Là » ne bénéficiait pas du même caractère immédiat. Il était inféré, déduit, escompté, et même présumé, mais il n'était pas directement appréhendé par tous les sens. Quand nous percevions deux endroits à la fois, nous perdions la clarté totale, mais nous gagnions la perception immédiate de « là ».

« Mais alors, don Juan, j'avais raison de décrire ma perception comme étant la partie importante de mon expérience, dis-je.

– Non, tu avais tort. Cette expérience était vitale pour toi, parce qu'elle t'a ouvert la voie de la connaissance silencieuse, mais c'était le jaguar qui était important. Ce jaguar était en effet une manifestation de l'esprit.

« Ce grand félin est venu de nulle part sans crier gare. Et il aurait pu en finir avec nous aussi sûrement que je te le dis. Ce jaguar était une expression de la magie. Sans lui, tu n'aurais pas éprouvé d'exultation, tu n'aurais appris aucune leçon et tu n'aurais rien

découvert.

– Mais s'agissait-il d'un vrai jaguar ? demandai-je.

– Et comment ! »

Don Juan me dit que pour un homme ordinaire ce grand félin aurait représenté quelque chose d'étrange et d'effrayant. Un homme ordinaire aurait eu du mal à expliquer en termes raisonnables ce que ce jaguar faisait à Chihuahua, si loin d'une jungle tropicale. Mais un sorcier, grâce à son lien de communication avec *l'intention,* voyait le jaguar comme un véhicule menant à la perception – non pas comme

quelque chose d'étrange, mais comme un objet de révérence.

Je voulais lui poser beaucoup de questions, mais j'en connaissais les réponses avant de les avoir articulées. Je suivis le déroulement de mes questions et de mes réponses personnelles pendant un moment, puis je me rendis compte que le fait de connaître en silence les réponses ne comptait pas ; les réponses devaient se traduire en paroles pour avoir une valeur quelconque.

J'exprimai la première question qui me vint à l'esprit. Je demandai à don Juan de m'expliquer ce qui m'apparaissait comme une contradiction. Il avait affirmé que seul l'esprit pouvait déplacer le point d'assemblage. Mais il avait dit ensuite que mes sentiments, transformés en *intention,* avaient déplacé mon point d'assemblage.

« Seuls les sorciers peuvent transformer leurs sentiments en *intention,* dit-il. *L'intention* est l'esprit, c'est donc l'esprit qui déplace leur point d'assemblage.

« Ce qui est trompeur, dans tout cela, c'est que je dis que seuls les sorciers connaissent l'esprit, que *l'intention* est le domaine exclusif des sorciers. Cela n'est pas du tout vrai, mais telle est la situation dans le domaine de la pratique. En réalité, les sorciers sont plus conscients de leur lien avec l'esprit que l'homme ordinaire, et s'efforcent de le manipuler. C'est tout. Je t'ai déjà dit que le lien de communication avec *l'intention* est un caractère universel, commun à tout ce qui existe. »

À deux ou trois reprises, don Juan sembla sur le point d'ajouter quelque chose. Il hésitait, essayant apparemment de choisir ses mots. Il me dit finale-

ment que le fait de se trouver en deux endroits à la fois constituait un jalon par lequel les sorciers marquaient le moment où le point d'assemblage atteignait la position de la connaissance silencieuse. La perception divisée, si l'on y arrivait par ses propres moyens, était appelée le libre mouvement du point d'assemblage.

Il m'affirma que tous les naguals faisaient donc tout ce qui était en leur pouvoir pour encourager le

libre mouvement des points d'assemblage de leurs apprentis. Cet effort maximal était désigné par l'expression énigmatique « s'étendre jusqu'au troisième point ».

« La part la plus difficile de la connaissance du nagual, poursuivit don Juan, qui est certainement la partie la plus cruciale de sa tâche est celle qui consiste à s'étendre jusqu'au troisième point – le nagual a *l'intention* de ce libre mouvement et l'esprit donne au nagual les moyens de le réaliser. Je n'avais jamais eu *l'intention* de quelque chose de ce genre avant que tu arrives. Je n'avais donc jamais pleinement apprécié l'effort gigantesque de mon *benefactor* pour en avoir *l'intention* à mon bénéfice.

« Si difficile que soit, pour un nagual, d'avoir *l'intention* de ce libre mouvement pour ses disciples, poursuivit don Juan, ce n'est rien en comparaison de la difficulté qu'éprouvent ses disciples à comprendre ce que fait le nagual. Pense à la façon dont tu as lutté toi-même ! Il m'est arrivé la même chose. La plupart du temps, je finissais par croire que la ruse de l'esprit n'était que la ruse du nagual Julian.

« Plus tard, je me suis rendu compte que je lui devais ma vie et mon bien-être, continua don Juan. Je

sais maintenant que je lui dois infiniment plus. Gomme je ne peux pas commencer à raconter ce que je lui dois vraiment, je préfère dire qu'il m'a procuré, a force de cajoleries, un troisième point de référence.

« Le troisième point de référence est la liberté de la perception ; c'est *l'intention ;* c'est l'esprit ; le saut périlleux de la pensée dans le miraculeux ; l'acte par lequel nous dépassons nos limites pour atteindre l'inconcevable. »

LES DEUX PONTS À UNE VOIE

Nous étions assis, don Juan et moi, à la table de la cuisine. C'était le matin, tôt. Nous revenions à peine de la montagne où nous avions passé la nuit après que je me fus remémoré mon expérience avec le jaguar. M'être remémoré ma perception divisée m'avait mis dans un état d'euphorie que don Juan avait utilisé, comme d'habitude, pour me plonger dans d'autres expériences sensorielles encore, que j'étais incapable maintenant de me rappeler. Mais mon euphorie n'avait pas décliné.

« Découvrir la possibilité de se trouver dans deux endroits à la fois est une chose très excitante pour l'esprit, me dit-il. Comme notre esprit représente notre rationalité, et que notre rationalité est notre auto contemplation, tout ce qui est au-delà de notre auto contemplation nous épouvante ou nous attire, selon notre personnalité. »

Il me fixa, puis sourit comme s'il venait de découvrir quelque chose de nouveau.

« Ou bien nous sommes épouvantés et attirés au

même degré, dit-il, ce qui semble être le cas pour toi et moi. »

Je lui dis qu'il ne s'agissait pas, en ce qui me concernait, d'être épouvanté ou attiré par mon expérience, mais d'être effrayé par l'immense possibilité de la perception divisée.

« Je ne peux pas dire que je ne crois pas m'être trouvé dans deux endroits à la fois, dis-je. Je ne peux pas nier mon expérience, et pourtant je crois qu'elle me fait si peur que mon esprit refuse de l'accepter comme un fait.

– Toi et moi, nous sommes le genre de personnes que ce genre de choses obsède, puis qui les oublient complètement, remarqua-t-il, et il se mit à rire. Toi et moi, nous nous ressemblons beaucoup. »

Ce fut mon tour de rire. Je savais qu'il se moquait de moi. Mais il émanait de lui une telle sincérité que je voulais croire qu'il disait la vérité.

Je lui dis que j'étais le seul de ses apprentis qui ne prenait pas trop au sérieux ses professions d'égalité avec nous. Je dis que je l'avais vu à l'œuvre, et entendu dire à chacun de ses apprentis, sur le ton le plus sincère, « toi et moi sommes de tels imbéciles. Nous nous ressemblons tellement ! ». Et j'avais été horrifié, à chaque fois, de constater que les autres le croyaient.

« Vous ne ressemblez à aucun d'entre nous, don Juan, lui dis-je. Vous êtes un miroir qui ne reflète pas nos images. Vous êtes déjà hors de notre portée.

– Ce que tu vois est le résultat d'une lutte de toute une vie, dit-il. Ce que tu contemples est un sorcier qui a finalement appris à suivre les desseins de l'esprit, mais c'est tout.

« Je t'ai décrit, de diverses manières, les différentes étapes par lesquelles passe un guerrier sur le chemin de la connaissance, poursuivit-il. En ce qui concerne son lien avec *l'intention,* un guerrier passe par quatre étapes. La première est celle où son lien avec *l'intention* est rouillé, indigne de confiance. La seconde étape est celle où il parvient à le nettoyer. La troisième étape est celle où il apprend à le manipuler. Et la quatrième est celle où il apprend à acceptet les desseins de l'abstrait. »

Don Juan soutenait que ce qu'il était parvenu à réaliser ne le rendait pas intrinsèquement différent des autres. Gela l'avait seulement rendu plus ingénieux ; ainsi il n'était pas facétieux lorsqu'il me disait, ou disait à ses autres apprentis, qu'il était tout à fait comme nous.

« Je comprends parfaitement ce qui se passe en toi, poursuivit-il. Quand je me moque de toi, je me moque en réalité du souvenir que j'ai de moi-même

lorsque j'étais à ta place. Moi aussi, je m'accrochais au monde de la vie de tous les jours. Je m'y accrochais par les ongles. Tout me disait de lâcher prise, mais je ne le pouvais pas. Tout comme toi, je faisais aveuglément confiance à mon esprit,' et je n'avais aucune raison de le faire. Je n'étais plus un homme ordinaire.

« Mon problème d'alors est ton problème d'aujourd'hui. Le rythme du monde quotidien me portait et je continuais à me comporter comme un homme ordinaire. Je m'accrochais désespérément à mes pauvres structures rationnelles. Ne fais pas la même chose.

La force du silence

302

– Je ne m'accroche à aucune structure, ce sont elles qui s'accrochent à moi », dis-je, et cela le fit rire.

Je lui dis que je le comprenais parfaitement, mais que, quelle que fût l'intensité de mes efforts, j'étais incapable de me comporter comme doit le faire un sorcier.

Il me dit que le handicap dont je souffrais était mon manque de familiarité avec le monde des sorciers. Dans ce monde-là, il me fallait avoir avec tout des relations d'un nouveau genre, ce qui était infiniment difficile, car cela n'avait pas grand-chose à voir avec la continuité de ma vie quotidienne.

Il qualifia le problème spécifique des sorciers de double problème. Le premier tenait à l'impossibilité de rétablir une continuité brisée ; l'autre tenait à l'impossibilité où ils se trouvaient d'utiliser la continuité dictée par la nouvelle position de leur point d'assemblage. Cette nouvelle continuité était toujours trop ténue, trop instable, et ne donnait pas aux sorciers l'assurance dont ils ont besoin pour fonctionner comme s'ils se trouvaient dans le cadre de la vie quotidienne.

« Comment les sorciers résolvent-ils ce problème ? demandai-je.

– Aucun de nous ne résout rien, répondit-il. Ou bien l'esprit le résout à notre place, ou il ne le fait pas. S'il le fait, un sorcier se retrouve en train d'agir dans le monde des sorciers, mais sans savoir comment. C'est pourquoi j'ai insisté depuis le jour où je t'ai trouvé sur le fait que l'impeccabilité est tout ce qui compte. Un sorcier vit une vie impeccable et cela semble appeler la solution. Pourquoi ? On n'en sait rien. »

Manier l'intention

Don Juan se tut pendant un moment. Et puis, comme si je l'avais exprimée, il commenta une idée que j'avais dans l'esprit. Je pensais que l'impeccabilité évoquait toujours pour moi la moralité religieuse. « L'impeccabilité, comme je te l'ai dit tant de fois, n'est pas la moralité, dit-il. Elle lui ressemble seulement. L'impeccabilité n'est que la meilleure utilisation de notre niveau d'énergie. Naturellement, elle exige de la frugalité, du sérieux, de la simplicité, de l'innocence ; et elle exige par-dessus tout l'absence d'auto contemplation. Tout cela semble

s'apparenter à un manuel de vie monastique, mais ce n'est pas le cas.
« Les sorciers disent que pour commander à l'esprit, et ils entendent par là commander au déplacement du point d'assemblage, on a besoin d'énergie. La seule chose qui accumule des réserves d'énergie à notre usage est notre impeccabilité. »

Don Juan me fit remarquer qu'il n'est pas nécessaire d'être étudiant en sorcellerie pour déplacer son point d'assemblage. Parfois, à cause de circonstances naturelles mais dramatiques, comme la guerre, la privation, la tension, la fatigue, le chagrin, l'impuissance, le point d'assemblage des hommes subit des mouvements profonds. Si les hommes qui se sont trouvés dans des circonstances de ce genre pouvaient adopter l'idéologie d'un sorcier, dit don Juan, ils pourraient amplifier au maximum ce mouvement naturel sans problème. Et ils chercheraient et trouveraient des choses extraordinaires au lieu de faire ce que les hommes font dans ces conditions : désirer ardemment le retour à la normale.

« Quand ils amplifient au maximum un mouve-

ment du point d'assemblage, poursuivit-il, l'homme ordinaire comme l'apprenti en sorcellerie deviennent des sorciers, car en amplifiant au maximum ce mouvement, la continuité est irréparablement brisée.

– Comment amplifiez-vous au maximum ce mouvement ? demandai-je.

– En réduisant l'auto contemplation, répondit-il. La vraie difficulté ne consiste pas à déplacer le point d'assemblage ou à casser sa propre continuité. La vraie difficulté consiste à disposer d'énergie. Si on dispose d'énergie, une fois que le point d'assemblage se déplace, on trouve des choses inconcevables à la pelle. »

Don Juan m'expliqua que la situation difficile qui était celle de l'homme tenait à ce qu'il avait l'intuition de ses ressources cachées mais qu'il n'osait pas en faire usage. C'est pourquoi les sorciers disent que la situation critique où se trouve l'homme est le contrepoint de sa stupidité et son ignorance. Il dit que l'homme a, plus que jamais aujourd'hui, besoin d'apprendre de nouvelles idées concernant exclusivement son monde intérieur – des idées de sorciers, non pas des idées sociales, mais des idées qui se rapportent à l'homme en face de l'inconnu, en face de sa propre mort. Maintenant, plus que toute autre chose, il a besoin d'apprendre les secrets du point d'assemblage.

Sans préambule, tout en réfléchissant, don Juan se mit ensuite à me raconter une histoire de sorcellerie. Il me dit que, pendant une année entière, il avait été le seul être jeune dans la maison du nagual Julian. Il était tellement centré sur lui-même qu'il n'avait même pas remarqué qu'au début de la deuxième

année son *benefactor* avait amené vivre dans la maison trois jeunes gens et quatre jeunes femmes. Pour don Juan, ces sept personnes qui étaient arrivées l'une après l'autre pendant deux ou trois mois n'étaient que des serviteurs et n'avaient aucune importance. L'un des jeunes gens lui fut même assigné comme assistant.

Don Juan était convaincu que le nagual Julian les avait attirés et amenés à travailler pour lui sans salaire à force de cajoleries. Et il aurait eu pitié d'eux si ce n'était la confiance aveugle qu'ils éprouvaient envers le nagual Julian et leur attachement exaspérant pour tout et tout le monde dans la maison.

Il estimait qu'ils étaient nés esclaves et qu'il n'avait rien à leur dire. Mais il était obligé de se lier d'amitié avec eux et de leur donner des conseils, non pas parce qu'il le voulait, mais parce que le nagual l'exigeait comme une tâche faisant partie de son travail. A mesure qu'ils lui demandaient des conseils, il fut horrifié par le caractère poignant et dramatique de leur vie.

Il se félicitait secrètement d'avoir un meilleur sort que le leur. Il pensait sincèrement qu'il était plus malin qu'eux tous. Il se vantait devant eux de ne pas se laisser duper par les manœuvres du nagual, sans toutefois prétendre en comprendre le sens. Et il riait de leurs tentatives ridicules pour être utiles. Il les considérait comme serviles et leur disait en face qu'ils étaient impitoyablement exploités par un tyran professionnel.

Mais ce qui le mettait en

rage était de voir que les quatre jeunes femmes étaient amoureuses du nagual Julian et faisaient n’importe quoi pour lui être

agréable. Don Juan cherchait un réconfort dans son travail et s’y plongeait pour oublier sa colère, ou bien lisait pendant quatre heures de suite les livres du nagual Julian qui se trouvaient dans la maison. La lecture devint sa passion. Quand il lisait, tout le monde savait qu’il ne fallait pas le déranger, sauf le nagual Julian, qui prenait plaisir à ne jamais le laisser tranquille. Il poursuivait don Juan pour que celui-ci montre de l’amitié aux jeunes gens et aux jeunes femmes. Il lui répétait qu’ils étaient tous, y compris don Juan, ses apprentis en sorcellerie. Don Juan était convaincu que le nagual Julian ne connaissait rien à la sorcellerie, mais il le ménageait, en l’écoutant sans jamais le croire.

Le nagual Julian était imperturbable devant le manque de confiance de don Juan. Il faisait simplement comme si don Juan le croyait, et rassemblait tous les apprentis pour leur prodiguer un enseignement. Il les emmenait tous régulièrement en excursion pendant toute une nuit dans les montagnes. Au cours de la plupart de ces leçons, le nagual les abandonnait seuls, dans ces montagnes déchiquetées, sous la responsabilité de don Juan.

La raison invoquée pour ces petits voyages était que, dans la solitude, dans ces étendues désertes, ils découvriraient l’esprit. Mais cela ne se produisit jamais. Du moins, d’aucune manière que don Juan aurait pu comprendre. Mais le nagual Julian insistait tellement sur l’importance qu’il y avait à connaître l’esprit que don Juan fut obsédé par l’envie de savoir ce qu’était l’esprit.

Pendant une de ces excursions nocturnes, le

nagual Julian exhorta don Juan à aller à la recherche de l’esprit, même s’il ne comprenait pas celui-ci.

« Bien sûr, me dit don Juan, il faisait allusion à la seule chose à laquelle un nagual pouvait faire allusion : le déplacement du point d’assemblage. Mais il l’exprima sous une forme qui, selon lui, aurait un sens pour moi : aller à la recherche de l’esprit.

« Je crus qu’il disait des bêtises. À cette époque, j’avais déjà forgé mes propres opinions et mes propres croyances et j’étais convaincu que l’esprit était ce que l’on appelait le caractère, la volonté, la force, le cran. Et je pensais que je n’avais pas à les rechercher. Je possédais toutes ces qualités.

« Le nagual Julian insistait sur le fait que l’esprit était indéfinissable, qu’on ne pouvait même pas le sentir, encore moins en parler. On ne pouvait que l’invoquer en reconnaissant son existence. Ma réplique fut la même que la tienne : on ne peut pas invoquer quelque chose qui n’existe pas. »

Don Juan me dit qu’il en avait tellement discuté avec le nagual Julian que celui-ci lui avait finalement promis, devant toute la maisonnée, qu’il allait d’un seul coup lui montrer non seulement ce qu’était l’esprit mais aussi comment le définir. Il lui promit également de donner une très grande fête, en invitant même les voisins, pour célébrer la leçon qu’allait recevoir don Juan.

Don Juan me fit remarquer qu’en ce temps-là, avant la révolution mexicaine, le nagual Julian et les sept femmes de son clan se faisaient passer pour les riches propriétaires d’une grande hacienda. Personne ne mit jamais en doute cette version, ni surtou le fait que le nagual Julian, riche et beau propriétaire

terrien, avait renoncé à sa véritable vocation, celle d’embrasser une carrière ecclésiastique, pour s’occuper de ses sept sœurs célibataires.

Un jour, pendant la saison des pluies, le nagual Julian annonça qu’il allait, aussitôt que la pluie cesserait, donner cette très grande fête qu’il avait promise à don Juan. Et un dimanche après-midi, il emmena tout

le groupe sur les bords du fleuve, qui était en crue à la suite de fortes pluies. Le nagual Julian allait à cheval, tandis que don Juan trottait respectueusement derrière lui, comme ils en avaient l'habitude, pour le cas où ils rencontreraient un voisin ; pour leurs voisins, en effet, don Juan était le serviteur personnel du maître.

Don Juan choisit, comme lieu de leur pique-nique, un site qui se trouvait en hauteur, au bord du fleuve. Les femmes avaient préparé à boire et à manger. Le nagual avait même fait venir de la ville un groupe de musiciens. C'était une grande réception qui réunissait les péons de l'hacienda, des voisins, et même des passants qui s'étaient joints aux festivités.

Tout le monde mangea et but à satiété. Le nagual fit danser toutes les femmes, chanta, et récita de la poésie. Il raconta des blagues, et, avec l'aide de quelques-unes des femmes de son clan, interpréta des saynètes, au grand ravissement de son public.

À un moment donné, le nagual Julian demanda si quelqu'un, parmi les assistants, en particulier les apprentis, souhaitait partager la leçon de don Juan. Ils refusèrent tous. Ils étaient tous profondément conscients de la tactique dure du nagual. Puis, il demanda à don Juan s'il était sûr de vouloir savoir ce qu'était l'esprit.

Don Juan ne pouvait pas dire non. Il ne pouvait pas reculer. Il annonça qu'il était plus prêt que jamais.

Le nagual le conduisit sur le bord du fleuve démonté et le fit s'agenouiller. Le nagual se lança dans une longue incantation qui invoquait le pouvoir du vent et des montagnes et demandait au pouvoir du fleuve de conseiller don Juan.

Si éloquente qu'ait pu être son incantation, elle s'était exprimée de manière si irrévérencieuse que

tout le monde rit. Quand il eut terminé, il demanda à don Juan de se lever en fermant les yeux. Puis il prit son apprenti dans ses bras, comme il l'aurait fait avec un enfant, et le jeta dans les eaux impétueuses en criant : « Ne déteste pas le fleuve, au nom du ciel ! »

Le récit de cet incident fit éclater de rire don Juan. Peut-être, en d'autres circonstances, aurais-je pu moi aussi trouver la chose hilarante. Mais, cette fois, l'histoire me bouleversa énormément.

« Tu aurais dû voir la tête des gens, poursuivit don Juan. J'aperçus leur désarroi pendant le moment où je me retrouvai en l'air, avant de plonger dans l'eau. Personne n'avait prévu que le nagual diabolique ferait une chose pareille. »

Don Juan me dit qu'il avait pensé que c'en était fait de lui. Il n'était pas bon nageur, et, tandis qu'il coulait au fond du fleuve, il se maudissait pour avoir permis cela. Il était tellement furieux qu'il n'eut pas le temps de s'affoler. Il ne pouvait penser qu'à sa détermination à ne pas mourir dans ce maudit fleuve par la faute de ce maudit homme.

Ses pieds touchèrent le fond et il se propulsa vers la surface. Le fleuve n'était pas profond, mais l'eau qui avait provoqué la crue l'avait beaucoup élargi. Le

courant était rapide et emportait don Juan qui nageait en chien pour essayer d'empêcher le flot de le renverser.

Le courant l'entraîna longtemps. Et tandis qu'il faisait tout son possible pour ne pas succomber, il accéda à un état d'esprit particulier. Il connaissait ses points faibles. Il était très coléreux et sa colère refoulée le faisait détester la terre entière et se battre avec tout le monde. Mais il ne pouvait pas détester le fleuve ou se battre avec lui, ni manifester son impatience ou se faire du mauvais sang, ce qui était son comportement habituel face à tout et à tout le monde. Tout ce qu'il pouvait faire, pour ce qui était du fleuve, était de suivre le courant.

Don Juan soutenait que cette simple prise de conscience, et l'acquiescement qu'elle suscita, fit pencher la balance, pour ainsi dire, et il fit l'expérience d'un libre

mouvement de son point d'assemblage. Soudain, absolument sans se rendre compte de ce qui se passait, au lieu d'être entraîné par l'eau tumultueuse, il se vit courir le long de la rive. Il courait si vite qu'il n'avait pas le temps de penser. Une force extraordinaire le tirait, le faisait franchir des rochers et des arbres couchés à terre comme s'ils n'existaient pas.

Après avoir couru désespérément ainsi pendant un bon bout de temps, don Juan risqua un regard rapide vers l'eau rougeâtre et tumultueuse. Et il se vit lui-même brutalement renversé par le courant. Rien, dans son expérience, ne l'avait préparé à un moment pareil. Il sut alors, sans déclencher ses processus de pensée, qu'il se trouvait en deux endroits à la fois. Et

dans l'un de ces endroits, dans le fleuve tumultueux, il était impuissant.

Il mit toute son énergie à essayer de se sauver.

Sans y penser, il commença à s'écarter de la rive. Il lui fallut toute sa force et sa détermination pour se déplacer de quelques centimètres à la fois. Il avait l'impression de traîner un arbre. Il se déplaçait si lentement qu'il lui fallait une éternité pour gagner quelques mètres.

L'effort était trop grand pour lui. Soudain, il ne courut plus ; il tomba dans un puits profond. Lorsqu'il toucha l'eau, elle était si froide qu'il cria. Puis il se trouva de nouveau dans la rivière, entraîné par le courant. Il eut tellement peur de l'eau tumultueuse qu'il ne put que souhaiter de toutes ses forces être

sain et sauf sur la rive. Et, immédiatement, il s'y trouva à nouveau, courant à perdre haleine, parallèlement au fleuve, mais à une certaine distance du bord.

Tout en courant, il regarda l'eau tumultueuse et se vit en train de lutter pour se maintenir à la surface. Il voulut hurler un ordre ; il voulut s'ordonner à lui-même de nager selon un certain angle, mais il n'avait pas de voix. Son angoisse pour la partie de lui-même qui se trouvait dans l'eau était écrasante. Elle jouait un rôle de pont entre les deux Juan Matus. Il se retrouva instantanément dans l'eau nageant vers la rive.

L'incroyable sensation d'alterner entre deux endroits suffit à supprimer sa peur. Il ne se préoccupait plus de son sort. Il alternait librement entre la nage dans le fleuve et la course sur la rive. Mais, dans les deux cas, il se déplaçait immanquablement vers sa

gauche, que ce fût en s'écartant du fleuve ou en nageant vers la rive gauche.

Il sortit sur la rive gauche du fleuve, à sept kilomètres à peu près en aval. Il dut attendre là, s'abritant parmi les arbustes, pendant plus d'une semaine. Il attendait que l'eau baisse pour pouvoir traverser, mais il attendait aussi que sa peur disparaisse et d'être de nouveau lui-même.

Don Juan me dit qu'en réalité l'émotion forte et soutenue qu'il avait éprouvée en se battant pour sa vie avait poussé son point d'assemblage carrément vers l'endroit de

la connaissance silencieuse. Comme il n'avait jamais prêté attention à ce que lui avait dit le nagual Julian à propos du point d'assemblage, il ne comprenait absolument pas ce qui lui arrivait. L'idée qu'il pourrait ne plus jamais être normal l'effrayait. Mais, à mesure qu'il découvrait sa perception divisée, il s'aperçut de son aspect pratique et se dit qu'elle lui plaisait. Il resta double pendant plusieurs jours. Il pouvait être ceci ou cela. Ou bien les deux à la fois. Quand il était les deux à la fois, les choses devenaient floues et aucune de ses deux incarnations n'était efficace, alors il renonça à ce terme de l'alternative. Mais le choix d'un seul des deux termes lui ouvrait des possibilités inconcevables.

Tandis qu'il récupérait, parmi les arbustes, il se rendit compte que l'une de ses incarnations était plus souple que l'autre, pouvait franchir de grandes distances en un clin d'œil, et trouver de la nourriture ainsi que les meilleurs cachettes. Ce fut dans cette incarnation qu'il se rendit une fois jusqu'à la maison du nagual pour savoir si on s'y faisait du souci pour lui.

Il entendit les jeunes gens pleurer sur son sort et cela fut une grande surprise pour lui. Il aurait pu continuer à les regarder indéfiniment, car l'idée de savoir ce qu'ils pensaient de lui le ravissait, mais le nagual Julian le prit sur le fait et mit fin au jeu.

Ce fut la seule fois qu'il eut vraiment peur du nagual. Don Juan l'entendit lui dire de mettre fin à ces sottises. Soudain, il apparut, brusquement, comme un objet noir de jais, en forme de cloche, d'un poids et d'une force immenses. Il attrapa don Juan. Don Juan ne savait pas comment le nagual faisait pour l'attraper, mais cela lui fit mal et le troubla profondément. Il éprouvait une douleur nerveuse aiguë à l'estomac et à l'aine.

« Je me retrouvai immédiatement sur la rive du fleuve, me dit don Juan en riant. Je me levai, je pataugeai dans le fleuve dont l'eau avait décru peu de

temps auparavant, et je me dirigeai vers la maison. »

Il se tut puis me demanda ce que je pensais de son histoire. Je lui dis qu'elle m'avait épouvanté.

« Vous auriez pu vous noyer dans le fleuve, dis-je, presque en criant. Vous faire subir une telle brutalité ! Le nagual Julian devait être fou !

– Un instant, protesta don Juan. Le nagual Julian était diabolique mais pas fou. Il fit ce qu'il devait faire en tant que nagual et professeur. Il est vrai que j'aurais pu mourir. Mais c'est là un risque que nous devons tous prendre. Toi-même, tu aurais facilement pu être mangé par le jaguar, ou mourir à la suite de n'importe lequel des exercices que je t'ai conduit à faire. Le nagual Julian était intrépide, impérieux et s'attaquait directement à tout. Pas de tergiversations, pas de périphrases, chez lui. »

J'insistai en disant que, quelle que soit la valeur de la leçon, il me semblait toujours que les méthodes du nagual Julian étaient bizarres et excessives. J'avouai à don Juan que tout ce que je l'avais entendu dire du nagual Julian m'avait tellement gêné que je m'en étais fait une image très négative.

« Je crois que tu crains de me voir un de ces jours te jeter dans le fleuve ou te faire porter des vêtements de femme, dit-il, et il se mit à rire. Voilà pourquoi tu n'approuves pas le nagual Julian.

« A cette époque, poursuivit don Juan, je n'appréciais pas ses stratagèmes, et je n'aimais certainement pas ce qu'il me faisait subir, mais aujourd'hui, lorsque j'y pense, je ne l'en admire que mieux pour la manière superbe et directe par laquelle il me plaça sur la position de la connaissance silencieuse. »

Don Juan me dit qu'à cause de l'énormité de son expérience il avait complètement oublié l'homme monstrueux. Il marcha sans escorte presque jusqu'à la porte du nagual Julian, puis changea d'avis et se rendit chez le nagual Elias, en quête de réconfort. Et le nagual Elias lui expliqua la profonde cohérence des actions du nagual Julian.

Le nagual Elias n'avait pas pu maîtriser son excitation au récit de l'histoire de don Juan. Il expliqua à don Juan, d'un ton ardent, que son *benefactor* était un suprême *traqueur,* toujours à la recherche de choses d'ordre pratique. Il était sans cesse en quête de points de vue et de solutions pragmatiques. Son comportement, quand il s'était trouvé face au fleuve, était un chef-d'œuvre de l'art de *traquer.* Il avait manipulé et atteint tout le monde. Même le fleuve semblait être à ses ordres.

Le nagual Elias maintenait que, pendant que don Juan était emporté par le courant et luttait pour

sa vie, le fleuve l'aida à comprendre ce qu'était l'esprit. Et grâce à cette compréhension, don Juan eut l'occasion d'entrer directement dans la connaissance silencieuse.

Don Juan me dit que, comme il était un jeune novice, il écouta le nagual Elias sans comprendre un mot, mais qu'il avait éprouvé une sincère admiration envers l'intensité qui caractérisait l'homme.

Le nagual Elias avait d'abord expliqué à don Juan que le son des mots et leur signification étaient infiniment importants pour les *traqueurs.* Ceux-ci utilisaient les mots comme autant de clés pour ouvrir tout ce qui était fermé. Les *traqueurs* devaient donc dire quel était leur objectif avant d'essayer de l'atteindre. Mais ils ne pouvaient pas révéler d'emblée leur objectif véritable, alors ils devaient exprimer les choses avec précaution pour camoufler l'essentiel de l'action.

Le nagual appelait cet acte réveiller *l'intention.* Il expliqua à. don Juan que le nagual Julian avait réveillé *l'intention* en affirmant énergiquement, en face de toute la maisonnée, qu'il allait montrer d'un seul coup à don Juan ce qu'était l'esprit et comment le définir. Cela était tout à fait absurde parce que le nagual Julian savait qu'il n'y avait aucun moyen de définir l'esprit. Ce qu'il cherchait à faire, en réalité, c'était placer don Juan sur la position de la connaissance silencieuse.

Après avoir fait la déclaration qui camouflait son véritable objectif, le nagual Julian avait rassemblé autant de gens que possible, faisant d'eux à la fois ses

complices conscients et inconscients. Tous étaient au courant de son objectif déclaré, mais aucun d'entre eux ne savait ce qu'il avait vraiment en tête.

En croyant que son explication allait ébranler l'impossible position de rébellion et d'indifférence totales qui était celle de don Juan, le nagual Elias se trompait entièrement. Mais le nagual continua à lui expliquer patiemment que, lorsqu'il avait lutté contre le courant, dans le fleuve, il avait accédé au troisième point.

Le vieux nagual lui expliqua que la position de la connaissance silencieuse était appelée le troisième point, parce que, pour y parvenir, on devait franchir le deuxième point, le lieu sans pitié.

Il dit à don Juan que son point d'assemblage avait acquis une fluidité suffisante pour lui permettre d'être double, grâce à quoi il pouvait se trouver à la fois dans l'endroit de la raison et dans celui de la connaissance silencieuse, soit alternativement, soit en même temps,

Le nagual dit à don Juan que sa réussite était magnifique. Il alla même jusqu'à étreindre don Juan, comme s'il s'agissait d'un enfant. Et il ne pouvait s'arrêter de répéter que don Juan, en dépit du fait qu'il ne savait rien – ou peut-être parce qu'il ne savait rien – avait transféré toute son énergie d'un endroit à l'autre. Ce qui signifiait, aux yeux du nagual, que le point d'assemblage de don Juan était doué d'une fluidité naturelle des plus propices.

Il dit à don Juan que tous les êtres humains pouvaient

bénéficier de cette fluidité. Mais, chez la plupart d'entre nous, elle restait en réserve et nous ne l'utilisions jamais, sauf en de rares occasions qui

étaient suscitées par des sorciers, comme dans le cas de l'expérience qu'il venait de vivre, ou par des circonstances naturelles dramatiques, comme une lutte contre la mort.

Don Juan écoutait, fasciné par le timbre de la voix du vieux nagual. Quand il se concentrait, il suivait tout ce que disait le vieil homme, ce qu'il n'avait jamais pu faire lorsque le nagual Julian parlait.

Le vieux nagual poursuivit. Il lui expliqua que l'hu- manité se situait au niveau du premier point, la raison, mais que le point d'assemblage de tous les êtres humains ne se trouvait pas carrément sur la position de la raison. Ceux qui se trouvaient sur cette position elle-même étaient les véritables chefs de l'humanité. La plupart du temps, il s'agissait d'inconnus dont le génie consistait à exercer leur raison.

Le nagual me dit qu'il y avait eu une autre époque, où l'humanité se situait au niveau du troisième point qui, bien sûr, était alors le premier point, mais qu'en suite, l'humanité s'était dirigée vers l'endroit de la raison.

À l'époque où la connaissance silencieuse était le premier point, c'était pareil. Le point d'assemblage de tous les êtres humains ne se trouvait pas carrément sur cette position exacte. Cela signifiait que les véritables chefs de l'humanité avaient toujours été les rares êtres

humains dont le point d'assemblage se situait sur la position exacte de la raison ou de la connaissance silencieuse. Le reste de l'humanité, dit le vieux nagual à don Juan, n'était faite que de spectateurs. À notre époque, il s'agissait des amoureux de la raison. Autrefois, c'était le cas des amoureux de la connaissance silencieuse. C'étaient eux qui admi-

raient les héros de l'une ou l'autre position et leur chantaient des odes.

Le nagual déclara que l'humanité avait passé la plus longue partie de son histoire sur la position de la connaissance silencieuse, et que ceci expliquait la grande nostalgie que nous en éprouvions.

Don Juan demanda au vieux nagual ce que le nagual Julian faisait exactement en ce qui le concernait lui-même. Le nagual Elias répondit en des termes tout à fait inintelligibles pour don Juan à ce moment-là. Il lui dit que le nagual Julian le préparait, en entraînant son point d'assemblage vers la position de la raison, à devenir un penseur plutôt qu'un simple spectateur naïf mais plein d'émotion qui aimait les œuvres bien ordonnées de la raison. En même temps, le nagual préparait don Juan à être un véritable sorcier abstrait plutôt que d'être, simplement, l'un de ces spectateurs ignorants et morbides amoureux de l'inconnu. Le nagual Elias affirma à don Juan que seul un être humain qui était un modèle de raison pouvait déplacer facilement son point d'assemblage et être un modèle de connaissance

silencieuse. Il lui dit que seuls ceux qui se trouvaient carrément dans l'une ou l'autre de ces positions pouvait voir clairement l'autre position, et que c'est ainsi que le temps de la raison arriva. La position de la raison pouvait être clairement perçue à partir de la position de la connaissance silencieuse.

Le vieux nagual dit à don Juan que le pont à voie unique qui allait de la connaissance silencieuse à la raison s'appelait « responsabilité >>. C'est-à-dire la responsabilité que les hommes authentiques de la connaissance silencieuse éprouvaient envers la

source de ce qu'ils connaissaient. Et l'autre pont à voie unique, qui allait de la raison à la connaissance silencieuse, s'appelait « pure compréhension ». C'est-à-dire, la reconnaissance, par l'homme de raison, du fait que la raison n'était qu'une île dans une mer aux innombrables archipels.

Le nagual ajouta qu'un être humain chez lequel les deux ponts à voie unique fonctionnaient était un sorcier en contact direct avec l'esprit, la force vitale qui permettait l'existence simultanée des deux positions. Il souligna que tout ce que le nagual Julian avait fait le jour où il se trouvait au bord du fleuve participait d'une manifestation qui n'était pas destinée à un public humain mais à l'esprit, à la force qui l'observait. Il caracolait et gambadait en s'abandonnant et se donnait en spectacle à tout le monde, surtout à la puissance à laquelle il s'adressait.

Don Juan me dit que le

nagual Elias lui affirma que l'esprit n'écoutait que lorsque son interlocuteur parlait par gestes, Et les gestes ne signifient pas des signes ou des mouvements du corps, mais des actes de véritable abandon, des actes de générosité, d'humour. Pour un geste destiné à l'esprit, les sorciers prennent ce qu'il y a de meilleur en eux et l'offrent silencieusement à l'abstrait.

AVOIR L'INTENTION DES APPARENCES

Don Juan voulait que nous partions encore une fois pour la montagne avant que je rentre à la mai- son, mais nous ne le âmes pas. Il me demanda en

revanche de le conduire en ville. Il avait besoin d'y voir des gens.

En chemin, nous parlâmes de tout sauf de *l'inten-tion.* C'était un répit bienvenu.

L'après-midi, après qu'il eut vaqué à ses occupations, nous nous assîmes sur son banc préféré, qui se trouvait sur la place. L'endroit était désert. J'étais très fatigué et j'avais sommeil. Mais ensuite, d'une manière tout à fait inattendue, je me ragaillardis. Mon esprit devint clair comme du cristal.

Don Juan remarqua tout de suite le changement et rit lorsque je fis un geste de surprise. Il piqua une pensée directement dans mon esprit ; ou peut-être fut-ce moi qui piquai cette pensée dans le sien.

« Si tu penses à la vie en termes d'heures au lieu d'y penser en termes d'années, notre vie est immensément longue, me dit-il. Même si tu y penses en termes de jours, la vie demeure interminable. »

C'était exactement ce à quoi j'avais pensé.

Il me dit que les sorciers comptaient leur vie en termes d'heures, et qu'en une heure un sorcier pouvait vivre l'équivalent en intensité d'une vie normale. L'intensité représente un avantage quand il s'agit de garder en réserve des informations dans le mouvement du point d'assemblage.

Je lui demandai de m'expliquer cela plus en détail. Il m'avait conseillé, très longtemps auparavant, parce qu'il était très encombrant de prendre des notes pendant les conversations, de conserver toutes les informations que je recueillais sur le monde des sorciers, bien classées, non pas sur du papier ou dans mon esprit, mais dans le déplacement de mon point d'as-

semblage.

« Le point d'assemblage, même avec le déplacement le plus minime, crée des îles de perception tout à fait isolées. Les informations, sous forme d'expériences concernant la complexité de la conscience, peuvent y être gardées en réserve.

– Mais comment les informations peuvent-elles être gardées en réserve dans quelque chose de si vague P demandai-je.

– L'esprit aussi est vague, et pourtant tu y crois parce qu'il t'est familier, répliqua-t-il. Tu n'es pas encore aussi familier avec le déplacement du point d'assemblage, mais c'est presque la même chose.

– Ce que je veux savoir, c'est comment les informations sont gardées en réserve, insistai-je.

– Elles sont gardées en réserve dans l'expérience elle-même, m'expliqua-t-il. Plus tard, quand un sorcier déplace son point d'assemblage jusqu'à l'endroit précis où il se trouvait alors, il revit l'expérience tout entière. Cette remémoration du sorcier est le moyen par lequel il récupère toute l'information gardée en réserve dans le déplacement du point d'assemblage.

« L'intensité est une conséquence automatique du mouvement du point d'assemblage, poursuivit-il. Par exemple, tu vis ces moments-ci plus intensément que tu ne le fais d'habitude, donc, à proprement parler, tu gardes de l'intensité en réserve. Un jour, tu revivras ce moment en poussant ton point d'assemblage à retourner à l'endroit précis où il se trouve maintenant. C'est ainsi que les sorciers gardent l'information en réserve. »

Je dis à don Juan que les remémorations intenses que j'avais vécues ces derniers jours s'étaient pro-

duites en moi, sans l'intervention d'un processus mental particulier dont j'eusse eu conscience.

« Comment peut-on faire pour se remémorer délibérément ? demandai-je.

– L'intensité, étant un aspect de *l'intention,* est naturellement liée à l'éclat des yeux des sorciers, m'expliqua-t-il. Pour se remémorer ces îles de perception isolées, les sorciers doivent simplement avoir *l'intention* de l'éclat particulier de leurs yeux et l'associer à tout endroit auquel ils veulent retourner. Mais je te l'ai déjà expliqué. »

Je dus avoir l'air perplexe. Don Juan me considérait avec une expression sérieuse. J'ouvris deux ou trois fois la bouche pour lui poser des questions, mais je n'arrivais pas à formuler mes pensées.

« Parce que son degré d'intensité se situe au-dessus de la moyenne, me dit don Juan, un sorcier peut vivre en quelques heures l'équivalent d'une vie de durée normale. Son point d'assemblage, en passant à une position qui n'est pas familière, emmagasine

plus d'énergie que d'habitude. Ce flot supplémentaire d'énergie s'appelle l'intensité. »

Je comprenais ce qu'il me disait tout à fait clairement, et ma rationalité chancelait sous l'impact des implications extraordinaires que cela renfermait.

Don Juan me fixa du regard puis me mit en garde contre une réaction typique qui affligeait les sorciers – un désir frustrant d'expliquer l'expérience de la sorcellerie en termes convaincants et raisonnablement argumentés.

« L'expérience des sorciers est tellement étrange, poursuivit-il, que les sorciers la considèrent comme un exercice intellectuel et l'utilisent pour se *traquer.*

Leur atout maître, en tant que *traqueurs,* cependant, est qu'ils demeurent profondément conscients du fait que nous sommes des êtres qui perçoivent et que la perception implique plus de possibilités que l'esprit n'en peut concevoir. »

Pour tout commentaire, j'exprimai mon appréhension au sujet des possibilités étranges de la conscience humaine.

« Pour se protéger de cette immensité, dit don Juan, les sorciers apprennent à maintenir un mélange parfait d'implacabilité, de ruse, de patience et de gentillesse. Ces quatre éléments de base sont inextricablement liés les uns aux autres. Les sorciers les cultivent en en ayant *l'intention.* Ces éléments de base sont, naturellement, des positions du point d'assemblage. »

Il dit, en poursuivant, que tous les actes accomplis par n'importe quel sorcier étaient, par définition, guidés par ces quatre principes. Ainsi, à proprement parler, toutes les actions de tous les sorciers sont délibérées dans leur conception et leur réalisation et caractérisées par le mélange spécifique des quatre fondements de l'art de *traquer.*

« Les sorciers utilisent les quatre dispositions de l'art de *traquer* comme guides, poursuivit-il. Il s'agit de quatre états d'esprit différents, quatre sortes d'intensité que les sorciers peuvent utiliser pour inciter leur point d'assemblage à se déplacer vers des positions précises. >>

Il sembla soudain ennuyé. Je lui demandai si c'était mon insistance à spéculer qui le gênait.

« Je pense seulement à l'impasse dans laquelle nous met notre rationalité, dit-il. Nous avons ten-

dance à réfléchir, à interroger, à découvrir. Et on ne peut rien faire de cela à partir de la discipline de la sorcellerie. La sorcellerie est l'acte qui consiste à atteindre l'endroit de la connaissance silencieuse, et on ne peut expliquer la connaissance silencieuse par le raisonnement. On ne peut qu'en faire l'expérience. »

Il sourit, et ses yeux brillaient comme deux points de lumière. Il dit que les sorciers, pour se protéger eux-mêmes contre l'effet considérable de la connaissance silencieuse, conçurent l'art de *traquer;* Le fait de *traquer* déplace le point d'assemblage de manière infime mais régulière, donnant ainsi aux sorciers le temps et donc la possibilité de s'arc-bouter.

« Dans l'art de *traquer,* poursuivit don Juan, il existe une technique que les sorciers utilisent beaucoup : la folie contrôlée. Les sorciers déclarent que la folie contrôlée est le seul moyen à leur disposition pour se comporter tant avec eux-mêmes – quand ils sont dans un état de conscience et de perception amplifiées – qu'avec tout et tout le monde, dans l'univers de la vie quotidienne. »

Don Juan m'avait expliqué la folie contrôlée comme l'art de la tromperie contrôlée ou l'art de faire semblant d'être complètement absorbé par une action en cours – de feindre si bien que personne ne pouvait deviner que cette action n'était pas l'action réelle. La folie contrôlée n'est pas une tromperie totale, m'avait-il dit, mais une façon sophistiquée, artistique d'être séparé de tout, tout en continuant à faire partie intégrante de tout.

« La folie contrôlée est un art, poursuivit don Juan. Un art très gênant et très difficile à apprendre. Beau-

coup de sorciers ne le supportent pas, non parce qu'ils trouvent dans cet art quelque chose d'intrinsèque qui serait mauvais, mais parce qu'il faut beaucoup d'énergie pour l'exercer. »

Don Juan admit qu'il le pratiquait consciencieusement, bien qu'il n'aimât pas particulièrement cela, peut-être parce que son benefactor en avait été un adepte assidu. Peut-être était-ce aussi parce que sa personnalité – dont il disait qu'elle était fondamentalement mesquine et tortueuse – ne disposait tout simplement pas de l'agilité nécessaire pour pratiquer la folie contrôlée.

Je le regardai, surpris. Il se tut et me fixa de ses yeux malicieux.

« Quand nous accédons à la sorcellerie, notre personnalité est déjà formée, dit-il, en haussant les épaules dans un geste de résignation, et tout ce que nous pouvons faire:, c'est pratiquer la folie contrôlée et nous moquer de nous-mêmes. »

J'eus un mouvement d'empathie et je lui affirmai qu'il n'était en aucun cas mesquin ou tortueux à mes yeux.

« Mais il s'agit là de ma personnalité fondamentale », insista-t-il.

Et moi j'insistai qu'il n'en était rien.

« Les *traqueurs* qui pratiquent la folie contrôlée estiment qu'en matière de personnalité, toute la race humaine se divise en trois catégories >>, dit-il, et il sourit comme il le faisait toujours lorsqu'il me faisait marcher.

« C'est absurde, protestai-je. Le comportement humain est trop complexe pour être classé en catégo-

ries de manière aussi simple.

– Les *traqueurs* disent que nous ne sommes pas aussi complexes que nous le pensons, dit-il, et que nous appartenons tous à l'une des trois catégories. »

Je ris d'agacement. En temps normal, j'aurais pris une telle affirmation pour une plaisanterie, mais, cette fois-ci, parce que mon esprit était extrêmement clair et que mes pensées étaient intenses, je sentais qu'il était vraiment sérieux.

« Êtes-vous sérieux ? lui demandai-je aussi poliment que j'en étais capable.

– Tout à fait sérieux », me répondit-il, et il se mit à rire.

Son rire me détendit un peu. Et il continua de m'expliquer le système de classification des *traqueurs.* Il me dit que les gens qui étaient dans la première catégorie sont les secrétaires, les assistants, les compagnons parfaits. Ils ont une personnalité très fluide, mais leur fluidité n'est pas nourrissante. Ils sont cependant serviables, attentifs, complètement domestiques, relativement ingénieux, doués d'humour, de bonnes manières, gentils, délicats. En d'autres termes, ils sont ce que l'on trouve de mieux, mais ils souffrent d'un énorme défaut : ils ne peuvent pas fonctionner seuls. Ils ont tout le temps besoin de quelqu'un pour les diriger. Quand on leur a indiqué une direction, quels que soient les obstacles ou l'hostilité qu'il faut surmonter pour la suivre, ils sont formidables. Seuls, ils périssent.

Les gens qui sont de la deuxième catégorie ne sont pas bien du tout. Ils sont mesquins, vindicatifs, envieux, jaloux, égocentriques. Ils ne parlent que d'eux-mêmes et exigent d'habitude que les autres se conforment à leurs critères. Ils prennent toujours

l'initiative, bien qu'ils ne se sentent pas à l'aise dan ce rôle. Ils sont tout à fait mal à l'aise dans toutes l situations et ne se détendent jamais. Ils sont anxie et jamais satisfaits ; plus ils deviennent anxieux, pl ils sont méchants. Leur défaut fatal est qu'ils tueraient pour dominer.

Dans la troisième catégorie se trouvent des gen qui ne sont ni bons ni méchants. Ils ne servent personne et ne s'imposent à personne. Ils sont plutôt indifférents. Ils se font d'eux-mêmes une idée exal qui provient uniquement de rêveries et de voeux pieux. S'ils excellent en quoi que ce soit, c'est à attendre que les choses arrivent. Ils attendent d'êt découverts et conquis et ont une merveilleuse propension à susciter l'illusion qu'ils ont de grandes choses en suspens qu'ils promettent toujours de livrer, mais qu'ils ne livrent jamais parce qu'en réalité, elles n'existent pas.

Don Juan me dit qu'il appartenait lui-même sans aucun doute à la deuxième catégorie. Puis il demanda de me classer moi-même, et cela me dé certa. Don Juan était pratiquement par terre, plié e deux de rire.

Il m'exhorta de nouveau à me classer moi-mêm et je suggérai, avec réticence, que j'étais peut-être une combinaison des trois catégories.

« Ne me parle pas de cette absurdité de combin son, me dit-il, en riant encore. Nous sommes des êtres simples, chacun de nous représente l'un des trois types. Et, pour moi, tu appartiens à la second catégorie. Les *traqueurs.* appellent les gens de cet catégorie les pets. »

Je commençai à dire, au contraire, que son systè

de classification était avilissant. Mais je m'arrêtai juste au moment où je m'apprêtais à me lancer dans une longue tirade. Je lui dis, en revanche, que, s'il était vrai qu'il n'existait que trois types de personnalités, nous étions tous pris au piège d'une de ces catégories pour la vie, sans aucun espoir de changement ou de rédemption.

Il m'accorda que c'était exactement le cas. Sauf qu'il restait une voie de rédemption. Les sorciers avaient appris depuis longtemps que seule notre auto contemplation personnelle tombait dans une de ces catégories.

« Ce qui est ennuyeux dans notre cas, c'est que nous nous prenons au sérieux, dit-il. La catégorie, quelle qu'elle soit, où tombe notre image de nous-mêmes ne compte qu'à cause de notre suffisance. Si nous n'étions pas si suffisants, la catégorie dans laquelle nous tomberions n'aurait aucune importance.

« Je serai toujours un pet, poursuivit-il, tout son corps secoué de rire. Et il en sera de même pour toi. Mais, maintenant, je suis un pet qui ne se prend pas au sérieux, alors que toi tu continues à le faire. >>

J'étais indigné. Je voulus discuter avec lui mais je ne réussis pas à rassembler suffisamment d'énergie pour cela.

Sur la place vide, l'écho de son rire était sinistre.

Il changea de sujet et débita les noyaux de base dont il avait parlé avec moi : les manifestations de l'esprit, le cognement de l'esprit, la ruse de l'esprit, la descente de l'esprit, l'exigence de *l'intention* et le maniement de *l'intention.* Il les récita comme s'il donnait à ma mémoire la chance de les retenir totale-

ment. Puis, il mit succinctement en lumière tout ce qu'il m'en avait dit. On aurait dit qu'il me faisait délibérément emmagasiner toutes ces informations dans l'intensité du moment présent.

Je remarquai que les noyaux de base restaient encore un mystère pour moi. Je me faisais beaucoup de souci quant à ma capacité de les comprendre. Il me donnait l'impression d'être sur le point de laisser tomber le sujet, et je n'en avais pas du tout saisi la signification.

J'insistai sur le fait que j'avais d'autres questions à lui poser sur les noyaux abstraits.

Il sembla évaluer ce que je disais, puis il hocha doucement la tête.

« Ce sujet m'avait aussi coûté de grandes difficultés, dit-il. Et, moi aussi, j'ai posé beaucoup de questions. J'étais peut-être un rien moins égocentrique que toi. Et très méchant. Le harcèlement était la seule façon de questionner que je connaissais. Toi-même, tu es plutôt un inquisiteur belliqueux. En fin de compte, bien sûr, nous sommes toi et moi aussi gênants l'un que l'autre mais pour des raisons différentes.

Don Juan n'ajouta qu'une seule chose à notre conversation sur les noyaux de base avant de changer de sujet, à savoir que ces noyaux se révélaient avec une extrême lenteur, avançant et reculant irrégulièrement.

« Je ne répéterai jamais assez que tout homme, dont le point d'assemblage se déplace, peut le déplacer plus loin qu'il ne le fait, dit-il pour commencer. Et la seule raison pour laquelle nous avons besoin d'un maître réside dans la nécessité d'être aiguil-

lonné sans pitié. Autrement, notre réaction naturelle consiste à nous arrêter pour nous féliciter nous-mêmes d'avoir fait tant de progrès. »

Il dit que nous étions tous deux de bons exemples de la tendance odieuse à se ménager. Son *benefactor,* heureusement, formidable *traqueur,* ne l'avait pas

épargné.

Don Juan me dit qu'au cours de leurs voyages de nuit dans le désert, le nagual Julian lui avait fait des exposés exhaustifs sur la nature de la suffisance et le mouvement du point d'assemblage. Le nagual Julian considérait la suffisance comme un monstre à trois mille têtes. Et l'on pouvait l'affronter et le détruire par trois moyens. Le premier consistait à couper ces têtes une à une ; le deuxième était de parvenir à cet état d'esprit mystérieux qu'on appelait le lieu sans pitié qui détruisait la suffisance en l'affamant lentement ; et le troisième consistait à payer l'anéantissement instantané du monstre à trois mille têtes en mourant symboliquement.

Le nagual Julian recommandait la troisième solution. Mais il dit à don Juan qu'il pouvait se considérer heureux s'il avait la chance de choisir. Car c'était généralement l'esprit qui décidait de l'orientation que devait prendre le sorcier, et il était du devoir du sorcier d'obéir.

Don Juan me dit que, de même qu'il m'avait guidé, son *benefactor* l'avait guidé et conduit à couper, une à une, les trois mille têtes de la suffisance, mais que les résultats s'étaient révélés très différents. Alors que j'avais très bien réagi, lui n'avait pas réagi du tout.

« J'étais dans une situation particulière, poursuivit-il. A partir du moment où mon *benefactor* me *vit*

étendu sur la route, avec une balle dans la poitrine, il sut que j'étais le nouveau nagual. Il agit en conséquence et déplaça mon point d'assemblage aussitôt que ma santé le permit. Et je vis très facilement un champ d'énergie, sous la forme de cet homme monstrueux. Mais cette réussite, au lieu d'aider à des mouvements du point d'assemblage comme c'eût été naturel, leur fit obstacle. Et tandis que les points d'assemblage des autres apprentis se déplaçaient régulièrement, le mien restait fixé au niveau où je pouvais *voir* le monstre.

– Mais votre *benefactor* ne vous a-t-il pas dit ce qui se passait ? demandai-je, vraiment déconcerté par cette complication superflue.

– Mon *benefactor* ne croyait pas à la transmission du savoir, me répondit don Juan. Il estimait que la connaissance ainsi communiquée manquait d'evacité. Elle n'était jamais disponible quand on en avait besoin. D'autre part, si la connaissance était transmise uniquement par insinuation, la personne intéressée pouvait trouver des moyens pour revendiquer cette connaissance. »

Don Juan me dit que la différence entre sa méthode d'enseignement et celle de son *benefactor* résidait en ce que lui-même croyait que l'on devait avoir une liberté de choix. Ce n'était pas l'avis de son *benefactor.*

« Le maître de votre *benefactor,* le nagual Elias, ne vous a-t-il pas dit ce qui se passait ? insistai-je.

– Il a essayé, dit don Juan en soupirant, mais c'était vraiment impossible. Je savais tout. Je laissais

simplement les deux hommes parler et m'assourdir et je n'écoutais jamais rien de ce qu'ils me disaient, »

Pour sortir de l'impasse, le nagual Julian décida de forcer don Juan à réaliser encore une fois, mais différemment, un mouvement libre de son point d'assemblage.

Je l'interrompis pour lui demander si cela s'était passé avant ou après l'expérience qu'il avait faite dans le fleuve. Les histoires de don Juan ne suivaient pas l'ordre chronologique qui m'aurait convenu.

« Cela s'est passé plusieurs mois plus tard, répondit-il. Et ne va pas t'imaginer un instant que j'aie vraiment changé après avoir fait l'expérience de cette perception divisée, que je sois devenu plus sage ou plus sobre. Absolument pas.

« Pense à ce qui t'arrive, poursuivit-il. Je n'ai pas seulement brisé ta continuité à plusieurs reprises, je l'ai mise en lambeaux, et regarde-toi ; tu te comportes encore comme si tu étais intact. C'est là une réussite suprême de la magie, de *l'intention.*

« J'étais comme toi. Pendant un temps, j'ai vacillé sous l'impact des expériences que je vivais, puis j'ai oublié et j'ai recollé les morceaux comme s'il ne s'était rien passé. C'est pour cela que mon *benefactor* pensait qu'on ne peut changer vraiment qu'en mourant. »

Reprenant son histoire, don Juan me dit que le nagual utilisa Tulio, l'élément asocial de sa maisonnée, pour porter un nouveau coup écrasant à sa continuité psychologique.

Don Juan me dit que tous les apprentis, y compris lui-même, n'étaient jamais complètement d'accord sur rien sinon sur le fait que Tulio était un petit homme arrogant qui méritait le mépris. Ils détestaient Tulio parce qu'il les évitait ou les snobait. Il les

traitait avec un tel dédain qu'ils avaient l'impression d'être moins que rien. Ils étaient tous convaincus que Tulio ne leur adressait jamais la parole parce qu'il n'avait rien à dire, et que sa caractéristique la plus saillante, son indifférence arrogante, servait de masque à sa timidité.

Pourtant, malgré sa personnalité désagréable, au grand dépit de tous les apprentis, Tulio avait une influence extrême sur la maisonnée, en particulier sur le nagual Julian qui

semblait raffoler de lui.

Un matin, le nagual Julian envoya tous les apprentis faire des courses en ville pour la journée. La seule personne qui resta à la maison, à part les aînés, fut don Juan.

Vers midi, le nagual Julian se dirigea vers son bureau pour faire sa comptabilité quotidienne. En y entrant, il demanda à don Juan d'un ton neutre de l'aider dans ses comptes.

Don Juan commença par examiner les reçus et s'aperçut bientôt qu'il avait besoin, pour poursuivre sa tâche, d'informations qui étaient en possession de Tulio, le contremaître de la propriété, que celui-ci avait oublié de consigner par écrit.

Le nagual Julian était tout à fait furieux de l'oubli de Tulio, ce qui fit plaisir à don Juan. Le nagual ordonna avec impatience à don Juan d'aller chercher Tulio, qui se trouvait dans les champs où il surveillait les ouvriers, et de lui demander de venir au bureau.

Don Juan, réjoui à l'idée d'embêter Tulio, courut pendant près d'un kilomètre jusqu'aux champs, accompagné bien sûr par un ouvrier agricole pour être protégé de l'homme monstrueux. Il trouva Tulio qui surveillait les ouvriers de loin, comme toujours.

Don Juan avait remarqué que Tulio détestait entrer en contact direct avec les autres et les regardait toujours à distance.

D'une voix dure et d'une manière exagérément impérieuse, don Juan demanda à Tulio de

l'accompagner à la maison parce que le nagual avait besoin de ses services. Tulio répondit, d'une voix à peine audible, qu'il était trop occupé pour le moment, mais qu'il pourrait venir dans une heure.

Don Juan insista, sachant que Tulio ne se fatiguerait pas à discuter avec lui et le congédierait simplement d'un mouvement de tête. Il fut choqué quand Tulio commença à lui dire, en hurlant, des obscénités. La scène était tellement inhabituelle, étant donné le caractère de Tulio, que même les ouvriers agricoles cessèrent de travailler et se regardèrent d'un air interrogateur. Don Juan était sûr qu'ils n'avaient jamais entendu Tulio élever la voix, et encore moins hurler des gros mots. Il fut lui-même tellement surpris qu'il rit nerveusement, ce qui mit Tulio dans une colère folle. Il lança même une pierre à don Juan, qui prit peur et s'enfuit.

Don Juan et son garde du corps retournèrent immédiatement en courant jusqu'à la maison. Devant la porte principale, ils virent Tulio. Celui-ci parlait et riait tranquillement avec quelques-unes des femmes. Comme à son habitude, il tourna la tête, ignorant don Juan. Don Juan, en colère, se mit à l'apostropher, lui reprochant de faire la conversation alors que le nagual voulait le voir dans son bureau. Tulio et les femmes regardèrent don Juan comme s'il était devenu fou.

Mais Tulio n'était pas lui-même ce jour-là. Il cria

aussitôt à don Juan de fermer sa sale gueule et de s'occuper de ses propres affaires. Il l'accusa effronté-

ment d'essayer de le brouiller avec le nagual Julian.

Les femmes exprimèrent leur consternation en soupirant fort et en regardant don Juan d'un air désapprobateur. Elles essayèrent de calmer Tulio. Don Juan ordonna à Tulio de se rendre dans le bureau du nagual et de lui expliquer les comptes. Tulio lui répondit d'aller au diable.

Don Juan tremblait de colère. La simple tâche qui consistait à demander les comptes avait tourné au cauchemar. Il se contrôla. Les femmes le regardaient intensément, ce qui le remit complètement en colère. Dans un état de rage silencieuse, il courut au bureau du nagual. Tulio et les femmes se remirent à parler et à rire tranquillement, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie entre eux.

La surprise de don Juan fut totale quand il entra dans le bureau et trouva Tulio assis derrière le bureau du nagual et absorbé dans sa comptabilité. Don Juan fit un suprême effort et contrôla sa colère. Il sourit à Tulio. Il n'éprouvait plus le besoin d'affronter Tulio. Il avait soudain compris que le nagual Julian utilisait Tulio pour le mettre à l'épreuve, pour voir s'il allait se fâcher. Il ne lui donnerait pas cette satisfaction.

Sans lever les yeux de ses comptes, Tulio dit à don Juan que s'il cherchait le nagual, il le trouverait probablement à l'autre bout de la maison.

Don Juan se précipita vers l'autre bout de la maison pour trouver le nagual Julian faisant lentement le tour du patio aux côtés de Tulio. Le nagual semblait absorbé dans sa conversation avec Tulio. Tulio tira

doucement la manche du nagual et lui dit à voix basse que son assistant était là.

Le nagual, comme si de rien n'était, expliqua à don Juan tout ce qui concernait les comptes sur lesquels ils avaient travaillé. Ce fut une explication longue, détaillée et complète. Il ajouta que don Juan n'avait qu'à aller chercher le livre de comptabilité dans le bureau, et à l'apporter ici pour qu'ils pussent le mettre à jour et le faire signer par Tulio.

Don Juan ne comprenait pas ce qui se passait. L'explication détaillée et le ton ordinaire du nagual avaient tout ramené dans le royaume des affaires du monde.

Tulio ordonna impatiemment à don Juan de se dépêcher d'aller chercher le livre parce qu'il était occupé. On l'attendait ailleurs.

Désormais, don Juan s'était résigné à être un clown. Il savait que le nagual manigançait quelque chose : il avait cet étrange regard que don Juan associait toujours à ses vilaines plaisanteries. Par ailleurs, Tulio avait plus parlé ce jour-là qu'il ne l'avait fait pendant les deux années entières que don Juan avait passées dans cette maison.

Sans dire un mot, don Juan retourna dans le bureau. Et, comme il s'y attendait, Tulio y était arrivé avant lui. Il était assis sur un coin du bureau, attendant impatiemment don Juan, frappant le sol du talon de sa botte. Il tendit à don Juan le livre que celui-ci cherchait, le lui donna et lui demanda de partir.

Bien qu'il se fût préparé à tout, don Juan fut surpris. Il regarda l'homme, qui se mit

en colère et devint grossier. Don Juan dut lutter pour ne pas

exploser. Il se disait sans cesse en lui-même qu'il était simplement question d'éprouver son comportement. Il se voyait jeté hors de la maison s'il ratait cette épreuve.

Fort troublé, il put cependant s'interroger sur la vitesse avec laquelle Tulio s'arrangeait toujours pour le précéder d'un pas.

Don Juan prévoyait, bien sûr, que Tulio l'attendrait avec le nagual. Pourtant, quand il le vit, bien qu'il ne fût pas surpris, il resta incrédule. Il avait parcouru la maison en courant, empruntant le chemin le plus court. Il était impossible que Tulio courût aussi vite que lui. Qui plus est, si Tulio avait couru, il aurait dû le faire à son côté.

Le nagual prit le livre des mains de don Juan d'un air indifférent. Il y consigna: ce qui manquait ; Tulio signa. Puis ils continuèrent à parler de comptes, dédaignant don Juan, dont les yeux fixaient Tulio. Don Juan voulait découvrir quelle était la nature de l'épreuve à laquelle on le soumettait. Ge devait être, pensait-il, une épreuve portant sur son comportement, Après tout, dans cette maison, son comporte ment avait toujours fait problème.

Le nagual renvoya don Juan, en disant qu'il voulait être seul avec Tulio pour parler affaires. Don Juan se mit immédiatement à la recherche des femmes pour voir ce qu'elles avaient à dire sur cette étrange situation. Il avait fait quelques pas quand il rencontra deux de ces femmes avec Tulio. Tous trois étaient absorbés par

une conversation très animée. Il les vit avant qu'eux ne le vissent et il retourna en courant vers le nagual. Tulio se trouvait là, parlant avec le nagual.

Un soupçon incroyable se fit jour dans l'esprit de don Juan. Il courut jusqu'au bureau ; Tulio était plongé dans son livre de comptes et ne fit même pas attention à don Juan. Don Juan lui demanda ce qui se passait. Tulio fut lui-même cette fois : il ne répondit pas à don Juan et ne le regarda pas.

Don Juan eut à ce moment-là une autre pensée inconcevable. Il courut vers l'écurie, sella deux chevaux et demanda à son garde du corps de l'accompagner encore une fois. Ils galopèrent jusqu'à l'endroit où ils avaient vu Tulio auparavant. Il se trouvait exactement là où ils l'avaient laissé. Il ne parla pas à don Juan. Quand celui-ci l'interrogea, il haussa les épaules et tourna la tête.

Don Juan et son compagnon retournèrent à la maison au galop. Don Juan laissa l'homme s'occuper des bêtes et se précipita dans la maison. Tulio était en train de déjeuner avec les femmes. Et Tulio parlait aussi au nagual. Et Tulio travaillait aussi sur les livres.

Don Juan s'assit et sentit la sueur froide de la peur. Il savait que le nagual le mettait à l'épreuve par l'une de ses horribles plaisanteries. Il réfléchit et déduisit qu'il y avait pour lui trois lignes de conduite. Il pouvait se comporter comme si rien ne sortait de l'ordinaire ; il pouvait découvrir lui-même la nature de l'épreuve ; ou bien, puisque le nagual lui avait à plusieurs reprises assuré qu'il était là pour tout expliquer, et que cela était gravé dans son esprit, don Juan pouvait affronter le nagual et lui demander des éclaircissements.

Il se décida pour la troisième solution. Il se rendit auprès du nagual et lui demanda de lui expliquer ce qu'il était en train de subir. Le nagual était seul, à ce

moment-là, et travaillait toujours à ses comptes le livre de côté et sourit à don Juan. Il lui dit que vingt et un non-faire qu'il avait appris à don Jua étaient les outils qui pouvaient couper les trois n têtes de la suffisance, mais que ces outils n'ava pas réussi du tout à don Juan. C'est ainsi qu'il e la deuxième des méthodes destinées à venir à la suffisance, ce qui signifiait qu'il mettait don Ju dans l'état que l'on appelait le lieu sans pitié.

Don Juan fut persuadé à ce moment-là que le nagual Julian était complètement fou. À l'entend parler de non-faire, de monstres à trois mille têt de lieu sans pitié, don Juan le plaignait presque

Le nagual Julian demanda très calmement à Juan de se rendre jusqu'à la remise qui se trouv derrière la maison et de demander à Tulio d'en

Don Juan soupira et fit de son mieux pour ne p éclater de rire. Les méthodes du nagual étaient t évidentes. Don Juan savait que le nagual voulait suivre l'épreuve, en se servant de Tulio.

Don Juan interrompit son récit et me demanda que je pensais du comportement de Tulio. Je rép dis qu'en me laissant guider par ce que je savais monde des sorciers, je dirais que Tulio était un s cier et qu'il déplaçait, d'une manière ou d'une au son point d'assemblage avec beaucoup de virtuo pour donner à don Juan l'impression qu'il se trou dans quatre endroits différents à la fois.

<< Alors que penses-tu que j'aie trouvé dans l se ? me demanda don Juan avec un grand sour

– Je dirais que vous y avez trouvé Tulio, ou qu vous n'y avez trouvé personne, répondis-je.

– Mais dans l'une ou l'autre de ces deux hypothèses, ma continuité n'aurait subi aucun choc », me dit don Juan.

Je tentai d'imaginer des choses étranges et lui dis qu'il avait peut-être trouvé le corps de rêve de Tulio. Je rappelai à don Juan qu'il avait agi d'une façon similaire à mon égard avec l'un des membres de son clan de sorciers.

« Non, répliqua don Juan. Ce que j'ai trouvé était une plaisanterie qui n'a pas d'équivalent dans la réalité. Et pourtant, il ne s'agissait pas d'une chose étrange ; il ne s'agissait pas d'une chose qui était hors de ce monde. De quoi crois-tu qu'il s'agissait ? »

Je dis à don Juan que je détestais les énigmes. Je lui

dis qu'étant donné toutes les choses étranges dont il m'avait fait faire l'expérience, les seuls faits que je pouvais concevoir étaient des faits encore plus étranges, et que comme cette hypothèse était exclue, je renonçais à deviner.

« Quand je me rendis dans cette remise, j'étais prêt à y trouver Tulio caché, me dit don Juan. J'étais sûr que l'autre partie de l'épreuve allait consister en un jeu de cache-cache exaspérant. Tulio allait me rendre fou en se cachant à l'intérieur de cette remise.

« Mais rien de ce que je m'étais préparé à vivre n'arriva. J'entrai dans cette remise et y trouvai quatre Tulio.

– Que voulez-vous dire par “quatre Tulio” ? lui demandai-je,

– Il y avait quatre hommes dans cette remise, répondit don Juan. Et chacun d'entre eux était Tulio. Peux-tu imaginer ma surprise ? Ils étaient tous assis dans la même position, étroitement serrés les uns

contre les autres, les jambes croisées. Ils m'attendaient. Je les regardai et pris la fuite en courant et en criant.

« Mon *benefactor* me plaqua à terre de l'autre côté de la porte. Et alors, vraiment horrifié, je vis les quatre Tulio sortir de la remise et avancer vers moi. Je criai, et criai encore tandis que les Tulio me picotaient de leurs doigts durs, comme d'immenses oiseaux passant à l'attaque. Je criai jusqu'à ce que je sente quelque chose céder en moi, et j'accédai à un état de superbe indifférence. Je n'avais jamais ressenti une chose aussi extraordinaire de ma vie. J'écartai d'un geste les Tulio et me levai. Ils venaient de me chatouiller. Je me dirigeai directement vers le nagual et lui demandai de m'expliquer ce que représentaient ces quatre hommes. »

Le nagual expliqua à don Juan que ces quatre hommes étaient des parangons de l'art du *traqueur.* Leurs noms avaient été inventés par leur maître, le nagual Elias, qui, dans un exercice de folie contrôlée, avait pris les chiffres espagnols *uno, dos, tres, cuatro,* les avait ajoutés au nom de Tulio, et avait ainsi obtenu les noms Tuliuno, Tuliodo, Tulitre, et Tulicuatro.

Le nagual Julian les présenta chacun à son tour à don Juan. Les quatre hommes se tenaient en rang. Don Juan fit face à chacun d'entre eux, en inclinant la tête, et ils répondirent de la même façon. Le nagual me dit que les quatre hommes étaient des *traqueurs* d'un talent tellement extraordinaire, comme ils venaient de le confirmer, que tout éloge était superflu. Les Tulio représentaient le triomphe du nagual Elias ; ils étaient l'essence de la discrétion.

C'étaient des *traqueurs* tellement magnifiques que pour toutes les questions pratiques, seul l'un d'entre eux existait. Même si les gens les voyaient et avaient affaire à eux tous les jours, personne, hormis les habitants de la maison, ne savait qu'il existait quatre Tulio.

Don Juan comprenait avec une parfaite clarté tout ce que disait le nagual Julian à propos de ces hommes. À cause de cette clarté d'esprit inhabituelle, il comprit qu'il avait atteint le lieu sans pitié. Et il comprit, tout seul, que le lieu sans pitié était une position du point d'assemblage qui rendait l'apitoiement sur soi-même inopérant. Mais don Juan savait également que sa perspicacité et sa sagesse étaient extrêmement provisoires. Inévitablement, son point d'assemblage allait regagner son point de départ.

Quand le nagual demanda à don Juan s'il avait des questions à poser, celui-ci se rendit compte qu'il ferait mieux de prêter sérieusement attention aux explications du nagual que de spéculer sur sa propre prévoyance.

Don Juan voulait savoir comment les Tulio faisaient pour donner l'impression qu'il n'existait qu'une personne. Il était extrêmement intrigué parce qu'en les observant ensemble il s'était aperçu qu'ils n'étaient pas vraiment pareils. Ils étaient vêtus de la même façon. Ils avaient à peu près le même âge, la même taille et la même configuration. Mais leur ressemblance s'arrêtait là. Et pourtant, même en les regardant, il aurait pu jurer qu'il n'y avait qu'un Tulio.

Le nagual Julian lui expliqua que l'œil humain était entraîné à ne se concentrer que sur les traits

les

plus saillants de tout ce qu'il voyait, et que ces traits saillants étaient connus d'avance. Ainsi, l'art des *traqueurs* consistait à susciter une impression précise en présentant des traits qu'ils choisissaient, des traits dont ils savaient que les yeux du spectateur les remarqueraient obligatoirement. En renforçant astucieusement certaines impressions, les *traqueurs* pouvaient susciter chez le spectateur une conviction incontestable quant à ce que ses yeux avaient perçu.

Le nagual Julian dit à don Juan que lorsque celui-ci était arrivé au début, vêtu d'habits de femme, les femmes de son clan furent ravies et rirent ouvertement. Mais l'homme qui était avec elles, et se trouvait être Tulitre, donna à don Juan sa première impression d'un Tulio. Il se tourna à moitié pour cacher son visage, haussa les épaules avec dédain, comme si toute cette histoire l'ennuyait et s'éloigna – pour rire tout son saoul une fois seul – tandis que les femmes contribuaient à consolider cette première impression et faisaient semblant d'éprouver de l'appréhension, presque de la gêne, devant l'insociabilité de cet homme.

À partir de ce moment-là, n'importe lequel des Tulio qui se trouvait auprès de don Juan renforçait cette impression et la perfectionnait jusqu'à ce que le regard de don Juan ne pût plus saisir que ce qu'on lui donnait en pâture.

Tuliuno se mit alors à parler et dit qu'il leur avait fallu environ trois mois d'actions très cohérentes et conduites avec beaucoup de

soin pour rendre don Juan aveugle à tout sauf à ce qu'on l'avait conditionné à attendre. Au bout de trois mois, son aveuglement était si prononcé que les Tulio cessèrent de

prendre des précautions. Ils se comportaient normalement dans la maison. Ils cessèrent même de porter des habits identiques, et don Juan ne remarqua pas la différence. Mais quand les autres apprentis arrivèrent à la maison, les Tulio durent tout recommencer. Cette fois, l'enjeu était difficile, parce qu'il y avait beaucoup d'apprentis et qu'ils étaient futés.

Don Juan demanda à Tuliuno quelle était l'apparence de Tulio. Tuliuno répondit que le nagual Elias soutenait que l'apparence était l'essence de la folie contrôlée et que les *traqueurs* suscitaient les apparences par *l'intention,* plutôt qu'en les créant à l'aide d'accessoires. Les accessoires créaient des apparences artificielles qui semblaient fausses aux regards. À cet égard, avoir *l'intention* des apparences était exclusivement un exercice de *traqueurs.*

Tulitre parla ensuite. Il dit que les apparences étaient sollicitées par l'esprit. Les apparences étaient demandées, elles étaient demandées avec force ; elles n'étaient jamais rationnellement inventées. L'apparence de Tulio avait dû être réclamée par l'esprit. Et pour faciliter la chose, le nagual les mit tous les quatre ensemble dans une très petite remise, qui se trouvait à l'écart, et, là, l'esprit leur parla. L'esprit leur dit qu'ils devaient

d'abord avoir *l'intention* de leur homogénéité. Après quatre semaines d'isolement total, ils acquirent cette homogénéité.

Le nagual Elias dit que *l'intention* les avait fait fusionner et qu'ils avaient acquis la certitude que leur individualité ne serait pas détectée. Maintenant, il leur fallait faire appel à l'apparence que verrait le spectateur. Et ils s'affairèrent, appelant *l'intention* pour susciter l'apparence de Tulio que don Juan

avait vue, Ils durent travailler beaucoup pour la perfectionner. Ils se penchèrent, sous la direction de leur maître, sur tous les détails qui la rendraient parfaite.

Les quatre Tulio firent devant don Juan une démonstration des traits les plus saillants de Tulio. Ces traits étaient les suivants : des façons abruptes de tourner la tête vers la droite, comme s'ils étaient en colère ; des gestes très vigoureux de dédain et d'arro-gance ; des contorsions du torse qui avaient l'air de vouloir cacher une partie du visage derrière l'épaule gauche ; de grands geste de colère consistant à passer la main sur les yeux comme pour chasser une mèche de cheveux du front ; et la démarche d'une personne agile mais impatiente qui est trop nerveuse pour choisir quelle direction prendre.

Don Juan me dit que ces détails et des dizaines d'autres concernant son comportement avaient fait de Tulio un personnage inoubliable. Il était, de fait, tellement inoubliable que pour projeter Tulio sur don Juan et sur les autres

apprentis, comme sur un écran, n'importe lequel des quatre personnages n'avait qu'à suggérer un trait, et don Juan et. les apprentis remplissaient automatiquement le reste.

Don Juan me dit qu'en raison de la cohérence extraordinaire de cette puissance, Tulio représentait pour lui et pour les autres l'essence d'un homme dégoûtant. Mais, en même temps, s'ils avaient cherché profondément en eux-mêmes, ils auraient reconnu que Tulio était obsédant. Il était agile, mystérieux et donnait, volontairement ou pas, l'impression d'être une ombre.

Don Juan demanda à Tuliuno comment ils avaient

appelé *l'intention.* Tuliuno lui expliqua que les *traqueurs* appelaient *l'intention* à haute voix. Généralement, on appelait *l'intention* à partir d'une petite pièce sombre et isolée. On plaçait une bougie sur une table noire, la flamme se trouvant en face des yeux à quelques centimètres de distance ; puis on prononçait lentement le mot *intention,* énoncé clairement et délibérément aussi souvent qu'on l'estimait nécessaire. La hauteur de la voix montait ou descendait sans aucune pensée.

Tuliuno insista sur le fait que le plus indispensable, dans l'acte qui consistait à appeler l'esprit, était une concentration totale sur ce dont on avait *l'intention.* Dans leur cas, ils s'étaient concentrés sur l'homogénéité et sur l'apparence de Tulio. Après qu'ils eurent fusionné par l'effet de *l'intention,* il leur fallut encore quelques

années pour acquérir la certitude que leur homogénéité et l'apparence de Tulio constituaient bien des réalités pour les spectateurs.

Je demandai à don Juan ce qu'il pensait de la manière par laquelle ils appelaient *l'intention.* Et il me dit que son *benefactor,* comme le nagual Elias, était un peu plus enclin au rituel qu'il ne l'était lui-même, c'est pourquoi ils préféraient l'un et l'autre se servir d'accessoires, les bougies, les cabinets sombres et les tables noires.

Je dis en passant que j'étais très fortement attiré par le comportement rituel moi-même. Le rituel me semblait essentiel pour la concentration de l'attention. Don Juan prit ma remarque au sérieux. Il me dit qu'il avait vu que mon corps, comme champ d'énergie, avait une caractéristique dont il savait que tous les sorciers d'autrefois l'avaient et la recher-

chaient avec avidité chez les autres : il s'agissait d'un espace clair au bas du cocon lumineux, à droite. Cette clarté était associée aux ressources, et à un penchant pour la morbidité. Les sombres sorciers de ces temps-là prenaient plaisir à exploiter cette caractéristique convoitée et à l'attacher au coté obscur de l'homme.

« Alors, il y a un aspect mauvais dans l'homme, dis-je, en jubilant. Vous le niez toujours. Vous dites toujours que le mal n'existe pas, que seul le pouvoir existe. »

Je fus moi-même surpris par l'accès dont j'avais été saisi. En un instant, mes antécédents catholiques vinrent peser sur moi et le Prince des Ténèbres surgit, menaçant et immense.

Don Juan rit jusqu'à en tousser.

« Bien sûr qu'il y a un aspect mauvais en nous. Nous tuons gratuitement, n'est-ce pas ? Nous brûlons des gens au nom de Dieu. Nous nous détruisons ; nous faisons table rase de la vie sur cette planète ; nous détruisons la terre. Et puis nous nous habillons de robes et le Seigneur s'adresse directement à nous. Et que nous dit le Seigneur ? Il dit que nous devons être de bons enfants si nous ne voulons pas être punis. Le Seigneur nous menace depuis des siècles,

et cela ne change rien. Non pas parce que nous sommes mauvais, mais parce que nous sommes idiots. L'homme a un aspect mauvais, oui, et cet aspect s'appelle la stupidité. »

Je ne dis rien de plus, mais j'applaudis en silence et pensai avec plaisir que don Juan était un maître dans l'art de la discussion. Une fois de plus il retournait mes phrases contre moi.

Après un moment de silence, don Juan m'expliqua que, de même que le rituel forçait les hommes ordinaires à construire d'immenses églises qui étaient des monuments dédiés à la suffisance, le rituel forçait aussi les sorciers à construire des édifices marqués par la morbidité et par l'obsession. En conséquence, il était du devoir de tous les naguals de guider la conscience afin qu'elle s'envole vers l'abstrait, libre de privilèges et d'hypothèques.

« Qu'entendez-vous, don Juan, par privilèges et hypothèques ? demandai-je.

– Le rituel peut prendre l'attention au piège, mieux que tout ce à quoi je peux penser, dit-il, mais il exige aussi un prix très élevé. Ce prix est la morbidité. Et la morbidité peut faire peser sur notre conscience les privilèges et les hypothèques les plus lourds. »

Don Juan me dit que la conscience humaine était pareille à une immense maison hantée. La conscience de la vie de tous les jours était comme scellée pour la vie dans une pièce de cette immense maison. Nous entrions dans cette pièce par une ouverture magique : la naissance. Et nous en sortions par une autre ouverture magique : la mort.

Mais les sorciers étaient capables de trouver une autre ouverture encore et pouvaient quitter la chambre scellée encore vivants. Une superbe réussite. Mais ce qu'ils accomplissaient de stupéfiant consistait, quand ils s'échappaient de cette pièce scellée, à choisir la liberté. Ils choisissaient de quitter cette immense maison hantée pour de bon au lieu de se perdre à l'intérieur.

La morbidité était l'antithèse de la vague d'énergie

dont la conscience a besoin pour atteindre la liberté. La morbidité faisait perdre leur chemin aux sorciers et les faisait tomber dans le piège des chemins sombres et complexes de l'inconnu.

Je demandai à don Juan s'il y avait de la morbidité chez les Tulio.

« L'étrangeté n'est pas la morbidité, répondit-il. Les Tulio étaient des acteurs qui avaient été entraînés par l'esprit lui-même.

– Pour quelle raison le nagual Elias a-t-il entraîné les Tulio comme il l'a fait ? » demandai-je.

Don Juan me jeta un coup d'œil et éclata d'un rire

sonore. À cet instant, les lampadaires de la places s'allumèrent. Il se leva de son banc favori et le caressa de la paume de sa main comme s'il s'agissait d'un animal domestique.

« La liberté, me dit-il. Il voulait qu'ils soient libérés de la convention perceptive. Et il leur a appris à être des artistes. *Traquer* est un art. Pour un sorcier, qui n'est pas un protecteur des arts ni un marchand, la seule chose importante concernant une œuvre d'art est qu'elle peut se réaliser. »

Nous étions debout près du banc, regardant les promeneurs du soir qui fourmillaient autour de nous. L'histoire des quatre Tulio m'avait laissé le sentiment d'un présage. Don Juan me suggéra de rentrer chez moi ; la longue route qui me séparait de Los Angeles, me dit-il, procurerait un répit à mon point d'assemblage après tous les déplacements auxquels il s'était livré ces derniers jours.

« La compagnie du nagual est très fatigante, poursuivit-il. Elle provoque une étrange fatigue ; elle pourrait même être nuisible. »

Je l'assurai que je n'étais pas fatigué du tout et que sa compagnie était tout sauf nuisible en ce qui me concernait. En fait, sa compagnie agissait sur moi à la manière d'un narcotique – je ne pouvais pas m'en passer. Cela pouvait avoir l'air d'une flatterie, mais je pensais sincèrement ce que je disais.

Nous nous promenâmes autour de la place trois ou quatre fois dans un silence total.

« Rentre chez toi et pense aux noyaux fondamentaux des histoires de sorcellerie, me dit don Juan avec une nuance de fermeté dans la voix. Plus exactement, n'y pense pas mais déplace ton point d'assemblage vers le lieu de la connaissance silencieuse. Tout est dans le déplacement du point d'assemblage, mais cela ne sert à rien de le déplacer, si ce n'est pas un mouvement sobre, contrôlé. Alors, ferme les portes de l'auto contemplation. Sois impeccable et tu disposeras de l'énergie nécessaire pour atteindre le lieu de la connaissance silencieuse. »